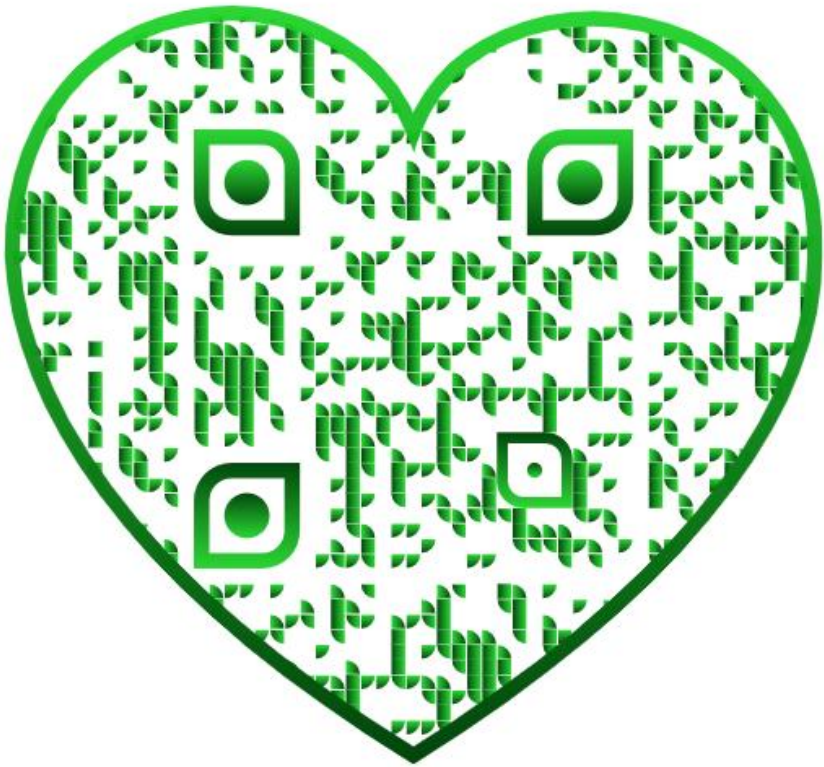
JEANNE YLISS

LA DERNIÈRE BERCEUSE

INSPIRÉ D'UNE HISTOIRE VRAIE

FAISEUSE D'ÉMOTIONS



JEANNE YLISS

LA DERNIÈRE BERCEUSE

INSPIRÉ D'UNE HISTOIRE VRAIE

La dernière berceuse

Jeanne Yliss

ROMAN

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorise que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective (article L.122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (article L.122-4 du Code de la propriété intellectuelle). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN numérique : 978-2-9586119-8-9

Dépôt légal : novembre 2024

Édition indépendante

Jeanne YLISS-12450 LUC
Photo couverture : Caroline, Graphisme LOR
Relecture et correction : Sophie RUAUD

© Jeanne Yliss 2024
Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.

TABLE DES MATIÈRES

DU MÊME AUTEUR
PROLOGUE
CHAPITRE 1
CHAPITRE 2
CHAPITRE 4
CHAPITRE 5
CHAPITRE 6
CHAPITRE 7
CHAPITRE 8
CHAPITRE 9
CHAPITRE 10
CHAPITRE 11
CHAPITRE 12
CHAPITRE 13
CHAPITRE 14
CHAPITRE 15
CHAPITRE 16
CHAPITRE 17
CHAPITRE 18
CHAPITRE 19
CHAPITRE 20
CHAPITRE 21
CHAPITRE 22
CHAPITRE 23
CHAPITRE 24
CHAPITRE 25
CHAPITRE 26
CHAPITRE 27
CHAPITRE 28

CHAPITRE 29
CHAPITRE 30
CHAPITRE 31
CHAPITRE 32
CHAPITRE 33
CHAPITRE 34
CHAPITRE 35
CHAPITRE 36
CHAPITRE 37
CHAPITRE 38
CHAPITRE 39
CHAPITRE 40
CHAPITRE 41
CHAPITRE 42
CHAPITRE 43
CHAPITRE 44
CHAPITRE 45
CHAPITRE 46
CHAPITRE 47
CHAPITRE 48
CHAPITRE 49
CHAPITRE 50
CHAPITRE 51
CHAPITRE 52
CHAPITRE 53
CHAPITRE 54
CHAPITRE 55
CHAPITRE 56
CHAPITRE 57
CHAPITRE 58
CHAPITRE 59
DONNÉES STATISTIQUES
REMERCIEMENTS

DU MÊME AUTEUR

COLLECTION HISTOIRES VRAIES

Romans librement inspirés d'histoires vraies :

Dis-lui au revoir

Pas sans lui

La dernière berceuse

COLLECTION SUSPENSE

Romans du genre suspense psychologique, thriller psychologique, thriller domestique :

Le mensonge des mères

Les cocottes bleues

L'ombre du doute

COLLECTION BLANCHE

Romans du genre littérature blanche, tranches de vie :

Et je suis devenue le vent

Au creux de nos bras

Le silence du violoncelle

Retrouvez tous mes romans en scannant le QR code ci-dessous

Retrouvez-moi sur mon site internet www.jeanneyliss.fr

Suivez mon actualité sur Instagram et Facebook @jeanneyliss

PROLOGUE

17 décembre 2014

Les rues défilent devant les yeux d'Aline, floues, distantes, presque irréelles. Son esprit embué flotte entre les brumes sombres et lourdes de ses pensées. Guy garde ses mains agrippées au volant. Sa mâchoire crispée semble retenir la douleur dans sa gorge. Elle aimerait qu'il la réconforte, qu'il lui dise que tout va bien se passer, qu'ils ont fait exactement ce qu'il fallait. Que rien, strictement *rien*, n'est leur faute. Mais ils ne se parlent pas. Ils ne se regardent pas. Ils ne se touchent pas. Depuis d'interminables heures.

Le commissariat approche. Elle n'y a jamais mis les pieds. Enfin, si, une fois. Hier. Juste après cette intrusion surréaliste des policiers chez eux, après les questions, les suspicions. Un cauchemar.

— Tu crois qu'il va se passer quoi ? murmure-t-elle, la gorge nouée.

Il hausse les épaules avant de secouer la tête en signe d'ignorance. Toujours ce silence, ce mur entre eux. Aline reporte son attention dehors, là où le monde continue. Les immeubles gris qui se succèdent derrière la fenêtre de la voiture. Les branches squelettiques et enguirlandées qui se balancent sous la brise froide. Cette femme emmitouflée qui traîne des sacs de jouets trop lourds. Les décorations de Noël qui s'étalent dans toutes les vitrines. Cette vie qui gesticule derrière un écran terne. Un coup de frein brutal la propulse en avant. La fourgonnette s'immobilise dans un crissement strident qui perce le silence.

— Mais fais attention ! s'écrie-t-elle.

— Tu crois quoi ? Que je l'ai fait exprès ?

Un garçon d'une dizaine d'années se tient en plein milieu de la chaussée, son ballon de football serré contre lui. Figé par la surprise, il tourne lentement la tête vers le véhicule. Sa mère le rejoint, envoie un signe en guise d'excuse au couple avant de sermonner son fils. La respiration encore haletante, Guy redémarre. Ils reprennent la route dans le même mutisme glacé qui les enveloppe depuis la veille.

Parvenu à destination, Guy se dirige vers le gardien de la paix posté à l'accueil et l'informe qu'ils sont convoqués pour une déposition.

— Patientez ici, je vais avertir les officiers.

Ils s'installent dans la salle d'attente. Le bruit du néon qui grésille au plafond résonne dans la pièce, une cadence irrégulière qui ne fait qu'amplifier l'angoisse d'Aline. Ses yeux glissent sur les affiches de prévention, les chaises en plastique dur, les murs beiges. Tout dans cette pièce l'écrase. Son cœur cogne si fort qu'elle craint que les policiers ne l'entendent. Elle se tourne vers Guy, son regard fuyant et son désamour criant. Son genou tremble. Ses mains rugueuses et craquelées sont posées sur ses cuisses, les articulations saillantes, les ongles cassés et terreux. Ses mains, qui ont si souvent semé des caresses

sur son corps, se cloîtrent aujourd'hui dans l'indifférence. Comme si elles lui reprochaient quelque chose. Lèvres pincées, il fixe le sol. Pourquoi ne lui parle-t-il pas ? Pourquoi ne dit-il rien pour apaiser cette boule d'angoisse qui bouillonne en elle ? Elle reste dans l'attente d'un geste, d'une parole. De quelque chose qui la relierait à lui dans ce tourbillon de douleur.

Les minutes s'égrènent lentement. Aline tente de se concentrer sur sa respiration, d'ignorer le tic-tac de l'horloge murale qui scande les secondes avec une insistance cruelle.

Deux hommes et une femme se présentent. Les mêmes que la veille.

— Monsieur Cardin, suivez-nous.

Guy se lève, jette enfin un regard insondable en direction de sa compagne et emboîte le pas aux OPJ[1]. Puis le lieutenant Pujol s'adresse à Aline d'un ton glacial.

— Venez avec moi, madame Perrot.

Pourquoi lui parle-t-il aussi sèchement ? Pourquoi les séparent-ils ? Pourquoi ne saisissent-ils pas leur déposition dans la même pièce ? Sans oser contester ou demander des précisions malgré la bouffée de panique qui l'embrase, Aline suit l'enquêteur. Jambes tremblantes. Cœur oppressé. Cerveau au bord de l'explosion.

Une autre OPJ femme les attend dans un bureau.

— Capitaine Mazet, se présente-t-elle. Asseyez-vous.

Son sac pressé contre son ventre, Aline obtempère. Après avoir vérifié son identité et allumé la caméra, Pujol annonce :

— Il est 14 h, vous êtes en garde à vue pour vingt-quatre heures reconductibles.

Assommée, Aline les regarde tour à tour. Son esprit est incapable de donner du sens à ce qu'elle vient d'entendre. Un bourdonnement emplit ses oreilles, ses pensées se bousculent dans un chaos total. Depuis la veille, les événements s'enchaînent sans aucune logique. Ils ne devraient pas être ici. Ils devraient être à la morgue. Avec Nino. Profiter de lui jusqu'au bout. Le bercer. Lui dire qu'ils l'aiment. Qu'ils ne l'oublieront jamais.

— Pardon ? Je viens de perdre mon bébé et vous me mettez en garde à vue ? Je ne comprends pas pourquoi !

Pujol se lève. Il frappe du poing et de ses mots tranchants. Des stylos abandonnés sur le bureau sursautent, Aline aussi. Il lui hurle dessus :

— Vous ne comprenez pas pourquoi vous êtes en garde à vue ?

Sous le ton autoritaire de son interlocuteur, pétrifiée, Aline se recroqueville et garde le silence.

— VOUS NE COMPRENEZ PAS ? insiste Pujol.

— Non. Je ne comprends pas.

— Vous avez tué votre fils !

Son cœur cogne, tape, claque, clame sa terreur. D'une voix étranglée, elle tente de se défendre :

— Non, je n'ai pas fait ça ! Je n'y suis pour rien. Nino est mort à cause

d'une hémorragie cérébrale.

— Tout à fait ! Et vous allez nous faire croire que c'est arrivé par hasard ?

— Je ne sais pas. Je ne suis pas médecin.

— Moi non plus. Je suis flic. Et des gosses fracassés par leurs parents, j'en vois beaucoup trop. Nino a fait une hémorragie cérébrale parce que vous l'avez secoué, secoué…

Comme pour se protéger des accusations, Aline se ratatine sur sa chaise. Pujol, lui, continue à vociférer. Ses mains agrippent l'air, ses bras s'agitent pour secouer furieusement un bébé invisible.

— … secoué jusqu'à ce qu'il meure. VOUS L'AVEZ TUÉ !

Aline serre fortement ses paupières pour ne plus voir le lieutenant gesticuler. Pour essayer de bloquer les images qui veulent s'incruster sur sa rétine.

— Vous avez tué votre fils ! répète Pujol avec conviction en se rasseyant.

CHAPITRE 1

Trois ans plus tôt : septembre 2011

Assise dans son canapé, habillée d'un ample tee-shirt publicitaire et d'un bas de survêtement, Aline applique du vernis à ongles marron sur ses orteils. Le flacon est si vieux qu'elle a dû ajouter du dissolvant pour liquéfier le produit. Le combiné du téléphone fixe collé à son oreille, elle papote avec son amie Marie tout en se concentrant sur sa tâche.

— Non, je n'ai pas envie, j'ai besoin d'un week-end calme. Je suis vidée après cette semaine de folie au supermarché.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Tu ne vas pas rester coincée chez toi un samedi soir ! T'as vingt-six ans, pas quatre-vingt-douze.

Aline plonge le pinceau dans le flacon, essuie les bords pour éviter que des gouttes ne tombent sur le canapé et s'attelle au pied droit avec toute l'habileté dont elle est capable.

— J'ai décidé de m'occuper de moi, ce week-end. Tu ne devineras jamais ce que je suis en train de faire !

— Hmmm… Laisse-moi essayer. Tu t'es teint les cheveux en rose fluo ?

— Non, mais ça aurait pu être sympa. Je note la suggestion.

Ce genre d'excentricité pourrait lui convenir. Elle imagine déjà la tête de ses parents si elle déboulait ainsi colorée à la ferme familiale. Cette image la fait sourire et rend l'idée d'autant plus tentante.

— Ah, je sais ! Tu prends un bain de pieds avec des poissons qui grignotent les peaux mortes, comme dans ces spas exotiques !

Aline éclate de rire.

— Non, rien d'aussi chic. Je suis juste en train de me vernir les ongles.

Marie pousse un cri de surprise.

— Toi ? Vernir tes ongles ? C'est la fin du monde ou quoi ?

Régulièrement, Aline se promet de prendre davantage soin d'elle, de s'accorder des petits moments de plaisirs féminins comme celui-ci. Mais ces résolutions finissent toujours par perdre de leur priorité. Elle préfère de loin vadrouiller dans la nature, s'occuper de son cheval, partager un dîner avec ses collègues de travail.

— Je te jure ! Ça fait tellement longtemps que je n'ai pas fait ça. Je me suis dit que c'était l'occasion, j'ai envie de renouveau.

— Moi, je crois que t'es malade. Déjà, pas vouloir sortir, ça ne te ressemble pas, mais si en plus tu barbouilles tes ongles, c'est carrément inquiétant.

Le ton faussement alarmiste de Marie arrache un sourire à Aline. Elle repose le flacon sur la table basse et remue ses orteils pour faire sécher le vernis. Elle cale le téléphone entre son épaule et son oreille, attrape un coton-tige imbibé de dissolvant et commence à nettoyer les nombreux débordements.

— Alors, c'est décidé, après cette révolution manucure, tu viens avec moi ce soir. Il faut célébrer ça !

— Nan ! J'ai envie de calme. Un bon masque à l'argile et une série débile, c'est mon programme. Et demain, j'ai prévu de monter Flint.

— Sûrement pas. Je ne te lâche pas, ma cocotte. Prépare-toi. Révolution ou pas, tu ne vas pas t'en tirer comme ça ! Butterfly chante au Bistrot du Coin. Ils sont géniaux, ce serait un péché de rester enfermée chez toi.

Aline lève les yeux au plafond, tentée malgré elle. Elle se mordille la lèvre inférieure, repose le coton-tige.

— Tu y vas à quelle heure ?

— Je passe te prendre dans vingt minutes, le temps de te doucher et d'enfiler ton plus beau jean.

Aline entend le sourire dans la voix de son amie, réfléchit. Le silence se prolonge quelques secondes. Puis elle se redresse, admire ses orteils. C'est moche, ça ne ressemble à rien. Elle décide de tout enlever. Elle n'est pas faite pour ça.

— Tu as gagné. À tout de suite !

Elle raccroche et après avoir retiré tout le vernis, elle balance le flacon dans la poubelle avec une moue résignée.

Elle se dirige vers la salle de bains et observe son reflet dans le miroir d'un œil critique. Banale, c'est ainsi qu'elle se juge. Des cheveux châtains, coupés court, des yeux marron, un visage carré. Elle applique un peu de poudre pour uniformiser son teint, un soupçon de mascara, un rouge à lèvres discret et un voile de parfum. Rien de trop sophistiqué. Assez pour se sentir un peu plus séduisante.

Dans sa chambre, elle ouvre l'armoire qui contient des vêtements confortables. Elle choisit un jean foncé, celui qu'elle préfère porter lors de ses sorties, et un haut multicolore pour égayer sa tenue. Le tout cache ses formes, c'est ce qu'elle recherche. De taille moyenne, avec quelques rondeurs, elle n'a jamais aimé son corps, trouvant toujours quelque chose à camoufler, critiquer, condamner.

Dans l'entrée, elle enfile une paire de baskets, parfaites pour danser. Elle attrape son sac à main, vérifie qu'elle a tout pris – son téléphone à clapet, son porte-monnaie, ses clés. Le bruit d'un avertisseur retentit dans la rue. Aline descend les escaliers en trottinant. En bas, Marie l'attend dans sa vieille Peugeot 206, le moteur ronronne doucement. Dès qu'elle voit Aline, elle klaxonne de nouveau, impatiente.

— Allez, grouille, ma cocotte, on n'a pas toute la nuit ! crie-t-elle à travers la fenêtre entrebâillée.

Aline s'installe sur le siège passager.

— Salut, vieille branche, dit-elle en ajustant sa ceinture de sécurité.

Marie démarre et se lance dans les rues de Millau. Quelques minutes plus tard, elles arrivent devant le Bistrot du Coin. L'enseigne lumineuse clignote,

et de la musique rock s'échappe par les portes ouvertes. Sur le trottoir, une quarantaine de personnes discutent, fument ou dansent.

À l'intérieur, le bar est plongé dans une semi-obscurité, éclairé par quelques spots colorés et des guirlandes électriques. Située au fond de la salle, la scène est illuminée par des projecteurs. Vêtus de jeans, de cuir, les musiciens et le chanteur de Butterfly transpirent. L'air est saturé d'une odeur de bière, de sueur et de bois vieilli, mêlée aux parfums des clients. Les murs vibrent sous les accords de basse et de guitare. Les deux amies se faufilent à travers la foule, se dirigent vers le comptoir pour commander à boire.

— Deux pressions, s'il vous plaît ! crie Marie au barman pour se faire entendre par-dessus le brouhaha ambiant.

Une fois servies, elles se tournent vers la scène. Le chanteur du groupe, un type avec les cheveux en bataille, tient fermement le micro. La musique emplit l'espace, une énergie brute qui pousse les spectateurs à taper du pied. Aline sent les basses résonner dans sa poitrine. Chaque note s'infiltre dans son corps, la transporte loin de ses soucis quotidiens.

— Ils sont géniaux, hein ? crie Marie.

Aline hoche la tête. La foule se presse de plus en plus près de la scène, se laisse embarquer par les riffs de guitare et la voix puissante du chanteur. Les gens autour d'elles semblent tous plongés dans le même état de transe musicale. Les morceaux s'enchaînent, chacun plus entraînant que le précédent. Aline danse et s'égosille, emportée elle aussi par l'énergie contagieuse de la mélodie et du public.

Puis le chanteur annonce une pause. Le groupe quitte la scène sous un tonnerre d'applaudissements. Aline et Marie se dirigent de nouveau vers le bar. Là, un homme plus âgé qu'elles s'approche. Sa stature robuste et ses doigts épais trahissent un travail physique. Il est vêtu simplement, d'un pantalon en toile kaki, d'une chemise à carreaux un peu froissée, et de rangers usées. Des rides encadrent son regard vert.

— Bonsoir, mesdames ! dit-il d'une voix amicale. Vous passez une bonne soirée ?

Sans attendre de réponse, il tend une main à Aline qui lance une œillade à Marie signifiant « un lourdaud en perspective ».

— Je m'appelle Guy.

Malgré l'envie de l'ignorer, Aline serre sa main d'un geste détaché, sans un mot.

— Je t'offre à boire ? propose-t-il avec un sourire qui se veut charmant.

Aline secoue la tête : non. Et elle regarde ailleurs pour mettre un terme à cette discussion.

— Comme tu voudras, se résigne Guy avec une nonchalance feinte. Et toi ? demande-t-il à Marie.

Cette dernière accepte avec joie et entreprend de faire les présentations.

— Aline, quel joli prénom. Il te va bien.

Il la détaille de haut en bas, ses yeux s'attardent sur elle. Sans tenir compte

de son refus, il commande trois bières au barman.

— Tu sembles tendue. Bois un coup, ça t'aidera à décompresser.

— Et toi, Guy, tu passes une bonne soirée ? l'interrompt Marie.

— Carrément ! J'aime la musique live, l'ambiance détendue d'un bistrot, rencontrer des gens intéressants. Et ton amie a l'air de l'être.

Il se tourne de nouveau vers Aline avec une assurance qui la fait vaciller.

— OK, message reçu, je vous laisse ! Merci pour la bière, dit Marie qui se dirige vers la scène où les joueurs s'installent.

— Allez, bois-la, c'est pour moi. On pourrait discuter un peu, propose-t-il à Aline avec son plus joli sourire.

Elle saisit la chope, porte le verre à ses lèvres et avale une gorgée, plus par réflexe que par envie.

— Si tu veux.

Elle pensait dire non, vraiment, mais quelque chose l'a fait céder. Peut-être l'atmosphère enivrante, peut-être la politesse, peut-être ses beaux yeux verts ou sa voix envoûtante. Elle soupire, relâche ses épaules. La musique redémarre. Les basses vibrent de nouveau dans sa chair. Guy se penche un peu plus près pour capter son attention.

— Content de pouvoir faire ta connaissance.

D'abord figée, puis hésitante, elle finit par lui sourire. Après tout, pourquoi pas ? Il est plutôt séduisant, et voilà plusieurs mois qu'elle n'a pas réchauffé son corps dans les bras d'un homme. Une soirée, ça n'engage à rien.

CHAPITRE 2

— Dix ! Neuf ! Huit ! Sept !

Le décompte résonne dans la grande salle des fêtes où monte une clameur joyeuse.

— Sept ! Six ! Cinq !

Aline fixe Guy qui lui sourit en retour, leurs doigts entremêlés.

— Quatre ! Trois ! Deux !

Ils se rapprochent, leurs visages éclairés par les lumières multicolores qui chaloupent sur les murs.

— Un !

Une explosion de cris et de confettis envahit l'air. Les étreintes et les rires fusent de toutes parts. Guy se penche vers Aline et l'embrasse tendrement.

— Bonne année 2012, ma fleur des champs, murmure-t-il à son oreille.

— Bonne année.

Autour d'eux, la soirée bat son plein. Tous les participants à cette soirée dansante organisée par le comité des fêtes de Millau échangent des vœux, des accolades, des bises, même s'ils ne se connaissent pas. La musique reprend de plus belle, entraînant tout le monde sur la piste. Guy et Aline se mêlent à la foule, leurs mains toujours entrelacées. Les heures défilent dans une joyeuse euphorie. Aline se laisse aller, portée par l'ambiance et les quelques verres de champagne qu'elle a bus.

À l'aube, ils regagnent le domicile d'Aline. Guy est propriétaire d'un studio. Quand il ne joue pas au poker, il passe le plus clair de ses soirées dans l'appartement que la jeune femme loue, car il est plus spacieux. Elle apprécie de plus en plus sa compagnie. Elle ne le lui a pas encore dit, mais elle est en train de tomber amoureuse. Elle a toujours été attirée par les hommes plus mûrs, plus âgés. Guy a quinze ans de plus qu'elle, quinze ans de souvenirs, de bonheurs, d'épreuves supplémentaires.

Elle aime la façon dont ses yeux se plissent en souriant, le charme décontracté d'un homme qui a vécu assez pour comprendre la valeur des petits plaisirs. Elle aime le velouté de sa voix, le timbre chaud et rassurant qui contraste avec la robustesse de ses mains de paysagiste, ces mains qui sculptent la terre avec autant de soin qu'elles la câlinent. Elle aime ce surnom, « ma fleur des champs », qui lui susurre qu'elle est spéciale. Il y a dans ces mots une délicatesse qui la fait vibrer, une douceur qu'elle n'a jamais connue auparavant.

Et puis Guy adore la nature autant qu'elle, la beauté simple et profonde des panoramas. Aline l'écoute, fascinée, quand il décrit les fleurs avec une passion qui lui rappelle les moments passés dans les champs, les forêts, les ruisseaux de son enfance à la ferme familiale. En retour, elle lui raconte les heures dévouées à Flint. Le manque d'intérêt parental. L'absence de complicité avec sa sœur aînée. Comment elle puisait du réconfort auprès des gamins que sa

mère, assistante maternelle, gardait, jusqu'à ce que Flint vienne combler le vide qu'elle avait à la place du cœur.

Elle aime aussi la tendresse avec laquelle il lui offre son attention. Guy ne se contente pas de l'écouter. Il la voit. Il s'intéresse à elle. Lovés l'un contre l'autre dans le canapé après le dîner, devant la télévision, il lui demande comment s'est déroulée sa journée à la poissonnerie du supermarché. Il retient les prénoms des collègues dont elle est le plus proche. Il devine quand elle a besoin d'un sourire, d'un mot réconfortant ou d'un moment de silence partagé. Il la comble de petits gestes : des caresses légères sur son dos, des regards chargés de complicité. Il semble savoir exactement comment et quand la toucher, comme s'il détenait le guide secret des subtilités de son cœur.

Elle aime son engagement désintéressé auprès de ceux qui en ont besoin. Il est bénévole au Secours populaire. Une activité qui lui permet de donner de son temps et de ses compétences aux plus démunis. Elle l'observe organiser des collectes de fonds, participer à des distributions alimentaires.

Elle se rend compte qu'elle est en train de tomber amoureuse, non seulement de l'homme qu'est Guy, mais aussi de la vie qu'il lui promet en filigrane. Une vie pleine de simplicité et de beauté.

Ils émergent vers midi pour se rendre chez les parents d'Aline qui ont une ferme à proximité de Peyre, un village pittoresque niché sur les rives du Tarn. Ses maisons, dont certaines troglodytiques, sont agrippées aux falaises. La bâtisse familiale se trouve à quelques kilomètres de là. Un chemin de terre, bordé de haies sauvages et de champs dépouillés, mène à un grand bâtiment en pierre apparente, couvert de tuiles rouges. L'hiver a asséché la nature environnante. Le sol est criblé de givre, de feuilles mortes. Un chien, épais et poilu, profite d'une flaque de soleil timide, cherchant un peu de chaleur dans les rayons hivernaux.

Le père d'Aline, un homme petit, trapu, aux mains calleuses, a l'allure d'un agriculteur aguerri. Il poursuit le travail de la terre avec la même rigueur que son père et son grand-père avant lui. Ses traits sont marqués par des années de labeur sous le soleil et le vent. Sa mère est plus grande que son époux, longiligne. Son visage impassible est encadré par des cheveux qui commencent à grisonner. Tout en contrôle, ses gestes sont toujours mesurés, y compris avec les enfants qu'elle garde. Elle exerce sa profession davantage par circonstance que par vocation.

Ils attendent le jeune couple dans la cuisine où la table est dressée avec la vaisselle des grands jours sur une toile cirée aux motifs floraux délavés. Des serviettes en papier décorées de houx et de guirlandes sont disposées dans chaque verre. L'odeur de la soupe de légumes traditionnelle se répand dans la pièce, chaude et réconfortante.

— Vous êtes en retard, déclare Serge sans quitter son journal des yeux.

— C'est le Premier de l'an, tout le monde ne se couche pas avec les poules, réplique Aline.

— Ça fait la bringue et après ça peut pas se lever, ronchonne Serge.

— Meilleurs vœux, tente Guy.

Serge lui adresse un regard fugace avant de hocher la tête en signe de salut, puis se replonge dans sa lecture. Le bruit des pages tournées accompagne le crépitement du feu dans la cheminée.

— Bonne année, maman, dit Aline en approchant de sa mère pour l'embrasser.

— Pour ce que ça change, réplique Béatrice d'un ton détaché.

Elle répond d'un geste mécanique, ses lèvres effleurent la joue de sa fille dans un baiser bref et formel. Vêtue de son éternel tablier, elle s'affaire aux derniers préparatifs. Elle vérifie que le gigot d'agneau, issu de leur production, n'est pas trop cuit. Ses iris portent une constante lueur de fatigue.

— Delphine et Laurent ne déjeunent pas avec nous ?

Cela fait des semaines qu'Aline et sa sœur n'ont pas échangé le moindre message, le moindre appel téléphonique.

— Non, ils sont chez les parents de Laurent, ils viendront plus tard.

Béatrice les invite à s'asseoir d'un geste, faisant glisser sa chaise habituelle avec un grincement. Serge plie religieusement son journal qu'il pose sur le buffet derrière lui, puis il verse du ratafia à chacun en guise d'apéritif.

Le repas commence dans un silence qui contraste avec l'effervescence de la veille. Serge mange sa soupe avec une concentration monastique. Seuls le bruit de la cuillère qui heurte les parois de l'assiette et le « slurp » de chaque bouchée écorchent le calme pesant. Après avoir servi le potage, Béatrice retourne à la gazinière pour vérifier une fois de plus la cuisson du gigot, laissant un léger parfum d'herbes et de viande rôtie gagner toute la pièce. Assis l'un en face de l'autre, Aline et Guy échangent des regards discrets et des sourires de connivence. Le repas avance lentement, ponctué par le tintement régulier des couverts, les soupirs et l'agitation de Béatrice. Habituée à cette ambiance, Aline ne s'en formalise même plus. Guy tente de lancer une discussion, sur le sujet préféré de ses beaux-parents.

— Comment vont les voisins ?

— Les Poujols ont encore des soucis avec leur chauffage. Il paraît qu'ils doivent faire venir un technicien pour la troisième fois, cette semaine, certifie Béatrice.

Sans lever les yeux de son assiette, Serge explique :

— Et les Fabre, ils viennent de refaire la toiture de l'étable. Avec la grêle, ils ont eu quelques fuites.

— Ah, rétorque Guy, ne sachant qu'ajouter.

La conversation peine à s'animer. Serge sert un verre de vin rouge à chacun avant de lancer d'un ton méprisant :

— Et puis, y a cette histoire avec le fils des Bousquet qui a repris la ferme. Il a le projet de convertir leur *rougne*[2] de grange en gîte de luxe. C'est tout ce qui nous manquait : des *estrangés* qui débarquent pour le week-end et encombrent les routes. Comme si y en avait pas déjà assez.

Béatrice, qui vient de regagner la table, hoche la tête en signe d'accord, lèvres pincées.

— Ils croient qu'en transformant sa grange, il va nous éblouir. Le paraître, y a que ça qui compte pour ce merdeux. Ferait mieux de conserver ce que son père lui a légué plutôt que de *saner*[3] toute la journée et de se soucier de ce qu'on pense de lui. Comme si c'était notre genre de nous occuper de la vie des autres !

— Il est délicieux ce foie gras, commente Guy. C'est vous qui l'avez fait ?

— Évidemment, qu'est-ce que tu crois ? affirme Serge en prenant une gorgée de vin. Qu'on l'a acheté dans cette épicerie bio qui vient d'ouvrir à Millau ? Ils se prétendent écolos, mais tout ce qu'ils vendent, c'est des produits hors de prix. Comme si ça allait sauver la planète ! Que des *branquignols*, *té* !

Aline, qui sent les propos s'envenimer, tente de recentrer le débat. Elle n'a pas envie de supporter les commérages durant tout le repas.

— Et la foire de printemps, ça se prépare ?

— Comme tous les ans, répond Serge.

La conversation retombe et personne ne cherche à la relancer.

CHAPITRE 3

Repu, Serge se lève de table, un bâillement échappe à ses lèvres. Il rejoint son fauteuil dans le salon attenant, s'y affale, allume la télévision avant de fermer les yeux. Sans le moindre mot, il a sonné la fin du repas. Aline et Guy débarrassent le couvert. Béatrice nettoie la cuisine, récure les faitouts à la main, puis le lave-vaisselle démarre avec un léger vrombissement.

— On va voir Flint ? propose Aline à son compagnon.

— Bonne idée.

À l'extérieur, la morsure hivernale cueille le couple dès qu'il franchit le seuil. La température glaciale pique leur visage, et leur souffle se condense dans l'air en petits nuages blancs. Rex lève la tête en entendant la porte claquer, ses oreilles se dressent dans un mouvement vif. Aline émet un sifflement pour l'inciter à les suivre.

— Bon chien, dit-elle en caressant le sommet de son crâne.

Ils croisent des poules qui picorent un reste de graines, leurs plumes ébouriffées pour se protéger du froid. Quelques bêlements s'échappent de la bergerie.

Des plaques de verglas scintillent faiblement çà et là sous les rares rayons de lumière d'un ciel métallique. Les pas d'Aline et de Guy crissent sur le gravier. Tout est calme. Ils s'avancent vers le pré, vaste et dépouillé. Ses contours sont délimités par des haies aux branches effilées qui s'étirent comme des doigts gelés vers l'horizon. Rudimentaire, mais fonctionnel, l'abri de Flint se dresse dans un coin de l'enclos. Il est en bois brut, avec un toit en tôle ondulée qui grince sous le vent. Il protège le foin, le matériel, et offre un refuge contre les intempéries. Flint, un hongre à la robe d'un brun chaud, broute quelques maigres touffes d'herbe. Il les a entendus. À leur approche, il tourne la tête dans leur direction.

— Viens là, mon grand, dit Aline en tendant la main.

Il s'avance d'un pas cadencé. Il émet un hennissement délicat, secoue sa crinière de manière amicale. Ses yeux noirs suivent Aline avec une douceur presque humaine, devinant ses intentions avant même qu'elle ne parle. Elle le caresse puis réajuste sa couverture. Elle sent sa chaleur à travers le tissu.

— Tu as bien survécu à ces derniers jours ?

Les naseaux de Flint se dilatent en un souffle visible dans l'atmosphère réfrigérée.

— Il a l'air en pleine forme, constate Guy.

— Il est robuste, même s'il n'est plus tout jeune.

Aline avait découvert l'équitation à l'âge de dix ans. Une passion née presque par hasard, grâce à Coralie, une camarade de classe. Ses parents avaient accepté qu'elle prenne des cours, car la mère de Coralie se chargeait des trajets, réduisant ainsi à néant l'effort qu'ils auraient dû fournir. Au bout de quatre ans, ils avaient brutalement mis fin à ce rêve. Pour eux, le temps

passé au centre équestre empiétait sur la scolarité en plus de creuser le budget. « Tu gaspilles notre argent pour rien, ta lubie nous coûte cher. » La propriétaire du centre équestre venait d'augmenter ses tarifs jusqu'alors peu élevés. Aucune place pour ses émotions, aucun regard sur ses larmes brûlantes.

Aline avait maudit ses parents. Les chevaux étaient sa bouée, son échappatoire dans un quotidien gris et écrasant. Ils lui apportaient une paix qu'elle ne trouvait nulle part ailleurs, certainement pas dans ce foyer rigide où l'amour se mesurait en sacrifices forcés. Ils lui permettaient de libérer son énergie, lui apprenaient la docilité, la discipline, la maîtrise d'elle-même. Elle avait supplié, imploré pendant deux années, harcelant ses parents avec la ténacité d'une âme désespérée. Mais ils étaient restés de marbre, indifférents à sa souffrance. Serge avait finalement cédé, par pur pragmatisme. « Un cheval, c'est utile, » avait-il déclaré, comme s'il s'agissait d'une simple machine agricole. Flint était devenu le sien et Aline avait bâti cet abri de ses mains, à la sueur de ses efforts, acquérant l'équipement morceau par morceau, grâce à du baby-sitting et des jobs d'été.

Au fil du temps, elle a construit avec lui un lien puissant, unique. Ils ont appris à communiquer, à s'appréhender mutuellement à travers le regard, les gestes. Elle le connaît par cœur et peut anticiper ses réactions. Depuis qu'elle a quitté la maison familiale, elle revient plusieurs fois par semaine pour lui.

À l'aide d'une brosse douce, elle enlève la poussière de sa crinière.

— Tu es toujours aussi beau, mon grand.

Guy se tient à la lisière de leur lien, étranger à cette communication entre eux. Adossé à l'abri, il frotte ses mains l'une contre l'autre. Quand elles sont réchauffées, il allume une cigarette. Il contemple les volutes se disperser autour de lui, Rex allongé sur ses pieds.

Flint donne des coups de tête contre le flanc de sa maîtresse. Il a senti. Inutile de le faire patienter davantage. Aline sort de sa poche une carotte qu'elle lui tend, paume ouverte. Il approche son museau et engloutit la friandise en un clin d'œil dans un souffle chaud. Ses lèvres retroussées effleurent la peau d'Aline qui rit. Puis elle ouvre le robinet du tuyau qui serpente à travers le pré pour remplir le seau d'eau.

— Je t'aide ? demande Guy.

— Si tu veux.

Elle lui tend le tuyau avec un large sourire, heureuse qu'il manifeste le souhait de participer. Elle sait que son compagnon se sent plus proche de la flore que de la faune. Elle en profite pour contrôler le stock de foin. Un bruit de moteur trouble cette quiétude. Guy et elle tournent leur tête en direction de la cour où Delphine, la sœur d'Aline, vient d'arriver en compagnie de son époux et de leur fils. Rex se redresse.

— Allez, mon grand. Il est temps qu'on parte.

Guy éteint le robinet. Aline se hisse sur la pointe des pieds pour déposer un baiser sur le front de Flint. Puis elle glisse sa main glacée dans celle de son

compagnon. Elle l’entraîne vers la ferme. Sans enthousiasme.

CHAPITRE 4

L'odeur du café fraîchement préparé, de la fouace à la fleur d'oranger et des biscuits au miel sortis du four flotte dans l'air. Aline ne la sent pas. Son esprit est déjà tendu à peine le seuil franchi. Elle enlève sa doudoune et son écharpe, qu'elle accroche au portemanteau du vestibule. Guy en fait autant. Les cris de Mathis leur parviennent, ainsi que les réprimandes de Delphine qui lui demande de se calmer. Elle devine que le garçonnet doit courir dans tous les sens.

— Bonjour, lance-t-elle à la cantonade en pénétrant dans la cuisine.

Sa voix sonne creux, son sourire est d'une politesse distante.

— Salut, répond Delphine.

Celle-ci lève brièvement la tête. Penchée sur son fils, elle lui explique que la maison de papi et mamie n'est pas une aire de jeu. Aline devine l'impatience dans chacun des gestes de sa sœur. La nervosité sous-jacente est là. Guy s'approche de Laurent. Il lui tend la main pour se présenter et lui souhaiter une bonne année. Laurent l'attrape du bout des doigts.

— Meilleurs vœux, répond-il laconiquement.

Puis Guy s'avance vers Delphine pour l'embrasser. Cette dernière frôle à peine ses joues. La scène n'a pas échappé à Aline qui serre les dents. L'amertume lui brûle la langue. Elle se retient. Pour Guy. Parce que c'est la première fois qu'il rencontre sa sœur, son beau-frère, son neveu.

Lorsqu'Aline a annoncé sa relation avec Guy au cours d'un repas de famille, fin septembre, Delphine s'est empressée d'émettre des doutes. Quinze ans d'écart. Un fils préadolescent. Le poker. Des étiquettes qu'elle collait sur lui comme autant de défauts irrémédiables. Aline ne devait pas se faire d'illusions : Guy ne serait qu'une passade. C'était tout ce qu'elle avait vu de lui. Rien d'autre. Elle n'avait retenu que ce qui lui semblait condamnable. Du venin sous couvert de bienveillance de sœur aînée.

Et aujourd'hui, dans cette cuisine où tout respire le jugement, Aline aurait voulu un accueil différent. Une chance de prouver que Guy est bien plus que ces stéréotypes distants.

— Mathis, dis bonjour à ta tatie, exige Béatrice.

— Non !

Le garçonnet court se cacher derrière les jambes de sa mère qu'il agrippe. Delphine ne réagit pas. La grand-mère s'apprête à insister. Elle ne tolère pas l'impolitesse, pas dans sa maison. C'est une règle tacite que tous les enfants, son petit-fils y compris, doivent respecter. « Bonjour », « merci », « au revoir ». Mais Aline, déjà lassée de la scène qui se répète, fait un geste évasif.

— Ce n'est pas grave. Laisse tomber.

Ils s'attablent à la cuisine. Aline choisit une place à bonne distance de sa sœur, Guy à ses côtés. Laurent aide Mathis à s'asseoir en exigeant qu'il se tienne tranquille. Béatrice pose une cafetière fumante et un plateau de gâteaux

au centre de la table et entreprend de les servir.

— Alors, Mathis, comment s'est passé ton Noël ? demande Aline pour alléger l'atmosphère.

Le petit garçon reste silencieux. Il prend sa cuillère et fait vrombir un avion imaginaire, ignorant sa tante. Ses parents ne bronchent pas, aucun ne l'encourage à répondre. Ils la laissent se débattre avec ce mutisme. Serge, assis en bout de table, les mains posées sur son ventre comme un roi, semble indifférent à la scène.

— Ambiance, murmure Aline, lasse de toute cette comédie de famille soudée.

Guy lui caresse le dos. Il l'encourage d'un clin d'œil à ne pas se laisser emporter. Après avoir servi tout le monde, Béatrice se tourne vers sa fille aînée.

— Alors, comment ça se passe au travail ? Toujours autant de dossiers à traiter ?

— Oui. Nous avons deux nouvelles exploitations agricoles qui ont rejoint le GAEC en fin d'année, donc c'est très intense.

— Ça doit être épuisant, approuve sa mère.

Le sentiment d'exclusion d'Aline augmente. C'est comme s'ils avaient tracé une ligne invisible qu'elle ne franchit jamais. Conscient de son malaise, Guy vient à sa rescousse.

— Aline a une grande nouvelle à vous annoncer.

Autour de la table, un vent glacial souffle. Tout le monde se fige et lève les yeux de sa tasse de café.

— Ne me dis pas que vous allez vous marier ! lâche Delphine. Vous venez à peine de vous rencontrer.

— N'importe quoi, réplique Aline sur un ton désabusé.

— Seigneur, vous attendez déjà un enfant ? s'offusque Béatrice.

— Non, on ne va pas avoir un bébé.

Béatrice pousse un soupir de soulagement, comme si la menace s'était éloignée. Pour Aline, c'est trop. Le manque de sommeil, le sentiment de rejet ont raison d'elle. Les nerfs à vif, elle se lève brusquement dans un raclement de chaise.

— Guy ? On y va !

Sa voix a claqué sèchement dans la cuisine.

— Faut toujours qu'elle fasse un drame de tout, affirme Serge sans ciller.

Il attrape un autre biscuit au miel et croque dedans sans émotion. Aline se retourne, plante ses yeux dans ceux de son père.

— Un drame de tout ? Guy vous dit que j'ai une nouvelle à annoncer, et vous me balancez des saloperies à la figure. Et quand bien même on se marierait et on aurait un enfant, ce serait si catastrophique que ça ? Ça vous dérange tellement que j'aime un homme plus âgé que moi ? C'est pas bon pour le qu'en-dira-t-on ?

— Ce n'est pas ce qu'on a voulu dire, rassieds-toi, propose Béatrice. On est

là pour fêter la nouvelle année, va pas tout gâcher ! Alors, c'est quoi cette bonne nouvelle ?

Un silence pesant s'étire, et c'est Guy, toujours assis, qui prend la parole, alors qu'Aline est figée, les mains tremblantes, la gorge nouée.

— Elle a décidé de se lancer dans une formation pour devenir chef de rayon. Et je la soutiens dans ce projet.

— C'est bien, affirme Béatrice. On va trinquer.

— Ce sont de grandes responsabilités, commente Delphine.

Aline sent la lame des sous-entendus, fine et précise, s'enfoncer dans sa chair. À son tour, Guy se lève. Sa voix est basse, chaque mot est chargé de déception.

— Merci pour tout, on va vous laisser terminer cette journée entre vous.

Son regard balaie la cuisine, s'attarde sur Delphine, sur son mépris à peine voilé.

— Ravi d'avoir fait votre connaissance, Delphine et Laurent. À bientôt. Peut-être… Et encore meilleurs vœux à tous.

Chacun grommelle un vague au revoir qui se perd dans la pièce. Aline est déjà dans le vestibule. Béatrice la rejoint pour lui déposer un baiser sur la joue, une formalité.

— Rentrez bien, dit-elle en refermant la porte derrière eux.

Aline ne répond pas. Elle traverse la cour d'un pas enragé, le visage rougi par le froid et la colère, le regard fixé sur un point, loin, très loin. Guy la rattrape par le coude, l'oblige à se retourner et l'enlace par la taille.

— Alors comme ça, tu m'aimes, ma fleur des champs ? chuchote-t-il, une lueur amusée dans les prunelles.

CHAPITRE 5

Vautrée dans le canapé, sa tête calée contre l'épaule de Guy, Aline se laisse absorber par un programme télévisé dont elle serait incapable de détailler le contenu.

— Ils sont toxiques, articule Guy.

— Hein ?

Elle se redresse légèrement, à moitié somnolente.

— Ta famille. Ils sont nocifs. Tu devrais arrêter de les voir.

Pourquoi accepte-t-elle encore les invitations ? Ils n'ont plus rien à se dire, ne sont d'accord sur rien, n'ont pas fait les mêmes choix, ne se supportent pas. Alors, pourquoi s'impose-t-elle ces déjeuners et dîners ?

— C'est ma famille. Et il y a Flint.

Que ce soit avec ses parents ou sa sœur, les relations ont toujours été conflictuelles, sous tension. Ils s'engueulent sans arrêt, lui reprochent tout ce qu'elle fait et ne fait pas. Il n'y a ni tendresse ni complicité, aucune affinité. Delphine est la fille parfaite. Aline, le vilain petit canard. Parce qu'elle ne leur ressemble pas. Parce qu'elle dit ce qu'elle pense et fait ce qu'elle veut. Pourtant, elle retourne sans cesse vers eux. C'est comme revenir dans une maison dont on connaît chaque fissure, chaque ombre menaçante, mais où l'on cherche malgré tout un peu de chaleur, un signe d'approbation, un geste d'affection. C'est cette fidélité irrationnelle qui la ramène aux portes mêmes de ses douleurs, pour combler un vide, raccommoder une faille que son cerveau sait irréparable, mais que son cœur espère encore possible. C'est une quête sans fin, où le retour à ses racines, aussi amères soient-elles, lui paraît la seule manière de continuer à avancer. Un schéma familier, donc rassurant malgré la désolation.

Aline se repositionne, puis ajoute en fixant l'écran télévisé :

— Chez nous, ça a toujours été la loi de l'omerta.

— C'est-à-dire ?

— Mon grand-père maternel… dit-elle en se tournant vers lui.

Guy fronce les sourcils, s'enfonce plus profondément dans le canapé.

— Tu veux en parler ?

— Il n'y a pas grand-chose à en dire. Il a abusé de moi pendant des années, je suis sûre que plusieurs de mes cousines y sont passées aussi. Mais quand j'ai voulu me plaindre à ma mère, elle a exigé que je me taise, que je garde ça pour moi.

— Comment on peut laisser faire ça ?

— J'en sais rien… Il est mort l'an dernier, je ne suis pas allée aux obsèques. On s'est bien chargé de me le reprocher. Hors de question que j'aille pleurer ce salopard comme l'ont fait les autres. Tous des hypocrites.

Aline marque une pause, jette un œil sur le film avant de baisser le son.

— Une de mes cousines a découvert quelque chose lors de la succession, en

rassemblant des papiers.

— Quoi donc ?

— Son frère, Thomas… Il est né sous le nom de ma tante, la sœur de ma mère. Elle a accouché de lui à dix-sept ans. Et puis quatre ans plus tard, elle a rencontré mon oncle Jacques qui a reconnu et adopté Thomas.

— Tu veux dire que…

Aline lève la main dans un geste de renoncement. Dans sa famille, on a toujours choisi les silences éloquents, les allusions subtiles et les demi-vérités. Les mots vrais, l'authenticité se taisent sous les regards critiques. Ils préfèrent la paix illusoire des non-dits à la tempête de la vérité. Leur stagnation dans le mutisme a empêché la construction de liens solides.

— On ne sait pas et on ne saura jamais. Ma tante a donné des explications improbables à ma cousine quand elle lui a posé des questions. Elle fournit chaque fois une version différente et finit par s'énerver. J'ai interrogé ma mère, elle m'a dit que ce n'étaient pas nos oignons.

Guy attrape le visage d'Aline en coupe puis l'embrasse.

— Je suis là pour toi, maintenant. Et tout va bien se passer. Je te le jure.

— J'en suis certaine. Et puis toi, tu es un bon papa. Quand est-ce que tu me présentes Rayan ?

À chaque fois qu'elle aborde le sujet, Guy s'assombrit. Elle sait qu'il souffre de l'absence de son fils qui habite à Montpellier.

— Le jour où sa mère ne m'empêchera plus de le voir.

— Tu lui as envoyé un message pour la nouvelle année ?

— Bien sûr !

— Il ne t'a pas répondu ?

— Comme d'habitude…

Aline s'installe à califourchon sur son compagnon et le prend dans ses bras.

— Tu sais quoi ? murmure-t-elle à son oreille. Un jour, toi et moi, on fondera une famille. Une merveilleuse famille. Celle qu'on mérite. Et on sera de super parents.

Guy l'éloigne et lui adresse son plus beau sourire.

— Carrément ! Je suis prêt à miser tout ce que j'ai qu'on sera les plus heureux.

Il regarde sa montre.

— D'ailleurs, en parlant de mise, je vais y aller. Les potes du poker m'attendent. Je dormirai au studio. Et demain, après le boulot, je me rends à la permanence du Secours populaire. Faudra que tu m'accompagnes, un jour, que je te les présente. Ça, c'est une véritable famille.

— Promis, s'engage Aline. On se voit demain soir ? Je fais la fermeture de la poissonnerie.

— À demain, ma fleur des champs, dit Guy en l'embrassant une dernière fois.

Lorsqu'il est parti, Aline enfile un pyjama et fait réchauffer un reste de soupe. Son téléphone fixe sonne, le numéro de Marie s'affiche, mais elle ne

répond pas. Après cette journée, elle ressent un besoin de calme et de solitude.

CHAPITRE 6

Deux ans plus tard : janvier 2014

Aline tourne les pages de son agenda, réfléchit, recompte. Pas d'erreur possible, elle a bien un retard de règles. Pour la première fois depuis six mois qu'elle a arrêté de prendre la pilule, l'espoir sonne à son cœur. Le formateur explique la gestion des rayons traditionnels, mais son esprit fixe la date qu'elle a entourée. Le douze janvier, date supposée de ses prochaines menstruations. Ils sont le dix-sept. Un sourire s'invite sur ses lèvres et elle dévisage béatement l'enseignant.

— Une question, Aline ?

Elle secoue la tête pour revenir à la réalité.

— Non, tout est clair, merci.

Instinctivement, elle pose sa main sur son ventre. Sur cette vie qui grandit en elle. Elle le pressent. De nouveau, elle ne peut s'empêcher de sourire. Elle songe que, pour cette nouvelle année, les planètes semblent s'aligner. Soutenue par Guy, elle a démarré sa formation il y a une semaine. Il a fallu trouver un centre pas trop loin de Millau qui propose la préparation au diplôme, monter des dossiers de financements, passer les entretiens. Et voilà, enfin, elle y est. Dans quelques mois, elle sera chef de rayon… et maman.

Le soir, sur le chemin du retour, elle s'arrête dans une pharmacie pour acheter un test. À cette saison, l'activité professionnelle de Guy est régulièrement mise en sommeil en raison des intempéries, de la nature qui se repose. Autoentrepreneur, il en profite pour organiser ses semaines différemment, entre bénévolat et jeu de cartes. Il est parti deux jours pour participer à un tournoi de poker.

Elle grimpe les escaliers de son immeuble à toute vitesse, ivre d'espoir. Elle claque la porte derrière elle. Sans prendre le temps de retirer son manteau ni de se débarrasser de son sac, elle déchire l'emballage du test. Elle lit rapidement les instructions, debout, au milieu du salon, le souffle court. Une ou deux semaines après la date prévue des menstruations permettent d'obtenir un résultat fiable. D'après ses calculs, elle est pile dans la bonne période. La concentration d'HCG est plus élevée dans les premières urines du matin. Pour augmenter la sensibilité du test, il est donc conseillé de l'effectuer au lever. Aline grimace. Elle a tellement envie de savoir. Maintenant.

Elle pose le bâtonnet sur la table basse, se déshabille et se dirige vers la cuisine inspecter le frigo. Impossible de se focaliser sur ses actes. Ses pensées dérivent inlassablement sur cette envie de savoir. Il est noté que si elle obtient un résultat positif, il est presque certain qu'elle est enceinte, et ce, peu importe l'intensité des barres. Après tout, qu'est-ce qu'elle risque ? Elle referme le frigo et file dans les toilettes, le test à la main. Elle s'applique jusqu'à la dernière goutte, pour imbiber au maximum le bâtonnet. Puis elle abaisse les

paupières et compte les secondes dans sa tête. À trente-huit, elle jette un coup d'œil furtif. Une barre apparaît. Puis, une deuxième. Ses prunelles s'illuminent, son cœur s'emballe. C'est positif. Elle est enceinte ! Une vague de joie l'envahit. Euphorique, elle se lève d'un bond, serre le test contre sa poitrine et laisse échapper un rire clair.

Elle imagine déjà la réaction de Guy. Leur futur ensemble. Les moments de bonheur qui les attendent. Elle prend une grande inspiration, essaie de calmer son excitation débordante. Elle doit maintenant réfléchir à la meilleure façon de lui annoncer la nouvelle. Elle veut que ce moment soit parfait, inoubliable.

Le lendemain matin, elle se réveille tôt, incapable de prolonger sa nuit. Elle glisse le test dans une enveloppe accompagné d'un petit mot rempli de promesses, établit une idée de menu avec la liste des courses. Ensuite, elle file au laboratoire effectuer un prélèvement. Dans la journée, elle reçoit la confirmation ce qu'elle savait déjà : elle est bel et bien enceinte.

Lorsqu'elle revient de sa formation, Guy n'est pas encore rentré. Tant mieux, cela lui laisse le temps de tout préparer. Elle cuisine des ris d'agneau et des fondants au chocolat, les plats préférés de son conjoint, met le couvert sur la table basse du salon, allume des bougies, fait brûler de l'encens. Elle aurait bien aimé boire une coupe de champagne pour fêter ça, mais l'alcool lui est interdit pour les neuf prochains mois. Elle ne cesse de regarder sa montre. Impatiente, elle envoie un message à Guy.

Tu arrives à quelle heure ?

Bientôt, je suis au studio, je fais mon sac.

Guy navigue toujours entre les deux appartements. Il pourrait vendre ou louer son logement afin qu'ils puissent – pourquoi pas ? – s'acheter une petite maison. Avec un jardin. Pour installer une balançoire et semer des fleurs. Leur futur promet un bonheur simple, mais authentique. À cette idée, Aline sourit et murmure :

— On sera tellement heureux.

Lorsqu'enfin son compagnon fait son apparition, elle n'y tient plus. Après un bref baiser, elle lui tend l'enveloppe, impatiente.

— J'ai une surprise pour toi.

Guy ouvre le paquet, découvre le test et lit le petit mot qui indique : *Bientôt, nous serons trois. Ta fleur des champs.*

— Tu… tu es enceinte ? demande-t-il, ému.

Aline hoche la tête. Guy la prend dans ses bras, la serre fort contre lui. Ils se tiennent là, enlacés, savourant ce moment de joie pure et inaltérée. Dehors, le froid hivernal persiste. À l'intérieur, tout est chaleur et amour.

CHAPITRE 7

Cinq mois plus tard

Le gynécologue arrache un bout de papier d'examen et le tend à Aline. Elle essuie le gel sur son abdomen.

— Votre fils se porte comme un charme.

Guy sourit. Il l'accompagne à chaque visite mensuelle. Celle-ci est d'importance, puisqu'ils devaient découvrir le sexe de leur enfant. Un garçon. Aline se relève lentement, enfile sa robe ample, encore émerveillée de la nouvelle. Elle avait tellement hâte de savoir si une fille ou un garçon poussait en elle.

— Et si on allait fêter ça au resto ? suggère Guy lorsqu'ils sortent du cabinet médical.

Dehors, le soleil de fin juin brille avec éclat. La chaleur devient étouffante. L'envie de faire l'école buissonnière pour quelques heures la séduit. D'autant plus que les occasions de s'octroyer de menus plaisirs sont rares. Même si les gains du poker offrent quelques extras, leurs revenus ne leur permettent pas de manger souvent au restaurant. Et puis il y a tout le matériel à acheter en prévision de l'arrivée de « leur prince », comme Guy se plaît à le surnommer.

— J'aimerais bien aller à Peyre, comme ça je rendrai visite à Flint après. Et ça nous donnera l'impression d'être un peu en vacances.

Ils repassent à l'appartement d'Aline récupérer sa voiture. Ils se suivent sur la départementale qui longe les prés où l'herbe commence à jaunir. Bientôt, ils atteignent ce petit coin paisible où les premiers touristes de la saison font leur apparition. Ils se garent sur l'un des parkings mis à disposition à l'extérieur du village. Celui-ci n'est accessible en véhicule qu'aux riverains, parce que les étroites ruelles ne permettent pas de se croiser. Les cigales sont à leur poste. Dans le ciel, craves à bec rouge et choucas des tours rivalisent de piaillements. Installés à la terrasse d'un *snack* au bord du Tarn, ils profitent de la vue magnifique. Le Viaduc de Millau se dresse majestueusement à l'horizon. Le murmure de la rivière crée une ambiance reposante. Le parfum de la quiche au roquefort, la spécialité de la maison, flotte dans l'air. Il ajoute une note gourmande à cette journée plus que parfaite.

— J'ai tellement hâte de le serrer contre moi, dit Aline en caressant son ventre. Tu crois qu'il ressemblera à qui ?

— Il aura mes yeux verts et ton nez pointu.

— Tu parais bien sûr de toi !

— J'ai des dons de voyance, la taquine Guy.

Le serveur arrive avec les salades et les quiches. Ils le remercient et entament aussitôt leur plat.

— Je ne suis pas très pressée de retourner au travail, lundi. Rester debout à la poissonnerie toute la journée, ça ne fait pas rêver.

La bouche pleine, Guy baragouine des paroles qu'Aline traduit par « fais-toi arrêter ». Il lui a déjà conseillé de se mettre en maladie. Son médecin devrait bien pouvoir lui prescrire un congé de grossesse pathologique ! Aline n'adhère pas à cette idée. Demeurer cloîtrée chez elle en cas de contrôle de la Sécurité sociale, très peu pour elle. Elle n'est pas une femme d'intérieur. Par ailleurs, sa grossesse se déroule sans encombre depuis le début. Pourquoi se faire porter malade alors qu'elle déborde d'énergie et d'enthousiasme ?

La veille, elle a terminé sa formation et elle doit reprendre son emploi de poissonnière en attendant qu'un poste de chef de rayon se libère. Elle pourrait postuler ailleurs, quitte à viser un supermarché. Cependant, elle se plaît dans cet hypermarché où elle exerce depuis presque dix ans. Elle y a ses habitudes, des collègues qu'elle apprécie. Elle a tissé des liens quasi amicaux avec certains, même si elle ne les côtoie pas en dehors du travail, à l'exception des fêtes organisées par l'enseigne. Et puis, dans trois mois, elle sera en congé maternité. Elle espère qu'à l'issue de son arrêt, un poste de responsable lui sera octroyé. Peu importe le rayon, elle en a déjà informé sa direction.

Le repas terminé, ils sirotent un café en profitant encore un peu du panorama et de l'atmosphère sereine. Le murmure des conversations des autres clients se mêle au clapotis apaisant de l'eau et au chant des cigales, modelant une ambiance estivale comme Aline les affectionne. Elle se remémore ses journées avec Coralie, sa meilleure copine de primaire, perdue de vue depuis des années, celle qui l'avait initiée à l'équitation. L'été, dès que la mère de Coralie était en repos, elle venait la chercher à la ferme et les conduisait ici pour qu'elles puissent se rafraîchir. Elle savait qu'Aline ne partait jamais en vacances, aussi la petite fille recevait-elle ces parenthèses enchantées comme un merveilleux cadeau. Les fillettes couraient pieds nus sur la berge caillouteuse. Leurs rires fendaient l'air chaud. Elles prenaient leur élan pour sauter à toute vitesse dans la rivière, éclaboussaient la surface et faisaient fuir les araignées d'eau dans toutes les directions. La fraîcheur du Tarn les saisissait, provoquait des cris de surprise et de joie. Ensuite, elles se figeaient, pouffaient derrière leurs poings, s'efforçaient de rester parfaitement immobiles pour que les araignées d'eau les approchent. Les bestioles glissaient sur la surface en créant des ondulations, sans se douter de ce qui les attendait. Les fillettes s'amusaient alors à les chasser avec des éclaboussures qui les réjouissaient. Le Tarn devenait une source infinie d'aventures. Elles plongeaient, nageaient, jouaient à attraper les minuscules poissons qui, la plupart du temps, filaient entre leurs mains.

Assise sur une couverture à l'ombre d'un grand saule, la mère de Coralie les surveillait d'un œil tendre. À l'heure du goûter, elle tirait d'un panier en osier des crêpes fourrées au Nutella qui, sous la chaleur, coulait le long de leurs doigts. Elles les léchaient avec délice entre deux gloussements. Après des heures de baignade, elles sortaient de l'eau. Grelottantes, heureuses, elles se laissaient tomber sur la couverture à côté de la mère de Coralie. Celle-ci les enveloppait dans des serviettes moelleuses, essuyant délicatement leurs

cheveux mouillés. Et Aline, le temps d'une après-midi, dégustait la joie d'une enfance insouciante, la douceur maternelle, même si ce n'était pas la sienne.

Des moments de bonheur simple et précieux qui l'ont marquée. Des moments qu'elle désire plus que tout offrir à son fils. À la différence qu'il ne sera pas confié à la mère d'une autre. Il viendra ici avec ses deux parents. Elle et Guy ne rechigneront pas à récupérer leur garçon à l'école en pleine journée lorsqu'il sera malade, ils lui feront réciter ses leçons et connaîtront les prénoms de tous ses camarades. Ils l'accompagneront à ses tournois de foot, de basket ou de ce qu'il voudra, et l'applaudiront, avec un sourire admiratif. Le soir, ils lui raconteront des histoires en transformant leur voix. Ils construiront des cabanes dans le jardin de leur future maison où il aura planté des fleurs avec son père, ils le conduiront à la rivière, lui prépareront un sandwich au jambon de pays et tartineront du gâteau à la broche avec du Nutella qui dégoulinera. Ils l'emmèneront faire des tours de carrousel sur la place du Bourg, à Rodez, celui devant lequel elle est passée deux fois durant son enfance, toujours en espérant, jamais en l'essayant.

Ils l'aimeront. Tout simplement.

Guy se lève, rompant sa rêverie et ses projections.

— Je dois y aller, j'ai une grosse aprèm en perspective. Je t'appelle ce soir, entre deux.

Elle fronce légèrement les sourcils, une lueur d'incrédulité dans le regard.

— Tu ne dors pas à l'appartement ?

— Je ne sais pas encore. J'ai promis à Ghislaine de passer en sortant du boulot pour l'aider à trier le nouvel arrivage de vêtements. Ensuite, j'ai poker. Au pire, on se voit ce week-end. On pourra aller faire quelques courses pour préparer l'arrivée de notre fils.

Il articule ce dernier mot avec une immense fierté. Puis il embrasse Aline sur le front avant de se pencher vers son ventre arrondi.

— Je compte sur toi pour être sage, mon prince.

Aline regarde Guy régler la note puis s'éloigner. Sa silhouette a déjà disparu. Elle décide de rester un moment sur la terrasse, à profiter de la chaleur du soleil sur sa peau, les yeux fixés sur le Tarn qui serpente aux côtés de la voie ferrée. D'avoir songé à Coralie fait surgir un sentiment de solitude. Ce qui l'amène à penser à Marie. Accaparée par sa formation, son futur bonheur de mère, elle a négligé Marie, sa meilleure et unique amie depuis près de dix ans. N'écoutant que son instinct, elle attrape son téléphone au fond de son sac et compose son numéro. Marie décroche à la dernière sonnerie.

— Coucou, vieille branche, c'est moi ! s'exclame Aline d'un ton guilleret.

— Je vois ça.

L'accueil est sec. Glacial. Aline s'efforce de ne pas laisser cette austérité l'atteindre.

— Alors, comment vas-tu, depuis le temps ?

— Tu veux dire depuis la dernière fois que tu as daigné répondre à un de mes appels ? Il y a plus de quatre mois ? Eh bien, je crois que je vais bien.

Mais je n'ai pas le temps de te raconter autant de semaines en quelques minutes. Je suis attendue. Salut !

Interloquée, Aline considère l'écran noirci de son téléphone qui bipe dans le vide. Elle n'a même pas pu lui dire au revoir. Son amie lui en veut. L'époque des « ma cocotte » et des rires complices paraît soudain très loin. Une autre ère. Une autre vie. Celle d'avant Guy. Celle de l'insouciance, des fêtes endiablées et des soirées à refaire le monde.

Elle ressent une profonde nostalgie pour cette légèreté perdue. Elle aurait aimé partager ses projets avec Marie, lui parler de l'avenir qu'elle bâtit avec Guy, de sa grossesse idyllique sans nausée ni fatigue. Mais il semble que tout ait changé, que les priorités se soient déplacées, que le temps ait effacé les liens tissés avec tant de soin. La faute à qui ? Un peu à Guy, qui trouve Marie superficielle et préfère qu'elles se voient quand il n'est pas là. Beaucoup à elle-même, qui a négligé son amie au profit de son avenir personnel et professionnel, refusant les sorties, repoussant les occasions de se rencontrer, écourtant les appels téléphoniques.

CHAPITRE 8

Trois mois plus tard : 20 septembre 2014

En ce samedi matin, Aline et Guy se faufilent dans les allées encombrées du supermarché. Leur chariot contient le nécessaire pour l'arrivée imminente de leur bébé. Aline salue ses collègues qui lui lancent des sourires et des bonjours amicaux. Au rayon boucherie, elle aperçoit Justine, l'une de ses collègues préférées, enceinte de cinq mois.

— Justine ! s'exclame Aline en se dirigeant vers elle. Comment ça va ?

— Aline ! Quelle surprise ! Ça va bien, merci. Ça pousse, dit-elle avec un grand rire. Bonjour, Guy.

Ce dernier la salue d'un signe de tête, avant qu'elle poursuive :

— Et toi, comment tu te sens ?

— Plutôt bien, même si j'ai l'impression que ce petit bout pourrait arriver à tout moment.

Aline pose une main protectrice sur son ventre arrondi. Elles échangent encore quelques mots sur leurs grossesses respectives, puis le couple finit ses achats avant de se diriger vers la caisse. En congé maternité depuis quelques semaines, la jeune femme prend plaisir à se rendre à l'hypermarché, à discuter avec ses collègues. Elle espère toujours obtenir le poste de chef de rayon tant convoité à son retour.

De retour chez eux, Aline et Guy rangent les courses. Guy s'occupe des produits frais pendant qu'Aline empile les paquets de couches dans le coin réservé de la minuscule chambre du bébé. Soudain, elle ressent une sensation étrange, suivie d'un liquide qui s'écoule le long de ses jambes.

— Guy ! appelle-t-elle d'une voix légèrement paniquée.

Son compagnon accourt et remarque la flaque qui s'est formée au sol.

— C'est le moment. Il faut qu'on y aille !

Il prend une grande inspiration et se met en action. Il attrape la valise de la future maman et celle du bébé, vérifie rapidement que tout est en ordre. Les tenues pour leur prince, les pyjamas, les couches, les produits de toilette. Puis il aide Aline à enfiler sa veste.

— Prête pour accueillir Nino ?

Pour choisir son prénom, ils avaient utilisé une méthode simple : chacun avait écrit de son côté tous les prénoms qu'il affectionnait. Nino était l'unique à apparaître dans les deux listes, ce qui leur avait évité d'interminables discussions autour du sujet. Aline aimait l'énergie et la musicalité qui s'en dégageait. Guy avait toujours été un grand fan de Nino Ferrer.

— Autant que possible, répond-elle avec un sourire nerveux.

Ils montent dans la fourgonnette. Guy conduit prudemment, mais rapidement, vers la maternité. Aline pratique la respiration telle qu'on la lui a enseignée lors de ses cours de préparation à l'accouchement. Arrivés à la

clinique, une sage-femme les emmène dans une salle de surveillance pour effectuer un monitoring, évaluer les contractions et l'avancement de la dilatation.

— Tout va bien, le cœur de votre bébé bat fort, dit Carine, la sage-femme, en consultant l'écran.

Aline hoche la tête. Après neuf mois d'une grossesse parfaite, elle espère un accouchement rapide.

— Le col est ouvert à un centimètre, vous êtes encore en début de travail, explique Carine. Vous n'avez pas de contractions. Mais comme vous avez perdu les eaux, nous allons vous garder pour surveiller l'évolution.

Les heures passent. Lentes, interminables, sans la moindre avancée. Le col d'Aline refuse obstinément de s'élargir. Guy reste à ses côtés, tient sa main, exprime à quel point il est impatient de faire connaissance avec son fils. En milieu d'après-midi, on remet un gros ballon à la future maman pour favoriser le travail et la descente de bébé. Elle effectue de lents mouvements circulaires avec son bassin, comme une danse délicate. Ses hanches se balancent doucement. Elle ressent une légère pression dans son abdomen. Elle ferme les yeux un instant, se concentre sur la sensation de son bébé qui bouge, réagit à ses mouvements.

Soudain, une contraction l'empoigne par surprise. Malgré la douleur qui irradie dans son dos, elle sait qu'elle doit continuer. Elle sautille pour rebondir pendant quelques minutes avant de modifier sa posture, s'allonge sur le côté, son ventre sur le ballon. Guy lui masse les reins. Régulièrement, Stéphanie, qui a pris la relève de Carine, vient faire un point.

— Écoutez votre corps. Changez de position.

À quatre pattes, en tailleur, le ballon dans le dos, assise dessus, toutes les poses y passent. Elle déambule dans les couloirs, finit par en connaître tous les recoins. En vain. Le jour a disparu depuis un moment, Guy s'absente pour aller manger un bout. Lorsqu'il revient, la situation n'a pas évolué. La nuit s'étire. Épuisée, Aline tente de dormir un peu, Guy à ses côtés dans un lit pliable. Au petit matin, il s'éveille.

— Ça va ? demande-t-il d'une voix pâteuse. Tu as pu te reposer ?

— Pas vraiment, non…

Aline est de nouveau sur le ballon et parle à Nino, l'encourage à se montrer.

Trente-six heures se sont écoulées depuis son arrivée à la maternité. L'épuisement la submerge. La fatigue se lit dans chacun de ses gestes, dans ses yeux, dans le ton de sa voix. Carine, qui a repris son service, entre, l'air décidé. Elle l'emmène en salle d'accouchement. Une fois installée, l'anesthésiste pose la péridurale pour la soulager. Il injecte un produit pour accélérer le travail. Une chute de tension étourdit Aline. Le monde tournoie autour d'elle. Carine lui parle, lui murmure des paroles qui se veulent rassurantes. Veiller deux journées durant sur une patiente n'est pas courant dans son métier. Une heure s'écoule. Un gynécologue entre dans la pièce.

— Vous avez de bonnes contractions, mais votre col ne s'ouvre pas. Votre fils ne parvient pas à descendre malgré les heures de ballon, dit-il. Nous allons devoir envisager une césarienne, car votre liquide amniotique est presque épuisé.

Aline ressent un frisson d'angoisse. Elle a lu et entendu tant de choses sur l'accouchement, sur la magie de tenir son bébé dans ses bras pour la première fois. Jamais elle n'avait imaginé la possibilité que les événements ne se passent pas comme prévu. Le bruit des machines, les voix du personnel médical, tout cela lui parvient dans un brouillard. Elle se tourne vers Guy, qui lui serre la main avec force pour lui donner du courage.

— Tout ira bien, ma fleur des champs. Notre prince sera bientôt là.

Il suit Aline qui est transportée en salle d'opération. Tout va vite, trop vite. Des visages masqués s'affairent autour d'elle. Des mains ajustent des tubes. Des voix assènent des ordres. Une vague glacée s'infiltre dans chaque pore de sa peau. La lumière vive des néons du bloc opératoire l'agresse. Le médecin lui explique ce qu'il va se passer.

Puis tout bascule. Les cris de Nino. Et le monde se disloque autour d'elle. Son corps la trahit, sombre dans un néant qui l'aspire, sans qu'elle puisse batailler. Sa tension chute. Tout s'efface.

Quand elle ouvre les yeux en salle de réveil, la lumière est plus douce, mais un poids important écrase son buste. Elle est fragmentée par la douleur qui dévore ses entrailles. Elle essaie de bouger malgré une léthargie épaisse qui la happe. L'infirmière apparaît, silhouette floue. Les mots tombent, écrasants : anesthésie générale, hémorragie de la délivrance. Le gouffre est là, à ses pieds. Elle sait ce que cela signifie : elle aurait pu mourir le jour où elle donnait la vie.

— Regardez, on vous attend, reprend l'infirmière. Comme il ne reste que vous en salle de réveil, on a autorisé une visite exceptionnelle.

Elle tourne la tête avec une lenteur éprouvante. Chaque muscle proteste, mais elle s'en fiche. Il est là. Nino. Dans les bras de son père. Minuscule et magnifique. Les douleurs s'effacent, comme si son corps avait cessé d'exister. Elle n'entend plus le bourdonnement des machines, ne sent plus les aiguilles plantées dans sa chair, ne grelotte plus sous l'air frigorifique de la salle. Il n'y a que lui. Son fils. Parfait. Il est vêtu de cette minuscule combinaison bleue ornée de nuages et porte un bonnet assorti. Ses yeux s'embrument, son cœur explose en mille étincelles. La vie revient en elle. C'est une autre vie, celle où son existence n'a plus d'importance face à celle de Nino. Le froid, la douleur, la peur… tout s'estompe dans l'éclat de cet être fragile. Le reste du monde pourrait disparaître, elle ne s'en apercevrait pas.

— Il est beau, non ? murmure Guy.

— Il est superbe.

Aline sourit. Elle tend les bras et laisse les larmes de soulagement courir sur ses joues.

— Bienvenue, mon petit Nino, dit-elle, la voix étouffée par l'émotion.

Elle caresse doucement son visage, émerveillée, et son cœur se gonfle d'un amour incommensurable. Guy les observe avec fierté. Leur rêve de famille épanouie commence ici. Dans cette maternité où le miracle de la vie se produit chaque jour.

CHAPITRE 9

Voilà trois jours que Nino est né. Trois jours qu'Aline vomit. Trois jours qu'elle urine dans une sonde. Trois jours qu'une douleur sourde ne la quitte jamais vraiment. Trois jours qu'elle est tributaire des autres pour le moindre geste en raison des agrafes qui scient son ventre et la clouent au lit. Le berceau de Nino collé à elle, dès qu'elle a besoin de changer son fils ou de davantage de lait, elle sonne si Guy n'est pas présent. Elle se sent dépendante, presque vulnérable. Et ça la frustre, elle d'habitude si autonome et déterminée.

Heureusement, elle reçoit peu de visites.

Ses parents, d'abord. Ils entrent, la démarche raide, presque mécanique. Un regard jeté à Nino, rapide, comme s'il s'agissait d'un contrôle de routine. « Il a l'air en pleine forme. » La phrase tombe, plate, sans émotion. Ils lui offrent un hochet, « parce que c'est toujours utile ». Le silence s'installe, pesant. Ils restent quinze minutes. Pas une de plus. Quinze minutes pendant lesquelles Aline espère un geste de tendresse, un mot de réconfort. En vain. Ils préfèrent lui rappeler que la ferme les attend, que Béatrice s'est arrangée pour récupérer plus tard les enfants qu'elle garde. Comme si c'était un effort surhumain. Des complications qui les agacent.

— Vous n'aviez qu'à venir en fin de journée, après le travail.

Ce à quoi ils ne rétorquent rien. Tout ce qu'ils veulent, devine Aline, c'est éviter Guy. Cela fait deux ans que son conjoint ne met plus les pieds à la ferme et que ses parents ne s'en offusquent pas. Ils ne l'apprécient pas et c'est réciproque. Ça aussi, ça pèse.

En fin de matinée, la mère de Guy arrive. S'assied. Reste. Ne parle presque pas. Une heure à regarder sa montre, à compter les secondes, à se demander quand ça finira. Chaque minute est plus lourde que la précédente. Évelyne attend que Nino se réveille. Mais il ne se réveille pas. Aline est fatiguée, en a ras le bol de sourire, de chercher des sujets de conversation. Elle voudrait dormir tant que Nino le lui permet.

Le lendemain, sa sœur. Un bouquet de fleurs abandonné sur la table de chevet. Un « félicitations » murmuré entre des dents serrées, à peine audible. Aline n'est même pas certaine de l'avoir vraiment entendu. Ensuite, des conseils. Des conseils, encore des conseils. Trop. « Fais ci », « fais pas ça. » Elle, c'est une bonne mère, une mère qui sait. Aline hoche la tête, encaisse. Elle laisse passer la vague, sans rien dire, sans rien montrer. Elle est trop épuisée pour se rebeller, exiger qu'elle se taise. Elle voudrait juste qu'elle parte.

Enfin, trois visites agréables : Louis, son chef de rayon de la poissonnerie, qui l'a couvée pendant les dernières semaines de sa grossesse ; Ghislaine, la responsable du Secours populaire ; et Stéphanie, sa cousine, celle dont elle est le plus proche, celle avec qui elle peut parler de tout, sans langue de bois.

Et Marie. Ou plutôt, l'absence de Marie. Elle n'a pas jugé utile de faire le

déplacement. Elle a répondu avec un simple « Félicitations » par SMS au message qu'Aline lui a envoyé avec une photo de Nino. Leur amitié paraît appartenir définitivement au passé.

Aujourd'hui encore, les nausées ont pris le pas sur l'énergie d'Aline. Elle est vidée. À la pause méridienne, Guy se présente, sourire aux lèvres. Une partie du poids qui écrase la jeune femme se dissipe. Après l'avoir embrassée, il prépare le biberon.

— C'est l'heure de ton repas, mon prince, dit-il en se penchant sur le berceau.

Il prend doucement leur fils dans ses bras, avec précaution, comme s'il tenait un trésor fragile.

— Regarde comme il est sage, souffle-t-il, admiratif.

Il le confie à Aline qui, malgré les douleurs lancinantes, lui donne le biberon. De temps à autre, elle dépose un baiser sur sa tête où fleurissent des croûtes de lait. Une puéricultrice frappe puis entre. À l'heure du biberon, elles ont par habitude de venir vérifier si Aline a besoin d'aide au cas où Guy ne serait pas là.

— Nino est incroyablement sage, dit-elle. C'est rare de voir un bébé si calme.

Toutes les professionnelles le disent. Nino est parfait. Ses pleurs sont exceptionnels, ses nuits presque silencieuses. La maternité tout entière admire ce petit ange, si tranquille, si paisible. Mais en Aline, une ombre persiste. Elle sourit. Bien sûr, elle est fière. Néanmoins, cette perfection contraste avec son propre chaos intérieur. Elle s'était imaginée en mère comblée, rayonnante. Tout ce qu'elle ressent, c'est une fatigue écrasante, l'inquiétude de ne pas y parvenir. Elle n'est pas aussi parfaite que son fils. Avant de repartir, comme à chaque fois, Guy change la couche de Nino, s'assure qu'Aline ait à portée de main tout ce dont elle pourrait avoir besoin.

Au cinquième jour, elle est enfin autorisée à sortir. Elle va se retrouver seule en tête-à-tête avec son garçon, toute la journée, sans soutien. Et ce constat la terrifie.

CHAPITRE 10

Le retour à la maison, c'est l'écrasement. Le choc. Aline, qui a toujours été active, ne supporte pas de rester enfermée. Elle n'a pourtant pas le choix. Dix-huit morceaux de métal ridicules la clouent, littéralement, à ce troisième étage sans ascenseur. Sans compter qu'une des agrafes s'est infectée. Chaque pas, chaque mouvement tire et se transforme en une épreuve de douleur. Elle se retrouve prisonnière de ce cocon devenu étouffant. L'infirmière passe quotidiennement pour les piqûres anti-phlébite et les prises de sang régulières pour dépister la toxoplasmose. Cette routine médicale ajoute à son sentiment d'impuissance. La tête lourde, le ventre en feu. Toujours. Elle a l'impression que ça ne se terminera jamais.

Guy est souvent absent. Accaparé par son travail en journée, ses activités bénévoles avant le dîner, ses parties de poker en soirée. Même s'il dort le plus souvent chez Aline, il arrive qu'il reste au studio. La lumière du jour qui s'éteint, la nuit qui tombe, et elle, seule avec Nino. Seule avec ces pleurs. Lui, si paisible auparavant, est maintenant une lamentation continue, aiguë, qui vrille ses tempes, en permanence. Des cris qui rebondissent sur les murs, dans sa tête, la frappent sans répit, défoncent son cœur au burin. Elle le berce. Ses bras tremblent, son dos hurle. Pourtant, elle persévère, elle espère, mais rien. Il ne se calme pas. Peut-être qu'il ressent son anxiété, son épuisement, ce doute qui la ronge. Elle se débat avec le baby blues, lutte contre les larmes qui menacent de déborder à chaque instant, enrage de devoir rester enfermée.

Les nuits sont particulièrement difficiles. Nino se réveille souvent. Elle se lève, à moitié endormie, ses pas traînent sur le carrelage. Elle pousse la porte de la pièce attenante, déjà angoissée à l'idée de ne pas y parvenir. Elle sent son corps se tendre, se fatiguer encore plus. Ses pensées s'enfoncent dans un marécage d'épuisement. Le ventre douloureux, elle le prend, elle essaie. Le lit à barreaux, puis le canapé pour s'éloigner de la chambre parentale et permettre à Guy de se reposer. Elle finit par s'y endormir, le bébé dans les bras, le corps tordu dans une position impossible. Quand elle se réveille, c'est toujours en sursaut, paniquée. Est-ce qu'il va bien ? Est-ce qu'elle l'a laissé tomber ?

Lorsque Guy est là en journée, il s'efforce de la soulager, mais ses interventions sont de courte durée. Il berce brièvement leur fils, avant de passer le relais à sa compagne avec ce léger haussement d'épaules. Impuissant et résigné.

— Je crois qu'il préfère être avec toi !

Et si Aline est sous la douche ou occupée à autre chose, il le repose dans son transat quand il ne parvient pas à le consoler.

La musique déchire l'air. Les guitares saturées, la batterie qui martèle,

chaque note se répercute dans l'appartement comme un coup de massue. Accroupie dans la cuisine, Aline se fige, les mains crispées sur une assiette. Elle se redresse, grimace de douleur. Agacée, elle pose l'assiette sur la table. Ses pas la portent aussitôt vers le salon. Guy est installé sur le canapé. Avec son pied, il secoue le transat de Nino, comme s'il battait le rythme de cette chanson qui n'a rien à faire là. Les cris du bébé percent la cacophonie métallique. Le sang fouette les tempes d'Aline.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? s'écrie-t-elle, la voix tranchante. Tu crois vraiment que ça va calmer Nino ? Baisse le son !

Guy ne bouge pas. Il lève simplement les yeux, tout en continuant à malmener le transat en cadence.

— Il faut bien essayer quelque chose de différent, non ? Rien ne marche, rétorque-t-il, comme si c'était une évidence.

Après avoir testé sans succès Nino Ferrer et des comptines, il vient de lancer du heavy metal sur la chaîne hi-fi. La musique grimpe en intensité, écrase tout sous son poids. Les pleurs de Nino, déjà stridents, montent également d'un cran, atteignent une fréquence insupportable.

— Arrête ça tout de suite ! hurle Aline en se précipitant vers la chaîne hi-fi.

Ses mains tremblent en cherchant le bouton dans ce chaos sonore. Elle coupe tout, et le silence qui s'ensuit est brutal. Mais Nino geint encore. Ses cris percent le calme soudain comme une litanie désespérée. Aline se retourne, furieuse. Guy a levé les bras en signe d'abandon, une expression de défi s'affiche sur son visage.

— Tu ne veux jamais tester mes idées ! On dirait que tu penses être la seule à savoir ce qui est bon pour Nino !

La mâchoire d'Aline se serre, ses mots sortent dans un souffle tranchant.

— Parce que j'essaie des choses qui ont du sens. Pas des trucs absurdes comme mettre du heavy metal pour un bébé d'à peine quatre semaines !

— Ah, bien sûr, ricane Guy, avec les parents parfaits que tu as, tu peux prétendre tout maîtriser en termes d'éducation.

Le coup est bas. L'uppercut traverse la poitrine d'Aline. Sans un mot, elle prend Nino, chancelante, le visage tendu. Ses pleurs sont des aiguilles qui lui transpercent le crâne. Elle le dépose dans le lit à barreaux, les gestes brusques, et file dans sa chambre. Elle s'effondre sur son lit. Son corps tout entier hurle de fatigue, d'épuisement, de frustration. Elle voudrait juste… disparaître. S'enfoncer dans le matelas, devenir silence et sommeil. Dormir. Récupérer.

Elle enfouit sa tête sous l'oreiller, pour se soustraire à la réalité des cris de Nino, au poids des mots de Guy, à cette fatigue accablante qui la ronge jusqu'à l'os. Sans y parvenir. Le bruit est toujours là, aigu, inévitable, avec, en fond, un claquement de porte soudain. Guy est parti. Il a fui face aux sanglots de Nino. Une fois de plus.

Dans la pièce d'à côté, les pleurs continuent, sans relâche. Un long hurlement qui ne faiblit jamais. Elle pourrait se lever. Elle *devrait* se lever. Mais son corps ne suit pas. Elle est figée, vidée, comme si chaque fibre de son

être s'était brisée sous le poids de l'épuisement et de l'impuissance. Le monde autour d'elle s'écroule morceau par morceau, et tout ce qu'elle veut, c'est un instant de répit, une trêve. Un instant de silence. Mais le silence ne vient jamais…

CHAPITRE 11

Un peu plus d'un mois s'est écoulé depuis l'accouchement d'Aline, et enfin, les jours s'éclaircissent. Pas encore complètement rayonnants, mais moins écrasants. Elle se tient devant la fenêtre, le regard flottant vers la rue en contrebas. Les feuilles des arbres, peintes en doré et carmin, tourbillonnent dans l'air comme la promesse d'un renouveau qu'elle attend. Elle aspire à cette légèreté, à cette liberté qui glisse toujours plus loin, depuis sa sortie de la maternité. Sa cicatrice tire encore un peu. Mais la douleur s'apaise, lentement. Néanmoins, la réalité la rattrape vite : seule, elle ne peut rien faire. La poussette et Nino ensemble, c'est impossible avec ces trois étages sans ascenseur. Elle soupire. Attendre Guy. Attendre, toujours. Sans lui, elle ne peut pas s'échapper de ces quatre murs puisqu'elle ne peut pas compter sur ses parents, sa sœur ni Marie. Dès qu'il rentre du travail ou de l'une de ses multiples occupations, Aline en profite pour prendre l'air. Seule ou à trois.

Il ne devrait plus tarder. Aujourd'hui, elle s'est engagée à présenter Nino aux bénévoles du Secours populaire. Guy y tient. Il les a tous conviés en fin d'après-midi au local de l'association pour leur montrer son prince. Alors, elle se prépare. Nino, repu, changé, dort paisiblement dans son transat. Elle ajuste une veste trop large, celle de Guy, qui lui rappelle qu'elle a encore une silhouette de jeune maman. Puis l'écharpe de laine, et elle attend.

Quand Guy franchit enfin la porte, tout sourire, une vague de soulagement la traverse. Il la prend dans ses bras, la serre contre lui. Un moment suspendu, presque doux, comme une accalmie dans un orage qui revient sans cesse. Il est si fier de Nino, de le présenter à toutes ces personnes qui comptent pour lui. Il ne cesse de répéter à Aline combien il est heureux d'être papa, qu'il espère que ce fils ne lui échappera pas, contrairement à Rayan.

— Prête, ma fleur des champs ? lance-t-il avec cet enthousiasme qui tranche avec la fatigue d'Aline.

Elle acquiesce. Elle attrape Nino, le porte jusque dans la rue, tandis que Guy se charge de la poussette. En sortant, l'air frais d'octobre leur caresse le visage. Aline se sent vivante. Le chemin est tranquille. Guy manie le landau avec soin, attentif à chaque intrus qui pourrait le déstabiliser. Ils avancent à leur rythme, parfois croisent un voisin, parfois un inconnu, et toujours Guy s'arrête, fier comme un coq, pour montrer Nino. Chaque fois, c'est la même scène : les considérations attendries, les sourires partagés, les exclamations émerveillées devant cet être endormi, si fragile, dans un monde trop pressé. Comme si Nino portait en lui une sorte de magie silencieuse qui rassemblait les passants.

Aujourd'hui, c'est une vieille dame qui les accoste, les yeux pétillants derrière des lunettes aux montures épaisses.

— Oh, regardez-moi ce petit bout ! s'extasie-t-elle. Il est si mignon ! Quel

âge a-t-il ?

— Un mois et huit jours, dit Aline.

La dame s'approche davantage, tend une main tremblante pour caresser la joue de Nino.

— Vous devez être si fiers ! Les bébés, c'est un vrai bonheur, n'est-ce pas ?

Fiers, oui. Mais Aline sait que ce bonheur est fragile, mêlé d'incertitudes, de nuits sans sommeil, de journées trop longues.

— C'est un peu chaotique, mais ça va. On apprend petit à petit, répond-elle.

— Profitez bien de chaque moment, c'est si court.

Les jeunes parents approuvent cette phrase convenue dont on ne perçoit jamais l'ampleur, pris dans le feu de l'action.

Au local du Secours populaire, l'ambiance est chaleureuse et pulse au rythme des conversations. Des étagères remplies de produits de première nécessité s'étendent le long des murs. Les vêtements sont suspendus sur des cintres ou empilés dans des bacs, prêts à être distribués.

Au centre de la pièce, des tables sont dressées. Des bouteilles de jus de fruits et de sodas y sont disposées, à l'occasion d'une petite fête improvisée pour célébrer la naissance de Nino. Des gâteaux faits maison par les bénévoles embaument l'air d'un parfum sucré. Des applaudissements les accueillent.

— Et voici mon prince, clame Guy.

Les bénévoles tourbillonnent autour de la famille, les embrassent, les congratulent. Certains se penchent au-dessus de Nino, pressés de l'admirer. Guy le sort de sa poussette. Il est emmitouflé dans une combinaison douce et chaude, son bonnet de laine bien en place sur sa tête.

— Je vous présente Nino, dit-il avec fierté.

Les compliments fusent. Aline ressent une vague de chaleur face à cette attention bienveillante. Mais Nino se met à geindre et une angoisse la gagne. Elle le prend des bras de Guy pour s'isoler un moment dans une pièce attenante. Elle lui retire sa combinaison, son bonnet, chantonne, le berce. Le nourrisson finit par se calmer. Elle pleurerait presque de joie de cette victoire exceptionnelle. Quand elle revient, Ghislaine s'éclaircit la voix et annonce :

— Mes amis, nous avons un cadeau pour notre petit Nino, un geste de notre part pour célébrer sa naissance.

Elle tend un paquet à Guy qui découvre un beau doudou en peluche, à la fois doux et coloré. Pendant près de deux heures, ce bain de foule rassérène Aline qui commence à être en manque de relations sociales. Elle rit, elle bavarde, Nino tantôt dans ses bras, tantôt dans ceux de Guy, tantôt dans sa poussette. La convivialité qui règne lui donne l'impression de faire partie d'un monde plus vaste. Un monde où elle n'est pas seulement une nouvelle mère, mais aussi une femme avec des besoins d'échanges, de sourires.

Le retour à l'appartement tranche net avec la légèreté de la fête. À peine la porte refermée, l'atmosphère se transforme, dense, oppressante. Les murs

engloutissent tout, étouffent la moindre trace de la joie qui les habitait plus tôt. Le poids revient écraser les épaules d'Aline, tandis que Guy s'installe avec le biberon pour nourrir Nino. Le bébé s'agite, son visage se plisse, ses petites mains s'agrippent à l'air comme si quelque chose l'irritait profondément. Un premier cri, puis un autre, plus fort.

Guy chante d'une voix fausse, bancale. Le rythme est hésitant, comme s'il voulait se convaincre lui-même que ça pouvait marcher. Rien n'y fait. Nino pleure encore. Il pleure sans relâche, et chaque sanglot creuse un peu plus l'espace, le transforme en une prison sonore dont les murs invisibles se resserrent lentement autour d'eux. Guy souffle, agacé. Sa maigre patience fond à vue d'œil. Il dépose son fils dans le transat qu'il agite mécaniquement de son pied. Il hausse le volume de la télévision pour noyer les gémissements. Mais ceux-ci montent en flèche, implacables, traversent tout, leur cœur, leur corps, leurs espoirs, leurs rêves, comme des coups de poignard.

— Ce gosse qui chiale sans arrêt… Je n'en peux plus !

Aline, figée à quelques pas, sent ses entrailles se tordre. Le bébé pleure, la télé braille, Guy souffle. Tout se mélange dans un tourbillon infernal. Elle mord l'intérieur de sa joue pour ne pas crier elle aussi.

— Parce que tu crois que c'est facile pour moi d'être enfermée ici toute la journée ?

Sa voix tremble, et sans attendre de réponse – elle sait qu'elle n'en aura pas, ou pas la bonne – elle prend Nino, le serre contre elle, quitte la pièce à grands pas pour faire diversion, l'éloigner. Elle cherche refuge dans la chambre, là où les murs, plus épais, peuvent peut-être amortir le fracas de la dispute, des pleurs, des reproches tus. Dans ses bras, Nino continue à s'agiter. Il paraît ressentir chaque onde de tension qui flotte entre ses parents. Aline le berce, mais ses gestes sont saccadés, nerveux, son corps à bout de force. Elle est démunie, piégée dans une situation où ni Guy ni elle ne détient les bonnes réponses.

Dans la pièce voisine, la télévision s'applique à cracher ses bruits assourdissants, une course-poursuite de voitures, des grincements de pneus. Guy ne viendra pas. Elle le sait. Dès que les choses se compliquent, il disparaît, se dérobe. Peut-être qu'il ira jouer au poker ou qu'il fuira tout simplement, loin de ce chaos. Il l'a déjà fait. Il le refera. Dans ce genre de situation, il a pris l'habitude de se décharger de toute responsabilité sur Aline qui doit alors se débrouiller seule avec le chagrin de leur fils inconsolable. Il s'investit dans sa vie de père uniquement dans les moments « faciles » : donner le biberon, le bain, changer la couche. En revanche, c'est toujours à elle de supporter les pleurs déchirants et épuisants du nourrisson.

Aline regarde Nino, ses petits poings qui battent dans le vide, ses yeux embués de larmes, ses joues rouges. Elle voudrait découvrir les mots, les gestes, la magie qui ferait tout s'arrêter, comme quelques heures plus tôt. Mais elle ne trouve rien. Juste un gouffre en elle, un trou immense, rempli de fatigue et de doutes. Elle se souvient des paroles de sa sœur qui l'a mise en

garde après son accouchement, comme jalouse de Nino qui était alors le nouveau-né modèle de la clinique.

— Ça ne durera pas. Un bébé, ça pleure, ça demande des soins et de l'attention, c'est là que vous ferez vos preuves. Enfin… Guy est déjà père, j'imagine qu'il sait tout ça.

Et c'était aussi ce que pensait Aline lorsqu'elle s'est lancée dans la parentalité avec lui. Elle n'avait pas envisagé qu'il se déroberait devant la difficulté ni qu'elle-même vivrait les affres du baby blues, cette tempête qui la ronge, la dévore. Chaque jour est une lutte pour garder la tête hors de l'eau.

Des preuves. Voilà ce qu'elle est censée donner. Démontrer qu'elle est capable malgré son moral en berne. Mais plus les cris de Nino résonnent, plus ses forces s'effritent. Ses bras deviennent lourds, ses jambes tremblent. Elle perçoit cette vague de fatigue monter, encore et encore, comme un ressac qui ne s'arrête jamais. Elle se bat pour ne pas sombrer. Et elle est seule, désespérément isolée dans ce combat. Elle a parlé de ses difficultés au médecin de la PMI lors de la visite de contrôle du premier mois. Il lui a conseillé d'être patiente, à l'écoute des besoins du nourrisson. Il lui a expliqué qu'il absorbait les émotions négatives qu'elle pouvait dégager. Ce jour-là, il a administré un vaccin à Nino qui a beaucoup pleuré. Guy n'a pas supporté qu'on fasse du mal à son enfant. Depuis, il accuse sans arrêt les vaccins d'être responsables de ses chagrins, devenus plus nombreux, et de toutes les souffrances qu'il pourrait présenter. Il se raccroche à cette idée absurde que c'est la cause de tout. Comme si c'était si simple. Comme si un coup de seringue pouvait expliquer les pleurs, les nuits sans fin, le poids des jours qui s'étirent. Aline serre Nino un peu plus fort contre elle, ses propres larmes au bord des yeux.

CHAPITRE 12

Deux mois plus tard : 16 décembre 2014 - matin

Aline quitte la cuisine, son cœur déjà enserré par cette angoisse sourde qui ne le lâche plus. Elle tient le biberon tiède comme un objet dangereux. Dix jours que chaque repas se transforme en supplice. Nino vomit des torrents de lait qui jaillissent, incontrôlables, virulents. À la maternité, elle s'était habituée aux régurgitations causées par les glaires. Mais rien de comparable à ce qu'il se passe maintenant. Les réjections sont d'une violence extrême. De véritables geysers giclent de sa bouche et de son nez.

Les médecins ? Rien. Elle a consulté son médecin traitant et celui de la PMI. Les deux professionnels ont diagnostiqué une rhino-pharyngite, ont prescrit du Doliprane et ont assuré que tout rentrerait dans l'ordre sous peu. Toutefois, les vomissements continuent, les nuits sont blanches, interminables. « Ça va passer », lui a-t-on dit. Pourtant, la situation s'aggrave. Les cris de Nino ne cessent plus, ils déchirent l'air, transpercent le calme, émergent du plus profond de son être. Comme s'ils exprimaient une souffrance insupportable. Le quotidien est infernal. Ce qui devait être la plus belle période de leur vie s'est transformé en une épreuve cauchemardesque qui les consume tous les deux.

Lorsqu'Aline en parle avec Guy, celui-ci accuse la PMI d'avoir empoisonné leur enfant avec les vaccins ou blâme l'accouchement difficile. Pendant qu'il martèle ses théories, Aline est rongée par le doute : et si elle était vraiment une mauvaise mère incapable de soulager son fils ?

Elle avance vers le salon, les jambes lourdes, comme si elle marchait sous l'eau, une pression invisible écrasant ses épaules.

— J'espère que cette fois…

À l'entrée de la pièce, son regard se fige, son cœur s'arrête net. Nino. Il est dans son transat, mais… il ne pleure plus. Il est d'une lividité affolante. Ses petits yeux cernés, trop cernés. Il ne dort pas, non. Il est là, amorphe, sans réaction. Aline s'approche, effrayée, le biberon lui glisse presque des doigts. Elle secoue légèrement Nino, et rien. Pas de mouvement, pas de sursaut. Comme s'il s'éteignait. Comme si la vie le quittait.

— Nino ne va pas bien, lance-t-elle affolée à Guy occupé à fixer au mur une photo d'eux trois qu'il vient d'encadrer.

Marteau en main, il ne tourne même pas la tête.

— Arrête de t'inquiéter pour rien, il roupille.

— Non. NON ! Il ne va pas bien. Il est très pâle, il a du mal à respirer, j'appelle les pompiers.

Guy pose le marteau, la rejoint auprès du transat. Nino est secoué par des spasmes, en détresse respiratoire.

— Merde, tu as raison !

Aussitôt, il extrait Nino de son transat pour pratiquer les gestes de premiers secours. Aline jette le biberon sur le canapé, attrape son téléphone. Ses doigts glissent sur l'écran. Aucune barre de réseau. Elle tente quand même l'appel d'urgence. Mais même ça, ça ne fonctionne pas. Aucune réponse.

— Pourquoi ça ne marche pas ! Guy, où est ton téléphone ?

D'un signe du menton, il désigne la table basse. Elle le saisit. Ses mains tremblent.

— Putain ! Mais c'est pas vrai ! s'époumone-t-elle devant l'absence de tonalité.

La panique s'empare d'elle, son cœur bat à tout rompre. Impossible de joindre les secours. Pourquoi ? Mais pourquoi ? On lui a toujours dit que même sans réseau, les numéros d'urgence restaient accessibles. Elle se rue hors de l'appartement. De toutes ses forces, elle frappe, cogne, martèle la porte de son voisin, pompier volontaire. Personne ne répond. Elle se met à crier dans le hall.

— Au secours ! Mon bébé ne va pas bien, mon bébé ne va pas bien !

Elle sait qu'il y a des gens dans l'immeuble, elle entend des voix lointaines, des pas, cependant, personne ne réagit. Ses mots fusent, désespérés, heurtent les murs du couloir comme des balles perdues. Elle se met à tambouriner à toutes les portes.

— Mon bébé est en train de mourir ! Ouvrez !

Son cri devient un hurlement primal. Une détresse pure qui résonne dans tout le bâtiment. Enfin, un grincement. La porte du rez-de-chaussée s'entrouvre lentement, hésitante, comme effrayée par l'urgence qui déferle de ses supplications. Une voisine apparaît, une ride d'inquiétude barre ses sourcils.

— Qu'est-ce qui se passe ? lance-t-elle dans la cage d'escalier en regardant vers l'étage du dessus.

Aline s'accroche à la rampe, ses jambes faiblissent. *Enfin quelqu'un.*

— Mon bébé va mal, et il n'y a pas de réseau.

La femme propose d'appeler depuis son téléphone fixe. Chaque seconde perdue est une seconde de trop, une torture. Ses mains moites glissent sur le combiné. Elle compose le numéro des secours, la voix brisée par la panique. Un camion de pompiers est envoyé en urgence.

Quand elle revient dans l'appartement, la scène est figée. Nino est dans les bras de son père. Il paraît de plus en plus fragile, son état se dégrade à vue d'œil. Son petit corps, si léger, si faible, est secoué de soubresauts. Son teint cireux, ses paupières closes. La respiration étouffée. Le désespoir envahit Aline, une peur glaciale lui noue l'estomac.

— Nino, tiens bon, mon bébé, murmure-t-elle. Les secours arrivent.

Les larmes inondent son visage. Terrifié, Guy supplie lui aussi son fils de se battre. Il répète sans arrêt :

— Qu'est-ce qu'il a ? Pourquoi il est comme ça ?

Mais Aline n'a pas de réponse à apporter.

— Descendons au rez-de-chaussée, ça leur fera gagner du temps, propose Guy.

Aline acquiesce. Le froid s'est emparé de la cage d'escalier, elle retourne à l'intérieur de l'appartement, récupère une couverture pour Nino. Quand elle les rejoint dans le hall, son fils n'est plus que l'ombre de lui-même. Une petite flamme vacillante prête à s'éteindre au moindre souffle. Chaque seconde emporte un peu plus de sa fragile existence. Elle l'enroule dans la couverture, touche son front, ses joues.

— Tiens bon. Ils vont arriver, ils vont te sauver, le supplie-t-elle.

La douleur dans sa poitrine est presque insupportable. Son cœur se brise à chaque gémissement plaintif de Nino. Elle essaie de rester forte, malgré la peur qui la ronge, la paralyse presque. Soudain, un geyser jaillit de la bouche du bébé. Guy ajuste la position pour éviter qu'il ravale son vomi. Même dans cet état presque comateux, le corps de Nino se rebelle.

— Ce n'est pas normal de vomir en dormant, dit Guy. Mais qu'est-ce qu'il a ?

Des pensées macabres envahissent Aline : et s'ils perdaient leur bébé ? Et s'ils n'étaient pas capables de le sauver ? La peur lui comprime le bide. La culpabilité lui fracasse le cœur.

Les pompiers arrivent enfin. Guy et Aline les rejoignent à l'extérieur et ils se précipitent vers Nino. Ils tendent leur fils aux secouristes, implorants, désespérés. Quand ils veulent les suivre dans le camion, un pompier leur fait barrage, levant la main avec fermeté.

— Vous devez patienter ici.

Ils prennent Nino. Ils referment les portes. Et elle, Guy… ils restent dehors, comme des étrangers face à leur propre cauchemar. Les minutes s'enchaînent, interminables. Le froid l'étreint, mais elle ne le sent pas. Tout ce qu'elle ressent, c'est cette attente, cet étau autour de son cœur qui se serre un peu plus à chaque instant. Son bébé est dans ce camion, et elle ignore tout de ce qu'il se passe. Elle ne peut qu'imaginer les secouristes s'efforcer de sauver leur fils. Au bout d'un temps indéterminé, l'un d'eux réapparaît.

— Nous n'y arrivons pas, mais le SAMU sera là très vite.

Le monde d'Aline vacille. Ses jambes cèdent presque sous elle. Elle se cramponne à Guy. Les mots résonnent dans sa tête, sans pouvoir faire sens. *Pas y arriver ?* Que veut-il dire ?

— Dites-nous clairement les choses ! Notre bébé est mort, c'est ça ?

— On a besoin de savoir, renchérit Guy.

— On a appelé le SAMU.

C'est la seule réponse qu'ils obtiennent.

Aline sent son cœur s'effondrer un peu plus. Elle se colle contre Guy qui lui serre la main, ses yeux remplis de larmes et de peur. Les curieux s'attroupent, leurs regards indiscrets ne font qu'ajouter à la pression insoutenable. Aline habite dans une petite résidence où tous les logements se font face, et les voisins consacrent leur vie à observer ce qui se passe chez les autres.

Aujourd'hui, elle ne les distingue pas, ne les entend pas. Tout son être est concentré sur Nino, sur l'attente torturante de le voir surgir du camion en pleurant, pour qu'elle puisse le prendre contre elle et le consoler. Elle qui ne supportait plus ses pleurs en vient à les espérer. Mais ce scénario reste un rêve.

Le SAMU arrive enfin. Le médecin se précipite dans le véhicule des pompiers. Il en ressort rapidement, une expression sans équivoque figée sur son visage.

— Je suis vraiment désolé, dit-il en posant une main sur l'avant-bras d'Aline. Nous avons fait tout ce que nous pouvions, mais c'était trop tard. C'est fini.

Il marque une pause, retire sa main.

— Nous allons transférer votre bébé à l'hôpital.

C'est fini. Aline observe les secouristes s'agiter à travers la vitre épaisse de sa sidération. Elle n'entend rien, ne ressent plus rien. Son corps tout entier s'est refermé pour se protéger du pire. Les mots résonnent dans son esprit, vides de sens. À ses côtés, Guy hurle, dévasté. Un cri animal, déchiré par la souffrance, rebondit contre les parois des immeubles. Elle l'observe, sans comprendre. Son bébé ne peut pas être mort. Elle reste figée, comme paralysée.

— Non, non, ça ne peut pas être fini… murmure-t-elle, la voix brisée.

Les curieux continuent d'observer, ils sont désormais flous, inexistants. Ses yeux fixent le camion des pompiers. Nino va se réveiller, pleurer, bouger, c'est certain. Guy parle, mais elle n'entend pas. Elle voit ses lèvres remuer. Ses larmes sur ses joues. Son corps secoué de soubresauts. Cependant, son cerveau est ailleurs, piégé dans une autre dimension dont elle ne parvient pas à s'échapper. Guy tombe à genoux, le visage dans ses mains. Le médecin propose de lui donner un anxiolytique. Puis il s'adresse à Aline.

— On part à l'hôpital. Rejoignez-nous. Vous devriez conduire, madame. Votre mari n'est pas en état.

Elle acquiesce mécaniquement, ses gestes sont ceux d'un robot. Elle traverse le hall, monte à l'appartement chercher les clés de la voiture, vide d'émotions. La porte, les clés, l'escalier. Rien n'a de poids. Elle redescend, croise des regards qu'elle ne remarque pas. Les voix, les bruits, le monde extérieur n'existent plus. Guy monte côté passager, des sanglots étouffés secouent toujours son corps. Aline ne tourne même pas la tête. Elle met le contact, démarre la voiture et se lance sur la route. Le moteur ronronne, les rues défilent, noyées dans l'ombre.

Aline est absente, dissociée de la réalité, flottant quelque part entre le monde tangible et celui du néant. Le vide autour d'elle est immense, insupportable. Et pour ne pas sombrer, pour échapper à ce gouffre, elle s'est expatriée de son propre corps. Chaque sensation, chaque émotion, est désormais hors d'atteinte.

CHAPITRE 13

Les mots du médecin du SAMU résonnent dans son esprit, néanmoins elle refuse d'y croire. « C'est fini », a-t-il dit. Mais ça ne peut pas être vrai. Nino ne peut pas être *mort.* Il va s'en sortir. Il DOIT s'en sortir. Elle se réfugie dans sa bulle de déni qui s'épaissit. Guy a posé une main tremblante sur son genou, ses yeux rouges de larmes. Il ne cesse de renifler, de répéter :

— Pourquoi ? Pourquoi Nino ? Pourquoi nous ?

Elle ne le voit pas. Ne le sent pas. Ne l'entend pas. Elle surnage à des kilomètres de cette scène d'horreur.

À leur arrivée à l'hôpital, ils se dirigent vers l'accueil. On les fait patienter. Le médecin est prévenu et va venir les chercher. Il se présente quelques minutes plus tard.

— Docteur Gineste, dit un homme qui leur tend la main. Toutes mes condoléances.

La banalité de cette phrase, sèche, dénuée d'affect, n'atteint pas Aline. Le pédiatre les invite à le suivre. Il les conduit dans une petite pièce à part. Il y a un canapé, quelques fauteuils, une table basse, une bouilloire, un tableau qui se veut zen. Ils n'ont pas l'impression d'être dans un hôpital. Plutôt dans un salon privé, un espace feutré où l'on entretient des discussions entre amis. Le médecin prend une profonde inspiration avant de commencer à parler.

— Nous avons effectué une radio avant que vous arriviez. Le périmètre crânien de Nino était anormalement élevé. Nous avons découvert un gros caillot de sang dans son cerveau. Il a fait une hémorragie cérébrale qui a entraîné son décès.

Les mots flottent dans l'air, inaccessibles. Des bulles transparentes qui éclatent avant d'avoir atteint l'esprit d'Aline. Elle secoue la tête.

— Je ne comprends pas… Nino est suivi par la PMI, et notre médecin traitant l'a ausculté il y a trois jours. Personne n'a rien remarqué. Comment cela a-t-il pu arriver ?

— Il a sans doute subi un choc violent depuis la visite chez votre généraliste.

Gineste les observe. Malgré son expression neutre, Aline perçoit une tension qui la met mal à l'aise.

— Un choc ? répète-t-elle.

— Il est rare qu'un caillot de cette taille se forme sans signes extérieurs. Avez-vous remarqué quelque chose d'inhabituel dans son comportement récemment ? Peut-être des pleurs plus fréquents ?

La jeune femme devine une suspicion cachée derrière ses paroles. Guy intervient, sa voix faible, dévastée, en reniflant.

— Nino a toujours beaucoup pleuré. Ces derniers temps, il vomissait beaucoup, mais on nous a dit que c'était normal.

— Combien de temps avez-vous attendu pour appeler les secours ?

Aline se sent de plus en plus perdue. Les explications du professionnel la fouettent comme une accusation à peine voilée.

— On n'a pas attendu, on a téléphoné dès qu'on a vu que Nino allait mal.

Le pédiatre hoche la tête.

— De toute façon, vu son état, même si vous étiez venus une heure plus tôt, ça n'aurait rien changé. S'il n'était pas décédé, il serait resté lourdement handicapé. La médecine ne peut pas faire de miracle dans certaines situations.

Ces mots cruels, dénués d'humanité, glacent la jeune mère. Elle ne comprend pas pourquoi il leur balance ce genre de monstruosités à la figure. *Pour nous faire mal ? Pour nous mettre en cause ?* À ses côtés, elle voit Guy tressaillir et redresser brusquement le visage vers le professionnel.

— Vous pensez que nous avons fait quelque chose à notre bébé ?

— Ce n'est pas à moi d'en décider.

Guy se lève, se dresse face au médecin, sa poitrine haletante de fureur. Sa douleur s'est métamorphosée en colère.

— Nous aimions notre fils plus que tout. Comment osez-vous nous accuser ?

Le pédiatre détourne la conversation.

— Vous pouvez aller voir votre enfant.

Sans un mot de plus, il les conduit jusqu'à une chambre voisine. La porte s'ouvre sur une pièce où repose Nino, allongé sur un lit, paisible, endormi. Il est habillé de son pyjama gris, celui avec des rayures, qu'Aline lui a enfilé le matin même. Son visage est serein, calme. La scène dégage une beauté tragique, une douceur oppressante.

— Quand vous aurez terminé, rejoignez-moi dans le salon.

Le médecin referme la porte derrière eux, les laissant seuls dans cet espace figé dans le temps. Aline s'approche lentement. Elle s'assied sur le lit, prend la main glacée de son fils dans la sienne. La froideur de sa peau lui arrache un frisson. Elle caresse ses cheveux fins et soyeux. Ceux d'un nourrisson. Son cœur refuse d'accepter ce que ses yeux constatent pourtant. Ce n'est pas possible. Nino est là, il semble si paisible, comme s'il dormait. Il va se réveiller, forcément. Ouvrir ses yeux verts et babiller. Ou pleurer. Tout cela n'est qu'un horrible malentendu. Près de la porte, Guy reste debout. Il paraît incapable d'approcher. Les larmes coulent silencieusement sur ses joues.

— Nino… mon bébé… murmure Aline, sa voix fracassée par l'émotion.

Elle s'arrime à cette main glacée, espérant discerner une réponse, un signe, un miracle. Mais rien ne vient.

— Qu'est-ce qu'on a fait de mal ? souffle-t-elle.

Elle cherche des explications. Son regard est vide, désorienté. Guy secoue la tête, impuissant. À pas lents, il finit par les rejoindre. Approche ses doigts du visage de Nino. Les retire.

— Je peux pas… murmure-t-il, la voix étranglée, avant de s'effondrer de nouveau en sanglots. C'est trop dur…

Aline ressent une tristesse plutôt vague, alors que son conjoint paraît

submergé par le chagrin. Au bout d'une vingtaine de minutes de silence pesant entrecoupé par les pleurs de Guy, Aline embrasse Nino. C'est un adieu, mais elle n'arrive pas à le concevoir comme tel.

— On revient très bientôt, papa et moi. Et tu rentreras à la maison avec nous.

Ces mots déclenchent une réaction brutale chez Guy. Son visage se tord de douleur, une colère éclate dans ses yeux rougis.

— Mais tu ne comprends pas ? Il est mort ! MORT ! On ne le reverra plus jamais. Arrête de faire comme si ce n'était pas grave.

Il se laisse tomber à genoux près du lit, ses mains tremblantes touchent enfin le cadavre de Nino. Il lui raconte toute sa détresse de ne plus pouvoir l'entendre, le voir, sentir son corps chaud. Il regrette même ses pleurs épuisants, qui soudain, lui manquent terriblement. Il lui dit combien il l'aime et qu'il ne l'oubliera jamais.

Ils regagnent le salon feutré. Là, deux hommes et une femme en tenue civile les attendent. Aline fronce les sourcils, troublée par leur présence. Ici, tout le monde porte une blouse blanche ou rose.

Ils les saluent, et Pujol, le plus âgé des trois, explique :

— Nous sommes officiers de police judiciaire.

Un frisson désagréable parcourt l'échine d'Aline. Elle échange un regard paniqué avec Guy. *Pourquoi la police ?*

— On vient parce qu'il y a eu un décès, c'est la procédure normale. On va vous poser quelques questions, mais ne vous inquiétez pas, il n'y a rien de grave. Ensuite, on vous raccompagnera chez vous et on visitera votre appartement.

Ces paroles, censées apaiser, entraînent l'effet inverse. Aline ressent une vague d'incompréhension et de colère monter en elle. Pourquoi ? Pourquoi devraient-ils répondre à des questions ? Elle veut rester ici, auprès de son fils, mais elle n'ose pas s'opposer aux forces de l'ordre. Elle craint de se les mettre à dos, de compliquer leur situation déjà insupportable. L'idée de quitter Nino lui déchire le cœur. Cependant, la peur de provoquer une réaction hostile chez des officiers la contraint à l'obéissance.

Elle se tourne vers Guy. Elle lit dans ses yeux la même appréhension et la même incompréhension. Le monde s'effondre autour d'eux, sans qu'ils puissent enrayer cette chute. Piégés dans une descente aux enfers. La douleur de la perte se mélange à une angoisse sourde : ils sont implicitement accusés. Ils sont tombés dans un guet-apens.

CHAPITRE 14

Le couple quitte l'hôpital et grimpe à l'arrière du véhicule de police. Aline regarde fixement par la fenêtre, le visage fermé, les pensées brouillées. À ses côtés, Guy pleure toujours, les épaules secouées de sanglots. Elle, elle ne ressent toujours rien. Un cadenas a verrouillé son cœur pour broyer toute souffrance. La route jusqu'à leur appartement lui paraît interminable. Elle ne voit que la distance qui s'étire entre elle et Nino. Qui l'éloigne de son unique enfant.

Dès qu'elle pousse la porte de l'immeuble, les traces de vomi sur le sol douchent Aline. Personne ne les a nettoyées. Eux non plus n'en ont pas pris le temps après l'arrivée des pompiers. Tout s'est enchaîné si vite. Tellement vite. Elle ne s'en souvenait plus. Ces détails domestiques pourtant anodins la brutalisent.

Ils grimpent les escaliers en cortège funèbre. Aline devant, jusqu'au troisième étage. Elle ouvre la porte de l'appartement. Le silence les bombarde immédiatement. L'espace est figé dans le temps, le monde s'est arrêté au moment où Nino a quitté la pièce en urgence. Son transat est toujours à la même place. Vide. Une absence tangible qui pèse. Le biberon plein gît sur le canapé. Du lait s'en est écoulé. Une tache blanche s'étale en une plaie ouverte sur le tissu. Le cadre que Guy était en train de fixer lorsqu'elle a remarqué la détresse de Nino s'est écrasé au sol. Il est fissuré. Des fragments de verre sont éparpillés sur le carrelage beige. Personne ne parle, comme si les policiers les incitaient à refaire connaissance avec les lieux. Le silence et le vide laissé par Nino ramènent Aline à la cruauté de la situation. Pourtant, elle est incapable de pleurer. Elle s'avance vers les débris, se baisse pour les ramasser.

— Ne touchez à rien ! exige Pujol.

Elle se redresse, le fixe, désabusée. *Mais on n'est pas sur une scène de crime, bordel !* Elle ferme les paupières pour échapper à cette réalité insoutenable. Le retour à l'appartement est un retour dans l'enfer de la perte.

— Nous allons démarrer ici, explique l'un des officiers.

Guy s'éloigne en direction de leur chambre et s'effondre sur leur lit, la tête dans l'oreiller. Sans rabattre la porte. Comme s'il était seul, comme si leur espace privé n'était pas envahi. Ses larmes continuent de couler en une rivière de chagrin ininterrompu. Aline comprend que la mission d'accompagner les policiers lui revient. Méthodiques, ils commencent à ratisser le salon. Ils prennent des photos de chaque recoin. Du transat, du biberon, des rares jouets de Nino qui traînent sur le sol. Fouillent le buffet, inspectent en dessous.

— Bien, on en a fini ici. Ensuite ?

Aline les guide.

— La cuisine, dit-elle en ouvrant la porte, d'une voix d'automate.

Son fils est mort quelques heures auparavant, et elle, elle doit s'improviser agent immobilier. Elle doit subir cette intrusion, cette violation de leur cocon

familial devenu un champ de ruines émotionnelles. Les policiers prennent le frigo en photo. Vident le lave-linge, photographient les pyjamas et les bavoirs de Nino pleins de vomi. Ils font de même avec la poubelle qu'ils déversent sur le sol pour l'inspecter avec minutie. Aline a l'impression d'être une criminelle impliquée dans du grand banditisme. Elle ne comprend pas ce qu'ils espèrent trouver dans ces déchets ordinaires. Ces restes souillés de leur quotidien. Elle et Guy n'ont rien fait. Rien. Pourquoi les traiter de la sorte ?

Quand ils en ont fini avec la cuisine, elle poursuit sa visite guidée. Jusqu'à la chambre du nourrisson… Elle s'arrête devant le petit lit vide, le regard fixé sur l'endroit où Nino dort. *Dormait*. Là où il aurait dû se trouver, puisqu'il ne se repose pas dans le transat du salon. Les larmes refusent de venir, bloquées par une barrière de douleur trop grande. Elle flotte toujours en dehors de son propre mental.

Puis ils passent à la chambre parentale. Guy demeure allongé sur le lit. Enfermé dans son mutisme. Les yeux rivés au plafond, les larmes taries. Il ne réagit pas, absent de ce qui se déroule autour de lui. Les policiers s'agitent. Lui, il s'immobilise. Aline n'a pas la force, pas l'envie de lui parler. Il devrait être à ses côtés, la soutenir dans cette épreuve atroce au lieu de s'enfermer dans son chagrin.

Enfin, c'est au tour de la salle de bains, des toilettes, du cagibi sur le palier. Après avoir inspecté tout l'appartement, Pujol annonce :

— Nous allons vous conduire à l'hôpital pour récupérer votre voiture, puis vous nous suivrez jusqu'au commissariat.

— Mais pourquoi ?

— C'est la procédure.

— Notre fils avait un caillot dans la tête ce qui a entraîné sa mort. En quoi ça nécessite de faire appel à la police ?

— Je viens de vous expliquer que c'était la procédure en cas de décès.

Aline se dirige vers la chambre.

— Guy, il faut qu'on se rende au commissariat.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, c'est la procédure.

Il se lève et lui jette un regard suspicieux.

— Qu'est-ce que tu leur as dit ?

— Rien, je t'assure. Je suis aussi perdue que toi !

À l'hôpital, ils retrouvent la citadine d'Aline, stationnée sur le parking. Ils grimpent à l'intérieur et suivent les policiers jusqu'au commissariat. Sur place, on leur demande leurs téléphones.

— On doit collecter des informations.

Pas d'explication superflue, juste cette exigence. Comme si le mot *coupable* s'étalait en lettres majuscules sur leur front. Pourtant, si fautifs il y a, ce sont les médecins, pense-t-elle. Comment ont-ils pu ne rien remarquer ? Nino était suivi par la PMI, et leur généraliste avait effectué avec un peu d'avance la visite des trois mois, en début de semaine. Aucun d'eux n'a relevé quoi que ce

soit d'anormal. Personne ne lui a dit que la tête de son bébé avait enflé. Cependant, le pédiatre de l'hôpital a parlé d'un gros caillot de sang dans son cerveau, d'une hémorragie. Comment cela a-t-il pu passer inaperçu ? Comment ? Pourquoi ? Lequel a fauté ?

Après une longue attente, on leur restitue leurs téléphones.

— Vous pouvez rentrer chez vous. Vous êtes convoqués demain à 14 h pour faire votre déposition. En attendant, vous ne pouvez pas vous rendre à l'hôpital voir votre bébé.

Cette dernière consigne sort Guy de sa torpeur.

— Mais c'est notre fils !

— On lui a promis qu'on revenait vite, explique Aline.

— Il a été transféré à l'institut médico-légal, une autopsie est en cours. Vous ne pourrez pas le voir.

Des images affreuses de son tout petit disséqué assaillent Aline. Une nausée la saisit. Son incompréhension ne fait que croître. Ils quittent le commissariat. La jeune femme insère la clé dans le démarreur, mais ne l'actionne pas.

— Je ne veux pas retourner à l'appartement.

Elle est incapable d'affronter les affaires de Nino qui les attendent comme des fantômes silencieux. Guy approuve. Ils décident de se rendre à son studio, un espace neutre, dénué de souvenirs à trois.

CHAPITRE 15

Une pièce unique fait office de salon, de cuisine et de chambre. Toujours en état de sidération, Aline s'effondre sur le lit. Guy, les yeux rougis, les traits tirés, se laisse choir sur une chaise à proximité.

— Pourquoi ?

C'est tout ce qu'il dit.

Aline ne répond pas. Le matin, elle avait envoyé une photo de Nino à quelques personnes pour un petit coucou. À Marie – Aline ne peut s'empêcher de lui donner quelques nouvelles, espérant un retour de leur amitié –, à Louis, son chef de rayon, à Justine, sa collègue du supermarché, et à Stéphanie, la cousine qu'elle affectionne. Excepté à Justine qui est sur le point d'accoucher, elle décide de leur renvoyer la même photo. Avec un message bien différent. Elle pianote : « Vous avez reçu cette photo ce matin pour faire un coucou, ce soir, ce sera pour un au revoir. » Elle relit son texte et appuie sur envoi.

Ensuite, elle appelle ses parents. Sans surprise, c'est Béatrice qui décroche. C'est toujours elle qui décroche.

— Maman ? C'est moi. Nino est mort.

Elle prononce ces mots dans un souffle et de manière distanciée. C'est ça ou elle s'écroule pour ne plus se relever.

— Hein ?

— Nino est mort ce matin.

— Eh ben merde !

Eh ben merde ! La réponse de Béatrice, dénuée d'affect, ne heurte même pas Aline, trop occupée à ne pas s'effondrer.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Je ne sais pas. Nous sommes convoqués au commissariat demain.

— Au commissariat ? Mais pourquoi ?

— Je n'en sais rien, on n'y comprend rien. On verra bien demain.

— Et Nino, il est où ?

Aline raconte le peu qu'elle sait, l'interdiction de le voir.

— C'est terrible, finit par lâcher Béatrice.

Sa voix est devenue chevrotante, comme si elle appréhendait enfin la portée des mots de sa fille.

— Tu veux que je prévienne quelqu'un ?

— Dis-le à la famille.

Quand elle raccroche, elle constate qu'elle a reçu deux SMS. Le premier est de Louis.

Aline, je viens de voir ton message. C'est horrible. Toutes mes condoléances. Courage à toi et à Guy. Dis-moi si je peux t'aider.

Le second émane de sa cousine.

Quoi ?! Nino ?! Mais comment ? Pourquoi ? Je n'arrive pas à y croire. Est-ce que je peux t'appeler ?

Mais Aline n'a pas la force de devoir expliquer encore. Expliquer qu'elle ne sait rien. Devoir peut-être se justifier. Elle répond qu'elle ne préfère pas pour le moment.

Je comprends. Si tu as besoin de quoi que ce soit, je suis là. Je t'embrasse fort.

Alors qu'elle s'apprête à éteindre son portable, un bip annonce l'arrivée d'un autre message. C'est Marie.

De tout cœur avec toi, j'imagine que ce doit être difficile.

Aline lit cette réponse, désabusée. Même si leur lien s'est distendu, elle espérait mieux de celle qui a été son amie pendant une dizaine d'années. Le sentiment de solitude qui la ronge depuis qu'elle a accouché s'amplifie. Elle ne sait pas ce que demain lui réserve, néanmoins, elle a l'intuition que si elle doit se battre, ce sera seule.

Elle se glisse sous la couette sans même se déshabiller. À son tour, Guy téléphone à sa mère. L'échange est bref. Il a du mal à articuler plus de quelques mots. Sanglote. Vomit sa douleur sans relâche.

Après ces appels, un silence suffocant s'installe. Ni l'un ni l'autre n'ont faim bien qu'ils n'aient rien mangé depuis le petit-déjeuner. Guy la rejoint sous les draps, sans un geste envers elle. Même s'il ne les exprime pas, Aline perçoit ses reproches muets peser sur elle. Lui qui se montre très tactile d'habitude, qui recherche sans arrêt son contact, qui aime bavarder de tout et de rien, la surnomme « ma fleur des champs » vingt fois par jour, la fuit depuis le matin. Leurs regards ne se croisent pas. Leurs mains ne s'effleurent pas. Entre eux, un gouffre de non-dits et d'incompréhension.

Pour combler ce vide insupportable, ils allument la télévision, volume à fond. Les bruits et les images remplissent la pièce, sans dissiper la noirceur de leurs pensées. Les minutes s'écoulent, délétères, étouffantes, tandis qu'ils restent là, incapables de se parler, de se consoler. Jamais le temps n'a paru si lent à Aline qui ferme les yeux. Elle espère dénicher dans ce silence visuel un semblant de répit. Mais le visage de Nino apparaît derrière ses paupières. En permanence. À chaque fois. *Nino. Pourquoi ?* La question tourne en boucle dans sa tête et ne trouve pas de réponse satisfaisante. Pourquoi les médecins n'ont-ils pas remarqué que quelque chose n'allait pas ? Pourquoi personne ne les a-t-il alertés sur l'anormalité de son périmètre crânien ? Comment est-il possible qu'aucun professionnel ne décèle rien ? Elle tâche de comprendre d'où provenait ce caillot. Était-ce quelque chose de congénital, un problème passé inaperçu ? Ou est-ce que quelque chose avait mal tourné récemment ? Les mots du pédiatre lui reviennent en mémoire : « Il a sans doute subi un choc violent depuis la visite chez votre généraliste. »

Un choc violent… Elle essaie de comprendre, mais rien ne vient. Aline se retourne encore une fois, sent le poids du corps de Guy à côté d'elle. Il a décidé d'avaler un somnifère. Il paraît avoir trouvé le sommeil.

Elle se réveille tôt, elle frissonne dans le lit. Le studio est glacé. Guy n'y

loge que de manière irrégulière, et la veille ils n'ont pas songé à allumer les radiateurs. Elle reste un moment sous la couette, incapable de bouger, ses pensées obsédantes en boucle. Les lumières nocturnes de la ville filtrent à travers les rideaux. Et dire que dans quelques jours, ce sera Noël. Elle a toujours aimé cette fête, l'ambiance qui s'en dégage. Elle a l'impression qu'à compter d'aujourd'hui, elle la détestera.

Le temps se traîne. Guy ronfle. Vers 8 h, elle se lève. Le corps engourdi par le froid et la fatigue. Elle enclenche les radiateurs, puis se dirige vers la fenêtre. Elle observe tous ces murs qui l'empêchent d'apercevoir l'hôpital. Est-ce que Nino est seul, en ce moment même ? Est-ce qu'un médecin s'occupe de lui ? Est-ce qu'elle pourra le serrer contre elle d'ici la fin de la journée ? Puis elle se rend dans la salle de bains et reste longtemps, très longtemps sous la douche. Quand elle revient dans la pièce principale, Guy est assis à table. Une tasse de café devant lui, les yeux dans le flou, les épaules affaissées, une cigarette calée au coin de la bouche.

— Salut, dit-elle.

Hébété, il la regarde, marmonne un vague salut. Pas un baiser. Pas un geste. Pas un mot doux. Elle non plus ne tente rien dans sa direction. Elle se fait couler un café et s'assied en face de lui. Elle touille le sucre pendant de longues minutes. Le temps file trop lentement.

Vers midi, Guy commande une pizza à emporter. Il s'absente une dizaine de minutes pour aller à pied la récupérer au coin de la rue. Pendant ce temps, Aline dresse la table, par réflexe plus que par nécessité. Elle sort deux assiettes, deux verres, ajoute des couverts, la salière, la poivrière. Puis elle les remet dans le placard. Ils n'ont pas besoin de sel et de poivre avec la pizza ! Elle remplit une carafe d'eau, déchire deux feuilles de papier essuie-tout en guise de serviettes. Ses pensées dérivent sans cesse vers Nino. Vers les questions sans réponses. L'hôpital n'est pas loin. Il est là-bas. Et elle n'a pas le droit d'y aller… Elle imagine le corps de son bébé, seul, dans une salle austère et impersonnelle. Autopsie. Un mot qui glace. Effrayant. Elle invente les pires scénarios, essaie de deviner ce qu'ils cherchent, ce qui les a poussés à entreprendre cet examen.

Elle ouvre le réfrigérateur, vérifie son contenu, le referme. Guy se charge d'apporter le repas. L'espace d'un instant, elle avait oublié ce détail. Elle tire une chaise, s'y affale. La télévision, allumée en continu, diffuse une émission quelconque qu'elle ne regarde pas. Les scènes et les sons défilent sans capter son attention. Elle essaie de se concentrer sur la voix du présentateur, cependant, ses pensées retournent toujours à Nino. Nino, Nino, Nino. Elle ferme les yeux, tente de chasser les images qui s'imposent à son esprit. Mais ces garces reviennent avec force. Des médecins en blouse blanche. Leurs mains gantées qui manipulent des instruments aiguisés et métalliques. Nino sur une table en acier inoxydable. Sa dépouille rigide soumise à des gestes techniques et cliniques. Et après ? Quand pourront-ils récupérer son corps ? Dans quel état sera-t-il ? Pourra-t-elle le regarder sans ciller ? Le caresser ?

L'étreindre une dernière fois ?

Quelques minutes plus tard, la porte s'ouvre sur Guy. Il dépose la boîte sur la table, soulève le couvercle. Comme d'habitude, il a choisi une margherita avec des touches de basilic frais. L'odeur est alléchante, mais ils n'ont pas faim. Aline en attrape une portion et saisit une cuillère pour la couper. Remarquant son erreur, elle s'arrête, abandonne le couvert. Elle prend la pizza avec ses doigts. Guy promène distraitement sa part dans l'assiette, la mâchouille à peine. Puis il soupire, délaisse son bout à moitié mangé, se lève. Il tourne en rond dans le studio, comme s'il était en quête d'une occupation, pour détourner son esprit. Il finit par se rasseoir lourdement.

Aline jette le reste de pizza dans la poubelle. Elle en a avalé quelques bouchées, mais son estomac se noue à chaque mastication. Elle vérifie l'heure sur son téléphone. Ils doivent se mettre en chemin pour le commissariat. Ensuite, elle espère qu'ils pourront revoir Nino.

CHAPITRE 16

— Je n'ai pas tué Nino ! se défend Aline.

— Vous aurez tout le temps d'y réfléchir. Vous allez en cellule en attendant votre avocat.

La capitaine Mazet entreprend de lui lire ses droits, lui demande si elle désire prévenir quelqu'un, si elle a besoin de consulter un médecin. Ce à quoi elle répond par la négative.

— Quel avocat souhaitez-vous contacter ? poursuit-elle.

Aline a l'impression qu'elle lui parle dans une langue qu'elle ne connaît pas. Elle venait pour témoigner. Elle se retrouve en garde à vue. La violence de la situation est inouïe. Un cauchemar. Un chaos. C'est tellement irréel, improbable. Une tornade s'abat sur son esprit embrumé. Dans son monde, il n'a jamais été question d'enquête, de crime, d'avocat, de justice. Elle en ignore le fonctionnement.

— Je… Je ne sais pas, je n'en connais pas.

— D'accord, vous en aurez un commis d'office.

Mazet lui demande d'ôter son élastique à cheveux, ses bijoux, qu'elle dépose dans un sac poubelle avec son sac à main et sa veste. Elle est conduite au sous-sol, là où s'alignent les cellules comme des tombeaux en attente le long d'un couloir. Elle remet en main propre le sac poubelle au policier en faction qui en fait l'inventaire.

— Enlevez vos chaussures.

Elle obéit, à moitié consciente. Il la fait entrer dans une petite pièce carrée et austère, aux murs jaunis par le temps et les nombreux détenus. Elle lève la tête. Pas de fenêtre.

— On viendra vous chercher quand votre avocat sera là. Si vous voulez aller aux toilettes, vous m'appelez.

La porte se referme, puis se verrouille dans un bruit métallique. C'est là qu'elle comprend pleinement. Une chape de plomb lui tombe sur les épaules. Les problèmes ne font que commencer, cette évidence vient de la cravacher. On a jeté son corps en cellule ; la situation est forcément très grave.

Elle observe ce lieu poisseux où elle n'avait jamais imaginé être propulsée un jour, elle qui craint tant les forces de l'ordre. Elle qui respecte tout. Les feux rouges, les limitations de vitesse, les dates butoirs de paiement des impôts. Des carreaux de céramique grisâtre ajoutent à l'atmosphère oppressante. Les murs sont parsemés de taches d'humidité. Un banc en béton est fixé contre celui du fond. Un tapis de sol et une couverture sont négligemment jetés dessus.

Elle s'assied sur la couchette, scrute la paroi vitrée qui lui permet d'observer les allées et venues. Elle enroule ses bras autour de ses genoux, et son menton vient se poser dessus. Le froid monte en elle, plus tranchant que tout ce qu'elle a connu. Ses pieds sont glacés. Elle baisse les yeux, son regard

se rive sur ses chaussettes. Trop fines. C'est tout ce qu'elle parvient à intercepter dans ce tumulte de pensées qui se télescopent. *Si seulement j'avais mis des chaussettes en polaire !*

Cette pensée absurde surgit. Elle s'y agrippe comme à une bouée dans une mer déchaînée. Un fragment de normalité dans ce cauchemar. Ses pieds sont congelés, et tout d'un coup, ce détail devient tout ce qu'elle peut gérer, tout ce qu'elle peut affronter. Elle songe à ses chaussettes si moelleuses, si chaudes. En plus, elle en a trois paires. Elle regrette. Tout autour d'elle n'est qu'incompréhension, terreur et injustice. Mais ses chaussettes… c'est simple, c'est concret. C'est une pensée qui ne fait pas mal, une pensée qu'elle peut tolérer. Ses pieds glacés, ses chaussettes trop fines, une banalité qu'elle embrasse pour ne pas sombrer dans l'abîme qui s'ouvre sous elle.

Une voix familière retentit et interrompt sa réflexion vestimentaire.

— Je n'ai rien à faire là, je suis innocent !

Guy hurle sur le policier, se débat. Quand il l'aperçoit, assise au fond de sa cellule, il s'adresse à elle.

— Aline, dis-leur que ce n'est pas moi. Dis-leur la vérité.

Elle repense à ce qu'a déclaré le médecin, « un choc violent », puis le policier : Nino est mort secoué. Elle ignorait que c'était possible. Elle détourne la tête et se bouche les oreilles de ses mains pour ne plus percevoir les complaintes de Guy. Elle croit deviner pourquoi ils en sont là. Et ça la déchire. Un déclic d'une brutalité prodigieuse qu'elle a du mal à assimiler comme véritable. Elle ne veut plus le voir. Plus l'entendre. Elle le hait. Une porte claque. Guy est entré dans sa cellule, loin de la sienne, sans doute pour qu'ils ne puissent pas communiquer.

Pour la première fois depuis hier matin, elle pleure, enfin. En silence. En cachette.

Depuis sa place, Guy continue à protester, à vociférer, avant de se remettre à sangloter, bruyamment.

— Pourquoi il m'arrive ça ? Pourquoi à un homme comme moi ? Ce n'est pas normal. Je ne mérite pas tout ça. Sortez-moi de là !

Au bout de ce qui lui paraît être une éternité, la porte s'ouvre enfin. On la conduit dans une petite pièce. Un inconnu se lève et lui tend la main.

— Maître Estival.

Ainsi, son défenseur, ce sera lui. Ce trentenaire sec, longiligne, alerte. Il lui demande d'abord si elle a été bien traitée, si elle désire voir un médecin, puis il entre dans le vif du sujet.

— Je suis là pour jouer franc-jeu. Peu m'importe que vous soyez coupable ou innocente. Pour pouvoir vous défendre, j'ai besoin de connaître la vérité.

La vérité. Le mot cogne dans le crâne d'Aline. Comme une menace. Elle ignore tout des événements.

— Je ne comprends pas pourquoi je suis là. Je n'ai rien fait.

— Je n'ai pas accès aux résultats de l'autopsie, mais de ce que j'en sais,

tout semble indiquer un SBS. Vous savez ce que c'est ?

Aline dit non d'un mouvement de tête.

— Le syndrome du bébé secoué. Un traumatisme crânien causé par des secouements violents. Très violents. Rien à voir avec un bercement. Rien à voir avec un accident.

La vérité. Que sait-elle vraiment de la vérité ? De ces secouements dont on l'accuse ?

— Madame Perrot, avez-vous secoué votre bébé au point d'avoir provoqué sa mort ? Sans intention de la donner, bien sûr. Dans un moment de panique, de fatigue.

Une vague de nausée s'empare d'Aline qui ne répond pas. Devant son silence, il poursuit.

— Même si je n'ai pas les détails, les résultats des examens de Nino sont clairs. Les symptômes ne laissent aucune place au doute quant aux raisons de son décès. Votre fils n'a pas fait de chute, ne s'est pas cogné lui-même avec un jouet, n'a pas subi de « légers » secouements, des bercements.

Il marque une pause pour capter son attention, puis continue.

— Ça fait quelques années, maintenant, que j'exerce, et j'ai déjà défendu des parents dans votre situation. Je sais par expérience que si Nino était tombé, par exemple, les signes que l'on aurait pu observer seraient très différents. Il aurait présenté des contusions externes, des fractures au niveau osseux. Donc, il faut me dire la vérité.

— Non, murmure Aline en remuant la tête. Je n'ai rien à me reprocher. Je veux sortir de là, je veux aller voir Nino.

— Plus tard, madame Perrot. Dans l'immédiat, vous êtes en garde à vue pour vingt-quatre heures, peut-être quarante-huit. Par ailleurs, il faut attendre que le magistrat ordonne la levée de l'obstacle médico-légal.

— Je ne comprends pas ce que vous dites.

— Il faut attendre que le procureur de la République déclare qu'il n'est plus nécessaire d'effectuer des analyses complémentaires sur le corps de Nino pour que vous puissiez le récupérer.

— Attendre ? Vous êtes en train de m'expliquer que je ne peux même pas voir mon propre fils ? Pas l'enterrer ?

L'avocat lève les paumes en direction du ciel.

— Combien de temps ça peut durer ?

— Quelques jours. Quelques semaines. Peut-être plus.

Le coup est fatal. Aline porte une main à sa poitrine, écrasée par cette impossible réalité. Elle sombre dans un océan de désespoir. Depuis la veille au matin, sa vie a basculé dans une chute libre, une descente vertigineuse vers les enfers. Quelle est la suite ? La prison ? Assister menottée aux obsèques de Nino ? Dans quelques jours ? Des semaines ? Des mois, même ? Peut-être qu'elle ne pourra pas revoir son fils ni le serrer dans ses bras une dernière fois. Cette pensée lui coupe le souffle. C'est comme si on lui arrachait le cœur pour laisser un vide béant, un trou noir où seule rôde une culpabilité sournoise.

Celle d'avoir failli. D'avoir fait les mauvais choix.

À la fin de l'entretien, Aline se soumet à l'exercice de la prise d'empreintes, du test ADN et des photographies. Ensuite, l'audition peut démarrer.

CHAPITRE 17

Les questions fusent : cette grossesse était-elle désirée ? comment s'est-elle déroulée ? comment Aline se sentait-elle pendant ces neuf mois ? et l'accouchement ?

— Donc, l'accouchement a été douloureux, compliqué, conclut Mazet à la fin des explications d'Aline. Ça veut dire que devenir mère n'a pas été aussi simple que ça ?

— Il y a eu des moments difficiles, oui.

— Par exemple ?

Aline raconte tout, avec honnêteté. Le baby blues. Les agrafes. L'impossibilité de sortir seule. De toute façon, elle se doute qu'ils vont interroger l'entourage. Inutile de mentir, ils découvriront tôt ou tard que la maternité n'est pas toujours la bulle rose qu'elle a imaginée.

— Le retour à la maison a été éprouvant ?

— Oui.

Mazet hoche la tête, ses yeux glissent vers Pujol. Un échange silencieux, chargé de sous-entendus. Un frisson d'appréhension rampe sur le dos d'Aline. Que vont-ils en conclure ? Un rat pris dans un piège. Voilà ce qu'elle a la sensation d'être.

— Parlez-nous de Nino. C'était quel type de bébé ? Il pleurait beaucoup ?

— Comme tous les bébés.

— Non, madame Perrot, intervient Pujol. Tous les nourrissons ne pleurent pas beaucoup. Certains, plus que d'autres.

— Il pleurait beaucoup, oui.

— Que faisiez-vous dans ces cas-là ?

— J'essayais de le calmer.

— Comment ?

— Je le prenais contre moi, je le berçais.

— Et ça le tranquillisait ?

— Pas toujours.

— Que faisiez-vous d'autre, en ce cas ?

Tous les yeux sont dardés sur Aline. En un geste d'auto-apaisement, ses doigts se referment sur eux-mêmes et pompent ses paumes. Grâce à cette ancre physique, elle s'applique à garder le contrôle malgré son cœur affolé. Sa gorge est sèche. Elle ne cesse de déglutir.

— Je le mettais dans son lit et je m'isolais dans ma chambre, le temps de me calmer.

— Parce qu'il vous énervait ? demande Pujol.

— Non ! Vous dites n'importe quoi !

Elle a presque crié. Une main glacée lui agrippe la nuque, la tire vers le bas, l'empêche de respirer, de réfléchir.

— Alors, pourquoi avoir besoin de vous calmer s'il ne vous énervait pas ?

Ça n'a pas de sens.

Elle se tient sur la défensive. Ses pensées se brouillent. Elle cherche des mots. Des explications.

— Ce n'est pas… Je ne sais pas. J'étais juste fatiguée. J'avais besoin d'un petit moment pour reprendre mes forces. C'est tout. Rien de plus.

— Je vois…

Le silence qui suit est pire que les interrogations. Pujol vérifie ce qu'il vient d'écrire. Aline a détesté sa façon d'articuler « je vois ». Son « je vois » rempli de condescendance et de certitude. Elle y a lu tout le poids de la suspicion, le jugement implicite. Comme si, à l'aide de quelques réponses à ses questions, il était capable de pénétrer son âme et d'y déterrer tous ses secrets. Elle sait qu'il ne la croit pas. À travers ce « je vois », il lui dit « tu es coupable et tu vas croupir en taule ». Chaque mot qu'elle prononce ne fait que renforcer sa conviction. Elle se sent obligée de se justifier. Il faut qu'il la croie. Elle ne veut pas rester ici, elle exige de sortir. De retrouver Nino. De lui demander pardon. De le consoler. Elle n'a rien à faire dans ce lieu, sa place est auprès de son fils.

— Je n'ai rien fait de mal. J'ai toujours fait de mon mieux pour Nino.

— Bien sûr, bien sûr !

Silence. Un silence qu'elle ne supporte pas.

— Je ne suis peut-être pas une mère parfaite, mais j'aime Nino. Jamais je n'aurais voulu le blesser.

— Ce devait être difficile de constater que vous n'arriviez pas à le calmer. Que vous n'étiez pas assez forte.

Sa tête se baisse. Les souvenirs refont surface. À présent, sa bouche aussi est sèche. Il fait trop chaud pour elle, dans cette pièce.

— Ce n'est jamais facile d'entendre son bébé pleurer sans savoir pourquoi et sans parvenir à le soulager.

Mazet reprend la suite de l'interrogatoire d'une voix douce. Elle joue la carte de la solidarité féminine.

— J'imagine que ce contexte vous fatiguait, cette dépendance à votre conjoint pour pouvoir sortir, ces pleurs. C'est normal de craquer dans pareille situation. Ça arrive à tout le monde, madame Perrot, vous pouvez le dire. Cette semaine, Nino a pleuré plus fort, vous l'avez bercé, peut-être même que vous l'avez laissé crier, seul dans son lit, comme vous l'aviez déjà fait. Mais cette fois, vous n'avez pas réussi à vous calmer, à trouver le courage de supporter ses hurlements. Alors, ce jour-là, à bout, plus fatiguée encore que d'habitude, vous avez craqué. Vous avez empoigné votre fils et vous l'avez secoué vigoureusement. Vous ne vouliez pas le tuer. Bien sûr que vous ne le vouliez pas. Vous souhaitiez juste qu'il se taise. Qu'il arrête de hurler. Vous réclamiez du silence. Parce que ça devenait vital pour vous.

Aline écrase ses mains sur ses oreilles. À défaut de pouvoir la museler, elle peut ne pas l'écouter. Cette Mazet ne la connaît pas. Comment peut-elle la juger de la sorte, l'accuser d'un geste aussi dégueulasse ? Maître Estival lui

rappelle qu'elle a le droit de garder le silence si elle ne désire pas répondre. Mais elle préfère répondre. Elle veut sortir d'ici. Retrouver Nino. Seul cet objectif l'obsède.

— Ce n'est pas moi, je n'ai pas fait ça ! affirme-t-elle d'une voix tremblante. Arrêtez ! Laissez-moi partir.

Le silence pèse un instant, puis Pujol prend le relais. Il change de sujet. Il pose des questions sur Guy : est-ce que c'était un papa présent ? comment se comportait-il avec Nino ? Mazet s'y met aussi. Ils la harcèlent avec ça, maintenant. Ils s'accrochent au fait qu'ils ne vivaient pas ensemble, qu'il était fréquemment absent, accaparé par son travail, le poker, ses engagements au Secours populaire. Que, souvent, elle se retrouvait isolée, sans soutien, sans amis, sans famille pour la soulager.

— On peut comprendre, insiste Pujol. Être seule, délaissée de tous, épuisée, sans repos. Vous aviez besoin de dormir, de respirer. La fatigue s'accumule, le poids devient insupportable. Parfois, ça conduit au pire.

Aline nie avec la tête. Ils essaient de la faire plier, mais elle refuse.

— La pression est énorme, n'est-ce pas ? continue Pujol. Vous devez être parfaite, toujours souriante, mais les nuits blanches, le stress, la solitude, les douleurs physiques… Ça finit par peser. Vous ne seriez pas la première à craquer, à vous en prendre à votre bébé malgré tout l'amour que vous lui portez.

Les larmes montent, cependant, elle refuse de céder. Pas devant eux. Pas maintenant. Elle ravale ses émotions, se cramponne à ses certitudes. Sa voix est plus faible, mais elle reste ferme.

— Je n'ai pas secoué Nino. Je ne l'ai pas tué. Laissez-moi partir.

— Ça ne marche pas comme ça, madame Perrot. Ce n'est pas vous qui décidez de la fin de la garde à vue.

Les enquêteurs se taisent un moment. Aline entend Guy dans la pièce d'à côté, sa voix monte, rauque, furieuse. Il se révolte, meugle sur les policiers. Que peut-il bien leur raconter ? Le contenu de ses propos ne traverse pas les murs. Seule sa colère lui parvient.

Mazet pose le téléphone d'Aline sur la table. Elle l'ouvre sur le dernier message destiné à Marie, Louis et Stéphanie la veille.

— Vous pouvez nous expliquer ce que c'est ?

— Un SMS que j'ai envoyé à quelques proches pour leur annoncer la mort de Nino.

— Avec la même photo que celle expédiée le matin même ?

— Oui.

— Pourquoi avez-vous fait ça ?

Aline la fixe, sans saisir le fond de sa question.

— C'est-à-dire ?

— Pourquoi envoyer la même photo pour annoncer le décès de votre fils ?

Aline ouvre la bouche. Aucun son ne sort. Elle cherche une réponse qui lui semble évidente, mais dans cette salle austère, sous ce regard lourd de

suspicion, tout devient confus.

— Je ne sais pas. Ça m'est venu comme ça, finit-elle par lâcher, mal à l'aise.

— Donc, votre fils décède, et vous, vous envoyez un SMS pour prévenir votre chef de rayon, une cousine et une amie qui n'en est plus vraiment une, avec une photo datée du matin.

Aline tressaille. Ce détail. Le lien distendu avec Marie. Ils ont tout disséqué, fouillé son portable dans les moindres recoins depuis la veille. Après avoir fouiné dans tout l'appartement, ils s'en sont pris à son téléphone.

— Vous ne trouvez pas ça glauque ?

Sidérée par cette remarque, Aline ne comprend pas ce qu'on lui reproche. Quel mal y a-t-il à renvoyer le même cliché ?

— Vous êtes amie avec votre supérieur, Louis Marquet ? reprend Pujol.

— C'est mon chef de rayon, je l'apprécie. Mais non, ce n'est pas un ami.

— Pourquoi lui envoyer des photos de votre fils alors, l'informer de son décès ?

Le trouble envahit Aline.

— Je ne sais pas, j'ai fait ça spontanément.

— Spontanément ?

— Oui. Il s'est toujours montré bienveillant avec moi durant ma grossesse. Rester debout au rayon poissonnerie avec un gros ventre, ce n'était pas facile. Il se souciait de ma santé. Ça me paraît normal de lui donner des nouvelles.

Pujol acquiesce d'un mouvement de tête. Aline perçoit le doute planer. Rien de ce qu'elle dit ne semble les convaincre. Tout est passé au crible, retourné contre elle. Elle a l'impression de marcher sur des œufs, de trébucher à chaque mot. *Ils ne font que leur travail, tente-t-elle de se persuader, ils n'ont rien contre toi, ils ne peuvent pas te jeter en prison. Nino t'attend. Tu vas bientôt, sortir, c'est sûr !*

Il lui tend sa déposition.

— Relisez, et signez si tout vous semble correct.

Elle s'exécute.

De retour en cellule, elle refuse de s'installer sur la couchette. Les policiers font tout pour qu'elle et Guy ne se croisent pas, ne communiquent pas. Néanmoins, lorsqu'il reviendra de son audition, il passera devant elle. Elle refuse de le regarder. Et surtout, elle ne veut pas que lui la voie. Ni lui ni personne d'autre. La honte lui colle à la peau comme un second épiderme poisseux. Elle attrape la couverture rêche, la pose sur ses épaules et s'assied à même le sol glacé, le dos plaqué à la paroi. Le froid pénètre dans ses os, l'emmitoufle comme une étreinte nuisible, mais ce n'est pas sa priorité. Elle ne pense plus à ses chaussettes en polaire. Non. Elle ressasse l'audition. Pour les policiers, elle est la coupable idéale, elle l'a lu dans leur attitude. Chaque réponse qu'elle a donnée lui semble désormais suspecte, tordue. Ils vont l'emprisonner. Elle ne reverra jamais Nino, et cette idée lui arrache un cri

intérieur. Son fils est mort. On ne peut pas lui interdire de le serrer une dernière fois contre son cœur, de l'enterrer dignement. Quel nourrisson mérite d'être ainsi privé de sa mère ? Son corps reste figé, mais son esprit hurle. Les larmes montent, une pression qu'elle ne peut plus contenir. Elles s'échappent, silencieuses. Chaudes et brûlantes, elles roulent lentement sur ses joues. Une à une, elles tracent leur chemin. Une preuve de sa détresse. Et de son impuissance.

CHAPITRE 18

Au bout d'un certain temps, on lui annonce que l'audition va reprendre. Elle n'a pas la moindre idée de l'heure. Elle sait juste qu'aucun repas ne lui a été servi. Seulement une bouteille d'eau. Ils doivent toujours être dans l'après-midi. Lorsqu'elle regagne le bureau des enquêteurs, le jour s'atténue. En cette fin décembre, la nuit tombe tôt.

Psychologiquement, elle se prépare à passer sous l'essoreuse des questions. Elle ne doit pas craquer. Elle doit sortir d'ici au plus vite. Revoir Nino. Cette fois, la stratégie des policiers diffère. Les mains croisées sur le bureau, Pujol ouvre la danse des hostilités.

— Bien, madame Perrot, vous prétendez être innocente, en ce cas qui est le coupable ?

— Je ne sais pas.

— Qui d'autre, à part vous, gardait votre fils ?

— Personne.

— Même pas son père ?

— Rarement, je ne m'absentais pas souvent.

— Au cours de ces derniers jours, avez-vous laissé Nino seul avec votre compagnon ? Pour faire une course peut-être ou pour aller à un rendez-vous ?

À cette saison, l'activité de son conjoint tourne au ralenti. Quand il n'est pas à l'association ou en train de jouer au poker, ils font tout ensemble : courses, consultations médicales, balades dans Millau pour profiter de l'ambiance de Noël.

— À une ou deux reprises, le temps de faire une course rapide.

— Et quand vous êtes revenue, tout était normal ?

— Oui.

— Parlez-nous de lui. Quel type de père est-il ?

— Je vous l'ai déjà expliqué tout à l'heure.

— J'ai besoin que vous me racontiez de nouveau.

Aline rassemble tout le sang-froid dont elle est capable et répète ce qu'elle a déjà dit. Un papa régulièrement absent. Aimant. Impatient. Ne supporte pas les pleurs de Nino. Parfois, l'un des deux officiers l'interrompt, lui demande une précision. Lorsqu'elle en a fini, Pujol se penche vers elle.

— C'était un père peu présent et qui semblait manquer de patience quand son bébé s'agitait. Se pourrait-il qu'il ait secoué Nino alors qu'ils étaient seuls ou que vous vous trouviez dans une autre pièce que lui ?

— Je ne sais pas. Peut-être.

— Peut-être ? En ce cas, vous avez sans doute entendu Nino pleurer et monsieur Cardin s'énerver.

Au même moment, la voix de Guy traverse la cloison. Le ton monte. Sa colère perce le mur. Il a un caractère bien trempé, cependant, elle ne l'imaginait pas capable de tenir tête aux forces de l'ordre avec tant de

puissance.

— Non, je n'ai rien entendu.

— Alors peut-être que vous avez vu quelque chose ?

— Non plus.

Mazet, qui se tenait debout contre la fenêtre, s'approche, soupire, pose les mains à plat sur le bureau. Elle fixe Aline de son regard d'acier.

— Donc vous voulez dire que vous n'avez rien remarqué ? Pas un geste, pas un cri ? Vous étiez là, près de lui, et vous n'avez rien vu ?

— Je n'ai rien vu, affirme Aline.

— Vous êtes une mère. Une mère qui aurait dû deviner ce qui se passait sous son propre toit. Mais vous n'avez rien perçu, vous avez été dupée. Vous n'avez pas protégé votre fils.

Aline sent ses joues s'enflammer sous le poids des accusations. Mais qu'est-ce que ces flics ne pigent pas ? Comment aurait-elle pu se douter de quoi que ce soit ?

— Oui, il m'arrivait de me doucher, de cuisiner, de ne pas être dans la même pièce que Nino et son père. Je n'étais pas là pour tout voir, en effet ! Ça ne veut pas dire que j'ai été dupée.

Pujol reprend.

— Nous souhaitons juste comprendre ce qui s'est passé. Si vous n'avez rien vu, comment pouvez-vous être sûre que monsieur Cardin n'a pas secoué Nino ?

— Parce que je n'ai rien vu ! répète-t-elle, déterminée. Je n'ai jamais vu Guy faire du mal à notre fils.

Et je le regrette, croyez bien ! Un silence s'installe. Aline a l'impression d'être une proie, coincée dans un filet d'incertitude. Les policiers ne lâchent pas. Pujol reprend.

— Pourquoi le protégez-vous ?

Les mots la frappent comme une gifle. Elle se redresse.

— Je ne le protège pas ! Je n'ai rien vu. Je ne vais pas inventer quelque chose pour vous faire plaisir, s'agace-t-elle, à bout.

Et les questions redémarrent. Encore et encore. Ils lui mettent la pression, ils attendent des aveux qui leur permettraient d'accuser l'un d'entre eux. Ils insistent, grattent, contestent, bousculent, trifouillent, traquent, exigent, réfutent. Puisqu'elle ne craque pas et maintient qu'elle est innocente, ils l'incitent à creuser sa mémoire, à la recherche d'un détail. Un indice, une scène qui affirmerait la culpabilité de Guy. Ils insinuent qu'elle a été une mauvaise mère. Qu'elle a failli à son rôle. Le minimum qu'elle puisse faire, maintenant que Nino est mort, est de dénoncer ce père bourreau. À défaut d'avoir su protéger la chair de sa chair.

— Je n'ai rien vu. Donc je ne peux pas dire que c'est lui. Je peux affirmer que ce n'est pas moi, car je suis sûre de ce que j'ai fait, mais je ne peux pas l'accuser sans preuve.

Après un long ping-pong verbal où elle a l'impression de répéter en boucle

les mêmes affirmations, Mazet demande :

— Donc, quelles sont vos conclusions ?

— Si ce n'est pas moi, c'est forcément lui. Personne d'autre ne gardait Nino.

Les officiers se regardent, Pujol cligne des yeux. Il note ce qu'elle vient de dire. Une fois de plus, elle retourne en cellule. Cette fois, on lui sert un repas.

CHAPITRE 19

Lorsqu'elle a fini son repas, rebelote. Elle est de nouveau convoquée à l'étage pour une audition. Mêmes questions. Mêmes réponses. Elle n'a rien fait. Elle n'a rien vu. Elle est innocente. Elle ne sait pas si Guy est coupable, bien qu'elle le soupçonne fortement. Puis elle est reconduite en cellule pour la nuit. Elle s'allonge sur cette planche en béton qui sert de couchette, se couvre. Et tente d'ignorer les délinquants qui brament, injurient, éructent, insultent. Ils ne sont que violence. Dégueulent leur haine. Des voix rauques, éraillées de bêtes enragées. Qu'est-ce qu'elle fait là ? Qu'est-ce qu'elle fait dans cet univers infernal ? Une jeune femme sans histoires, propulsée dans ce monde brutal. *Respire. Oublie. Ignore*.

Malgré ses mains sur ses oreilles, elle entend tout. Les bruits métalliques des portes des cellules qui se ferment, les pas lourds du gardien qui va et vient. Et Guy. Guy qui hurle son innocence. Guy qui braille son incompréhension. Guy qui vomit sa douleur. Qui grogne son indignation. Qui fait tonner son chagrin. Parfois, il s'adresse à elle.

— Aline ! gémit-il. Aline, dis-leur que ce n'est pas moi. Je t'en supplie, ma fleur des champs. Tu sais bien que je n'ai pas ma place ici.

Elle l'ignore, ne lui répond pas. Elle s'enroule sur elle-même. La fatigue finit par l'emporter, mais son sommeil est agité. Elle rêve de Nino, de sa petite chambre, de ses jouets éparpillés. Ses songes se transforment vite en cauchemars : Nino pleure, inconsolable, des images de barreaux apparaissent, des couloirs sombres et des regards accusateurs. Coupable ! Elle se réveille plusieurs fois en sursaut, le cœur battant, la peur agrippée à ses tripes, en sueur malgré le froid.

Aux bruits, qui deviennent plus marqués, elle comprend que l'aube a fini par poindre. La nuit a été interminable. Infecte. Elle se sent épuisée, lessivée. On lui sert un petit-déjeuner sommaire qu'elle touche à peine. Ensuite, direction le bureau des enquêteurs. Elle n'en peut plus de répéter toujours les mêmes phrases, de devoir répondre encore et encore aux sempiternelles questions. Ils espèrent quoi ? Qu'elle se décide à avouer quelque chose ? Qu'elle mente ? Qu'elle invente ? Mais elle n'est pas comme ça.

Enfin, on lui annonce qu'elle a effectué son temps de garde à vue. Vingt-quatre heures ! Vingt-quatre heures de claustration. Qu'elle respire cet air putride, qu'elle baigne dans cette lumière crue, dans ce bruit incessant qui lui vrille le crâne.

Cinquante-deux heures que Nino est décédé.

Trois mille cent vingt minutes que sa vie a implosé.

Cent quatre-vingt-sept mille deux cents secondes qu'elle sombre, seconde après seconde, dans un gouffre sans fond.

Une éternité sans finitude.

Et pourtant, tout s'écoule si vite, trop vite. Ou trop lentement. Elle ne sait

plus. Elle n'arrive plus à distinguer le fil du temps dans ce chaos.

— Vous allez rencontrer la procureure qui décidera de la suite.

Une gifle. Ce n'est pas fini ? Comment ça, la suite ? On ne la libère pas ? Son estomac se noue. Ils sont devenus fous. Tous. Elle est innocente, bordel ! Pourquoi s'acharnent-ils ? Pourquoi refusent-ils de voir la vérité ?

La procureure se déplace jusqu'au commissariat pour rencontrer tous les mis en cause et délibérer. Aline est catapultée devant elle en accusée dans un tribunal invisible.

— Je vous écoute. Quelle est votre position ? Est-ce que oui ou non vous avez secoué votre bébé ?

— Non, ce n'est pas moi.

— Est-ce que c'est monsieur Cardin ?

— Si ce n'est pas moi, c'est forcément lui. Mais je ne l'ai pas vu faire.

— D'accord. Je vais aller voir monsieur. S'il me dit que puisque ce n'est pas lui, c'est vous, vous comprenez que la situation n'avance pas d'un iota !

Une boucle. Toujours la même boucle infernale. Aline presse ses paumes contre ses tempes. Le geste n'a ni force ni conviction, juste un besoin désespéré de se contenir face à l'inévitable. Rien ne change. Et Nino, dehors, qui doit l'attendre… Elle ne sait plus comment les implorer de lui rendre sa liberté.

— Je n'ai pas d'autres informations à communiquer. Je veux retrouver mon fils.

— Je vais interroger monsieur. S'il fait comme vous, qu'il nie et vous accuse, alors je prolonge la garde à vue.

Retour dans la petite boîte polaire puante. Elle n'arrive pas à croire ce qu'elle vient d'entendre. Elle tourne en rond dans la cellule, elle étouffe, elle n'en peut plus de ce calvaire. Lorsque la porte s'ouvre, elle pivote dans sa direction, pleine d'espoir.

— Votre conjoint n'a rien avoué et vous accuse. La procureure a décidé de prolonger la garde à vue de vingt-quatre heures. Venez avec moi, annonce Mazet.

Et c'est reparti pour vingt-quatre heures ! Le monde d'Aline s'effrite un peu plus. De retour à l'étage, elle a le droit de discuter une nouvelle fois en privé avec son avocat.

— Je veux voir Nino.

— Je vous l'ai expliqué hier, pas encore. Ce n'est pas possible.

Cette pluie glaciale douche Aline. Nino est mort. Elle ne peut pas l'étreindre, réchauffer son corps minuscule de ses larmes. C'est injuste, anormal ! Aucun parent ne mérite ça. Maître Estival fait le point sur cette première partie de garde à vue, appuie sur le fait qu'il est primordial qu'elle dise tout ce qu'elle sait, qu'elle ne cache rien.

— C'est bien ce que je fais !

Les auditions reprennent par tranche d'une demi-heure environ toutes les deux ou trois heures. Les policiers posent inlassablement les mêmes questions

sur leur quotidien. Ils reformulent, insistent particulièrement sur les derniers jours, les dernières heures qui ont précédé la mort de Nino. Le temps, lui, continue de glisser. Insondable, insupportable. Aline essaie de le deviner au rythme des plateaux-repas et de la luminosité extérieure. Depuis combien d'heures est-elle séparée de son bébé ?

Une nouvelle nuit tortueuse, interminable en cellule. Et maintenant, ça recommence. On l'arrache à cette pseudo-léthargie pour reprendre l'interrogatoire. Puis Pujol annonce :

— Suivez-nous.

Ils la conduisent dans le bureau où Guy est auditionné depuis leur arrivée. Elle saisit immédiatement : confrontation. Ce seul mot suffit à réveiller un nœud d'angoisse dans son ventre. Elle a prié pour y échapper. En vain. Le destin ne lui laisse aucun répit. Ils sont tous là : les quatre policiers, les deux avocats et Guy, son visage marqué par la fatigue et l'incompréhension. Aussitôt, il cherche à capter son regard. Il essaie d'attraper sa main, comme s'il pouvait, par ce simple geste, effacer tout le reste, gommer l'horreur, son acte odieux. Elle se crispe à son contact et le rejette. *Ne me touche pas !* crie-t-elle dans sa tête.

— Ma fleur des champs, supplie-t-il. Dis-leur que je n'ai rien fait.

Aline refuse de le regarder. Les policiers les observent. Pujol démarre l'interrogatoire.

— Pouvez-vous nous dire ce qui s'est passé mardi, voire lundi ou les jours précédents, et qui a provoqué la mort de votre fils ?

— Je l'ignore, répond Aline.

Guy s'enferme dans un silence hostile, bras croisés sur sa poitrine en guise d'armure.

— Monsieur Cardin ?

— J'exerce mon droit au silence.

— Madame Perrot, si ce n'est pas vous qui avez secoué votre bébé, c'est donc monsieur Cardin ?

— Je ne l'ai pas vu faire, mais j'imagine que oui.

Guy tourne brusquement la tête vers elle, la foudroie du regard.

— Tu es folle ! Comment tu peux dire ça ? J'aimais Nino, mon prince. Jamais, JAMAIS, je ne lui aurais fait de mal.

En véritables coups de feu, les mots explosent dans l'air.

— Donc, monsieur Cardin, si vous êtes innocent, c'est que votre compagne est coupable ?

Une fois de plus, Guy s'enfonce dans son mutisme. Puis, une policière sort une photo imprimée en couleur, sur une vulgaire feuille A4. Le cœur d'Aline se fracasse. Une image volée de Nino. Saisie dans son portable. La sensation d'être piétinée dans son intimité refait surface. Cette photo, c'était un jour heureux. Après le biberon. Il gazouillait. Elle l'avait embrassé partout, sur son petit corps. Il avait aimé.

— Que s'est-il passé pour que ce bébé meure de la sorte ? demande-t-elle d'un ton glacial en pointant le portrait.

— Je ne sais pas, puisque je n'ai rien fait, répète Aline pour la centième fois.

Guy, quant à lui, baisse la tête.

— Répondez ! Qu'avez-vous fait ? rugit la policière. Admettez que vous avez secoué votre fils jusqu'à le tuer.

Devant l'absence de justification, elle continue :

— On ne malmène pas son bébé jusqu'à le tuer parce qu'on est simplement énervé. Pour qu'il meure, il faut agir avec rage. Avec une violence *extrême*.

Elle insiste sur ce dernier mot, et le cœur d'Aline se déchire lorsque, comme Pujol au début de sa garde à vue, elle mime la brutalité du secouement subi par Nino.

— Il faut le secouer sans s'arrêter. Jusqu'à faire exploser son cerveau contre la boîte crânienne. Celui qui fait ça est un criminel. Lequel de vous deux a agi ainsi ? LEQUEL ?

Elle frappe du poing sur le bureau.

— Ta gueule, je ne répondrai pas ! vocifère Guy.

Deux jours qu'Aline l'entend aboyer sur les policiers, même à travers les murs. Quarante-huit heures de cris, d'insultes, de rage sourde, comme un animal traqué, acculé. Elle ne supporte plus sa voix, ses éructations. Chaque mot qu'il crache est une énième fracture dans son âme déjà en miettes. Elle revoit ces trois mois écoulés. Ces derniers jours. Ces dernières heures, une boucle interminable, oppressante. Quelque chose lui échappe. Quelque chose de crucial. Mais quoi ? Elle fouille sa mémoire pour trouver une preuve qui l'accablerait, comme on chercherait une issue dans un labyrinthe. Rien. Rien que le vide.

Depuis qu'elle a compris que son conjoint a tué leur fils, elle n'est plus que haine et colère à son égard. Une haine corrosive et une colère dévorante qui annihilent son chagrin. Nino n'est pas mort en raison d'un problème médical. Le pédiatre de la PMI et son généraliste ne sont pas en cause. Non. C'est Guy. Guy et ses mains. Guy et son incapacité à supporter les pleurs d'un nourrisson. Ce qui explique l'accueil glacial à l'hôpital : eux *savaient* que leur fils était décédé à la suite de maltraitance dont elle pouvait, elle aussi, être à l'origine.

La rage enfle comme un raz-de-marée qui pourrait tout emporter. Elle veut le secouer à son tour, le frapper, le punir. Obliger cette ordure à avouer.

Elle ne comprend pas. Ne comprend rien. Mais a besoin de savoir, c'est vital. Pourquoi ? Pourquoi un père en viendrait-il à torturer son propre enfant ? Est-ce qu'il pleurait trop fort ? Est-ce qu'il avait faim, ou était fatigué ? Quel prétexte insignifiant pourrait justifier une telle barbarie ? Quand ? Où ? Était-elle à côté ? Comment a-t-il pu le bousiller de la sorte, lui exploser le cerveau au point d'entraîner sa mort ? C'est ça qu'elle voudrait que l'OPJ demande.

Ce n'était qu'un bébé fragile, sans défense, si minuscule, si léger dans leurs bras. Un petit bout dont l'existence démarrait et présageait tellement d'années de bonheur. Elle s'était promis qu'ils seraient de bons parents, qui l'accompagneraient à ses tournois sportifs, l'applaudiraient, l'emmèneraient à la rivière. Mais Guy ne leur en a pas laissé le temps, il lui a ôté la vie. Il a tout détruit. Tout anéanti. Des promesses envolées. À cause de lui. Son propre conjoint. Le père de Nino. Comme ça. Pour rien.

— Madame a dit que votre enfant pleurait beaucoup, surtout ces derniers temps. Savez-vous pourquoi ?

L'OPJ femme qui auditionne Guy depuis son arrivée marque une pause. Avec la photo de Nino en main, elle les fixe, tour à tour, avant de poursuivre :

— Parce qu'il souffrait ! Il endurait d'atroces douleurs. À cause des secouements qu'il a dû subir durant les ultimes jours de sa vie, la pression intracrânienne était intense. Il avait horriblement mal à la tête. Il vous appelait au secours. Il vous disait : « soulagez-moi, aidez-moi, soignez-moi ! » Et vous, qu'est-ce que vous avez fait ? Vous l'avez secoué encore ! L'un de vous deux s'est comporté de manière inhumaine avec son propre enfant, sa propre chair. Qui peut faire ça ? LEQUEL DE VOUS A FAIT ÇA ?

Le souffle d'Aline se suspend, ces affirmations la frappent de plein fouet. Elle devine que l'OPJ vise son compagnon, mais c'est comme si ces paroles s'enfonçaient en elle aussi. Guy, lui, ne tient plus. Sa rage explose.

— Tu racontes n'importe quoi. Ta gueule, ta gueule, TA GUEULE. Boucle-la !

Il s'est penché vers la policière, prêt à lui bondir dessus, à la dévorer de son ire s'il n'était pas ceinturé par les OPJ hommes derrière lui. Il se débat, jette ses jambes en avant. Aline ne le reconnaît pas. Ce n'est pas l'individu qu'elle a aimé. Qui l'aimait. L'appelait « ma fleur des champs ». Ce n'est pas le père de Nino. C'est un étranger, un monstre hurlant qui la fait frissonner d'horreur. Ses insultes fusent comme des coups, frappent l'air de la pièce. Les enquêteurs le bousculent de leurs questions, leurs voix montent, s'élèvent, étouffantes, presque violentes. Ils le coincent, le pressent, le broient sous le poids de leurs accusations. Mais Guy se renferme ou beugle de plus belle. À cet instant, Aline se rend compte qu'elle ne le connaît pas. Cet être capable de vociférer sur des policiers, de déchaîner sa fureur. Et surtout, cet être capable de tuer son propre enfant. Ce n'est pas l'homme avec qui elle espérait vieillir.

Elle aussi est sur le point d'éclater. Elle veut hurler, vomir, pleurer, laisser sortir la douleur qui la ronge de l'intérieur, comme un poison lent. Elle veut des aveux, des explications. Mais elle se retient. Elle ne peut pas craquer, pas ici, pas devant lui. Elle refuse qu'il voie ses larmes, qu'il se nourrisse de sa souffrance. Elle doit tenir, rester forte, alors qu'elle se sent brisée, en miettes. Elle ne reconnaît plus l'homme qu'elle avait choisi pour père de son enfant. Plus rien ne fait sens. Elle étouffe dans cette confrontation, chaque minute est un supplice, une descente aux enfers. Elle veut que ça s'arrête. Qu'on l'éloigne de ce monstre. Qu'on l'autorise à retrouver Nino.

Enfin, c'est fini. Les policiers restent bredouilles. Bien que tout dans ses silences ou ses cris pue la culpabilité, Guy n'a rien confessé.

Mazet raccompagne Aline en cellule.

— Je n'ai rien contre vous. Ce que je veux simplement, ce sont des aveux.

— J'aimerais vous en faire, des aveux, mais je n'en ai pas les moyens. Puisque ce n'est pas moi, c'est forcément lui, mais je ne peux pas vous affirmer « je l'ai vu faire ». Je sais que c'est ça que vous souhaitez entendre, mais je n'ai rien vu. Et croyez bien que je le regrette amèrement.

L'OPJ hoche la tête, pose une main sur son épaule. Un geste qui porte un éclat de compassion, qui lui signifie qu'elle comprend et s'excuse implicitement de l'avoir malmenée. Aline en chialerait presque. Un peu d'humanité. Enfin ! Elle, la mère qui a perdu son bébé, qu'on traite comme une criminelle depuis deux jours, qu'on prive de liberté, qu'on pressurise, qu'on accuse, qu'on accule.

On lui apporte un dernier repas. Midi, sûrement. Elle devine que la fin approche. Qu'elle va bientôt pouvoir sortir. Peut-être. Chaque bouchée est mécanique, dénuée de goût. Elle ne pense qu'à Nino, à cette confrontation inutile, au gouffre qui l'avale un peu plus chaque seconde. Puis, après le déjeuner, elle est convoquée une dernière fois. Une ultime audition. Elle répète les mêmes mots vides. Rien ne change. Rien ne bouge. Sauf ça : on lui sert un café, un vrai, goûteux, digne de ce nom. Une action anodine, mais qui la bouleverse. Ce simple geste, après toute cette dureté, cette violence, la désarme complètement. Pour la première fois en quarante-huit heures, elle craque devant les policiers. Les larmes qu'elle retenait si farouchement coulent enfin, libres, bruyantes, dévastatrices.

CHAPITRE 20

Vendredi 19 décembre - fin d'après-midi

La garde à vue se termine enfin. Aline, épuisée physiquement et émotionnellement, espère que son calvaire touche à sa fin. Mais son attente est anéantie lorsqu'elle est informée qu'elle est déférée au parquet. Son avocat lui avait expliqué tout ça. Trop absorbée à trouver des preuves contre Guy, elle n'a pas mémorisé le déroulement de la suite. Après le trajet en voiture banalisée, deux policiers l'escortent jusqu'à une cellule en sous-sol du tribunal. Ses jambes tremblent, son corps épuisé la trahit. Elle se laisse choir sur le banc de métal glacé. L'horreur de la confrontation avec Guy tourne encore en boucle dans sa tête. Ses cris, ses insultes, les accusations des OPJ. Elle n'en peut plus. Son fils est décédé, et depuis trois jours, elle n'est même pas libre d'épancher son chagrin auprès de lui.

Elle patiente. Enfin, elle est conduite dans le bureau de la juge d'instruction Guitard. Celle-ci se présente, demande à la greffière d'allumer la caméra et entre dans le vif du sujet :

— Je vous auditionne dans le cadre de violences ayant entraîné la mort sans intention de la donner sur un mineur de moins de quinze ans par ascendant. Qu'avez-vous à me dire ?

Comme vidée de son âme et de son énergie, Aline réexplique ce qu'elle a déjà déclaré des dizaines de fois aux OPJ et à la procureure. Ses mots sortent mécaniquement, sa voix est monocorde, presque sans vie, tant elle est lasse. Quand elle a terminé, la juge prend un moment pour consulter ses notes avant de récapituler la situation.

— En quarante-huit heures de garde à vue, vous avez été auditionnée durant quatorze heures. Aucune de ces auditions n'a permis d'établir la vérité. Ni vous ni monsieur Cardin n'avez avoué, mais les résultats de l'autopsie ne laissent aucun doute sur la nature du décès de votre fils : vous l'avez tué à force de secouements violents.

Elle donne quelques éléments de l'examen médical qui est entre ses mains, mais Aline ne retient pas tout. Son esprit est happé par une image qui lui retourne l'estomac : celle du médecin légiste ouvrant le crâne de son petit Nino, son sang qui s'en écoule. Dans quel état va-t-elle retrouver son ange ? La juge continue à dérouler le fil de son raisonnement.

— Puisqu'aucun de vous deux n'a avoué et qu'aucun de vous deux n'a vu l'autre agir, que vous étiez les deux seules personnes à veiller sur votre enfant, vous comprenez donc que vous êtes aussi coupable que monsieur Cardin.

Les mots tombent comme un couperet.

— En conséquence, j'envisage une peine de vingt ans de prison, avec placement immédiat en détention préventive, assène la juge.

À l'énoncé de cette sentence, Aline s'évanouit.

CHAPITRE 21

En ce vendredi soir, la nuit a déjà enveloppé la ville caressée par la main délicate de la féérie. Les guirlandes suspendues au-dessus des rues forment des arcs étincelants qui guident les passants à travers le centre-ville. Emmitouflés dans leur manteau épais, leur écharpe et leur bonnet, les badauds se croisent, se frôlent, parfois s'immobilisent pour s'émerveiller devant les ornements ou les stands du marché de Noël. Certains dégustent du vin chaud, d'autres des marrons grillés. Des haut-parleurs diffusent des chants caractéristiques pour distiller davantage de magie. Les clochettes du traîneau du père Noël tintent.

Dehors, c'est l'effervescence festive.

À l'intérieur du tribunal, la vie d'Aline est à l'arrêt.

Elle s'est écrasée brutalement sur le parquet. Son corps s'est écroulé, mais son esprit est déjà bien plus bas, englouti dans une fosse où la lumière des guirlandes ne parvient pas. « Vingt ans de prison, avec placement immédiat en détention préventive. » Un effroyable électrochoc qui a provoqué une dislocation dans son cœur, sa tête, tout son être. Cette interminable dégringolade débutée le mardi matin ne s'arrêtera jamais. Une chute libre sans parachute, un plongeon vertigineux dans un abysse sans fond.

La greffière s'est précipitée hors du bureau pour aller remplir un verre d'eau. Sans se départir de son calme, comme si elle vivait cette situation quotidiennement, la juge a surélevé les jambes de la jeune femme.

— Madame Perrot, vous m'entendez ? demande maître Estival, agenouillé à ses côtés.

Aline commence à revenir à elle. Les voix autour d'elle sont d'abord assourdies, des échos indistincts perdus dans un brouillard de confusion. La sensation fraîche d'un tissu humide sur son front, appliqué par la greffière, la ramène peu à peu à la réalité. Elle est glacée de la tête aux pieds. Elle ouvre les yeux. Elle distingue un plafond qu'elle ne connaît pas, des visages crispés au-dessus d'elle. Son avocat la soutient doucement pour l'aider à se redresser.

— Respirez profondément. Ça va aller.

— Tenez.

La greffière lui tend un verre d'eau. Aline l'attrape et boit péniblement quelques gorgées. Les émotions refoulées depuis la mort de Nino ont explosé quand la magistrate a prononcé son verdict. La peur, lorsqu'elle a entendu la sentence, l'épuisement physique et moral, tout cela a conduit à cet évanouissement.

Soudain, des larmes. Un flot continu qui déferle sur ses joues. Elle ne cherche pas à amadouer la juge, elle sait que son travail est de se montrer inflexible. Elle ne cherche pas à se défendre avec des pleurs, elle n'a plus la détermination de se battre. Elle ne cherche pas à démontrer son innocence, car les preuves lui manquent cruellement. Mais elle ne cherche pas à retenir ses

larmes non plus. Elle n'a plus les moyens de les contenir. La réalité de sa situation l'a dépouillée de toute prétention de force. La dévastation intérieure est telle que la femme forte est anéantie par la peur viscérale qui s'agrippe à son âme.

Avec quelques mots, la magistrate l'a sortie de son état de sidération qui la maintenait à flot depuis le mardi matin. Brutalement. Crûment. Soudainement.

L'idée de passer vingt ans en prison pour un crime qu'elle n'a pas commis est insupportable. Ne plus revoir son fils, même mort, la broie. Elle songe à ses obsèques. Qui se chargera de les organiser ? Qui prendra soin de lui choisir le plus magnifique des derniers berceaux ? Qui ira fleurir sa tombe toutes les semaines ? Qui ira lui dire : « Je pense à toi, tu es dans mon cœur pour toujours » ? Alors qu'elle réfléchit à tout ça, assise sur la chaise où son avocat et la magistrate l'ont hissée, elle entend maître Estival défendre sa cause.

— Madame la juge, en quarante-huit heures de garde à vue, ma cliente a subi quatorze heures d'audition. Pas une fois elle n'a changé de version. Pas une fois elle ne s'est contredite ni n'a essayé de transformer la vérité. Depuis le début, elle maintient ses propos, elle est droite, elle est franche. Ce n'est pas une criminelle ni une délinquante. C'est une simple citoyenne impliquée dans une histoire horrible, bien malgré elle. Sa place n'est pas en prison, c'est une victime. Une victime collatérale qui souffre déjà bien assez de la situation.

Guitard prend le temps de la réflexion, relit quelques documents. Sans doute des témoignages. Maître Estival a expliqué à Aline que, durant sa garde à vue, certaines personnes de son entourage avaient été entendues. Elle ignore qui et ce qui s'est dit. La juge referme le dossier, regarde Aline dont les pleurs n'ont toujours pas cessé.

— J'opte pour un placement sous contrôle judiciaire de dix-huit mois pour poursuivre l'enquête et déterminer lequel de vous deux est coupable. Vous devrez pointer à la gendarmerie toutes les semaines, vous avez interdiction de communiquer avec votre conjoint durant la procédure, vous êtes mise sur écoute, vous nous donnerez votre passeport si vous en avez un, vous avez interdiction de quitter l'Aveyron sans l'accord de la justice, même pour des vacances, vous ne pouvez pas déménager.

Aline sent la main de son avocat se poser sur elle. Elle lève la tête dans sa direction, il sourit. Elle n'a pas tout compris, mais elle pense que c'est une bonne nouvelle. Il l'aide à sortir du bureau en la soutenant par le bras.

Dans les couloirs du tribunal, il lui tend un mouchoir. Elle essuie ses larmes, se mouche bruyamment. Quelques perles d'eau s'échappent encore de ses yeux. C'est si dur de s'arrêter. De museler ce chagrin qu'elle a tenu à distance ces derniers jours.

— Maître, est-ce qu'il est là ?

— Qui ?

— *L'autre*.

Elle a gerbé ce mot. Elle n'a rien calculé, c'est sorti comme ça. Impossible d'articuler son prénom. C'est viscéral. Elle le ressent au plus profond d'elle-même. Elle n'est plus que haine à son égard. Haine, colère… et peur.

— Oui, il doit lui aussi être entendu par la juge.

— Il me faudrait les clés de mon appartement, et elles sont chez lui. Vous pouvez lui demander qu'il me remette son trousseau ?

L'avocat accepte. Il revient quelques minutes plus tard. Aline est raccompagnée au domicile de Guy par les policiers. Ils la déposent au pied de l'immeuble, elle sort avec précipitation du véhicule, monte les escaliers à la hâte, le cœur tambourinant. Lentement, elle pousse la porte du studio. Elle reste immobile sur le seuil quelques secondes. Ses yeux scrutent la demi-pénombre, à la recherche d'une présence. Des effluves de pizza s'attardent encore. Cette odeur qu'elle apprécie habituellement la révulse maintenant. Puis, dans un sursaut de conscience, elle s'empresse de récupérer ses clés, ne peut s'empêcher de lancer des coups d'œil effrayés autour d'elle. Elle craint de voir surgir Guy dans une ombre. C'est idiot. Il est encore au tribunal, à des kilomètres de là. Mais la peur est plus forte que la raison. Avant de la quitter, son avocat lui a répété tout ce qu'engageait le contrôle judiciaire. Il a notamment bien insisté sur le fait qu'elle ne devait avoir strictement aucun contact avec lui, d'une façon ou d'une autre. Cette interdiction, loin de la peiner, est un véritable soulagement. Elle ne veut plus le voir. Plus jamais.

Dans la rue, elle trottine pour mettre rapidement le plus de distance entre elle et le studio de *l'autre*. Elle se dirige vers la maison de sa belle-mère. Arrivée devant la boîte aux lettres, elle y glisse les clés de Guy. Elle sort son téléphone, envoie un message pour la prévenir. Même elle, elle ne veut plus la voir.

Elle reprend sa marche vers chez elle. Les guirlandes lumineuses, les rires des enfants, les gens qui passent avec des paquets colorés… Tout appartient à un autre monde. Celui de la joie. Celui des familles qui se réunissent. Loin du sien. Le sien, c'est l'enfer. La douleur, la peur, l'incertitude. Tout cela contraste violemment avec la gaieté ambiante. Leur vie continue normalement, alors que la sienne est en lambeaux. Elle avance, tête baissée. Même si personne ou presque n'est au courant de l'épreuve qu'elle traverse, elle a la sensation qu'on la juge coupable. Coupable d'avoir tué son fils, parce qu'incapable de le protéger.

Arrivée à son domicile, elle trouve l'appartement sombre, silencieux. Elle se laisse glisser au sol, dans la pénombre. Les larmes refont surface. Au bout d'un temps infini, elle se lève, éclaire la pièce. Tout est à sa place : le transat, le biberon de Nino sur le canapé, quelques jouets sur le tapis. L'évidence la frappe : elle ne peut pas rester seule ici, sur les lieux du drame. Elle se presse vers sa chambre, mais pour cela elle doit traverser celle de Nino. Elle ferme les yeux, avance à tâtons. Elle saisit un sac de voyage qu'elle remplit au hasard de vêtements et roule jusqu'à la ferme de ses parents. Elle pressent que ce n'est pas la meilleure idée, mais elle n'a nul autre endroit où aller.

CHAPITRE 22

Lundi 22 décembre

Ivre de chagrin, Aline ne dort plus, ne mange plus, pleure dès qu'elle est réfugiée dans sa chambre d'enfant. Et ses parents continuent de vivre comme si rien de grave ne s'était passé. D'un geste qui se voulait réconfortant, mais qui était surtout maladroit, sa mère lui a assuré que, dans quelques mois, tout cela serait derrière elle, une main brièvement posée sur son épaule. Même dans la douleur, les démonstrations d'affection leur sont impossibles, parce qu'inconnues. Chaque jour, elle s'oblige à se lever, pour ne pas sombrer. Elle aide Béatrice dans les tâches domestiques, s'occupe de Flint. Les soins qu'elle lui prodigue sont devenus son ancre.

Ce matin, elle se couvre de plusieurs couches de vêtements chauds pour se rendre au pré. Elle avance vers l'abri de bois et de tôle. Flint se roule vigoureusement dans la boue pour se toiletter. Allongé sur le flanc, il se balance d'un côté à l'autre, ses quatre jambes tendues vers le ciel. La boue gicle autour de lui à chaque mouvement. Quand il a terminé, il se relève d'un bond, secoue énergiquement son corps pour se débarrasser des dernières traces de terre qu'il projette tout autour de lui.

Aline s'approche, l'enveloppe de ses bras, enfouit son visage dans la crinière soyeuse. Elle demeure ainsi un temps infini, contre la chaleur de ce corps massif. Le cheval patiente, immobile. Puis elle redresse son visage baigné de larmes, renifle, essuie son nez d'un revers de manche.

— Mon grand. Tu es tout ce qu'il me reste.

Elle le caresse, fixe un point par-dessus son encolure, lui parle, le regard dans le vide.

— C'est difficile… Je ne sais plus comment avancer. Chaque jour, je me lève et je me demande comment je peux encore tenir debout. J'ai besoin de toi. Aide-moi à tenir le coup.

Comme tous les chevaux, Flint possède des canaux sensoriels très développés qui le rendent réceptif à tout ce qui l'entoure. Il agite sa tête, frotte son chanfrein contre l'épaule d'Aline, comme pour la câliner, lui communiquer son soutien.

Lorsqu'elle retrouve un semblant d'apaisement, elle entreprend de le panser, autant pour son bien-être à lui que pour elle-même. En se roulant dans la terre, comme il le faisait quand elle est arrivée, Flint fait sa toilette, il n'a pas besoin d'elle pour ça. Néanmoins, cela a toujours été un plaisir pour la jeune femme d'en prendre soin. Aujourd'hui, c'est un impératif. Pour rester active, pour penser à autre chose, pour occuper ses mains. Pour sentir qu'il existe au moins un être sur cette terre qui compte sur elle.

Lorsque sa mission est finie, elle range le matériel et s'assied dans l'abri pour regarder les photos de Nino sur son téléphone. Elle lui parle, doucement.

Lui demande pardon. Lui rappelle son amour. Quand le froid devient insupportable, elle se lève, embrasse Flint et retourne à la ferme.

Depuis son arrivée, vendredi soir, elle n'a vu que ses parents. Mais aujourd'hui, sa mère a repris son travail, et les enfants qu'elle garde sont là. S'occuper d'eux a toujours été un plaisir pour Aline. À présent, c'est au-dessus de ses forces. D'autant plus qu'un petit garçon de quatre mois lui a été confié quelques jours plus tôt. Elle refuse de la voir, de le croiser. Trop douloureux. Insupportable. Elle traverse la cuisine en trombe et file dans sa chambre. Elle contacte son avocat pour savoir quand elle pourra récupérer le corps de Nino et envisager de l'enterrer.

— Pour l'instant, je l'ignore.

Elle raccroche et balance le téléphone sur le lit avec rage.

Au cours du dîner, seuls les « slurp » de Serge coupent la parole au présentateur du journal télévisé qui crache des nouvelles sans intérêt. Tout est comme d'habitude. Puis, comme une digue qui cède sous la pression, Aline éclate. Ses sanglots déchirent l'air, brisent la monotonie en un flot irrésistible de douleur. Ses épaules tremblent, son corps tout entier agité par un chagrin qui la dépasse, qui la submerge. Elle suffoque, essaie de contenir ce torrent, mais c'est impossible. La vague la noie.

— Mais qu'est-ce qu'elle a ? demande Serge, cuillère en l'air.

Depuis qu'elle a emménagé chez eux, Aline s'efforce de ne pas craquer devant eux. Toute démonstration d'émotion est malvenue, elle est bien conditionnée. Ce soir, c'est au-dessus de ses forces. La boule qui pèse sur son cœur devient insupportable.

— Vous ne comprenez rien, hurle Aline qui halète. Rien ! Vous ne savez pas ce que je ressens !

— Calme-toi, ordonne sa mère. Ça ne fera pas revenir Nino.

Ces mots tombent sur elle comme une gifle. Elle lève les yeux, l'écart entre elle et ses parents est abyssal.

— Calme-toi ? J'ai perdu mon enfant ! Mon bébé est mort, et je ne sais même pas comment je vais survivre à ça !

Désespérée, elle bondit de sa chaise et commence à débarrasser son couvert. Ses mains tremblent si fort qu'elles ne parviennent pas à tenir son assiette. Ses doigts crispés se ferment dans le vide. L'assiette finit par s'écraser sur le sol dans un fracas qui déchire la pièce. Elle veut attraper le torchon pour essuyer ses larmes et nettoyer la soupe répandue par terre, mais lui aussi glisse entre ses doigts. Tout fuit. Tout échappe à son contrôle. Elle saisit alors son verre. De rage, elle le projette contre le mur où il se brise en morceaux. Une pluie d'éclats tranchants, comme les lambeaux de sa vie.

Serge interrompt sa colère.

— Ça suffit maintenant ! Ça ne sert à rien de casser toute la vaisselle !

— Je m'en fous de ta vaisselle de merde, hurle Aline, démolie par son ressentiment. Je m'en fous de tout ça !

Béatrice s'approche d'elle en l'exhortant à se calmer. Aline la repousse.

— Ne me touche pas ! Laissez-moi tranquille !

— Nous essayons de t'aider, mais tu dois nous laisser faire, insiste sa mère.

— M'aider ? En agissant comme si rien de grave ne s'était passé ? En refusant d'évoquer Nino ? Ce n'est pas parce qu'on n'en parle pas que ça n'a pas existé. Votre silence ne m'aide pas, au contraire.

Aline quitte la pièce, dans l'impossibilité de contrôler ses émotions. C'est sa première crise de nerfs. C'est la première fois de sa vie qu'elle perd ainsi la maîtrise de ses gestes, de ses mots. Mais ce ne sera pas la dernière. Un comportement qui la poursuivra des années durant, une façon d'extérioriser la souffrance qu'elle est incapable de verbaliser.

CHAPITRE 23

Le lendemain, alors que les petits sont à la sieste, Béatrice frappe doucement à la porte de la chambre d'Aline. Cette dernière est recroquevillée sur le lit, en position fœtale. Elle se remet lentement sur le dos quand sa mère entre dans la pièce.

— Je l'ai appelé, dit Béatrice.

Le prénom de Guy est devenu tabou. Ici, il est désigné par « il » ou « l'autre ». Aline hoche la tête, attend la suite.

— Il veut faire incinérer Nino.

Aline ferme les yeux. Une crémation… Pour son tout petit. Ce n'est pas ce qu'elle souhaite. Néanmoins, elle prend sa décision dans la seconde.

— OK.

En finir. C'est sa priorité. Et avoir le minimum de contacts avec lui. Obliger sa mère à le rappeler pour opposer un refus ne ferait que compliquer la situation. Béatrice était déjà stressée à l'idée d'endosser le rôle de messagère. Quant à Aline, imaginer sa mère s'entretenir avec Guy suffisait à faire naître une boule d'angoisse massive.

— Je lui ai dit que tu souhaitais quelque chose d'intime, avec le moins de personnes possible. Il est d'accord.

Aline chuchote un merci. Béatrice fait un pas vers elle.

— Je voulais te dire, murmure-t-elle… Je suis désolée.

Puis elle sort de la pièce sans bruit. *Je suis désolée.* C'est sans doute le maximum que sa mère peut lui donner, songe Aline qui replonge dans sa léthargie. À présent, elle doit apprivoiser l'idée de la crémation. Quand elle se sent prête, elle se lève, s'habille chaudement et roule jusqu'aux pompes funèbres.

Sur place, Aline est accueillie par une odeur de cèdre et une douce mélodie en musique de fond.

— Bonjour, je peux vous aider ? demande une femme derrière le comptoir, un sourire bienveillant sur le visage.

Nerveuse, Aline avance jusqu'à elle. Elle explique la situation sans donner les détails : son fils décédé, l'autopsie en cours, la date inconnue des funérailles. Peut-être dans plusieurs semaines.

— Je vous présente toutes mes condoléances. Je suis Michèle. Suivez-moi, nous allons nous installer dans le salon pour discuter tranquillement.

Aline suit Michèle dans une petite pièce *cosy*, décorée de plantes vertes et de fauteuils moelleux. Tout semble pensé pour rendre l'instant le moins pénible possible.

— Voulez-vous un café ou un thé ?

— Un café, s'il vous plaît.

Michèle insère une dosette dans la machine et l'enclenche. Quelques

secondes plus tard, elle pose délicatement une tasse fumante devant Aline.

— Alors, dites-moi de ce que vous souhaitez pour les funérailles de votre fils.

— J'envisage une crémation et une cérémonie civile. Nous avons un caveau familial, j'aimerais qu'il y repose.

— Bien sûr. Quand le corps sera libéré, nous pourrons procéder à la crémation. Pour la célébration, vous pouvez choisir des textes personnalisés, des musiques, décorer la salle à votre convenance.

Un silence s'installe. Aline ne se sent pas le courage de réfléchir à un texte sur Nino. Leur histoire a été trop brève. Sa disparition trop violente.

— Nous disposons de poèmes, d'écrits que vous pouvez adapter, dit Michèle comme si elle devinait ses pensées.

Elle lui tend un livret qu'Aline feuillette.

— Je lirai ce texte, dit-elle en en désignant un.

Quant à l'ambiance musicale, il y a cette chanson qui la hante depuis une semaine. Elle l'écoutait, micro en main, devant son miroir, en se prenant pour la star alors qu'elle avait dix ans.

— Et pour la musique, je souhaite *Vole*, de Céline Dion.

Sa voix se fracasse, son souffle se coupe au souvenir des paroles. Les yeux brillants, elle serre les mâchoires, plus aucun mot ne peut sortir. Michèle respecte ce moment. Quand sa respiration parvient enfin à s'apaiser, elle saisit la tasse de café de ses mains tremblantes, boit une grande gorgée.

— Et pour compléter, je veux bien des musiques douces, au piano et au violon.

Michèle lui propose d'écouter des extraits pour arrêter son choix et note toutes ses décisions. Elle lui demande si d'autres personnes souhaiteront rendre hommage à Nino.

— Non. Je ne crois pas.

— Vous pouvez ajouter ce que vous désirez dans le cercueil, tout ce qui vous semble important. Ce sera un dernier geste tendre, un adieu personnel. Et bien sûr, vous pouvez lui choisir la tenue que vous voulez.

Aline hoche la tête. Tant de sollicitude, de compassion la touche. Depuis le décès de son fils, Michèle est la première à s'adresser à elle avec douceur, à respecter ses pauses silencieuses, à comprendre et accepter son chagrin légitime. Il y a d'abord eu les soupçons des médecins à l'hôpital, puis la garde à vue, enfin, le retour chez ses parents qui préfèrent taire le drame. La seule avec qui elle peut discuter librement, c'est sa cousine Stéphanie. Mais pour l'instant, elles n'ont fait que se parler au téléphone.

Elles se lèvent pour aller choisir le cercueil et l'urne.

— Vous envisagez de participer à la fermeture du cercueil ?

— Non.

La réponse a été instantanée. Elle n'a pas eu besoin d'y réfléchir. Elle se sent incapable de lui dire au revoir dans cette boîte. Par ailleurs, même si son avocat lui a affirmé que le corps était traité avec respect durant l'autopsie, elle

craint de trouver un Nino défiguré. Méconnaissable. Il sera de toute façon marqué par les stigmates de la mort, la peau pâle, les traits tirés, les lèvres bleues et les paupières fermées pour toujours. Une image insoutenable.

— Nous nous occuperons de tout avec le plus grand soin, assure Michèle en posant une main réconfortante sur son épaule. Vous pouvez être sûre qu'il sera traité avec tout le respect qu'il mérite.

Cette main d'une inconnue sur son épaule, ce n'est rien. Pourtant, une onde de consolation parcourt Aline, suivie immédiatement d'une bouffée de gratitude. Les larmes montent, non plus seulement de chagrin, mais aussi de reconnaissance.

— Merci, murmure-t-elle. Merci beaucoup.

Michèle lui sourit.

— Prenez tout le temps dont vous avez besoin.

Elles naviguent entre les modèles de cercueils et d'urnes. Aline parcourt les options du regard, Michèle donne quelques explications sur les matériaux, les finitions. Elle choisit un petit cercueil blanc, simple et sobre, et une urne tout aussi sommaire.

Quand tous les aspects logistiques sont réglés, elle se rend chez elle. La clé tremble dans sa main quand elle la tourne dans la serrure. Elle pénètre dans le silence austère de l'appartement, plongé dans la pénombre. Une odeur âcre de lait fermenté pèse dans l'air. Elle se dirige vers le canapé où traîne le biberon de Nino depuis plus d'une semaine. À sa sortie de garde à vue, elle n'a pas pensé à s'en occuper. Le lait a tourné. Elle le saisit, va dans la cuisine pour le vider et le nettoyer. Lorsque la tâche est terminée, elle regarde ce biberon entre ses mains. Inutile. Qui ne servira plus. Elle ne peut pas se résoudre à le jeter. Elle prend alors conscience que cet appartement est rempli d'affaires dont il faudra décider du sort. Un jour. Pas maintenant. Une souffrance à la fois.

Ensuite, elle se dirige vers la chambre de Nino. La porte est fermée, comme si elle gardait à l'intérieur les souvenirs intacts. Aline hésite, sa main sur la poignée, lutte contre la vague de chagrin qui menace de l'anéantir. Avant de pénétrer dans la pièce, elle prend une profonde inspiration. L'atmosphère y est étrangement paisible. Elle marche sur un jouet en plastique qui couine. Elle sursaute. Le ramasse délicatement. À pas lents, elle s'approche de la commode, allume la lampe de chevet, pose le jouet dessus, ouvre le premier tiroir. Elle effleure les vêtements, promène ses doigts sur ces habits minuscules avant de choisir une tenue. Elle opte pour un pyjama vert molletonné, avec des étoiles. Ainsi, Nino sera enveloppé de douceur. En fouillant dans ses affaires, elle trouve son doudou préféré, une peluche en forme de lapin, et décide de l'ajouter. Elle prend aussi une couverture moelleuse et son petit bonnet beige pour masquer les cicatrices de l'autopsie. Elle s'assied à même le sol, visage enfoui dans ces trésors qui portent l'odeur de son bébé. Elle a besoin d'un moment, seule avec ces objets, pour dire adieu

à son fils, se connecter à lui, puisque la procédure judiciaire la prive de sa présence. Contrairement aux autres personnes en deuil, elle ne peut même pas se rendre au funérarium tous les jours pour passer du temps avec lui, lui parler, l'embrasser. Elle est juste une mère brisée. Enchaînée par des contraintes administratives qui la dépassent et l'engloutissent.

Lorsqu'elle se relève, son regard est attiré par une photo d'eux, prise à la maternité, punaisée au mur. Nino a besoin d'avoir sa maman auprès de lui, pour toujours. Elle décroche le cliché, l'admire longuement et l'ajoute aux autres objets. Elle fera développer un second exemplaire pour elle. Puis, elle murmure une prière silencieuse, une promesse :

— Je vais lutter pour la vérité, mon ange. Je vais trouver les indices qui manquent pour obliger ton géniteur à avouer ce qu'il a fait. Le crime ne restera pas impuni, il finira ses jours en prison, crois-moi. Tu ne mérites pas ça. Je t'aime de tout mon cœur.

Elle dépose un baiser sur la photo et, avec tout cela en main, elle se dirige vers la sortie. De retour aux pompes funèbres, Michèle place toutes les affaires de Nino dans un casier.

— Nous allons traiter tout cela avec le plus grand soin. Vous lui offrez un dernier adieu plein d'amour.

Aline la remercie et quitte les lieux, rassurée. Elle ne leur a pas seulement donné ce dont Nino a besoin pour son ultime voyage, mais aussi sa confiance. Son fils sera bien entouré.

CHAPITRE 24

Jeudi 25 décembre

L'odeur de dinde rôtie s'est emparée du rez-de-chaussée de la ferme. Affalés dans le fauteuil du salon, Delphine et Laurent observent Mathis qui s'agite autour du sapin, impatient d'ouvrir ses cadeaux.

— Vin de noix ? demande Serge, bouteille en main.

Delphine, élégante dans une robe rouge, tend un verre et échange un regard complice avec son époux. Béatrice les rejoint, les bras chargés. Elle dépose les plateaux de petits-fours sur la table basse. Serge sert tout le monde, puis la discussion démarre sur des banalités. La météo, le travail de Delphine, celui de Laurent, le spectacle de Noël de l'école de Mathis. Aline, quant à elle, se tient en retrait, le regard vide. Elle serre son verre entre ses doigts tremblotants. Elle se force à sourire. Nino aurait dû être là, à célébrer ce jour magique avec eux. Pourtant, son premier Noël, c'est une fête funèbre, passée dans une couche glacée de la morgue. Seul. Enfin, c'est ce qu'elle suppose. Car, finalement, elle ignore où il se trouve. La dernière fois qu'elle l'a vu, c'était à l'hôpital. Depuis, le vide. Elle a bien intégré le fait qu'elle ne le reverrait pas. Plus jamais. Si elle avait su tout cela, lorsqu'elle lui a dit au revoir, elle serait restée plus longtemps auprès de lui. Si elle avait su tout ce qu'il avait enduré, elle aurait empêché Guy de venir faire ses simagrées.

Elle ignore totalement ce qui s'est passé pour Nino depuis ce mardi matin où il a été transporté à l'hôpital. L'avocat lui a parlé d'institut médico-légal, mais, ça ressemble à quoi, un IML ? Et il se trouve où ? Quels gestes ont été effectués lors de l'autopsie ? Est-ce qu'ils ont pris soin de lui, l'ont traité avec douceur, ont fait attention à ne pas l'écorcher davantage ? Toutes ces questions resteront des incertitudes pour toujours.

Delphine, qui surprend son air absent, s'efforce de se montrer compatissante.

— Alors, Aline, comment ça va ? Ça ne doit pas être facile pour toi, en ce moment.

Aline ne répond pas immédiatement, l'esprit ailleurs. Laurent, sensible à la tension, en profite pour changer de sujet.

— Mathis, tu es prêt à ouvrir tes cadeaux ? demande-t-il en se tournant vers son fils.

— Oui ! Oui ! s'exclame le garçonnet.

Il sautille d'excitation. La famille se rassemble autour du sapin décoré. Béatrice distribue les paquets. Les papiers colorés volent dans tous les sens tandis que Mathis les déchire avec enthousiasme.

— Regarde, maman ! Un appareil photo ! clame-t-il, les yeux brillants de bonheur.

— Oui, mon chéri, c'est de la part de mamie et papi, répond Delphine, en

souriant. Tu dis merci ?

Il s'empresse de s'exécuter. Aline déballe son cadeau.

— Oh, une écharpe ! C'est parfait pour toi, tu en avais besoin, dit Béatrice qui essaie d'égayer l'ambiance.

Aline murmure un fade remerciement. L'apéritif terminé et les paquets ouverts, ils se dirigent vers la table de la cuisine où le couvert est dressé. Béatrice apporte le foie gras fait maison, accompagné d'un confit d'oignons. Les conversations reprennent doucement, Aline reste silencieuse, engloutie par ses pensées et son chagrin. Devant son évidente absence, Delphine met les pieds dans le plat.

— Je t'avais toujours dit que ce Guy n'était pas fiable ! C'est fou que tu n'aies rien vu, quand même !

Aline repose son couteau et sa fourchette, incapable de continuer. Elle ne se sent pas la force d'un autre esclandre, comme trois jours plus tôt. Elle n'a pas davantage le courage de supporter les accusations à peine voilées de sa sœur. En l'absence de coupable clairement désigné par la justice, elle se doute que le poids des soupçons pèsera sur elle. Et peut-être même après…

— Delphine ! reproche vaguement Laurent.

— J'ai besoin de prendre l'air, dit Aline en se levant de table.

Elle quitte la pièce et se réfugie dans le seul endroit où elle se sait acceptée telle qu'elle est, avec ses fêlures, ses plaies au cœur, son océan de larmes : auprès de Flint.

Le lendemain, le commissariat la contacte : elle peut récupérer le corps de Nino. Elle retourne aux pompes funèbres pour fixer une date de funérailles. Elles se dérouleront dès le lundi suivant, le 29 décembre. Savoir que les obsèques pourront bientôt avoir lieu soulage son esprit autant que cela écrase sa poitrine. Elle appréhendait tellement que cette procédure dure des semaines, voire des mois. Pourtant, maintenant que ce fardeau est en partie levé, une nouvelle urgence naît en elle : l'instinct lui murmure qu'elle doit agir, faire quelque chose de ses mains, de son chagrin, de son désespoir, sinon elle sombrera dans la folie. Elle ne peut plus retourner seule chez elle, retrouver le vide et le silence d'un espace trop plein de souvenirs. Mais rester à la ferme, avec les rires des enfants et les cris d'un bébé qui résonnent sans cesse à ses oreilles, la tue à petit feu.

Elle cherche un numéro dans son répertoire, le compose. Il décroche rapidement.

— Aline, comment vas-tu ?

Elle sait que ce n'est pas une question rhétorique. Louis fait preuve d'une compassion sincère. Tout comme sa directrice des ressources humaines, il a été convoqué par les policiers lorsqu'elle se trouvait en garde à vue. Il a témoigné en sa faveur, a vanté ses qualités : une femme travailleuse, généreuse, qui serait bien incapable de faire du mal à qui que ce soit. Et sûrement pas à ce fils tant attendu.

— Pas très bien. C'est pour ça que je t'appelle. J'ai besoin de reprendre le boulot. Au plus vite.

Elle devine que Louis doit réfléchir. Son congé maternité court jusqu'à fin mars, ils ont embauché quelqu'un pour la remplacer. Elle demande une reprise anticipée de plusieurs semaines. Louis se montre hésitant.

— Tu es sûre ? Tu peux repousser la date de ta reprise, produire un certificat médical, on s'adaptera. Rien ne presse.

— Non. J'ai besoin de m'occuper l'esprit et de me rendre utile.

— Je vais en parler à la RH et je reviens vers toi rapidement. Tu voudrais démarrer quand ?

— Mardi, dans quatre jours.

— Je vais voir ce que je peux faire.

— Merci, Louis.

— Pas de quoi. Tu es courageuse. Je te rappelle avant la fin de la journée.

Il s'apprête à raccrocher, elle le retient.

— Louis ! Attends !

— Je t'écoute.

— Est-ce que… est-ce que tu sais de quoi Nino est mort ?

Il marque une hésitation qu'Aline interprète aussitôt comme une confirmation.

— Oui, murmure-t-il.

— Je n'ai rien fait, Louis, je te jure que ce n'est pas moi.

— Je te crois. Je ne t'imagine pas capable d'une telle cruauté.

À ces mots, un poids s'allège dans sa poitrine. Depuis qu'elle a mis un pied à l'hôpital, le jour du décès de Nino, elle a l'impression que tous ceux qui connaissent les causes de la disparition de son fils la jugent coupable.

— À part toi et la directrice des RH, qui d'autre est au courant ?

— De la mort de Nino ou des raisons ?

— Les deux.

— La direction.

— Et puis ?

— À ma connaissance, c'est tout. Pour ma part, je n'en ai parlé à personne.

— D'accord. Que les gens apprennent que Nino n'est plus là, ça ne me dérange pas. De toute façon, ils le découvriront tôt ou tard. En revanche, je ne veux pas qu'ils sachent pourquoi. Je n'ai pas envie de sentir la suspicion, le jugement dans leur regard.

— Je comprends. Ne t'inquiète pas, je n'ai pas l'intention d'ébruiter l'affaire.

CHAPITRE 25

Lundi 29 décembre

Dans sa chambre, Aline se contemple une dernière fois dans le miroir. Elle a revêtu une tenue de circonstance : un pull et un jean noirs. Pas de bijoux, pas de maquillage. Les nuits sans sommeil se dessinent sur son visage nu. Elle n'a ni la force ni l'envie de les camoufler. Pas même pour dire adieu à Nino. Les cernes, les yeux rougis, les paupières gonflées, tout dénonce ce qu'elle endure.

Son estomac est un nœud, comprimé, oppressé par une double horreur : aujourd'hui, elle va se séparer à jamais de son fils. Aujourd'hui, elle va revoir Guy. Béatrice l'a prévenue. Il viendra. L'idée la rend malade. Il n'a pas sa place aux obsèques. Si Guy ne l'avait pas secoué, Nino serait là, peut-être assis sur ses genoux, rirait de la neige, essaierait d'attraper ces décorations de Noël, qu'elle ne supporte plus. Cet homme qu'elle a aimé, en qui elle croyait, a tout brisé. Son fils, son cœur, leur avenir. Il n'a laissé qu'un champ de ruines derrière lui.

— Je suis prête, annonce-t-elle à ses parents qui l'attendent dans la cuisine.

Ils grimpent dans la voiture, Serge s'installe derrière le volant, Aline s'enfonce à l'arrière, son sac serré contre elle. Ils roulent en silence jusqu'au crématorium. La jeune femme appuie son front contre la vitre gelée et ferme les yeux. La météo est à l'unisson de son cœur : grise, humide, glacée.

Le bâtiment apparaît. La pression monte d'un coup. Elle cherche son souffle, mais l'air semble trop épais. C'est si dur de devoir encaisser tout ça… Sa mère lui ouvre la porte et la maintient par le coude pour l'accompagner jusqu'à l'intérieur. Ils se rendent dans la salle où Nino repose, entouré de fleurs, de bougies. La vision du cercueil fermé, si petit, lui coupe la respiration. Pour la première fois depuis treize jours, elle se retrouve à proximité de son fils. Il est là. Dans cette boîte. À quelques centimètres d'elle. Et pourtant si loin. Elle s'avance, tremblante, puis, comprenant que tout cela est vrai, qu'elle ne le reverra plus, elle se laisse emporter par la douleur. Elle s'effondre à genoux et pleure sans retenue. Serge et Béatrice, dignes, debout derrière elle, la laissent épancher son chagrin. Quand elle se relève, elle pose une main sur le cercueil.

— Adieu, mon amour.

À leur tour, ses parents approchent, se signent. Béatrice murmure quelque chose qu'Aline ne saisit pas, puis ils ne s'attardent pas. Ils redoutent tous de croiser Guy.

La mise en bière de Nino a été effectuée avant qu'il soit placé dans la chambre funéraire. Comme elle l'avait indiqué, Aline a refusé d'y assister. Elle ne voulait pas voir. Ne *pouvait* pas voir. Et Guy… Était-il présent ? Elle l'ignore et préfère ne pas savoir. Mais elle le sent, quelque part. Il rôde à la périphérie de ce moment, spectre malfaisant. Il est là, ou ne tardera pas à

arriver.

En attendant l'heure de la cérémonie, ils retournent à l'extérieur, pour accueillir les rares personnes qu'ils ont conviées. Une brise glaciale leur croque le visage. Delphine et Laurent sont les premiers à se présenter, la mine grave. Delphine embrasse sa sœur par automatisme. Pas de mots réconfortants, pas de gestes qui apaisent pour la perte de ce neveu qu'elle n'a vu que deux fois en moins de trois mois. Même en ce jour, la distance entre elles s'impose. Le gouffre de leurs vies si différentes domine : l'une si lisse, si parfaite, l'autre abîmée, écorchée par le chaos. Laurent, quant à lui, sautille sur place, souffle dans ses mains, un tic nerveux. Il s'agite, ne sait pas quoi dire ni comment soutenir cette belle-sœur avec qui il n'a pas de liens particuliers. Des voitures arrivent, se garent. À chaque bruit de moteur, Aline tente d'apercevoir qui se trouve derrière le volant. Un véhicule rempli de bénévoles du Secours populaire débarque. Elle bouillonne. Guy a vraiment une drôle de définition du mot *intime* ! Certes, il est proche de certains d'entre eux, mais ils ne sont ni de ses amis ni de sa famille. Elle s'attend presque à voir débouler des joueurs de poker ou des clients de son entreprise. À présent, elle le croit capable de tout.

Et puis soudain, elle l'aperçoit. Il arrive, accompagné de sa mère. Son ombre se découpe sur le bitume luisant du parking dès qu'il pose un pied par terre. Le cœur d'Aline rate un battement. Puis deux. Il s'emballe, dégringole, s'atrophie. Le monde autour d'elle se fige, le temps s'arrête. Il l'a vue. Il lui fait un signe de la main avec un triste sourire. *Hypocrite !* Elle n'a qu'une envie : lui cracher à la gueule. Un bon gros crachat visqueux et écœurant. Le secouer aussi. Jamais elle n'aurait imaginé être capable d'autant de haine et de mépris à l'égard de quelqu'un. Elle tremble comme une feuille, et ce n'est pas à cause du froid. Quelques-uns des membres de la famille les ont rejoints, elle et ses parents. Une sœur de Béatrice, un frère de Serge, des cousins et cousines. Les invités se regroupent autour d'eux, emmitouflés dans des manteaux sombres, le visage grave et fermé. Personne ne semble avoir remarqué le malaise d'Aline. Ils murmurent, mais leurs voix se noient. Tout ce qu'elle entend, ce sont les battements de son propre cœur qui pulse dans ses tempes. Elle voit les bénévoles s'approcher de Guy, l'entourer, le serrer contre lui. Elle a envie de hurler :

« Vous savez ce qu'il a fait ? Vous savez que c'est un criminel ? Il ne mérite pas votre soutien. »

Car elle ne doute pas que, comme elle, il n'a pas ébruité les causes du décès de Nino. Et surtout, qu'il a tu son implication, son meurtre, ses mains sales. Elle détourne la tête, dégoûtée par cette mascarade où le coupable joue les victimes. Constater que Guy reçoit plus de réconfort qu'elle n'en recueille elle-même est insultant. Injuste aussi.

Et puis, une bouffée d'air. Stéphanie, sa cousine préférée, son dernier ancrage. Dès qu'elle arrive, Aline se précipite vers elle, se jette dans ses bras.

Elles ne se sont pas encore vues depuis le jour du drame.

— Aline !

La voix de Stéphanie se brise. Elle la serre fort, très fort, comme si cette étreinte pouvait recoller les morceaux éparpillés d'Aline. Elle pleure, sans honte. Elle ne craint pas d'exposer son chagrin bruyant. Rien à foutre des convenances, de ces règles familiales qui écrasent les émotions sous le poids du non-dit. Stéphanie imagine ce que sa cousine endure. Bien qu'elle n'ait pas d'enfant, elle devine la douleur viscérale, le trou béant laissé par Nino.

— Je ne sais pas comment tu fais.

— Je ne sais pas moi non plus, admet Aline.

Mais une petite voix lui souffle le contraire : si, tu sais pourquoi ! Pour que la justice effectue son travail. Qu'elle soit innocentée et Guy reconnu coupable. Elle a pris conscience à la seconde où elle a vu sa silhouette sortir de sa fourgonnette que c'était sa seule motivation à tenir encore debout.

La famille est au complet. Tous rassemblés en un bloc de tristesse, ils se dirigent vers le salon où se tiendra la cérémonie. La pièce est aménagée avec simplicité. Des chaises en rangées, une estrade où repose le petit cercueil blanc de Nino. Une douce mélodie au piano en fond. Les invités prennent place en silence, le cœur lourd. Aline s'assied au premier rang, aux côtés de Stéphanie et de ses parents.

L'équipe des pompes funèbres a respecté les consignes. La salle est coupée en deux clans, nets et tranchants, comme une plaie ouverte. Rangée de droite, Aline et sa famille. Rangée de gauche, Guy et son entourage. Lui aussi s'est posté sur la première ligne. Aline fixe droit devant elle pour ne pas voir sa silhouette. Un maître de cérémonie s'avance et prend la parole. Il remercie les personnes présentes pour leur soutien, dit quelques mots sur Nino, invite à un moment de recueillement. La musique s'arrête. Seuls les pleurs de Guy déchirent le vide. Aline serre les dents. Puis, après quelques minutes, le maître de cérémonie invite Aline à s'exprimer. Elle s'approche, sort le papier froissé de la poche de son jean. Elle se concentre sur les lignes qui valsent sous ses yeux, puis se lance, d'une voix cassée, fragile comme du verre :

— Nous avons à peine eu le temps de faire connaissance, j'ai à peine eu le temps de te prendre dans mes bras, de t'embrasser, de te parler. J'étais si heureuse de ta venue. Nous avions tant de choses à faire ensemble et tant de choses à nous dire. Je t'ai aimé dès que j'ai su que tu étais dans mon ventre. Nous avons vécu ensemble presque trois mois. J'espère que, là où tu es, tu es apaisé. Je penserai toujours à toi et tu seras toujours présent dans mon cœur. Ta maman qui t'aime.

Sa voix se brise. Les derniers mots lui échappent, broyés par la douleur. Elle retourne s'asseoir, les jambes en coton. Même si elle fait tout pour ne pas regarder du côté de Guy, sa vision périphérique lui permet de l'apercevoir, tête baissée. Comme dans les heures qui ont suivi le décès de Nino, il se lamente, gémit, renifle.

Quand elle revient à sa place, Stéphanie saisit sa main et la presse de toutes ses forces. Le maître de cérémonie reprend la parole, demande si quelqu'un d'autre désire s'exprimer. Puisque personne ne se lève, il poursuit :

— Nous allons maintenant procéder à la crémation. Les proches de Nino qui le souhaitent peuvent lui dire un dernier adieu.

D'un geste, il invite le clan Perrot à se présenter. C'est alors que la chanson de Céline Dion retentit. D'abord doucement.

« Vole, vole, petite aile
Ma douce, mon hirondelle
Va-t'en loin, va-t'en sereine
Qu'ici rien ne te retienne
Rejoins le ciel et l'éther
Laisse-nous, laisse la terre
Quitte, manteau de misère
Change d'univers »

Et puis, Guy éclate. Ses sanglots explosent, bruyants, déchirants, grotesques.

— Mon fils ! Mon bébé ! Tu me manques tellement, mon prince ! Pourquoi ? Pourquoi toi ?

Aline ronge son frein. Pour Nino. Quelques personnes s'approchent du cercueil, défilent. Certains se signent, d'autres étouffent un hoquet. Stéphanie retient la main d'Aline dans la sienne. Un garde-fou nécessaire. Elle s'efforce d'ignorer les jérémiades de Guy.

« Vole, vole, petite sœur
Vole, mon ange, ma douleur
Quitte ton corps et nous laisse
Qu'enfin ta souffrance cesse
Va rejoindre l'autre rive
Celle des fleurs et des rires
Celle que tu voulais tant
Ta vie d'enfant »

Puis la voix de Céline Dion et la musique s'intensifient.

« Vole, vole, mon amour »

La famille d'Aline a regagné sa place. Le maître de cérémonie invite la rangée de gauche à se présenter. Guy se lève et se jette à genoux devant le cercueil. Ses épaules secouées par des sanglots ostensibles, il ne cesse de répéter en boucle « pourquoi ? », « mon prince », « tu me manques ».

« Puisque le nôtre est trop lourd
Puisque rien ne te soulage »

Aline serre si fort ses poings qu'elle fait mal à sa cousine. Chaque mot de Guy ressemble à une gifle, une insulte à la mémoire de leur enfant. La colère bouillonne en elle, un volcan prêt à entrer en éruption. Le chagrin de *l'autre*, son cinéma pathétique, ses déclarations d'amour. Tout lui est insupportable. Le voir jouer ce rôle du père brisé devant cette assemblée relève de la torture.

« Vole à ton dernier voyage
Lâche tes heures épuisées
Vole, tu l'as pas volé
Deviens souffle, sois colombe
Pour t'envoler »

Elle veut hurler, crier sa haine, mais elle se force à avaler sa rage. Pour Nino. Ce jour est à lui. Pas à Guy, pas à ses mensonges, à ses larmes inconvenantes. Aline garde son regard fixé sur ce petit cercueil, si minuscule pour un monde entier perdu. Une boîte blanche pour une histoire bien sombre.

Et puis, une voix claque :

— Tu mérites un Oscar, vraiment ! Tu n'as pas honte d'agir de la sorte ?

C'est Stéphanie. Elle a craqué avant Aline. Contrairement au reste de la famille, elle n'est pas du genre à taire ce qu'elle pense. Elle s'est approchée de lui et lui a parlé crûment, sans crier. Mais suffisamment fort pour couvrir la chanson. Guy relève son visage baigné de larmes vers elle.

— De quoi tu te mêles ? Ce n'est pas ton fils qui est mort !

— Tu es ignoble ! On sait pourquoi il est mort ! Père indigne !

À cet instant, deux des OPJ qui les ont auditionnés interviennent. Aline n'avait pas remarqué leur présence. Ils ordonnent à chacun de reprendre sa place. Sans doute sont-ils venus pour surveiller qu'elle et Guy ne communiquent pas entre eux, et pour recueillir des indices éventuels.

La musique faiblit, la voix de Céline Dion s'éteint doucement, comme une brise qui s'éloigne.

« Vole, vole, petite flamme
Vole, mon ange, mon âme
Quitte ta peau de misère
Va retrouver la lumière »

L'ambiance s'est apaisée grâce à l'intervention rapide des policiers. Le maître de cérémonie invite à quelques dernières minutes de recueillement en silence avant que le cercueil ne soit enlevé.

La salle se vide peu à peu. Dehors, sur le parking, Aline affronte un autre supplice. Les bénévoles s'avancent vers elle, chacun a un petit mot. Un petit mot en faveur de Guy.

— Il t'embrasse, dit l'un.

— Il pense à toi, tu lui manques, confirme Ghislaine.

Outrée, Aline en a la nausée. Comment peut-il imaginer une seule seconde qu'elle envisage encore un avenir avec lui après ce qu'il a fait ?

Le temps de la crémation, Aline et toute sa famille rentrent à la ferme. Béatrice a prévu un déjeuner. Puis, en début d'après-midi, ils se rendent au cimetière. L'urne où reposent les cendres de Nino sera inhumée dans le caveau familial. Aucun membre du côté de Guy ne se présente, et Aline en ressent du soulagement. Elle peut se recueillir en paix devant la plaque qui indique : *À mon ange, parti trop tôt – Nino Cardin-Perrot, 21 septembre 2014*

– *16 décembre 2014.*

16 décembre 2014…

Ce jour restera gravé à tout jamais dans sa mémoire comme une profonde blessure. Une douleur térébrante remplie de « pourquoi ? »

CHAPITRE 26

La nuit tombe tôt, Aline doit se dépêcher. À peine revenue à la ferme, elle grimpe les escaliers à la hâte jusqu'à sa chambre, se déshabille, jette ses vêtements sur le sol, enfile sa tenue d'équitation. Ses gestes sont brusques. Dans le couloir, sa mère l'interpelle, toujours en habits de deuil.

— Tu vas pas monter ton cheval maintenant, tout de même ! Il fait bientôt nuit et seulement sept degrés !

Aline ne réplique pas. Pas le temps. Pas l'envie. Elle répond à un besoin viscéral, un seul, irrépressible : fuir. Galoper. Respirer. S'éloigner de cette atmosphère étouffante. Cette journée a été trop longue et trop éprouvante. Elle prépare rapidement Flint, avec des gestes mécaniques. Cette fois, elle ne lui parle pas. Pas un compliment, pas un souffle. Juste la froideur des outils, le cuir contre ses doigts, le métal du mors. Enfin, elle monte en selle et quitte le pré au pas.

La campagne de Peyre s'étend devant elle. Le paysage est peint dans un dégradé de gris, de blancs et d'ombres. La nature dort sous l'hiver polaire. Les arbres nus se dressent. Là où le soleil ne vient jamais, le sol est durci par le gel, craque sous les sabots de Flint. Aline s'éloigne de la ferme, donne un coup de talons.

— Galope ! lâche-t-elle d'une voix rauque.

N'attendant que ce signal, Flint accélère rapidement sous ses impulsions. Le monde défile. L'air glacé cingle le visage d'Aline, coupe ses joues, balaie d'un revers les larmes qui dévalent. Mais c'est mieux que le reste. Mieux que la douleur sourde dans sa poitrine, mieux que les pensées qui cravachent son cœur.

Elle se rappelle les mots et l'attitude de Guy, le cercueil, l'urne qui repose à présent dans le caveau. Elle se penche en avant. Elle émet un claquement de langue, accompagné d'un « allez ! » pour inciter son cheval à accélérer. Derrière le voile de larmes, la campagne disparaît. Le paysage devient flou, comme une toile délavée. Les haies s'effacent, les collines ondulent en ombres grises, le Viaduc de Millau se trouble. Tout est nébuleux, tout est loin, tout est noir. Flint accélère encore ; il ressent sa fureur. Plus vite. Toujours plus vite. Les croassements des corneilles se mêlent aux claquements de ses sabots.

Soudain, elle s'époumone. Un rugissement de douleur, de rage, qui remonte depuis ses tripes, pulvérise sa poitrine et déchire ses cordes vocales. Personne n'est là pour l'entendre, personne pour la juger. C'est un cri primal. Guttural. Une supplication arrachée aux profondeurs. Un hurlement qui porte toute sa souffrance, sa colère, son désespoir. On l'a mutilée de ce qu'elle avait de plus précieux. *Il* l'a mutilée. Sensible à son état, Flint répond à sa détresse, galope plus vite encore. Ses muscles puissants se tendent sous l'effort.

Aline hurle sans s'arrêter. Son cœur s'est détaché de sa poitrine. Il

dégringole quelque part dans son corps, se cogne contre une côte, comprime ses poumons. Elle a mal. Si mal. Chaque cri arrache un peu de sa douleur, emporte des lambeaux de ce cœur déchiqueté qui ne sait plus où est sa place. Ses larmes cascadent, se mêlent au vent. Le gel la pénètre, mais elle ne s'en soucie pas. Tout ce qui compte, c'est ce galop fou, cette fuite en avant, cette libération brute de ses émotions. La campagne de Peyre est vaste, ses rugissements résonnent autour d'elle, se perdent dans l'immensité. Elle se sent connectée à la terre, au ciel, à tout ce qui l'entoure. Comme si sa douleur faisait partie intégrante de ce paysage hivernal.

Puis, progressivement, ses sanglots s'épuisent. Elle n'a plus de voix. Elle se redresse. À bout de souffle, elle ralentit le rythme de Flint d'un « oooh » à la tonalité descendante. Elle diminue la pression de ses jambes contre les flancs du cheval. Ce dernier se met au trot, puis au pas. Il halète. La course est finie. Aline laisse tomber sa tête sur l'encolure de son ami. Elle se sent vidée, épuisée. Mais aussi un peu plus légère.

CHAPITRE 27

Le lendemain, Aline émerge d'un sommeil troublé, enveloppée d'une torpeur épaisse. Cependant, l'idée de se lever pour faire quelque chose, d'être utile, la réconforte un peu. Dans la salle de bains, son reflet est celui d'une étrangère : yeux gonflés, cernes violacés. Elle entreprend de se composer un visage présentable avec une touche de maquillage.

Dans la cuisine, Béatrice prépare le petit-déjeuner, Serge lit son quotidien. Aline se force à avaler une tasse de café qu'elle trouve insipide. Son estomac noué rend inutile toute autre tentative de manger.

— À ce soir, dit-elle en partant.

En cette veille de Saint-Sylvestre, une grosse journée l'attend. Elle roule jusqu'à l'hypermarché. Elle qui, d'habitude, aimait avoir la radio ou la télévision allumée quand elle était dans sa citadine ou chez elle, a perdu ce réflexe de s'entourer de bruits parasites. Seulement le silence et ses pensées.

Arrivée à destination, elle prend un moment avant de sortir de sa voiture puis se dirige vers les vestiaires. Là, elle croise quelques collègues. L'équipe est nombreuse, et avec les fêtes de fin d'année, il y a des renforts, des nouveaux qu'elle ne connaît pas et qui ne savent rien d'elle. L'effervescence de l'hypermarché contraste avec son état intérieur. Certains la saluent brièvement, d'autres détournent le regard, gênés. Tous ignorent ce qu'elle traverse réellement. Louis l'a prévenue : il a dit à toute l'équipe poissonnerie que Nino était décédé afin que personne ne commette d'impair, sans donner les raisons de cette mort brusque. Elle ne doute pas que l'information se répandra dans tout le magasin tôt ou tard, si ce n'est déjà fait.

Elle échange quelques mots avec Nathalie, une collègue de la boulangerie qui est au courant du drame.

— Comment tu te sens ? demande-t-elle, posant une main empathique sur son bras.

— J'avance. Travailler me fera du bien.

Elle refuse la pitié, les changements d'attitude. Elle ne veut pas être cette « pauvre femme ». Les regards remplis de compassion, les paroles qui dégoulinent d'une fausse chaleur, tout cela la révulse. Nathalie hoche la tête, ne sachant qu'ajouter d'autre. Aline la libère de son malaise en lui tournant le dos pour se mettre en mouvement. Elle enfile sa blouse blanche et son tablier de poissonnière. Elle attache ses cheveux, ajuste son filet, puis se dirige vers l'étal. Ici, au milieu des produits de la pêche, elle retrouve une part de sa vie d'avant. Elle commence par disposer les filets de saumon, de lieu jaune et d'autres variétés de poissons, de manière esthétique. Le froid de la glace se propage à travers ses gants, mais cela ne la dérange pas. Un collègue s'occupe des huîtres et des poissons fumés, tandis qu'une autre se charge des crustacés : langoustes, homards, gambas sauvages. Des mets de fête. Quand Aline en a fini avec les filets, elle s'attelle aux plats du rayon traiteur. Le mouvement

répétitif, l'odeur de la marée, tout cela la ramène à une routine où elle peut se perdre.

Louis arrive, il les salue, puis attire Aline dans l'atelier de préparation. Deux étudiants qui renforcent l'équipe durant les vacances naviguent entre les congélateurs et les réfrigérateurs pour emballer les commandes.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu me le dis, exige son chef de rayon.

Il parle à voix basse pour ne pas être entendu de ses jeunes collègues.

— Si tu veux prendre l'air, si ça ne va pas, tu sors. Tu n'as pas à te justifier. Tu es là en plus, l'équipe peut tourner sans toi.

Touchée, Aline le remercie d'un sourire sincère. Sa sollicitude l'effleure. Elle se sent fragile face à cette attention, même si elle refuse de l'admettre.

— Ça ira. Être ici, c'est ce dont j'ai besoin.

Louis pose sa main sur son épaule, lui sourit. Puis une voix dans le micro annonce l'ouverture du magasin. Aussitôt, les clients affluent. Il y a les pressés, armés d'une liste ; ils foncent vers les étals, déterminés à ne pas perdre une minute. Les indécis, qui se tiennent devant les rayons, hésitent entre de la lotte ou un rôti de bœuf, soupèsent les possibilités. Les connaisseurs, qui discutent avec passion. Les familles, avec des enfants qui courent partout. Les stressés, à la recherche des derniers ingrédients manquants pour leur dîner de fête. Les économes, qui comparent les prix et pistent les meilleures offres. Les joyeux, que toute cette cohue et la longueur des queues aux caisses ne contrarient pas.

Les heures défilent, Aline se perd dans le flux des consommateurs, des commandes et des questions. Cette frénésie l'anesthésie, la soulage du chaos qui règne dans sa tête. Louis, toujours discret, vérifie régulièrement qu'elle tient le coup, dispense un regard encourageant, une tape sur l'épaule.

Le soir, elle s'effondre dans son lit. La fatigue la gagne et lui permet de sombrer rapidement dans le sommeil. La journée du 31 est chargée et ne laisse pas le temps à ses pensées de divaguer. Elle termine vers 17 h et se rend chez Stéphanie qui l'a invitée. Ses affaires sont dans sa voiture, elle se douche et se change chez sa cousine. C'est en tête-à-tête qu'elles terminent 2014, avec des rillettes de thon et du vin blanc. Ce soir, Aline n'a pas eu la force de rester avec ses parents.

— Je te souhaite d'être innocentée dans cette affaire et, surtout, que la culpabilité de Guy soit reconnue, dit Stéphanie en levant son verre.

— J'espère. Je ne vis que pour ça.

— Tu penses qu'il avouera ?

Aline secoue tristement la tête.

— Je n'en sais rien. Avec ce drame, j'ai découvert un côté de sa personnalité que j'ignorais totalement.

Stéphanie avale une lichette de vin blanc, tartine les rillettes qu'Aline a apportées.

— D'après toi, qu'est-ce qui s'est passé ?

Une grosse boule d'angoisse noue la gorge d'Aline et l'empêche de répondre. Mille fois elle s'est posé cette question. Avec toujours ce même constat. Elle n'en sait rien. Devant son mal-être, sa cousine s'excuse.

— Pardon, je ne devrais pas raviver tous ces mauvais souvenirs. On est là pour passer une bonne soirée.

Aline, qui s'est mise à pleurer, lui répond entre deux sanglots.

— Non, c'est bien que tu m'en parles. C'est bien que ça ne soit pas tabou au moins pour une personne. Mes parents font comme s'il n'avait pas existé, comme si ma douleur n'existait pas non plus. Quant à Delphine, on dirait qu'elle me croit coupable.

— Ta sœur est une conne, il n'y a qu'elle qui ne le sait pas !

Un rire émerge entre les larmes.

— Merci, Stéphanie. Mais c'est si difficile… Pour l'instant, je n'arrive pas à prononcer le prénom de mon fils sans m'effondrer. Je suis désolée.

— Non, non, ne t'excuse surtout pas.

Stéphanie est venue s'asseoir à côté d'elle sur le canapé et entoure ses épaules.

— Jamais tu ne dois t'excuser d'être malheureuse à cause de la mort de ton bébé. Jamais tu ne dois cacher ta peine. Je sais bien qu'on nous a éduquées comme ça, mais toi et moi, on est la nouvelle génération. Et on doit faire entendre notre voix. Je serai là, avec toi, pour ce combat. Si tu ne peux pas compter sur les autres, tu peux compter sur moi.

Et elle dépose un baiser sonore sur la joue d'Aline qui s'efforce de sourire derrière son voile de larmes.

CHAPITRE 28

Le Premier de l'an est passé, l'hypermarché retrouve son rythme habituel. Les allées sont plus calmes, les décorations ont disparu, les clients sont moins souriants. Dans l'atelier de préparation, Aline nettoie les couteaux et les planches de découpe lorsque, à travers le hublot, elle aperçoit monsieur Henri. C'est un fidèle. Dix ans qu'Aline travaille pour cette enseigne, dix ans que, tous les mardis, elle lui sert des truites, et tous les vendredis, des crevettes. Monsieur Henri l'a vue et lui envoie un signe. Elle se sèche les mains et pousse la porte battante pour rejoindre le rayon où sa collègue est en train d'emballer les crustacés.

— Aline, te revoilà ! clame-t-il joyeusement.

— Bonne année, monsieur Henri.

— Bah alors, tu restes derrière ton comptoir ? C'est la nouvelle année, tout de même, fais-moi la bise !

Au bout de dix ans, des liens se sont créés avec certains clients. Ils ont pris l'habitude de s'embrasser pour leur anniversaire et pour se présenter les vœux. Aline le rejoint devant l'étal. Après lui avoir claqué trois bises sonores, il pose une main sur son épaule avec une douceur singulière.

— Je suis désolé, murmure-t-il.

Un signal d'alarme s'allume dans le cerveau de la jeune femme.

— Désolé de quoi ?

— Je suis au courant pour ton bébé.

Aline se fige, son visage se durcit instantanément.

— Qu'est-ce que vous savez ?

Il montre du doigt une zone à quelques mètres de là.

— J'ai entendu tes collègues en parler en passant devant elles. Elles ne sont pas très discrètes…

Un feu brûle dans les yeux d'Aline. La colère monte. Incapable de se contrôler, elle tourne les talons et marche d'un pas décidé vers les deux femmes qui remplissent les congélateurs tout en papotant. Elle les hèle avant de parvenir à leur hauteur.

— Nathalie ! Sylvie !

Les deux employées se retournent, déconcertées par l'agressivité de son ton.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il t'arrive ? s'étonne Nathalie.

— Qu'est-ce que vous avez raconté sur moi ? lâche-t-elle entre ses dents serrées, le souffle court.

— Mais rien, de quoi tu parles ?

— Ça ne vous gêne pas de discuter de la vie des autres devant tout le monde ? Vous n'avez aucun respect !

Attirés par l'esclandre, les clients alentour ralentissent. Certains s'arrêtent même, impatients de connaître la suite. Mal à l'aise, Sylvie tente de

s'expliquer.

— On parlait entre nous, on ne pensait pas que…

Aline les coupe net.

— Vous ne pensiez pas ? Vous ne pensiez pas qu'on pourrait vous entendre et que ça pourrait me blesser ? Que ma vie privée doit justement rester privée ?

Nathalie pose une main sur son épaule.

— Je suis vraiment désolée. On ne voulait pas…

Le contact de cette main, ce geste qu'elle aurait pu accepter hier encore, devient insupportable. Flamboyante de colère, elle la repousse virulemment.

— Ne me touche pas ! Mon fils est mort. Voilà ce qui s'est passé ! Il n'y a rien d'autre à savoir !

Elle tourne les talons et s'éloigne. Les larmes brouillent sa vue. Les clients et les collègues l'observent, une curiosité malsaine dont elle se moque. Tout ce qu'elle veut, c'est fuir, trouver un endroit où elle pourra laisser libre cours à sa douleur. Elle se réfugie dans un coin de la réserve. Là, loin des yeux, loin des murmures, elle laisse tomber son dos contre un mur. Ses jambes cèdent sous le poids de l'émotion, et elle glisse au sol dans un cri silencieux. Elle se mord le poing pour se contenir.

Depuis la mort de Nino, depuis les obsèques, Aline n'est plus la même. Autrefois, elle aurait encaissé, elle aurait pris sur elle. Mais quelque chose s'est fracturé en elle. Elle ne sait plus comment gérer ses émotions qui la consument. Tout l'agace, tout la blesse. Chaque mot, chaque geste, chaque regard. Auparavant, c'était certes une grande gueule, mais elle était aussi généreuse, joyeuse, indulgente, sociable. Maintenant, elle n'est plus que la grande gueule soumise à ses crises de nerfs et à ses émois indomptables. Peu lui importe d'être délicate, polie ou respectueuse ; elle ne filtre plus. La souffrance qui la ronge et l'injustice de sa situation ont pris le pas sur la bienséance. Et cette sensation d'être jugée, observée, épiée. Elle a l'impression que tout le monde sait. Que chacun murmure derrière son dos. Est-ce que ses collègues la soupçonnent d'être coupable de cette tragédie ? Comment pourraient-ils comprendre ce qu'elle-même ne parvient pas à admettre ? Elle se questionne sans cesse. Est-elle responsable, d'une manière ou d'une autre ? Aurait-elle pu sauver son fils ?

À la fin de son service, Aline se rend à son appartement, perturbée par cette journée. Son ventre serré par une ceinture de fer, elle rassemble rapidement les affaires de Guy. Elle les jette dans des sacs poubelle sans ménagement, sans les trier. Le plus vite possible, le dégoût au bord des lèvres. Toucher ces objets qui suintent son odeur, son passé, son imposture la rebute. À mesure qu'elle remplit les sacs, le bruit des vêtements, des CD, des outils qui s'entassent lui donne l'impression d'enfouir une partie d'elle-même dans un tombeau noir et gluant. Ils se dressent comme des gueules voraces, engloutissant tout ce qui lui rappelle cette relation qu'elle essaie de laisser

derrière elle.

Quand elle a terminé sa tâche, elle prend la direction du domicile de son ex-belle-mère. Elle sonne. En attendant qu'Évelyne la rejoigne, elle jette les sacs sur le trottoir. De vulgaires déchets tout juste bons pour le camion à ordures ménagères. Le portillon grince et s'ouvre sur un visage aussi lugubre que la nuit elle-même. Aline s'en moque. Elle déteste Évelyne pour avoir enfanté un criminel.

— Bonsoir. Tiens, tout ça est à toi.

Évelyne lui remet un sac de sport qu'Aline n'a jamais vu. Il est rouge – sa couleur préférée – avec trois étoiles argentées.

— Guy m'a demandé de te dire qu'il t'aimait toujours, que tu lui manquais terriblement.

Aline serre les mâchoires. Une bouffée de chaleur irradie dans sa poitrine.

— Eh bien, pas moi. Je ne veux plus jamais le voir.

La mère de Guy continue, ignorant le ton acide de son ex-belle-fille.

— Il n'est pas un monstre, contrairement à ce que tu as l'air de croire. Il t'aime, et il souffre aussi. Tu dois comprendre que…

— Comprendre quoi ? s'emporte Aline. Que je dois pardonner ? Que tout ça n'est qu'un malentendu ? Mon fils est mort ! MORT. *Votre petit-fils*. À cause de *votre fils* ! Il vous l'a dit, que Nino était mort par sa faute ? Ça ne vous dérange pas de savoir ça ?

Soufflée, Évelyne recule d'un pas. Mais elle continue à défendre l'indéfendable.

— Non, tu te trompes. Guy n'y est pour rien. Il n'a jamais fait le moindre mal à Nino. Vous avez perdu votre enfant tous les deux, il est aussi malheureux que toi de la situation. Jamais il ne l'aurait maltraité. Jamais. Tu n'as pas le droit de l'accuser ainsi.

Aline prend le sac de sport et tourne les talons. Elle démarre en trombe, perturbée par la dernière phrase d'Évelyne. Elle a beau se torturer les méninges, pour l'instant, elle n'a trouvé aucun élément pouvant incriminer son ex-conjoint. Pourtant, la juge est formelle : Nino est décédé à la suite de violences. En dehors de Guy, toutes les personnes qui ont approché Nino l'ont fait en sa présence. Si quelqu'un avait secoué son enfant sous ses yeux, elle l'aurait vu, tout de même ! Elle s'arrête au feu rouge, encore bouleversée. Repasse en boucle les mots d'Évelyne. Redémarre. Guy ment. Même si elle ne connaissait pas de lui cette face sombre – l'agressivité dont il a fait preuve avec les OPJ, ses mensonges –, malgré ses sanglots de père éploré, il ment. Avec aplomb, de surcroît. Elle ne voit pas d'autre option.

De retour à la ferme, elle monte dans sa chambre, pose le sac sur le lit et commence à le vider. Sur la pile de livres, elle trouve un Post-it. Elle reconnaît l'écriture de *l'autre*. *Ma fleur des champs, je ne sais comment te dire à quel point tu me manques. Je t'aime plus que tout au monde. Chaque jour sans toi est un enfer. Ton amoureux.*

Un enfer, oui. À cause de lui, justement.

Elle en déniche un second coincé entre les CD : *Je ferai tout pour te retrouver. Sans toi, ma vie n'a plus de sens. Je t'aime éternellement. Ton Guy.* Comment ose-t-il écrire ces déclarations après tout ce qui s'est passé ? Son audace la sidère. Elle renverse le contenu du sac sur le lit, étale les affaires et s'empare de tous les mots doux qu'elle trouve, sans les lire. Elle les froisse et file aux toilettes. Elle les jette dans la cuvette, tire la chasse et s'assure qu'ils ont bien tous été engloutis en direction des égouts. La meilleure place pour eux.

Quant au sac de sport, elle reconnaît immédiatement le style de Guy. Il a dû l'acheter spécialement pour elle, pensant que ce geste pourrait l'amadouer. Mais ce « cadeau », qu'il ait coûté une fortune ou non, n'a aucune valeur à ses yeux. Tout ce qui vient de lui la répugne désormais. Elle sort en trombe, le sac à la main, et marche d'un pas déterminé dans la nuit jusqu'au bout du chemin. Elle a oublié d'enfiler un manteau, pourtant, elle ne prête aucune attention à la température. Sa colère est bien plus ardente que la froidure hivernale qui rampe sur ses bras nus. Arrivée au container à ordures, elle balance le sac avec une violence qui trahit ses sentiments.

— Va te faire foutre, salopard ! crache-t-elle.

Le sac retombe dans l'obscurité du container. Le couvercle claque. Les mots d'amour de Guy, ses tentatives de réconciliation la répugnent. Ils ont le goût de la merde.

CHAPITRE 29

— Dis-moi que ce n'est pas toi, Aline. Dis-moi que tu n'as pas fait ça ! C'est inconcevable pour moi.

Vêtue de sa tenue de major de gendarmerie, Éléonore fixe Aline sans ciller.

— Je te jure que je n'y suis pour rien. Jamais je n'aurais fait de mal à mon bébé.

La chef de brigade la scrute comme si elle sondait son âme, jaugeait le degré de véracité de ses propos. Devant son hésitation, Aline insiste.

— Il faut que tu me croies, Éléonore. Je n'y suis pour rien.

— J'espère que c'est vrai.

— Mais c'est vrai !

Aline est lasse de devoir se justifier en permanence. Elle n'a pas ébruité l'affaire. Si son interlocuteur sait qu'elle a eu un bébé et prend des nouvelles, elle dit qu'il est décédé. Sans fournir d'explications et en détournant rapidement la discussion. Si, malgré ça, la personne cherche à comprendre ce qu'il s'est passé, elle ne s'attarde pas, répond qu'elle l'ignore. Mort subite du nourrisson. Fin de la conversation. Elle ne veut ni de leurs soupçons ni de leurs jugements. Avec Éléonore, pas le choix. Elle est responsable de la brigade de gendarmerie où Aline pointe toutes les semaines. Elle a décidé de le faire le lundi matin, ainsi elle en est débarrassée. Jusqu'à présent, elles ne s'étaient pas croisées, bien que la brigade compte assez peu de personnel. Maintenant, c'est fait, et Aline en ressent un certain soulagement. Dès lors, le sujet sera clos entre elles. Pourtant, la major semble hésiter.

— J'ai aidé ma mère à veiller sur tes gamins, tu ne peux pas douter de moi.

Béatrice a gardé les deux enfants d'Éléonore. La militaire connaît bien Aline qu'elle croisait à la ferme et qui jouait avec ses enfants, comme elle l'a toujours fait avec tous ceux qui ont été confiés à Béatrice. Ainsi, les soupçons d'Éléonore blessent Aline, d'autant plus en raison de sa profession.

— Ne me fais pas ça, dit-elle d'une voix chevrotante. Je n'en peux plus de la méfiance des uns et des autres. Comme si porter le deuil de mon bébé ne pesait pas assez lourd…

Éléonore soupire.

— Bien. De toute façon, ce n'est pas à moi de trancher. Reste ici, je vais chercher un collègue, je ne peux pas m'occuper de toi puisqu'on se connaît à titre privé.

La chef de brigade hésite puis se permet un conseil avant de s'éloigner en direction des bureaux :

— Prends soin de toi. C'est le genre d'affaire qui pèse lourd dans une vie. Et qui peut faire beaucoup de dégâts…

— Je crois que je m'en suis rendu compte, murmure Aline dans son dos.

Un jeune gendarme arrive, lui présente le registre qu'elle signe.

— C'est bon pour cette semaine, dit-il en récupérant le stylo.

Aline le salue et sort, déjà épuisée psychologiquement après ce bref échange. Jamais elle n'aurait imaginé qu'Éléonore puisse douter d'elle. Ce n'est qu'une blessure de plus parmi tant d'autres.

Elle grimpe dans sa voiture, les mains crispées sur le volant. Direction le cimetière. Voilà une semaine, déjà, qu'elle a regardé Nino disparaître dans ce caveau, et pourtant, c'est comme si chaque seconde sans lui durait une éternité. Trois semaines, presque jour pour jour, qu'il a fermé les yeux pour l'éternité. Le silence des lieux est troublé par le seul crissement de ses pas sur le gravier. Un lundi matin à 10 h, il n'y a personne d'autre qu'elle et les corneilles.

Arrivée devant la stèle, elle s'arrête. Son cœur, lui, est une plaie béante. Elle prend un moment pour rassembler ses pensées. Elle s'accroupit et pose une main sur la pierre. Une larme solitaire roule sur sa joue, échoue sur son menton.

— Mon ange…

Sa voix est fissurée par la tristesse. Les mots lui échappent comme des soupirs, fragiles et éphémères.

— Ça fait trois semaines… que tu n'es plus là… et je ne comprends toujours pas pourquoi.

Les souvenirs affluent, des images de Nino, ses sourires qui commençaient à poindre sur ses lèvres de manière volontaire, ses gazouillis joyeux, ses petites mains serrant son doigt avec une force étonnante. Le vide qu'il a laissé. Un gouffre qui menace de l'avaler.

— Nino, j'ai besoin de savoir, dit-elle en regardant fixement la tombe. Que s'est-il passé ce jour-là ? Qu'a fait… ?

Sa phrase reste en suspens. Impossible de prononcer les mots *ton papa*. Ils demeurent coincés, quelque part, entre sa poitrine et sa bouche.

— Il faut que tu m'aides, tu comprends ? Raconte-moi, mon ange, raconte-moi tout.

Elle s'assied sur le sol, enserre ses genoux de ses bras. Elle attend. Quoi ? Elle ne sait pas, mais elle patiente. Une réponse, un signe, quelque chose. Ses iris vagabondent entre les fleurs qui ont gelé, la plaque et la photo de Nino. Le temps file, sans qu'elle s'en soucie. Aujourd'hui, elle ne travaille pas. Et c'est la première fois qu'elle trouve la force de rendre visite à son fils. Elle ferme les paupières et imagine le visage de Nino, ses grands yeux curieux et son sourire édenté. L'image est si vive qu'elle pourrait presque le toucher, presque sentir la chaleur de son petit corps qu'elle adorait *bisouiller*.

— J'ai besoin de ta force pour continuer. Je ne sais pas comment avancer sans toi. J'ai des idées noires.

Elle marque une pause, puis se risque à articuler à voix haute ce qui la ronge à l'intérieur.

— Parfois, je me demande si ce ne serait pas plus facile de tout arrêter, de te rejoindre.

Elle n'a jamais osé le dire tout haut. Pas à Stéphanie, pas même à Flint. Mais là, face à cette tombe, elle ne peut plus se cacher. Les ténèbres en elle sont trop grandes, trop puissantes.

— Je sais que c'est terrible… Je suis désolée, mon ange… Mais la vie sans toi… n'a plus de sens.

Le vent du nord siffle dans les branches des arbres, faisant danser leurs ombres autour d'elle. Le ciel, lourd, gris, menace de s'effondrer sur ses épaules déjà courbées sous le poids du chagrin. Elle n'a jamais été aussi vulnérable, aussi brisée.

— Donne-moi la force, Nino. Aide-moi. Je t'en supplie. Aide-moi à continuer.

Les mots se perdent dans le silence du cimetière, comme une prière désespérée, une supplique lancée à un ciel indifférent. Elle parle à Nino comme s'il pouvait l'entendre, comme s'il pouvait répondre. Elle croit de tout son être que, d'une manière ou d'une autre, il est là. Qu'il l'écoute. Qu'il lui enverra un signe.

Des pas résonnent dans l'allée derrière elle. Son cœur s'emballe, pris dans un étau de peur. Et si c'était *l'autre* ? Son souffle s'accélère, elle se retourne brusquement. Non. Ce n'est qu'une inconnue. Une silhouette, floue, qui passe à côté d'elle, chuchotant un « bonjour » qui se perd dans le vent. Aline ne répond que par un signe de tête, le cœur martelant encore.

— Je vais te laisser. Mais je reviendrai. Souvent. Et je vais me battre pour toi, je te le promets.

La seule ancre qui la retient c'est cet engagement : découvrir la vérité, rendre justice à son fils. Elle caresse une dernière fois la tombe avant de partir. Elle espère que Nino peut la sentir, entendre ses paroles.

CHAPITRE 30

Fin janvier

Tous les matins, c'est le même combat. Aline lutte, accrochée aux lambeaux de sommeil qui tentent de la retenir sous la couette. Une bataille sourde, étouffante, entre son corps engourdi et cette voix, douce, sournoise, qui lui murmure qu'elle a le droit de demeurer là. De s'abandonner à la chaleur, à l'oubli. « Reste. Encore cinq minutes. Ou peut-être cinq heures. » Elle voudrait céder. Mais chaque jour, elle refoule cette envie insidieuse, s'arrachant à son lit comme on s'extirpe d'un marécage. C'est elle-même, après tout, qui a pris cette décision d'écourter son congé maternité. Pour ça, justement. Pour éviter de sombrer.

Sous la douche, l'eau brûlante cascade sur son corps, brouille la frontière entre ses larmes et les gouttes. Les pleurs sont là, une marée incessante dès qu'elle est seule. Dans cette bulle humide, loin des regards, elle expulse sa tristesse. Puis elle se sèche, se maquille un peu. Ensuite, elle plaque un joli sourire sur son visage qu'elle essaie de faire tenir le plus longtemps possible au supermarché. Et, chaque soir, ce sourire factice s'effondre enfin, une fois qu'elle se réfugie dans sa voiture, sur le chemin du retour. Avant de recomposer ce masque en poussant la porte de la ferme. Ça ne suffit pas à refouler ses crises de nerfs qui débarquent par surprise. Ça ne suffit pas à lui faire croire qu'elle est heureuse. Mais ça évite qu'on lui pose trop de questions.

Comme tous les lundis matin, Aline fait un détour par la gendarmerie pour pointer avant de démarrer sa journée de travail. Puis elle se dirige vers les vestiaires, enfile sa tenue professionnelle, rejoint ses collègues de la poissonnerie. Une routine rassurante qui la garde à flot. Dès qu'elle arrive, elle le voit. Thomas. Un bénévole du Secours populaire qui patiente devant le stand. Un mauvais pressentiment la saisit. Elle a croisé cet homme en compagnie de Guy à plusieurs reprises, il a participé à la fête donnée à l'association en l'honneur de Nino. Il a assisté à ses obsèques. Elle est certaine qu'il ne vient pas pour acheter du poisson. Il semble hésitant, mal à l'aise, ce qui ne fait qu'augmenter son angoisse.

— Bonjour, Aline. J'espère que vous allez bien.

Elle hoche la tête sans répondre, le regard méfiant. Elle essaie de deviner la raison de cette visite. Elle n'a pas besoin d'attendre longtemps.

— Je suis ici pour… pour parler de Guy, continue Thomas, presque à voix basse.

À ces mots, le cœur d'Aline s'emballe. Elle sent la panique monter en elle. Guy. Depuis qu'elle l'a entendu hurler sur les policiers, qu'elle a compris qu'il a tué Nino, elle en a peur. Un sentiment irrationnel, peut-être. Mais réel. Elle se sait en sécurité, en théorie. Pourtant, à l'idée qu'il puisse être là, à

proximité, elle tremble.

— Il est avec moi, quelques rayons plus loin. Il souhaite vous parler.

— Non, murmure Aline, la voix étranglée par la crainte. Il n'a pas le droit d'être ici. Il ne doit pas s'approcher de moi.

— Je comprends, répond Thomas, visiblement désemparé. Il voulait juste vous dire qu'il était désolé, qu'il vous aimait toujours, que vous faisiez erreur à son sujet.

Aline recule d'un pas, s'appuie contre le plan de travail derrière elle, lutte pour contrôler sa respiration. Affolée, elle regarde autour d'elle. Le vendredi précédent, déjà, elle est certaine qu'il l'a suivie. La fourgonnette. Elle l'a vue. Une ombre menaçante, surgissant au détour d'une rue, rôdant, la traquant. Elle a foncé jusqu'au commissariat, terrorisée. Il a continué sa route. Mais était-ce vraiment une coïncidence ? Non, elle ne pouvait y croire. Elle a patienté cinq bonnes minutes au volant, le cœur affolé, avant de reprendre son chemin.

— Dites-lui de partir. Il enfreint la loi en venant ici. S'il recommence, je préviens la police !

— Aline ? Tout va bien ?

Louis, qui vient saluer l'équipe, a relevé sa pâleur et sa panique.

— Il est là, dit-elle dans un souffle. Avec ce monsieur.

Elle désigne Thomas du menton.

— Va derrière, je m'en occupe.

Aline s'échappe par la porte battante. Elle court jusqu'à la réserve où elle aborde le premier collègue qu'elle croise.

— Steph ! Tu finis à quelle heure ?

— 17 h, pourquoi ?

— On peut sortir du magasin ensemble ?

Stéphane fronce les sourcils.

— Euh… oui…

— Merci, tu me sauves.

Son service prend fin à 16 h, mais elle préfère attendre une heure dans la salle de pause, plutôt que se risquer à quitter seule l'hypermarché.

À l'heure dite, elle patiente devant l'entrée du personnel. Dès que Stéphane arrive, elle lui emboîte le pas. Aussitôt à l'extérieur, elle se concentre sur les voitures garées.

— Tu as passé une bonne journée ?

— Hein ?

Occupée à observer par-delà le parking réservé aux employés, elle n'a pas écouté son collègue.

— Quelque chose ne va pas ?

Elle cherche la silhouette familière de la fourgonnette. Lorsqu'elle l'aperçoit enfin, elle arrête net sa marche.

— Il est là, murmure-t-elle.

Stéphane suit son regard, le visage perplexe.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Aline se contente de secouer la tête. Incapable d'avancer. Une boule de panique se forme dans sa gorge. Guy est-il à l'intérieur ? Que cherche-t-il, à la fin ? Elle doute que ses intentions soient seulement liées à ses soi-disant sentiments d'amour éternel. Elle est persuadée qu'il espère l'intimider pour l'empêcher de parler à la juge.

— Écoute, je… je veux juste rentrer, dit-elle, la voix tremblante. Accompagne-moi jusqu'à ma voiture.

Elle se dirige vers sa citadine presque en courant. Stéphane la suit, lui jette un coup d'œil, inquiet devant son agitation, mais il ne sait pas quoi dire.

— T'es sûre que ça va ?

— Oui, oui, merci.

Les mains d'Aline tremblent tellement qu'elle ne parvient pas à déverrouiller la serrure.

— Donne, je vais le faire, affirme Stéphane en lui prenant la clé.

Il ouvre la portière, rend le trousseau à Aline qui s'est installée derrière le volant.

— Tu peux conduire, tu en es sûre ?

— Certaine. Merci.

À moitié rassuré, il referme la portière et la regarde s'éloigner. Aline quitte le parking, le cœur encore battant, le souffle court. Quand elle passe devant la fourgonnette, elle ne peut s'empêcher d'en scruter l'intérieur. Guy est-il revenu tenter sa chance après l'échec de ce matin ? Ça l'étonnerait, ça n'a pas de sens. Louis lui a affirmé qu'il avait parlé avec lui et lui avait interdit de remettre les pieds dans le magasin sous peine de prévenir la police. La seule idée qui vient à l'esprit d'Aline est qu'il l'a volontairement laissé ici. Pour exercer une forme de pression. Et ça fonctionne !

Elle s'engage sur la route et s'assure que Guy ne la suit pas. Sans l'avoir vraiment choisi, elle se retrouve devant le commissariat. Moteur allumé, elle hésite. Est-ce qu'ils la croiront ? Est-ce que cela changera quelque chose ? Après réflexion, elle se décide. Elle n'a rien à se reprocher. Elle sonne à la porte, puis avance d'un pas décidé vers le guichet.

— Je voudrais parler aux OPJ Pujol ou Mazet.

La gardienne de la paix la fait patienter. Quelques instants plus tard, Pujol apparaît dans le couloir.

— Madame Perrot, qu'est-ce qui se passe ?

Elle le suit dans un bureau, où Mazet est absorbée par ses dossiers. Se retrouver dans cette pièce lui rappelle de *très* mauvais souvenirs. Comment sa vie a-t-elle pu connaître un tel cataclysme ? Elle, la citoyenne ordinaire. La femme banale, comme on en croise des millions tous les jours dans les rues de France. Elle se revoit, téléphone collé à l'oreille, en train de parler avec Marie qui insiste pour qu'elle l'accompagne à cette soirée. Cette fameuse soirée où sa route a rencontré celle de Guy. Si seulement elle avait eu la capacité de deviner l'avenir, de prévoir les répercussions de ce choix… Les hasards de la

vie entrecroisent les destins avec une légèreté déconcertante. Alors que derrière chaque sourire, chaque poignée de main se cachent des abysses de conséquences. Aucune décision n'est anodine. Tout en contemplant son reflet dans la fenêtre du bureau, Aline se perd dans ses réflexions moroses. Que serait son existence, aujourd'hui, si elle n'était pas sortie, ce soir-là ? Elle doit admettre qu'elle ne regrette en aucun cas la naissance de Nino. Certainement pas ! Mais tout le reste, tout ce gâchis incommensurable qui a suivi…

À quoi bon mettre entre ses mains une dose d'amour aussi dense, aussi précieuse pour la lui retirer avec une violence inouïe à peine trois mois plus tard ? Quel sens cela a-t-il ? Elle voudrait bien que le plus grand philosophe du monde ou un sage asiatique éclaircisse tout cela. Car elle, elle ne le sait pas et ne le comprend pas.

— Madame Perrot ?

— Pardon… je réfléchissais.

Pujol lui fait signe de s'asseoir. Aline explique que Guy l'a suivie vendredi soir, même si elle ne peut affirmer que c'était volontaire. Puis elle narre la visite de Thomas, ce matin, avec la présence de Guy dans l'hypermarché. Enfin, elle mentionne la fourgonnette stationnée sur le parking de l'enseigne. Pujol se racle la gorge.

— Effectivement, vous n'avez pas le droit de communiquer de quelque façon que ce soit, ni de vous approcher l'un de l'autre. Si ce que vous dites est vrai, cela constitue une violation de son contrôle judiciaire.

— Mais c'est vrai !

La patience d'Aline s'étiole.

— Dans cette histoire, depuis le début, il n'y en a qu'un qui ment. Et ce n'est pas moi. Vous devez me croire. Que pouvez-vous faire ?

— Déjà, vous devez déposer une main courante. Ensuite, nous le convoquerons et, si nécessaire, la juge prendra des mesures.

— Comme quoi ?

— Une amende ou l'augmentation des restrictions de son contrôle judiciaire.

Aline soupire. C'est tout ?

— D'accord, je vous remercie.

Lorsqu'il a terminé d'enregistrer sa main courante, Pujol annonce :

— Autre chose, nous devons nous rendre à votre appartement, pour récupérer des objets ayant appartenu à Nino dans le cadre de l'instruction. On allait justement vous appeler.

— Vous… vous voulez aller chez moi pour prendre des affaires de Nino ?

— Oui. Si cela vous convient, nous pourrions y aller dès maintenant, puisque vous êtes là.

— Maintenant ?

— Exactement. Pourquoi ? Ça pose un problème ?

Aline serre plus fort son sac à main contre elle. Elle pourrait prétexter qu'elle n'a pas les clés.

— Non, c'est bon, s'entend-elle répondre.

La perspective de retourner chez elle sans s'y être préparée, de fouiller parmi les souvenirs de son fils, l'angoisse.

Sur place, elle rassemble ce qui lui est demandé : bavoir, pyjama, transat, biberon. Les policiers les emballent au fur et à mesure. Voir les affaires de Nino mises sous scellés est un choc.

— Est-ce que ça va ? s'enquiert Mazet qui relève son trouble.

— Je vais bien, ment-elle.

Lorsque les enquêteurs ont terminé, Aline reste dans son appartement. Pour l'instant, elle n'est pas certaine de pouvoir y vivre. Mais cela fait un mois et demi qu'elle habite chez ses parents. Cette colocation lui pèse plus qu'elle ne la réconforte. Heureusement qu'elle a Flint. Et le cimetière. Elle s'y rend régulièrement, quand elle en éprouve le besoin. Elle parle à Nino, et ça lui fait un bien fou. D'ici, c'est seulement à quelques minutes à pied. Dès qu'elle ne craindra plus l'ombre de Guy, elle pourra revenir s'installer chez elle. Retrouver ses repères. Sans Nino. Aussitôt, elle prend une décision : elle va faire changer la serrure de son appartement. Et ce, dès demain ; ça l'aidera à se sentir en sécurité.

CHAPITRE 31

Mi-février 2015

Après lui avoir posé les mêmes questions que par le passé : « est-ce que c'est vous ? », « est-ce que vous avez vu monsieur Cardin secouer votre bébé ? », « comment ça se passait à la maison ? », la juge Guitard assène :

— J'ai reçu monsieur Cardin. Il maintient ses propos, il n'a pas secoué votre fils. Par conséquent, il affirme que ça ne peut être que vous.

Voilà trois jours qu'Aline a réemménagé dans son appartement. À chaque lever et à chaque coucher, des vagues d'émotion, des marées de souvenirs la traversent. Dès qu'elle ne travaille pas, elle déambule de pièce en pièce, fouille sa mémoire comme on ratisse des archives poussiéreuses, cherche des fragments, des bribes, un geste, une ombre. Quelque chose, n'importe quoi. Une réminiscence égarée qui pourrait expliquer l'inexplicable.

Elle se pose la question qui lui ronge l'esprit, une question sournoise, vicieuse : se pourrait-il qu'elle agisse comme sa propre mère ? Qu'elle ait refusé de voir l'évidence ? Qu'elle ait sacrifié la vérité sur l'autel de la paix apparente ? Béatrice, cette femme aveugle, défaillante, qui a laissé son propre père abuser d'elle et de ses cousines. Ce silence qui criait plus fort que les mots. Ce silence complice pour un apaisement de surface. Le non-dit avait protégé une tranquillité illusoire. Béatrice avait choisi de ne pas voir, de ne pas entendre. Fermeture des yeux, ouverture à l'horreur. Peut-être qu'Aline avait fait pareil ? Peut-être qu'elle aussi avait préféré le confort du mensonge à l'écrasante réalité ? La nature humaine est souvent encline à fuir ce qui est douloureux. L'instinct de survie ne se limite pas à des menaces physiques ; il s'étend aux intimidations émotionnelles et psychologiques. Reconnaître une vérité insupportable demande une force et un courage que tout le monde n'a pas.

Et pourtant, chaque fois que cette idée l'effleure, Aline se révolte. Non, elle n'est pas comme ça. Pas elle. Elle n'est pas déloyale, elle n'est pas faible. Elle en a suffisamment souffert pour ne pas sombrer dans un schéma de mère peu fiable. Elle est convaincue que si elle avait surpris le moindre geste déplacé de Guy envers Nino, elle aurait réagi. Sur-le-champ. Aujourd'hui, c'est vrai, penser à lui suscite en elle une tempête de panique. Même si, quand elle prend le temps d'y réfléchir, cette frayeur lui paraît peu rationnelle. Il ne s'est jamais montré violent à son égard, ni physiquement ni verbalement. Mais à présent, la donne a changé. Il peut tuer. Et elle le sait.

L'instruction est toujours en cours. Les recoins de son appartement recèlent des fragments de vérité camouflés qu'elle désire farouchement déterrer. Son avocat lui a demandé de tout noter pour la prochaine audition. Par conséquent, elle s'acharne à fouiller sa mémoire pour se présenter devant la magistrate avec des éléments tangibles. C'est dans la chambre de Nino, refuge et

tombeau, qu'elle passe le plus de temps. Pour se ressourcer. Pour essayer de comprendre ce qui a été fatal à son ange. Les murs sont peints d'un bleu doux, ornés de quelques illustrations d'animaux souriants. C'est Guy qui l'avait aménagée. Ce sont les mêmes mains qui ont créé puis détruit. Quand elle repense à l'impatience avec laquelle il attendait « son prince » ! Tout ça pour le broyer comme il l'a fait ensuite… Incompréhensible. Inconcevable. À cette époque, rien dans l'attitude de son conjoint ne pouvait laisser présager le drame à venir.

Elle s'assied, toujours au même endroit, contre la commode, sous la table à langer. Ses yeux fixent le petit lit vide. Inlassablement, elle lui pose les questions identiques qu'elle répète au cimetière. Ne rien avoir décelé la ronge.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? Pourquoi n'ai-je rien vu ? Comment ai-je pu laisser faire ça ? »

Elle se remémore des moments où elle s'absentait, rarement, pour poster une lettre ou faire quelques courses. Elle confiait Nino à Guy sans crainte.

Trois mois après le drame, le flou s'éclaircit peu à peu. Les indices, les signes annonciateurs surgissent, jusqu'alors noyés dans la douleur, la culpabilité, le regard des autres et la peur d'être emprisonnée. Et elle a consigné sur un bout de papier des bribes de souvenirs – redoutant qu'ils lui échappent une fois de plus – en vue de cette audition.

Malgré la boule au ventre qui ne la lâche plus depuis qu'elle a eu connaissance de cette convocation, Aline ne cille pas. Sous l'œil vigilant de la caméra qui enregistre tout et de la greffière qui note chacun de ses propos, elle sort le morceau de papier de la poche de son jean.

— Ce n'est pas moi, je le maintiens. Ça fait plus de trois mois maintenant que j'essaie de comprendre ce qui a bien pu se passer et, avec le recul, certains événements me sont revenus en tête.

La juge ne masque pas son intérêt. Elle se redresse, hausse les sourcils.

— Vraiment ? En ce cas, je vous écoute.

— Je vous ai déjà expliqué que Nino vomissait dès qu'on lui donnait un biberon. Mais ce n'étaient pas des vomissements normaux, ils étaient impressionnants, comme des geysers. J'en avais parlé au médecin de la PMI et à son généraliste. Tous deux m'avaient assuré qu'il n'y avait rien de grave. Depuis, j'ai fait des recherches sur internet. Dans le cas des bébés secoués, l'estomac est incapable de garder le moindre biberon. Et Nino a commencé à vomir des jets puissants dix jours avant de mourir.

Dix jours… Combien de fois Guy s'était-il acharné sur leur fils durant ces dix jours ?

La juge cligne des paupières, pour confirmer qu'elle a bien compris. Doigts croisés sur la table, elle semble attendre qu'Aline produise des arguments supplémentaires.

— Autre chose ?

— Oui.

Aline jette un œil sur son papier. Finalement, il ne lui sert à rien, elle se souvient de tout. Elle le froisse entre ses mains.

— Un jour, Nino était dans son cosy, en position allongée, et j'ai vu… *monsieur*, le bercer très fort.

— C'est-à-dire ?

Elle répugne à articuler son nom ou son prénom. Ça irrite son palais, comme si elle avalait des tessons de verre. Même *monsieur*, trop respectueux, amène un peu de bile sur la langue, elle le prononce sans masquer sa pointe de dégoût. Elle estime que, devant la juge ou les policiers, l'appeler *l'autre*, comme elle le fait d'habitude, serait déplacé. Donc elle s'efforce de rester courtoise, bien que ça lui coûte.

— *Monsieur* était assis sur le canapé, le cosy à ses pieds. J'étais en train de ranger le linge que j'avais repassé, j'allais et venais dans le salon. Et j'ai constaté qu'il berçait le transat beaucoup trop fort avec son pied. Je le lui ai fait remarquer. Il m'a répondu que, puisque Nino ne râlait pas, c'était qu'il appréciait. Mais moi, ça ne me plaisait pas. Je trouvais les mouvements trop brusques, la cadence trop rapide. D'autant plus que c'était un transat d'occasion, plutôt rigide, et que je craignais que Nino ne se fasse mal par inadvertance. Donc j'ai insisté pour qu'il calme le rythme, ce qu'il a fait. Pour vérifier que tout se passait bien, je me suis approchée de Nino, il m'a souri, m'a suivie du regard. J'en ai conclu qu'il allait bien.

— Dans le cosy, vous dites ?

— Tout à fait.

L'intérêt de la magistrate pour cette information est évident.

— Et c'était quand ?

— Deux ou trois jours avant le décès de Nino.

— Et cela s'est produit d'autres fois ?

— Pas à ma connaissance.

— Avez-vous d'autres éléments à nous rapporter ?

— Oui. C'était une semaine avant le décès…

Ce jour-là, Aline avait quitté l'appartement pour poster un courrier à quelques pas de là. Le ciel était d'un bleu pur, et malgré le froid, elle prenait son temps, marchait lentement, observait les vitrines décorées pour Noël. Elle qui adorait bouger, sortir, profitait de chaque occasion pour faire le plein d'air frais. Elle avait croisé monsieur Henri, son client fidèle de l'hypermarché. Ils avaient échangé quelques banalités, des mots sur Nino, et elle lui avait montré une photo. Elle s'était absentée une vingtaine de minutes, tout au plus.

Dès le second étage, elle avait entendu les pleurs de Nino. Quand elle avait pénétré dans l'appartement, elle avait trouvé Guy confortablement installé devant la télévision tandis que Nino hurlait, seul, dans son lit. Elle lui avait demandé pourquoi il le laissait sangloter de la sorte, sans s'en occuper. « Je l'ai bercé, j'ai essayé de lui donner un biberon, sa sucette, mais rien ne le calmait. Je me suis dit que tu saurais bien le consoler à ton retour. » Son flegme lui hérissait le poil. C'était toujours la même histoire. Il voulait bien

gérer Nino, mais uniquement quand tout fonctionnait comme il le souhaitait. Elle s'était précipitée vers la chambre de leur fils et l'avait soulevé avec tendresse. À peine avait-elle posé ses bras autour de lui qu'elle avait senti son corps se détendre. Il s'était agrippé à ses cheveux avec une force surprenante, sa tête se nichant contre sa poitrine. Il semblait à la recherche d'un endroit sûr. Un soupir, comme un soupir de soulagement, s'était échappé des lèvres de Nino. Sur le moment, Aline s'était fait la réflexion qu'un tel soupir était étrange dans la bouche d'un si petit bébé. « Toi, tu es content de retrouver ta maman », lui avait-elle dit en l'embrassant sur le crâne. Le corps de Nino était encore secoué de sanglots, qui s'étaient apaisés peu à peu. « Tu vois, il en a que pour toi, ce gosse », avait clamé Guy depuis le salon. L'épisode était clos.

Aujourd'hui, elle effectue une lecture bien différente de cette scène. Ces cris, à présent chargés de sens, lui reviennent en mémoire, comme une mélodie discordante qu'elle aurait dû écouter : il l'appelait à l'aide. Ses pleurs, cette force avec laquelle il l'avait agrippée, ce soupir étaient des signaux de détresse. Elle ne les avait pas interprétés correctement. Nino lui demandait de ne plus jamais le laisser avec son bourreau. Et elle, sa mère, n'avait pas su lire dans ses gestes. Dans ses chagrins. Pour cela, elle s'en voudrait toute sa vie.

Maître Estival lui lança un regard compatissant. La veille, ils s'étaient réunis pour préparer cette intervention chez la juge. Et déjà, relater cet incident avait été douloureux. Le raconter une seconde fois accroît son sentiment de culpabilité.

— Et vous vous êtes rappelé tout ça ces derniers jours ? demande la magistrate.

— Oui.

— Pourquoi vous n'avez pas rapporté ces épisodes lors de votre garde à vue ou lors de l'audition de comparution ? Vous ne trouvez pas ça étrange ces sursauts de souvenirs ?

Aline est sidérée. Après un temps de latence, elle se justifie.

— Je suis désolée de ne pas y avoir pensé plus tôt, mais tout s'est enchaîné si vite : l'appel aux pompiers, l'annonce du décès de Nino, l'hôpital, la fouille des OPJ à mon domicile, la garde à vue, la découverte des maltraitances de *monsieur*, l'interrogatoire dans votre bureau. Tout ça en soixante-douze heures. Je n'ai pas eu le temps de comprendre tout ce qui s'est passé. Mon cerveau s'est mis en mode survie, et j'ai oublié tout le reste.

La juge doute de ses propos, Aline lit la suspicion dans son regard. Que risque-t-elle ?

CHAPITRE 32

Les murs résonnent du claquement sec des talons de la surveillante. Aline se tient debout dans sa cellule exiguë. Autour d'elle, le béton suinte une froideur qui pénètre ses os. La lumière crue de l'ampoule qui pendouille peine à percer l'obscurité qui l'enserre comme un étau. Hébétée, elle fixe les barreaux métalliques de la porte. Elle se retourne, jette un regard circulaire. Une mince couchette en fer. Un matelas usé. Un lavabo rouillé. L'enfer. Une fois de plus. Les graffitis tracés par d'autres prisonnières racontent des histoires de désespoir, de vies brisées. Des noms, des dates, gravés à même la chair du mur. Comment a-t-elle pu en arriver là ? Elle n'est pas une criminelle, pourtant. Elle se souvient des paroles de la magistrate, de l'accusation implacable, du verdict rigide. Tout paraît flou et, toutefois, terriblement réel. La culpabilité la ronge, pulse dans son sang, s'insinue dans les battements de son cœur. Enfle, enfle, enfle. Elle pourrait exploser et projeter des débris de son corps contre les murs.

Aline se laisse choir sur le lit. Ses mains tremblantes se rabattent sur le drap rêche. Elle ferme les yeux pour trouver du répit. Mais dans l'obscurité de ses paupières, le visage de Nino la hante. Ses pleurs, son regard suppliant, les moments de bonheur volés. Qu'aurait-elle pu faire différemment pour changer le cours des événements ? Si elle est là, c'est sans doute qu'elle mérite cette peine. *Mauvaise mère, mauvaise mère, mauvaise mère.* Cette sentence, elle la devine chez tous ceux qui savent. Tout comme elle l'a lu dans les prunelles de la juge Guitard.

Les voix des autres détenues, le bruit permanent, les grincements métalliques, les cris ajoutent à l'oppression. L'air est lourd, difficile à inhaler. Chaque inspiration nécessite un effort surhumain qu'elle n'est pas certaine de pouvoir reproduire indéfiniment. Elle transpire. Le tumulte augmente. Elle perçoit des coups assénés contre une porte. Guy. Sa voix. Qui vient couvrir celles des prisonnières.

— Ouvre, je sais que tu es là !

Guy. Ici. Dans la cellule. Il est tout près. Il frappe, réclame, hurle. Ses ordres emplissent chaque recoin, chaque fissure du béton. Il la poursuit. Aline se réveille en sursaut, trempée de sueur. Le souffle court, elle cherche désespérément à reprendre pied dans la réalité. Le salon de son appartement. Ses yeux s'habituent à la pénombre. Les réverbères de la rue projettent leur lumière morne à travers les volets mi-clos. Ce n'était qu'un cauchemar. Un cauchemar si concret qu'il laisse des traces dans son esprit.

— C'est dégueulasse, ce que tu fais ! Tu n'as pas le droit de m'accuser. À moi aussi, Nino me manque.

En revanche, la voix de Guy qui braille derrière sa porte, féroce, rauque, est bien réelle. Il est là, malgré l'interdiction. Encore ébranlée par son cauchemar, Aline sent la panique monter. Sous l'effet de l'adrénaline, ses muscles se

tendent. En apnée, elle attrape le téléphone sur la table basse, s'échappe du canapé. Ses mouvements sont lents, prudents. Ses pieds glissent en silence sur le carrelage marmoréen. Elle entend que Guy cherche à déverrouiller la porte. Il essaie d'entrer ! Elle se félicite d'avoir fait changer la serrure, une précaution pas inutile. Elle se faufile à l'intérieur de la salle de bains et ferme la porte derrière elle. Ses doigts tremblants poussent le loquet, mais cela ne suffit pas à la rassurer. Elle cale son dos contre le pan de contreplaqué, respire profondément pour calmer les battements erratiques de son cœur.

— Je t'aime, Aline ! Je suis innocent. Tu dois me croire ! Ouvre.

Son ton a changé, passant de la fureur au désespoir. Une supplique qui ne correspond pas à la menace qu'Aline ressent. Sa requête dégouline d'hypocrisie, elle est certaine qu'il s'agit d'une façade. Guy est dangereux. Elle compose le numéro de la police. Lorsqu'on décroche, elle parle si doucement que son interlocuteur l'oblige à répéter. Le gardien de la paix lui assure que quelqu'un se met en route immédiatement. Les coups de Guy se font plus pressants, plus brutaux. Il va entrer. *Vite, vite*, conjure Aline, paupières abaissées, téléphone serré contre sa poitrine.

— Ouvre, ma fleur des champs ! Je t'en supplie ! Il faut qu'on se parle.

La voix est poignante, presque déchirante. Il se met à pleurer.

Et puis, soudain, le silence. À l'affût, Aline se redresse, ses yeux balaient la pièce, ses oreilles se tendent. Pourquoi ne dit-il plus rien ? L'absence de bruit est encore plus effrayante que ses cris. Elle reste immobile, le souffle court, alors qu'elle crève d'envie de sortir, d'aller constater ce qui se passe. Elle colle son oreille contre la porte, s'évertue à capter un son qui trahirait la présence de Guy dans l'appartement. Cette possibilité l'affole. On n'est pas dans un film, elle doute qu'il ait pu déverrouiller la serrure à l'aide de sa carte bleue ! Pourtant, elle ne peut s'empêcher de rester focalisée sur cette pensée qui alimente son angoisse. Elle a chaud, elle transpire encore plus qu'à son réveil.

Elle observe l'heure défiler sur son cellulaire. Cela fait plus de quinze minutes qu'elle est enfermée dans sa salle de bains lorsque, soulagée, elle entend frapper et résonner ces mots :

— Madame Perrot, c'est la police.

Avec un grand soupir, elle sort de sa cachette. Ses jambes chancelantes peinent à la porter. Elle regarde tout autour d'elle, pour s'assurer que Guy ne va pas surgir d'un recoin. Quand elle atteint l'entrée, elle ne peut que constater qu'il est parti. Elle explique la situation aux policiers. Sous le coup de la terreur, elle se met à pleurer, ses mots sont entrecoupés de sanglots. Ils vont interroger les voisins pour confirmer ses dires et promettent d'effectuer des patrouilles autour de sa résidence.

Elle referme la porte derrière eux, cependant, Guy est toujours là. Peut-être pas physiquement, mais dans son esprit, dans l'ombre des cauchemars qui l'attendent. La peur ne s'efface jamais vraiment. Elle est enracinée. La nuit qui suit est pire. Chaque bruit dans l'appartement, chaque ombre devient Guy.

Elle se réveille en sursaut plusieurs fois, le cœur battant, trempée de sueur, revivant sans cesse l'intrusion.

Le lendemain, elle appelle le commissariat et demande à parler à Pujol ou Mazet. On lui passe la capitaine. Celle-ci lui assure que Guy a déjà été entendu à la suite de la main courante qu'elle a déposée quelques semaines plus tôt. Ils vont le convoquer une nouvelle fois. Et cette fois, Mazet affirme que des mesures seront prises.

— Je l'espère, dit Aline, qui, malgré tout, n'y croit qu'à moitié.

CHAPITRE 33

Début mars

L'arrêt de vie de Nino a comme signé l'arrêt de mort d'Aline. Avant, les besoins de son fils rythmaient son quotidien. Aujourd'hui, le matin ne lui offre plus la promesse d'un jour nouveau, mais un rappel cannibale de l'absence de son ange. Elle n'a plus de but. Le présent n'est plus un lieu d'être, mais un lieu d'attente. D'une attente sans objet, où le manque devient le seul repère tangible. Il se mêle au passé sans que le futur ait encore un sens. Chaque journée se lève désormais sur une plaine grise et s'étire en une ombre longue sur le sol de son existence. Malgré son envie de connaître les circonstances du drame. Depuis que Guy lui a arraché son fils, le temps se dissout, laisse la place à une éternité douloureuse où elle survit, en escomptant que son âme, lentement, réapprenne à respirer. Un jour, peut-être… Le temps file, pourtant rien ne change. Elle aimerait que ce temps, que l'on dit salvateur, façonne de nouvelles formes à partir des débris de son cœur. Aussi, la semaine dernière, s'est-elle décidée à contacter le psychologue que lui a conseillé maître Estival.

Elle n'en a jamais ressenti le besoin, mais son avocat estime le contraire. Peut-être a-t-il raison. Les semaines passent, elle est toujours à fleur de peau, ses crises de nerfs sont fréquentes. Après chacune d'elles, elle se sent épuisée, ridicule. Comme une enfant qui sait qu'elle a fait une grosse bêtise, tout en étant incapable de s'en empêcher. Elle ne supporte pas grand monde, a l'impression que les uns et les autres murmurent dans son dos. Elle se replie sur elle-même. Elle, autrefois si sociable, refuse toutes les invitations, y compris celles de Stéphanie qu'elle apprécie pourtant beaucoup. Les détours à la gendarmerie tous les lundis et la poursuite de l'enquête entretiennent ce sentiment d'être en permanence placée sous un microscope. La seule éclaircie, c'est le silence de Guy. Elle ne l'a pas revu ni entendu depuis que Mazet lui a promis de s'en charger. Elle a déposé une seconde main courante. Elle aperçoit parfois une voiture de police circuler près de chez elle et de l'hypermarché. Elle espère que l'effet est dissuasif.

Et aujourd'hui, elle est là.

— Je vous écoute, dites-moi ce qui vous amène.

Installée dans le fauteuil crapaud face à monsieur Chanac, elle gigote, mal à l'aise. Les psys n'ont jamais fait partie de son univers et n'ont pas bonne presse auprès de ses parents. « Tous des charlatans », a toujours affirmé Serge.

Elle tire sur les manches de son pull et se lance : son enfance brisée par les abus sexuels de son grand-père, ses géniteurs distants, ses rapports conflictuels avec sa sœur, son besoin d'être aimée qui l'a incitée dans sa jeunesse à fréquenter des hommes indignes d'elle. Et puis Guy, leurs années de bonheur – même si ça lui coûte de l'admettre, elle se doit d'être honnête –, la naissance de Nino et enfin, le cataclysme. Celui qui fait qu'elle est

prisonnière de sa ville pour de longs mois encore, sous le regard inquisiteur de la justice. Celui qui a laissé un vide si infini dans son cœur qu'elle pense ne jamais pouvoir le combler. Qui la rend folle. La pousse à des comportements excessifs.

C'est la première fois qu'elle verbalise l'horreur. C'est la première fois qu'elle dit à un inconnu, à voix haute : « mon ex-conjoint a tué notre bébé à force de secouements. » Parce qu'elle a choisi de le raconter, sans y être contrainte. Elle explique qu'elle est en procédure pour prouver son innocence dans le décès de son enfant.

C'est coûteux. Et libérateur.

— Et vous êtes encore debout après tout ça !

Monsieur Chanac a reculé dans son fauteuil, comme s'il avait reçu un uppercut. Cette phrase heurte Aline. Jamais elle n'a pris conscience de ce qu'elle a enduré jusqu'ici. Ses mains se crispent davantage sur ses manches.

— Vous êtes une femme d'une grande résilience, Aline. Ce que vous avez traversé est d'une violence inouïe. Vous avez le droit de craquer après tout ça, c'est humain.

Il lui explique ensuite comment ils vont travailler ensemble. Il pratique l'EMDR[4].

— C'est une méthode de psychothérapie qui vise à aider les personnes à explorer les traumatismes et les expériences difficiles, profonds. Elle repose sur l'idée que les traumas non traités peuvent rester bloqués dans le système nerveux et affecter notre vie quotidienne.

— Ça marche comment, concrètement ?

— Je vais vous demander de vous concentrer sur un souvenir traumatique spécifique. Ensuite, nous utiliserons des mouvements oculaires guidés ou d'autres formes de stimulation bilatérale comme des tapotements alternés sur les mains, pour aider votre cerveau à retraiter l'expérience de manière plus adaptative. Le but est de réduire la charge émotionnelle liée au souvenir et vous permettre de l'intégrer de façon plus saine.

Aline l'écoute avec curiosité. Cette technique, à la fois mystérieuse et prometteuse, brille comme une lumière ténue dans son obscurité.

— Ne vous inquiétez pas, nous allons procéder étape par étape. Pour commencer, nous allons identifier un souvenir moins perturbant pour vous familiariser avec le processus.

Elle approuve d'un signe de tête.

— Le premier stade consiste à établir un lieu sécurisant. C'est un endroit imaginaire où vous pouvez vous sentir en sécurité et calme. Nous l'utiliserons si jamais vous vous sentez submergée pendant la séance.

Aline acquiesce, un peu hésitante. L'idée de se forger un lieu sûr lui semble incongrue, mais elle s'y plie. Chanac la guide doucement à travers un exercice de visualisation, ses mots deviennent un fil qu'elle suit, péniblement d'abord, puis avec plus de facilité.

Elle ferme les yeux. *La montagne.* L'image s'impose d'elle-même, avec

une force inattendue. Un lieu qu'elle n'a jamais visité, mais qui l'a toujours appelée, comme un murmure lointain. Petite, elle rêvait de reliefs, de sommets enneigés, de prairies où elle galoperait à dos de son cheval imaginaire. L'air frais et pur, cette sensation d'infini, de liberté… Elle ne l'a jamais goûtée, cependant, elle la connaît. L'enfant qu'elle était caressait des heures durant des photos de montagnes dans les magazines, fascinée, aspirée par ces paysages sauvages, inaccessibles. Pourtant, elle n'a jamais pris le temps d'y aller. Pourquoi ? Les mots de Serge résonnent, des lames hostiles qui décapitent ses désirs : « Les vacances à la montagne, c'est pour ceux qui ont les moyens de *saner*[5]. » Serge disait toujours cela, avec ce ton condescendant qui l'écrasait. Aline a grandi en refoulant ses envies, en étouffant ses rêves sous le poids des attentes d'autrui, surtout celles de ses parents. Tout devait être pragmatique, raisonnable, utile et acceptable au regard des autres. Loin de cette fantaisie d'aller explorer des montagnes quand la ferme et les obligations les réclamaient.

Et aujourd'hui, alors qu'elle s'abandonne à cet exercice, elle prend brutalement conscience qu'elle a toujours fait ça : ignorer, réprimer, renoncer à ce qui la faisait vibrer. Hormis Flint. Ce constat la frappe avec une violence muette. Avant même que le psychologue ne dise un mot, elle comprend. Elle a étouffé ses désirs, nié ses besoins. Et cela l'a enfermée dans une cage invisible, mais terriblement réelle.

— Imaginez-vous là-bas, au milieu de ces montagnes. Que ressentez-vous ?

Aline s'abandonne à cette image. *Le vent.* Elle perçoit le vent qui caresse son visage, un souffle léger, vivifiant, qui chasse ses angoisses. Flint galope sur un sentier escarpé, entre des sommets imposants. Les cris des aigles fendent l'air, le chuchotement d'un ruisseau lui parvient. Le paysage est immense, infini. Elle se sent libre. C'est une sensation étrange, presque extérieure à son corps, mais profondément apaisante.

— Je me sens libre, murmure-t-elle. Légère, comme si je pouvais enfin respirer.

— C'est une belle image, Aline. Cet espace de liberté que vous imaginez, il existe en vous. C'est là que vous pouvez trouver la force de surmonter vos épreuves. N'oubliez jamais que vos envies et vos besoins sont légitimes.

Ces mots s'infiltrent en elle, doucement, comme une vérité qu'elle n'a jamais osé entendre. *Mes envies sont légitimes*. Cette phrase tourne en boucle dans sa tête, brise une barrière qu'elle ignorait avoir érigée.

— Maintenant, choisissez un souvenir peu intense pour cette première séance.

Aline hésite, fouille dans sa mémoire, consciente que certaines scènes sont trop lourdes à revisiter tout de suite. Finalement, elle se décide pour un souvenir de son adolescence. Une dispute. Mais pas une querelle ordinaire, non, une de celles qui la hantent encore. Elle avait treize ans, s'était liée d'amitié avec un groupe de collégiens que Delphine jugeait « mauvais genre ». Une bande qu'elle avait dénoncée avec une férocité exagérée, en

racontant à leurs parents des mensonges sur ces jeunes gens. Aline avait eu beau arguer, défendre ses camarades, Delphine avait gagné. Comme toujours. Serge et Béatrice lui avaient interdit de les revoir, lui refusant toute sortie avec eux, toute invitation. Son aînée surveillait, rapportait le moindre échange dans la cour, et les punitions pleuvaient, inévitables, injustes.

Aline rouvre les yeux, son regard se perd dans le vide un instant.

— C'était une dispute avec mes parents et ma sœur… une histoire d'amis.

Elle hésite, la gorge nouée.

— Ce n'était pas la pire des rivalités entre nous, mais… ça m'a marquée.

— Très bien. Concentrez-vous sur cet épisode. Imaginez-le aussi clairement que possible. Pendant que vous le faites, suivez mes doigts avec vos yeux. Vous avez le contrôle, ici. Nous allons explorer doucement, mais rappelez-vous, votre lieu sûr est toujours là, à portée de pensée.

Le psychologue agite ses doigts d'un côté à l'autre devant les yeux d'Aline qui les suit. Une légère résistance s'impose d'abord. Au fur et à mesure que le souvenir remonte, elle ressent la tristesse et l'injustice de cet instant.

— Continuez de suivre mes doigts, murmure Chanac d'une voix apaisante. Laissez venir les émotions, ne les jugez pas.

Elle sent poindre la colère dans son ventre, puis dans sa poitrine, une chaleur brûlante, mêlée à la frustration. Le sentiment de trahison, d'avoir été abandonnée par ceux qui auraient dû la croire, lui faire confiance. Le souvenir est vivace, plus vrai que nature. Les émotions déferlent en vagues, montent en intensité. Elle revit l'épisode dans son intégralité.

Puis, lentement, subtilement d'abord, elles commencent à s'atténuer, jusqu'à se dissiper. Les mouvements oculaires ont un effet curieux, presque magique. Aline perçoit un détachement s'opérer, une distance naître entre elle et cet épisode. C'est comme si elle l'observait à travers une fenêtre, plus spectatrice qu'actrice. La scène est là, toujours aussi réelle, mais… elle pèse moins.

Chanac la regarde, laisse planer un silence.

— Comment vous sentez-vous ? demande-t-il enfin.

— C'est étrange. Le souvenir est toujours présent, mais il semble moins… lourd. Comme s'il avait perdu de sa force.

— C'est exactement ce que nous cherchons à accomplir, répond le psychologue avec un sourire encourageant. Avec le temps, nous pourrons appliquer cette méthode aux scènes plus traumatisantes.

Monsieur Chanac propose de programmer neuf autres séances. Elle accepte sans hésiter. Ce processus, même s'il est étrange, semble fonctionner. Un timide apaisement s'installe en elle. Ce n'est qu'une petite lueur, un changement subtil, mais bien réel. Quand elle sort du cabinet, elle se sent un peu différente, plus légère. Aujourd'hui, elle ne travaille pas, rien ne la presse. Alors, sur un coup de tête, elle décide de faire un détour par le cimetière. Elle veut revoir Nino, lui parler. Cette fois, elle n'y va pas que par besoin. Elle s'y rend surtout par envie.

Alors qu'elle marche sur le trottoir, elle aperçoit la fourgonnette de Guy garée un peu plus loin. Son cœur rate un battement. Tout son corps se tend, chaque muscle se crispe. Non. Pas lui. Pas maintenant. Elle refuse de croiser son chemin. Cette ville est trop petite, trop étouffante. Pourquoi faut-il toujours qu'il soit là ? Elle change de direction, et malgré ses efforts pour garder en tête son image de la montagne, ses pensées dérivent. Guy. Ce qu'il a fait, la haine qui monte en elle, inexorable, comme une marée noire. Elle essaie de se concentrer, d'évoquer Flint, les prairies alpines, mais c'est impossible. Tout est happé par la colère, la douleur, les souvenirs.

Alors qu'elle traverse une ruelle, elle l'aperçoit. Cette silhouette familière, c'est lui. Il sort d'un magasin, une boîte en carton à la main. Six mois se sont écoulés depuis les obsèques, et à cet instant, elle le trouve changé. Comme s'il avait absorbé une fraction de son chagrin. Elle détourne immédiatement le regard. Son cœur s'accélère encore à l'idée de se retrouver face à lui. Elle craint l'élan incontrôlable de ses émotions, de ce que lui pourrait dire ou faire. Elle s'apprête à partir, à fuir, mais une part d'elle veut rester. Elle veut voir, observer les marques de souffrance sur son visage, s'assurer qu'il morfle lui aussi. Juste pour se rasséréner, pour valider sa propre douleur que peu de gens paraissent comprendre. Elle le regarde, à la dérobée. Il est au téléphone, distrait, marche à grandes enjambées. Elle constate la maigreur de ses traits, sa posture affaissée. Contrairement à elle, qui a pris du poids, lui s'est effacé, comme écrasé par le fardeau de ses actes.

Il raccroche, tourne la tête dans sa direction, comme s'il avait deviné sa présence. Instantanément, elle se retourne pour s'engager dans la direction opposée. L'angoisse la saisit. Ses jambes la portent rapidement, jusqu'à ce qu'un klaxon retentisse. La fourgonnette s'arrête à ses côtés.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? Tu me surveilles ? Tu veux que je te dénonce aux flics ? lance-t-il hargneux, par la fenêtre.

Puis, sans attendre sa réponse, il accélère, la laissant là, pétrifiée. Le message est clair. Il n'a pas apprécié qu'elle dépose des mains courantes à son encontre. Son cœur cogne dans sa poitrine. Elle n'était pas là pour lui ! C'était un pur hasard, mais Guy n'en croira rien. Il pourrait la dénoncer, mentir aux policiers, dire qu'elle le harcèle, qu'elle le suit. Finalement, elle abandonne l'idée du cimetière, craignant de l'y croiser. Elle se hâte de rentrer chez elle, verrouille sa porte à double tour, l'angoisse encore accrochée à ses tripes.

CHAPITRE 34

Avril

Aline arrive à l'hypermarché, l'esprit agité. La veille, son psychologue lui a annoncé une nouvelle inattendue : « Je pense qu'il est préférable de faire une pause. Je ne vois pas d'évolution, je me demande si, pour l'instant, une prise en charge médicamenteuse ne serait pas plus efficace. » Elle a essayé de le convaincre qu'elle, elle voyait un début d'amélioration. Qu'elle était contre les anti-dépresseurs et autres anxiolytiques. Mais il a conseillé de se fier à son expérience. Quand les résistances sont trop fortes, il est préférable d'en passer par là. Il lui a communiqué les cordonnées d'un psychiatre et lui a demandé de revenir vers lui lorsqu'un accompagnement médical aurait débuté. Elle a rassemblé sa veste et son sac à main, jeté la carte de visite du psychiatre dans la première poubelle. Elle refuse de devenir dépendante de substances chimiques. Désillusionnée par cette première expérience thérapeutique, elle décide qu'il est inutile de chercher un remplaçant. Elle se débrouillera sans l'aide de quiconque.

Le magasin va bientôt ouvrir, Aline entre dans la salle de pause de l'hypermarché où l'odeur de café amer et celle des chocolatines tièdes flottent dans l'air. Justine s'y trouve, le regard rivé sur son téléphone. La jeune femme revient tout juste de son congé maternité, Aline est heureuse de la retrouver. Depuis le décès de Nino, elles ne se sont donné aucune nouvelle bien que cette collègue de la boucherie soit sa préférée.

— Trop contente de te voir ! Comment ça va ? Félicitations pour ta petite !

Justine lève à peine les yeux, un léger sourire figé sur les lèvres.

— Oui, merci, répond-elle d'une voix plate.

Une chape de givre s'abat sur la pièce. Aline fronce les sourcils, déstabilisée. Elle se sert un café, s'assied en face de sa copine pour amorcer la conversation. Mais Justine replonge dans son écran, évite son regard. Aline joue nerveusement avec l'anse de sa tasse. Elle décide de poursuivre, de renouer le contact.

— Elle s'appelle comment ?

Justine répond, toujours le regard baissé.

— Ella.

— C'est mignon, ça ! Je parie que tu dois être trop fière !

Son ton tente désespérément d'injecter de l'enthousiasme dans cette conversation gelée. Un silence s'installe, lourd, pesant. Aline scrute le visage de sa collègue, aspire à y déceler une étincelle de la complicité d'avant. Mais rien. Loin des rires et des échanges enthousiastes, il ne reste qu'une distance inexpliquée. Pourtant, Aline produit un effort surhumain pour s'intéresser à Ella, à la récente maternité de Justine. Elle sait combien ces instants uniques

sont précieux. Puisqu'elle les a vécus. Depuis le décès de Nino, elle est incapable de regarder un nourrisson. Et surtout, dès que des parents avec un jeune enfant se trouvent dans les parages, elle ne peut s'empêcher d'analyser chacun de leurs gestes, de leurs paroles, en quête d'une potentielle maltraitance. Cela vire à l'obsession. Si elle avait été plus attentive, Nino serait toujours là. Si elle peut épargner le même sort à un tout-petit, alors tout cela n'aura pas été vain.

Devant l'inertie de sa collègue, Aline demande, sèchement :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Justine sursaute, puis se fige, comme si la question était un piège. Elle semble chercher ses mots, ses yeux furètent dans tous les sens.

— Rien. Tout va bien.

— Ce n'est pas l'impression que j'ai. Tout le monde a l'air d'agir comme si je n'existais pas. De la part de certains, je veux bien, mais de ta part, je ne comprends pas.

La bouchère lâche enfin son téléphone. Une crispation d'agacement écorche ses traits.

— Écoute, c'est compliqué. Louis…

Un nœud se forme dans le ventre d'Aline à la mention son chef de rayon.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

Justine hésite, regarde par la fenêtre comme si l'extérieur pouvait lui offrir une échappatoire.

— Il a dit à tout le monde de ne pas parler de… de ton bébé.

Aline se sent soudain vulnérable. Quelles informations a-t-il pu divulguer ?

— Pourquoi ?

Justine se renfrogne encore davantage, il est évident qu'elle ne souhaite pas poursuivre cette conversation.

— Je ne sais pas. Peut-être qu'il pense que ça te ferait du mal.

— Du mal ? Juste en parlant de Nino ? Oui, il est mort, oui, c'est difficile, oui, tous les jours je pleure dès que je suis seule. Mais que les autres fassent comme s'il n'avait pas existé, c'est encore pire.

Le regard de Justine se fait fuyant, presque craintif.

— C'est ce qu'il a dit. Je ne voulais pas…

La phrase reste en suspens.

— Il a dit quoi exactement, et à qui ?

— Je suis rentrée de congé maternité aujourd'hui, je ne sais pas ce qu'il a expliqué. On m'a juste rapporté que Louis interdisait qu'on te parle de Nino.

— Alors, je suis invisible, maintenant ?

Le silence qui suit sa question est assourdissant. Justine se redresse, tapote la table de ses doigts.

— M'isoler, m'ignorer, vous croyez tous que c'est la meilleure solution ?

— Non, pas du tout. Je ne veux pas que tu te sentes seule. Mais apparemment, quand les autres s'intéressent à ton bébé, ça t'énerve. Il paraît que tu as fait un scandale en plein rayon à Nathalie et Sylvie. Et là, tu vois, je

ne t'en parle pas, mais ça te gonfle aussi.

— Non, ce qui m'énerve, ce n'est pas ça. Ce qui me met en rage, c'est quand on se mêle de ma vie privée, quand on fait des commentaires, qu'on me juge, qu'on répète des choses qu'on n'a pas le droit de répéter. Ou au contraire, quand on m'ignore, qu'on fait comme si je n'étais pas là. Je n'ai pas changé, je suis toujours moi, Aline. Pourtant, plus personne ne se comporte de la même façon avec moi. Pourquoi vous faites ça ?

Incapable de se maîtriser, Aline a haussé le ton. Justine enfonce son téléphone dans sa poche, se lève.

— Je vais y aller.

Aline a la très désagréable sensation que sa copine ne lui a pas tout dit. Quelles révélations Louis a-t-il pu faire ? Plus de trois mois qu'elle a repris le travail. Et pourtant, l'atmosphère autour d'elle reste aussi lourde qu'un ciel d'orage. Les relations avec ses collègues s'étirent, tendues et distantes. Elle sait qu'elle en est en grande partie responsable, qu'elle se replie sur elle-même à l'instar d'une belle-de-jour qui se ferme à la nuit. Comment pourrait-elle agir autrement ? Les regards qu'elle croise semblent la scruter, l'analyser, accentuent cette impression qu'elle est devenue l'objet de toutes les suspicions. La chaleur et la spontanéité des échanges se sont évanouies. Elle s'enferme dans une grotte de solitude.

Décidée, elle traverse les allées du magasin qui commencent à se remplir. Elle se dirige vers le bureau de Louis. Elle frappe à la porte. Sans attendre sa réponse, elle entre d'un coup. Le chef de rayon lève les yeux de son ordinateur, surpris par son intrusion.

— Aline ! Qu'est-ce qui se passe ?

Elle ne prend même pas le temps de respirer.

— À toi de me le dire !

Louis, déconcerté, la jauge.

— Je ne comprends pas.

— Je veux parler de Nino.

— Désolée, mais je ne comprends toujours pas.

— Tout le monde évite le sujet, tout le monde fait comme si rien ne s'était passé. Pourquoi vous me traitez comme si j'étais une paria ? Apparemment les consignes viennent de toi.

Louis se lève et s'approche d'elle.

— Calme-toi, s'il te plaît. Ça ne sert à rien de t'énerver.

Elle recule pour mettre de la distance entre eux. Louis ferme la porte puis s'assied sur le bord du bureau. Aline poursuit d'une voix chevrotante.

— Je veux savoir ce que tu as dit. Tu as parlé de la façon dont il est mort ? Les gens savent que je suis sous contrôle judiciaire ? Qu'on me soupçonne d'avoir tué mon bébé ?

— Non ! Bien sûr que non ! Je n'ai rien rapporté de tout ça.

— Qui, alors ? Parce que j'en ai ras le bol d'être l'objet de tous les ragots.

Je ne suis pas une criminelle, je suis juste une mère en deuil ! Je veux savoir qui a bavé sur moi ! Qu'est-ce que tu leur as raconté ?

Les larmes franchissent le barrage de ses paupières, débordent. Elle les laisse rouler librement. Ses mains tremblent, agitées par un vent furieux. Ça y est, elle n'a plus aucun contrôle sur ses émotions. Elle part en vrille. Une spirale vertigineuse qu'elle connaît bien, maintenant. Pourtant, malgré cette prise de conscience, elle reste incapable de freiner l'assaut qui la submerge.

— Je n'ai pas expliqué grand-chose. Juste qu'il valait mieux éviter de parler de ton bébé, que ça pourrait te faire du mal.

— C'est tout ?

Malgré sa vue brouillée, elle le fixe.

— Oui, c'est tout.

— Et la RH, qu'est-ce qu'elle dit ? C'est elle qui m'a trahie ? À moins que ce ne soit le directeur ?

Louis fait un geste d'impuissance.

— Fais-nous confiance, Aline.

La jeune femme a l'impression de devenir paranoïaque. Doit-elle croire Louis ? Ou se fier à cette sensation de malaise qui ne la quitte plus ?

— Donne-moi un papier et un stylo.

— Pour quoi faire ?

— Écrire ma démission.

Louis s'approche à nouveau d'elle, veut poser une main sur son épaule, mais elle s'éloigne.

— Ne fais pas ça. Tu es bouleversée. Je ne sais pas ce qui vient de se passer, mais je ne t'ai jamais vue ainsi. Aline, dit-il en adoucissant au maximum sa voix, ça fait quatre ans que je travaille ici, que je t'apprécie, que je te respecte. Nous avons tous témoigné en ta faveur auprès des policiers lors de ta garde à vue. On a une confiance aveugle en toi, alors, toi aussi, fais-nous confiance.

Aline secoue la tête lentement, pour repousser les mots de son chef de rayon. Elle ne sait plus que croire. Les échos de ses doutes ? Ou les promesses de Louis ? Ses perceptions se brouillent. Elle n'a plus confiance. En personne. En brisant Nino, Guy a tout emporté avec lui…

— Je n'ai pas voulu que ça se passe comme ça. Tu sais que nous sommes là pour toi, poursuit Louis.

— Donne-moi un papier et stylo, répète-t-elle, sourde à ses arguments.

Le chef de rayon soupire, retourne s'asseoir sur son fauteuil et lui tend ce qu'elle demande. Derrière son brouillard de larmes, elle rédige son courrier de démission à la hâte, le date du jour. Quand elle l'a terminé, elle le remet à son supérieur.

— Tu le donneras aux RH.

— Je vais attendre quelques jours. Le temps que tu réfléchisses posément à tout ça.

— Inutile. Je ne reviendrai pas sur ma décision. Et tu peux me trouver une

remplaçante dès maintenant, je vais de ce pas chez mon médecin. Il me prescrira sans difficulté un arrêt maladie, il me l'a déjà proposé.

Elle a toujours été loyale, droite, sérieuse. Mettre son employeur au pied du mur de la sorte n'est pas dans ses habitudes. Cette fois, elle ne voit pas d'autre issue. Elle doit trouver un nouveau lieu de travail. Là où personne ne la connaîtra. Ne remarquera la corde qui étrangle son souffle. Ne décèlera la plaie béante qu'elle dissimule sous ses sourires. La fuite est la seule possibilité pour acheter un ersatz de paix professionnelle.

— Comme tu voudras, se résigne Louis.

Elle claque la porte derrière elle, accablée, les pensées en désordre, mais résolue.

CHAPITRE 35

Juin 2015

Devant le miroir, Aline ose scruter son reflet pour la première fois depuis longtemps. Elle a grossi, ses formes sont plus voluptueuses. La veille, après une matinée en compagnie de Flint, elle est allée s'acheter une tenue printanière. Une blouse légère en coton blanc, accompagnée d'un pantalon fluide. Suffisamment chic pour la situation, tout en respectant sa personnalité. En l'enfilant, elle se sent presque comme une nouvelle femme.

— Tu es prête, murmure-t-elle pour se donner du courage.

Aujourd'hui, elle a un entretien dans un supermarché. Une lueur d'espoir. Elle attrape son sac à main et sort de l'appartement. Le trajet dure plus de trente minutes. Cette distance entre sa vie et son possible futur travail est un choix délibéré. Dans la voiture, elle retrouve ses habitudes d'antan et monte le volume de la radio, le rythme l'accompagne sur la départementale. Alors qu'elle approche de sa destination, son cœur s'emballe. Elle se gare et observe le bâtiment devant elle, une bâtisse moderne à l'ambiance animée. Le roulis des chariots sur le bitume, les coffres qui claquent résonnent comme une mélodie familière.

Avant d'entrer, elle prend un instant pour absorber une goulée d'air. *La montagne.* Elle cherche à ancrer son esprit dans ce refuge. Ragaillardie, elle traverse les portes automatiques. Les bruits, la fraîcheur, les odeurs lui rappellent un quotidien qu'elle connaît bien. Elle se dirige vers le bureau des ressources humaines, où le responsable, monsieur Charles, l'accueille.

— Madame Perrot, merci d'être venue. Je suis heureux de vous rencontrer.

Bien que son ventre soit noué, elle sourit. L'entretien commence. Il lui pose des questions sur son parcours, ses compétences, son expérience. Il apprécie la fidélité à son ancienne enseigne, sa stabilité.

— Ils n'ont pas pu vous proposer un poste de chef de rayon ?

— Non, l'occasion ne s'est pas présentée, c'est pourquoi je cherche ailleurs.

— Je vois que vous les avez quittés il y a plus de deux mois. Qu'avez-vous fait depuis ?

— J'avais besoin de prendre du temps pour réfléchir à mes priorités professionnelles. Je souhaite maintenant me concentrer sur un poste qui me correspond davantage. J'ai décidé de me consacrer pleinement à ma recherche d'emploi de chef de rayon, puisque j'ai obtenu mon diplôme.

— Et si nous ne retenons pas votre candidature ?

— Alors je continuerai à prospecter, dans un autre département si nécessaire. Je suis mobile.

Un mensonge. Le contrôle judiciaire lui interdit de quitter l'Aveyron.

— Donc, pas d'enfant ou de conjoint ?

Elle déglutit. Cette question, elle l'attendait. Même si la maternité ou le désir de maternité ne peut être un motif discriminatoire, compte tenu de son âge, elle se doutait bien que le sujet serait abordé.

— Non.

Ils échangent sur divers points puis la rencontre prend fin.

— Nous vous recontacterons.

Aline sourit et s'applique à serrer fermement la main de son interlocuteur. Elle a lu ce conseil dans un guide de préparation à des entretiens d'embauche. Se montrer assurée, confiante, même si, à l'intérieur, tout dégouline. Sur le trajet du retour, elle réévalue en boucle cet entretien et ne sait qu'en penser.

C'est le premier qu'elle passe. Il lui a d'abord fallu surmonter le sentiment de trahison. Elle n'en a jamais eu la preuve, mais elle reste persuadée que quelqu'un, au sein de ses anciens collègues, a vendu la mèche sur ce qu'elle traverse. Et puis, elle a éprouvé le besoin de prendre un peu de temps pour elle, pour réfléchir à ce qu'elle désirait. La réponse lui a paru évidente : elle a obtenu ce diplôme, mais n'en a pas encore eu l'utilité. C'est dans cette direction qu'elle s'est décidée à prospecter. Les offres ne sont pas pléthore, aussi mise-t-elle tout sur ce supermarché.

Quelques jours plus tard, alors qu'Aline est en train de panser Flint, la réponse tant espérée arrive enfin. Elle est prise et elle démarre dès le lendemain ! Le soir même, elle invite Stéphanie dans une guinguette au bord du Tarn pour fêter cette bonne nouvelle. Elles trinquent sous les guirlandes lumineuses qui se reflètent sur l'eau, et le monde paraît soudain lui accorder une seconde chance.

La nuit qui suit est agitée. Lorsque l'aube finit par poindre, elle s'extrait de son lit avec une énergie fébrile, presque électrique. Choisir sa tenue devient une épreuve insoupçonnée : rien ne semble à la hauteur de cette première journée. Après plusieurs essayages et autant de soupirs, elle opte pour un ensemble sobre, mais élégant. Elle se regarde dans le miroir une dernière fois, ajuste une mèche de ses courts cheveux, inspire profondément.

Aline franchit la porte du supermarché. Elle sent une étrange dualité s'emparer d'elle : entre la nervosité du débutant et l'excitation d'une nouvelle aventure. Aujourd'hui, elle n'est plus celle qu'elle était. Chef de rayon au bazar. Un titre simple qui signifie tellement. Un nouveau départ. Le responsable du magasin la guide à travers les allées. Les visages se tournent vers elle, certains curieux, d'autres bienveillants. Il lui présente l'équipe qu'elle devra superviser. Les premiers sourires lui arrachent un léger apaisement. Ses collègues paraissent ouverts, presque impatients de la découvrir. Quelques regards la sondent, mais aucun ne la scrute avec le poids de son passé. Ici, elle n'équivaut qu'à ses compétences, son ambition, sa force.

La matinée défile à une vitesse vertigineuse. Les articles, les stocks, les procédures : tout est nouveau, et pourtant, tout est fluide. Aline prend des

notes mentales, absorbe chaque détail avec une concentration qu'elle croyait avoir perdue. Pour la première fois depuis longtemps, son esprit n'est pas envahi par les souvenirs douloureux. Un sentiment de légèreté s'installe doucement, comme un baume sur une plaie.

Alors qu'elle ajuste un présentoir en fin de matinée, une silhouette s'approche. Il est grand, élancé, les yeux marron, un sourire franc illuminant son visage au crâne dégarni. Maxime. Un prénom, un sourire, et la promesse d'un allié dans cet univers encore inconnu.

— Re bonjour Aline ! Je bosse ici depuis plus de cinq ans. Si tu as des questions sur le rayon, n'hésite pas à me demander, je maîtrise tout sur le bout des doigts.

— Merci, Maxime. Je prends mes repères, j'aurai sans doute besoin de ton expérience.

— Pas de souci ! On est tous là pour s'entraider. On est une bonne équipe, on avait hâte de connaître notre nouveau chef.

Il marque une pause avant d'oser avec un clin d'œil.

— Et je suis ravi que ce soit une cheffe.

Aline ne peut s'empêcher de sourire. Ce petit compliment, lancé avec légèreté, éveille en elle une étincelle de bien-être. L'atmosphère est bien différente de celle de son ancien lieu de travail. Ils échangent quelques banalités professionnelles, puis Maxime annonce qu'il part déjeuner. Il propose à Aline de se joindre à lui dans la salle de pause. Elle décline l'invitation. Elle a beaucoup à faire. Elle avalera un sandwich devant l'ordinateur de son bureau.

Elle a enchaîné les heures sans s'en rendre compte. Lorsqu'elle grimpe à bord de sa voiture, il est 20 h passées. Le magasin vient de fermer ses portes, elle était là bien avant l'ouverture et il lui reste de la route à faire. Une grosse journée. À cette saison, la nuit tombe tard. Une idée lui traverse l'esprit. Un détour. Une partie d'elle a besoin de parler à Nino, de lui confier cette journée, ce premier pas vers l'avenir. Elle s'agenouille devant sa tombe, les yeux embués.

— J'ai réussi, murmure-t-elle. J'espère que tu es fier de moi.

Il est presque 22 h lorsqu'elle pousse la porte de son appartement, harassée. Elle doit manger et préparer son déjeuner du lendemain avant de pouvoir dormir. Épuisée et satisfaite, elle sombre aussitôt après s'être couchée, la confiance chevillée au cœur. Un jour, la malveillance, les calomnies seront derrière elle. C'est ce qu'elle désire.

CHAPITRE 36

21 septembre 2015

Nino, mon ange,

Aujourd'hui, tu aurais eu un an. J'imagine comment tes yeux se seraient illuminés devant la bougie que je t'aurais aidé à souffler. Toi, assis dans ta chaise haute ; moi, penchée par-dessus ton épaule. Quel cadeau t'aurais-je acheté ? Aurais-tu compris que nous faisions la fête pour toi ?

Je t'écris cette lettre pour te dire tout ce que mon cœur hurle, même si tu n'es plus là pour m'entendre. Je voudrais te confier les rêves que j'avais pour toi, te rappeler l'amour illimité que j'éprouve encore et toujours pour toi, et surtout, te demander pardon.

Pardon, Nino.

Je suis tellement, tellement désolée. Je ne connais pas de mot assez fort pour exprimer ce sentiment de dévastation.

Ça me bouffe, tellement je m'en veux. J'ai l'impression d'être déchiquetée de l'intérieur, à chaque fois que j'y pense. Je me demande si tu as ressenti mon amour, même pendant les moments les plus difficiles. Si seulement je pouvais revenir en arrière, tenir compte des signaux de détresse que tu m'envoyais, pour te protéger. J'espère sincèrement que tu n'as pas souffert. Je ne le supporterais pas. Comment peut-on s'en prendre à un si petit bébé ? Qu'a-t-il fait exactement ? Combien de fois ? Où ? Avec quelle force ?

Je voudrais pouvoir remonter le temps, revenir à ces moments où tu étais encore là et faire les choses différemment. Je me sens si coupable, Nino, de n'avoir pas su voir, de n'avoir pas su agir. Ce poids me tourmente jour et nuit, me hante comme un cauchemar dont je ne peux m'échapper. J'aurais tout donné pour te préserver de la folie de ton « père », pour t'entourer de sécurité, l'éloigner de toi.

Je me remémore ces moments où j'ai cru que tout allait bien, sans me rendre compte de ce qui se passait réellement. Jusqu'à ce 16 décembre… Un tsunami a ravagé ma vie. Littéralement. Perdre son bébé n'est pas dans l'ordre des choses. C'est d'une violence insoutenable, incompréhensible. Un traumatisme dont je ne pense pas me relever un jour. Rien ne me réparera de toi. Rien. Jamais.

Je sais que la vie continue, que les jours s'écoulent et que le monde tourne sans s'arrêter. Mais pour moi, le temps est suspendu, chaque minute sans toi est une épreuve. La douleur est une présence constante, une ombre étouffante. J'essaie de trouver des moyens de continuer, de vivre avec ton absence, mais c'est si dur…

En ce jour spécial, je veux célébrer ton existence, aussi brève fût-elle. Tu

habites mon cœur à jamais. Le temps que nous avons partagé est un trésor inestimable que je garde précieusement dans mes souvenirs. Ces souvenirs qui sont à la fois un réconfort et une blessure béante. Ils me rappellent ce que j'ai eu, mais aussi ce que j'ai perdu : toi, cet immense bout de moi.

Tu es ma lumière dans l'obscurité, la promesse d'un amour éternel. Rien ni personne ne pourra effacer ni remplacer cet amour. Tu resteras mon unique enfant.

Je t'aime infiniment, mon Nino.

Ta maman.

Roulée en boule dans son lit, Aline est engluée dans une chape de plomb. Incapable de bouger, chaque muscle trahi par cette lassitude écrasante, cette fatigue qui dépasse le simple épuisement physique. Elle a pris un congé, anticipant que cette journée serait impossible à affronter. Rien n'a changé malgré son nouveau travail. Chaque matin, elle lutte pour se lever, se contraint à sortir du lit. Et après une crise de larmes sous la douche, se maquille pour dissimuler les traces de sa détresse.

Aujourd'hui, elle savait qu'elle ne parviendrait pas à se forcer. Les volets tirés plongent la pièce dans la pénombre. Le téléphone, éteint. Le monde extérieur, exclu. Elle s'est coupée de tout, sauf de ses pensées, de ses regrets et de son chagrin incommensurable. La seule chose qu'elle a faite depuis son réveil, c'est écrire cette lettre, par fragments, entre deux explosions de sanglots. Elle ignore ce qu'elle en fera. Elle avait juste besoin d'évacuer tout ça.

Sur la table de chevet trône un cadre décoré d'un carrousel miniature. Dedans, une photo de Nino. Son sourire encore si neuf. Ses yeux remplis de cette innocence qui la déchire à chaque regard. Aline tend la main, caresse la douceur inerte du verre. Elle tente de retrouver le grain de sa peau veloutée, son odeur de bébé qui lui manque tant. Et qui s'efface peu à peu de sa mémoire.

À côté de la photo, une boule à neige. Un souvenir rapporté de Haute-Savoie par Maxime, lors de ses vacances estivales. Elle la prend, la secoue doucement. Les flocons s'envolent, virevoltent autour du petit chalet en bois qui se dresse à l'intérieur. *La montagne.* Ce refuge imaginaire. Le mouvement de la neige la captive. Son esprit se perd dans ce tourbillon blanc. Chaque flocon qui tombe dans la boule s'écrase sur son cœur, ajoute un poids supplémentaire à sa tristesse. Ses pensées tournent en boucle, reviennent sans cesse à ces questions obsédantes : comment n'a-t-elle rien vu ? Rien soupçonné ? Elle se souvient de Guy, de ses sourires, de ses gestes tendres. Elle se demande comment cet homme qu'elle a aimé a pu causer la mort de leur enfant.

Épuisée par tant de souffrance, elle repose la boule à neige et le cadre photo sur la table de chevet, se recroqueville de nouveau sous les draps. La journée s'étire, interminable, comme un désert aride. Le 21 septembre demeurera une

date maudite, une cicatrice sur son cœur qu'aucune année ne pourra effacer. Le jour où elle aurait dû célébrer la vie de son fils est devenu celui où elle ne fait que survivre et s'efforcer de ne pas sombrer dans les abîmes de son propre désespoir.

Rien ne brise le silence de l'appartement excepté les sanglots étouffés d'Aline. Elle sait que personne ne viendra la consoler, que personne ne peut comprendre l'étendue de sa douleur. Elle reste là, à regarder la photo, à secouer la boule à neige, piégée dans ce cyclone de regrets, de culpabilité et de chagrin.

Quand, enfin, la nuit tombe, elle se traîne jusqu'à la salle de bains, demeure de longues minutes sous la douche, avale un somnifère et retourne dans son lit. Demain, elle devra recommencer. Se présenter à son travail, sourire, prétendre que sa vie est formidable, comme chaque jour. Simuler. S'accrocher. Survivre.

CHAPITRE 37

Début octobre

Aline est convoquée chez la juge Guitard pour une audition. Comme lors des précédentes, les mêmes questions lui sont posées. Un disque rayé qui refuse d'avancer. Imperturbable, elle y apporte des réponses identiques.

— Avez-vous de nouveaux éléments à nous communiquer ? demande la magistrate.

— Oui.

Un soupir. La juge croise les doigts sur le bureau.

— Évidemment… Nous vous écoutons, qu'avez-vous à ajouter ?

L'agacement de la femme de loi est manifeste. Une vague de frustration monte en Aline. Elle sent le poids de l'incompréhension qui suinte des murs mêmes du tribunal. Comment, après tout ce temps, ne peut-elle pas comprendre ? Comment peut-elle ignorer que le choc et la violence des événements l'ont plongée dans un maelström de confusion où sa mémoire s'est délitée, morcelée ? Depuis, elle fouille ses souvenirs comme on racle les débris d'une épave. Elle désire plus que tout rassembler des bribes, des éclats de vérité, des preuves éparpillées. Ce qu'elle livre aujourd'hui, elle l'a reconstruit avec peine, comme on recoud un vêtement déchiré de toutes parts.

— C'était environ deux semaines avant le décès de Nino, chez la sage-femme.

Elle raconte ce moment où Guy l'avait accompagnée pour sa rééducation du périnée. Il patientait dans la salle d'attente, avec leur bébé. Aline avait du mal à se concentrer sur ses exercices. Son esprit était en partie préoccupé par les pleurs qui retentissaient dans la pièce voisine. Même si elle imaginait alors que Nino était entre de bonnes mains, elle ne pouvait s'empêcher de se tendre à chaque cri. Une alarme sourde résonnait en elle, un instinct étouffé par la routine, par la confiance qu'elle portait à Guy à ce moment-là. Elle se souvient des propos de la sage-femme :

« Il a sacrément du coffre, votre petit Nino ! Il fait savoir à tout le monde qu'il n'est pas content, on dirait. »

Aline avait souri avant de rétorquer qu'il avait effectivement de la voix, mais qu'elle était sereine. Guy avait l'habitude ; il l'apaiserait. Pourtant, les pleurs n'avaient pas cessé. Dès qu'elle était sortie de la salle d'examen, elle avait trouvé le nourrisson dans son couffin. Visage rougi par les larmes, poings serrés. Guy feuilletait un magazine, imperturbable. Sans un mot, elle avait saisi son fils et l'avait bercé en chantonnant, en effectuant quelques pas lents dans la salle d'attente.

Pour se justifier, Guy avait dit : « Il a été inconsolable. Je crois qu'il est fatigué. »

— Autre chose ? demande la juge.

— Oui. Cette fois, c'était chez le médecin traitant, moins d'une semaine avant le décès de Nino. La visite est inscrite dans son carnet de santé.

Nino était normalement suivi par le pédiatre de la PMI, mais Aline avait elle-même rendez-vous chez son généraliste. Elle en avait profité pour organiser le contrôle du troisième mois avec de l'avance. Installé sur la table d'examen, Nino gazouillait joyeusement. Ses menottes battaient l'air alors que le médecin vérifiait ses oreilles, son ventre. « Il se porte comme un charme, votre petit bonhomme. Un bébé en pleine forme ! » Une phrase qui siffle avec ironie, aujourd'hui. Et si ? Si des stigmates de maltraitance étaient déjà présents, sous la surface ? Un signe, un indice qui, s'il avait été repéré par le docteur, aurait tout changé ? Ne pas savoir s'il aurait pu l'alerter, empêcher le drame, bouffe Aline.

Elle raconte encore. Lorsque l'auscultation avait été finie, elle avait confié Nino à Guy, dans la salle d'attente. Dès qu'il s'était retrouvé dans les bras de son père, un cri perçant avait brisé le calme du cabinet. Aline avait tenté de réconforter son fils, de lui chuchoter des mots doux. Rien à faire. Il pleurait douloureusement. Elle était retournée dans la salle d'examen, contrariée. Le médecin avait demandé si c'était Nino qui s'égosillait de la sorte. Elle avait acquiescé. « Ne vous inquiétez pas, c'est fréquent à cet âge. Les bébés sont souvent plus attachés à leur mère, surtout lorsqu'ils sont tout petits », l'avait rassurée le professionnel.

Dès qu'il avait retrouvé ses bras, Nino s'était apaisé peu à peu. Ses cris s'étouffaient en sanglots, puis en hoquets. Jusqu'à ce qu'il se blottisse contre sa poitrine, épuisé par sa propre détresse. « Il est vraiment accroché à toi, je ne fais jamais le poids, de toute façon », avait commenté Guy.

La juge Guitard observe Aline, analyse chaque mot.

— Et puis, quand *monsieur* baignait Nino, il me cherchait du regard, comme pour se rassurer.

— Qu'est-ce que ça signifie pour vous, tous ces épisodes ?

Aline baisse les yeux, ravale la boule qui bloque sa respiration. Aurait-elle pu ? Aurait-elle dû comprendre plus tôt ?

— Que Nino m'appelait au secours. Qu'il n'était pas bien avec son père. Et que je n'ai rien vu, lâche-t-elle dans un souffle de culpabilité.

Une vérité acide qui lui brûle l'âme.

— Donc, vous avez votre part de responsabilité dans l'affaire ?

Le coup est rude. Maître Estival intervient.

— Très certainement, et elle en paye le prix fort. Vous ne pouvez pas lui reprocher de n'avoir rien perçu, car rien dans l'attitude de son conjoint ne laissait soupçonner des actes de maltraitance. Il a pu secouer Nino quand elle était sous la douche, quand elle s'absentait faire une course. Comment aurait-elle pu deviner qu'il se comportait de la sorte alors qu'il criait sur tous les toits que son fils était ce qu'il avait de plus précieux ? Qu'il prenait soi-disant plaisir à s'en occuper ?

— J'entends vos arguments, maître. Mais nous avons perdu un temps

inestimable à cause des trous de mémoire de votre cliente. Madame Perrot, avez-vous autre chose à ajouter ?

— Non. Cette fois j'ai la certitude d'avoir tout dit, je n'ai pas de nouveaux éléments à rapporter.

La juge écrit quelques notes dans son dossier avant d'asséner :

— Puisqu'aucun de vous deux n'est passé aux aveux et que chacun accuse l'autre, je vais prévoir une confrontation. Il y a encore trop de zones d'ombre dans cette affaire. Peut-être que face à face les langues se délieront !

À ces mots, l'estomac d'Aline se tord. Un goût de bile envahit sa bouche. Revoir Guy, se retrouver en sa présence lui donne la nausée. L'image de cet homme qu'elle a tant aimé surgit, déformée, monstrueuse. Elle le craint aujourd'hui autant qu'elle le hait. D'une haine corrosive, une haine qu'elle ignorait posséder avant le drame. Sa détestation est telle qu'elle en a presque des vertiges. Guy, assis à quelques mètres, souriant peut-être. Son visage déformé par la trahison. La rage monte en elle, une envie de violence pure, brutale, qui ne lui ressemble pas. Elle voudrait le frapper, hurler. Le secouer. Avec virulence. Comment pourrait-elle affronter cet homme qui, sous ses airs suaves, ses gestes affectueux, a commis l'irréparable ?

Puis l'angoisse l'oppresse, lui coupe le souffle, s'enferre dans son crâne comme une vrille qui se faufile, vire, vibre et s'enfonce avec force. Elle veut prouver que Guy est coupable, pourtant, la perspective de cette confrontation l'effraie. Elle appréhende ses bobards, ses yeux larmoyants, ses simagrées de père brisé, sa voix suave qui n'est que poison. Et pire encore : elle craint qu'il ne l'accuse. La terreur qui l'étreint depuis des mois grandit, s'enroule autour d'elle comme des chaînes. Elle craint la juge, elle redoute que ses souvenirs fragmentés, ses paroles balbutiantes, ne soient pris pour des inventions, des tentatives désespérées de se protéger. Elle ne veut pas aller en prison. À chaque fois qu'elle y pense, elle s'effondre. Aline se sent écrasée par la puissance de la justice, cette entité impersonnelle démesurée face à sa propre existence, minuscule et vulnérable. Un système dont la froideur la maintient dans un état de stress et d'angoisse depuis presque un an de procédure. Chaque convocation au tribunal la broie un peu plus. La veille, elle ne dort pas. Elle tourne, se retourne, rongée par le spectre de l'accusation et de l'emprisonnement.

Et pourtant, elle devra rester calme. Dominer ses émotions. Ne rien laisser paraître. Seul le contrôle pourra la sauver, ou elle perdra toute crédibilité. Comme à chaque fois, elle devra compter sur maître Estival pour l'aider à se préparer.

La magistrate finit par refermer son dossier dans un claquement brusque qui fait sursauter Aline. Leurs regards se croisent. Aline y lit une détermination qu'elle ne sait comment interpréter.

— La confrontation aura lieu dans un mois et demi.

Docile, Aline hoche la tête, le cœur au bord de l'implosion. Un mois et demi… elle a six semaines pour se préparer à affronter l'homme qui a détruit

sa vie, pour trouver la force de ne pas s'effondrer devant lui. Et convaincre la juge qu'il n'y a qu'un seul coupable : *l'autre*.

CHAPITRE 38

Fin octobre

Les rires et les conversations animées des clients emplissent la salle de restaurant aux briques apparentes. Depuis l'entrée, Aline balaie la pièce, l'esprit ailleurs. Elle a accepté l'invitation de Maxime, qui fête ses quarante-huit ans, sans grande envie. Poussée par une sorte d'obligation sociale plus que par un réel désir de célébrer cet anniversaire.

Elle reporte son attention sur le paquet qu'elle tient dans ses mains. Un livre sur le dressage équestre qu'elle a maladroitement emballé. Ils partagent une même passion pour les chevaux et en parlent souvent durant les pauses. C'est une petite attention, sans plus. Elle l'a choisi avec l'indifférence d'une tâche accomplie, espérant qu'il plaira à Maxime sans vraiment se préoccuper de son utilité. Elle a compris qu'il était déjà très expérimenté, bien plus qu'elle. Elle doute que ce guide pratique lui enseigne quoi que ce soit d'inédit, mais c'est la seule idée qui lui soit venue, sans autre inspiration.

Elle hésite, se demande si elle a bien fait d'accepter l'invitation, trouve son cadeau ridicule. Un instant, elle a imaginé que se mêler à de nouvelles personnes qui ignorent ce qu'elle vit l'aiderait à retrouver un semblant de normalité sociale. Mais là, au milieu de ces visages joyeux, de cette ambiance festive, elle se sent en décalage. Elle n'a plus sa place dans cet univers d'insouciance, de légèreté et de gaieté. Elle est comme propulsée sur une scène où elle est tenue de jouer un rôle pour lequel elle n'a pas de script. Non. Vraiment. Elle n'a rien à faire ici.

Alors qu'elle s'apprête à repartir, Maxime, assis à une grande table, entouré d'amis et de collègues, toujours avec ce sourire en coin, l'a repérée. Son regard s'est illuminé un peu plus. Il se lève. Il s'approche d'elle, dépose trois bises sur ses joues et s'empare de sa main.

— Suis-moi.

Elle le retient puis retire sa main de la sienne.

— Non, je suis désolée, je ne vais pas rester.

Aline ne peut que constater la surprise de son collègue. Elle lui tend son cadeau, mais il ne le prend pas.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

Comment lui révéler son tumulte intérieur ? Quels mots choisir pour communiquer son sentiment d'inadéquation sans entrer dans les détails ? Aline soupire.

— Je… Je ne peux pas t'expliquer. Mais c'est compliqué pour moi d'être là ce soir.

Maxime hoche la tête.

— Je sais.

— Tu sais quoi, au juste ? demande-t-elle, sur la défensive.

Sa question a claqué avec une agressivité inattendue. Cependant, la phrase de Maxime lui a fait l'effet d'une gifle soudaine. Une fois de plus, ses émotions négatives ont dominé.

— Rien, je ne sais rien, je t'assure, dit-il en lui prenant de nouveau la main, mais j'ai compris que quelque chose tordait ton cœur.

Il s'approche d'elle pour parler plus bas.

— Tu sais, Aline, ce n'est pas parce que tu souris tout le temps que ça signifie que tu es heureuse. Il existe plein de sourires. Des sourires forcés, des sourires malicieux, enjoués, sincères, des sourires tristes, hésitants. Et le tien, c'est un sourire de façade. Un sourire qui camoufle une grande blessure, j'en suis certain.

Du bout du doigt, il lisse un cerne sur le visage d'Aline.

— Ici, je lis la mélancolie.

Puis passe de l'autre côté.

— Là, la peine.

Des gouttes de tristesse se forment sur les cils d'Aline qui ferme les paupières. Il essuie une larme, retire son doigt avant de poursuivre.

— J'ignore ce que tu as vécu. Mais je sais une chose : tout le monde mérite de sourire avec son cœur. Surtout une jeune femme, comme toi, qui a la vie devant elle.

Maxime se tait, laisse le temps à Aline de revenir au moment présent. Elle ouvre les yeux, murmure un merci inaudible, bouleversée par ses mots, par sa capacité à discerner ce qu'elle s'applique à cacher.

— Viens, suis-moi. Commence par l'apéritif, puis tu avises. Je te promets que tu pourras repartir quand tu le souhaiteras. Ou rester autant que tu en auras envie, ajoute-t-il avec un clin d'œil.

Il l'entraîne à la table où il la présente à tout le monde. Aline connaît déjà certaines personnes du supermarché, notamment Claire, qui travaille aussi au rayon bazar, et qu'elle apprécie. Lorsqu'elle a salué tous les convives, Maxime tire une chaise laissée libre à sa droite.

— Installe-toi près de moi.

Elle s'assied et lui tend le paquet.

— Bon anniversaire.

Cette fois, il accepte le cadeau avec une joie non dissimulée.

— Merci. Tu n'étais pas obligée, ta seule présence, c'est déjà beaucoup.

Il déchire l'emballage, découvre le livre. Aline observe sa réaction, un peu honteuse de son choix.

— *Méthode la Cense* ! C'est parfait, je voulais justement l'acheter. Tu as tapé dans le mille !

À demi soulagée, Aline affiche un sourire poli. La soirée démarre. L'apéritif se déroule sans encombre. Aline relâche peu à peu la pression, elle discute avec ses voisins de table, avec Claire qui est assise en face d'elle. Elle décide de rester pour le dîner. Les plats défilent, elle mange avec gourmandise, parvient même à rire avec sincérité. Maxime profite de chaque

occasion pour lui adresser un mot, un compliment, un regard appuyé.

Avant le dessert, Aline se lève pour se rendre aux toilettes.

— Attends, je t'accompagne, propose Claire.

Lorsqu'elles se retrouvent dans l'intimité du réduit, Claire lance, tout sourire :

— Eh bien, on dirait que Maxime et toi, c'est une affaire qui roule !

Aline fronce les sourcils, un peu déconcertée.

— Quoi ?

— Maxime ! Il ne te quitte pas des yeux. Tu ne vois pas qu'il te drague depuis le début de la soirée ? Et même au magasin ?

— Mais non, tu te fais des idées. Il est juste sympa, c'est tout.

— Sympa ? Tu rigoles, je crois que tout le monde au rayon bazar sait qu'il en pince pour toi. Il n'y a que toi qui n'as rien remarqué.

Aline soupire, un peu agacée. La perspective que Maxime puisse s'intéresser à elle d'une manière plus qu'amicale ne lui a jamais effleuré l'esprit. Elle a du mal à concevoir qu'elle puisse séduire. Elle, si cabossée physiquement et émotionnellement.

— Je n'ai pas la tête à ça. Je… Je traverse une période difficile. Je ne suis pas prête. Et même si c'était le cas, ce ne serait pas avec un collègue.

— Oh, désolée, murmure Claire. Chagrin d'amour ?

Aline préfère ne pas répondre. Elle pose la main sur la poignée pour entrer dans un cabinet et clore cette discussion. Avant qu'elle ne referme la porte, Claire lui dit :

— Réfléchis-y. Maxime est un bon gars, je le connais depuis longtemps. Il mérite d'être heureux, et je suis persuadée que la femme qu'il choisira d'aimer sera choyée comme un trésor.

Guy aussi avait tout du bon gars et la dorlotait. Il prenait sa défense devant ses parents et sa sœur, il la soutenait dans ses projets professionnels, il lui promettait un avenir magique à trois. Et pourtant… Sous cette apparence généreuse se cachait la pire des ordures.

— Merci du conseil, répond Aline, davantage par convention qu'avec sincérité.

Vers minuit, le groupe se sépare peu à peu sur le trottoir. Chacun rentre chez soi. L'air est frais, presque vif, et un vent léger soulève les feuilles mortes qui tourbillonnent autour d'eux. Emmitouflée dans son manteau, Aline garde ses mains enfoncées dans les poches. Elle embrasse les uns, salue les autres. La soirée a été agréable, les amis de Maxime sont sympathiques. Voir du monde lui a été salutaire. Elle, qui n'a jamais apprécié de rester cloîtrée chez elle, sort rarement à présent. Et ça lui manque.

Maxime s'approche. Il déroule l'écharpe de son propre cou pour en entourer doucement celui d'Aline. Ses doigts frôlent sa peau. Elle frissonne, mais elle ne bouge pas, ses yeux fixés sur le sol.

— Tu devrais te couvrir, il commence à faire frisquet, lui dit-il avec une

tendresse qui la surprend.

Elle relève un regard hésitant vers lui, confuse devant son attitude, à la suite des propos de Claire. Elle doit bien l'admettre, elle ne laisse pas son collègue indifférent. Après sa discussion dans les toilettes, elle a prêté davantage d'attention aux mots et aux gestes de Maxime. Même lorsqu'il parlait avec un ami, de temps à autre, il jetait un coup d'œil dans sa direction. Il lui demandait régulièrement comment elle se sentait. Lui souriait avec une profondeur particulière dans le regard. S'adressait à elle avec une voix plus veloutée. Presque caressante.

Avant qu'elle ne puisse dire quoi que ce soit, il se penche et dépose un baiser léger sur sa joue. Le contact est si doux qu'il en est presque imperceptible. Malgré les barrières qu'elle a érigées, Aline sent son cœur se serrer. Maxime recule un peu, cherche son regard. Elle essaie de dissimuler son trouble, incapable de savoir ce qu'elle ressent ou même ce qu'elle devrait ressentir. Elle n'est pas prête pour tout ça. Depuis Guy, toute relation intime l'effraie. Il a brisé ses valeurs et ses rêves, l'a fragilisée. Il a happé jusqu'aux dernières miettes d'émotions positives, d'élan amoureux. Il a absorbé toute sa lumière, toutes ses réserves de confiance pour ne laisser que de la désillusion, de l'appréhension, de la suspicion. Et l'impossibilité d'une connexion authentique.

— Aline, je sais que tu traverses quelque chose de difficile, commence Maxime d'une voix murmurée pour ne pas briser l'instant. J'ignore ce que c'est et je ne te demanderai pas de me le dire. Mais je suis là. Tu peux compter sur moi, quand tu seras prête à en parler… Ou même si tu ne veux pas en parler, je suis là pour toi, quoi qu'il arrive.

Autour d'eux, le bal des embrassades et des salutations se poursuit. Aline reste figée, incapable de répondre. Une partie d'elle est touchée par ses mots, par la gentillesse qu'il lui montre. Mais une autre se replie instantanément, se verrouille. Elle ne se sent ni digne ni prête à accepter cette affection. Elle esquisse un pauvre sourire, une tentative maladroite de masquer son malaise.

— Merci. Mais je ne veux pas te faire attendre pour rien. Je traîne des boulets trop lourds. C'est difficile d'avancer avec ça.

Elle s'interrompt, incapable de formuler le reste. Elle ne souhaite pas lui donner de faux espoirs, ne veut pas qu'il croie qu'elle pourrait répondre à ses sentiments. Elle est encore trop brisée, trop écorchée. À vif.

— Je suis prêt à t'attendre. Je voulais juste que tu saches que tu n'es pas seule.

Il ajuste encore une fois l'écharpe autour de son cou, afin de la protéger davantage du froid. Peut-être aussi pour qu'elle sente qu'il est là, qu'il la soutient, bien qu'elle le repousse.

— Prends soin de toi, lui dit-il avant de reculer d'un pas, comme pour lui laisser l'espace dont elle a besoin, ne pas l'effrayer.

— Max, on y va, dit l'un de ses amis avec une tape cordiale sur son épaule. Merci pour la soirée, c'était chouette !

Maxime s'est tourné vers ses invités. Il leur parle, leur sourit, échange des poignées de main chaleureuses et des bises joyeuses. Aline le regarde. Il a l'air si à l'aise, si naturel dans ses relations avec les autres, qui le lui rendent bien. Elle ignore si elle mérite son attention, sa patience. Tout ce qu'elle sait, c'est qu'elle est encore enfermée dans une prison invisible. Celle de son passé qui la hante et de son apparence qu'elle aime de moins en moins.

Lorsqu'elle regagne son appartement, elle se sent épuisée, vidée. L'idée qu'un homme aussi vivant et gai que Maxime puisse s'intéresser à elle lui paraît irréelle, presque absurde. Elle n'a plus la force ni l'envie de penser à ce genre de choses. Pour elle, l'amour, la séduction, tout cela appartient à un autre temps, à une autre vie. Une vie à laquelle elle se juge inapte.

CHAPITRE 39

Mi-novembre

Aline arrive au tribunal. Sa démarche est hésitante, chacun de ses pas est entravé par une boue invisible qui la retient. Ses jambes refusent de la porter vers cet enfer. Devant le bâtiment, son avocat effectue des allers-retours frénétiques, sacoche dans une main, téléphone dans l'autre. Il la salue d'un signe de tête. Lorsque sa conversation est terminée, il range son cellulaire, lui tend une paume qu'elle écrase presque en raison de son stress.

— Comment vous sentez-vous depuis hier ?

La veille, dans son bureau, maître Estival l'a préparée à cette nouvelle rencontre. Et, surtout, à la reconstitution. Une épreuve qui s'annonce atroce. Il ne conteste pas son innocence, Aline en est persuadée. Pour affronter Guy, elle a besoin de cette certitude, de le savoir pleinement dévoué à sa cause.

— J'ai connu des jours meilleurs.

— Vous êtes prête, Aline, n'en doutez pas. Vous êtes innocente, la justice ne se trompera pas.

Dubitative, elle hausse les sourcils.

— J'espère que vous avez raison.

— J'ai *toujours* raison, dit-il d'un ton qui se veut joyeux. On y va, conclut-il en consultant sa montre.

Et il s'avance d'un pas rapide. Elle le suit, la gorge nouée. À l'intérieur, le couloir étroit, faiblement éclairé, accentue le sentiment d'oppression d'Aline. Les portes qui claquent, les murmures lointains ; un chaos feutré qui ajoute à sa tension. Elle se poste près du bureau de la juge Guitard, les doigts crispés sur le bord de son sac à main, les épaules voûtées. Maître Estival s'est assis et consulte des documents qu'il a tirés de sa serviette. Il paraît toujours accaparé par mille dossiers.

Des bruits de pas attirent l'attention d'Aline. Elle reconnaît la cadence, le poids de cette démarche insupportable. Son cœur s'embrase avant même de l'apercevoir. Les vibrations sur le sol lui hurlent sa présence. Malgré elle, elle tourne la tête dans sa direction. Il s'approche, accompagné de son avocat. Elle s'empresse de regarder ailleurs. Maître Estival se lève, salue sa consœur et échange quelques politesses avec elle. Guy en profite pour se planter face à Aline, suffisamment loin pour montrer sa bonne volonté de garder ses distances. Il sourit. Pas un mot, mais ses lèvres bougent. « Je t'aime. » Un murmure muet, qu'elle déchiffre sans effort. Elle détourne aussitôt le regard. Une vague d'écœurement lui tord les entrailles. Cette tentative de rappel de leur amour maudit renforce son dégoût. Elle serre les poings et la mâchoire. Comment ose-t-il lui dire ça, ici, maintenant, après tout ce qu'il a fait ? C'est une insulte, une provocation.

Les défenseurs achèvent leur discussion. Guy rejoint son avocate, ils

s'installent sur un banc qui longe le mur, quelques mètres plus loin, du même côté. Ainsi, il n'apparaît plus dans le champ de vision d'Aline et c'est tant mieux. Bien qu'il soit toujours trop près.

La porte s'ouvre sur la greffière qui les invite à entrer. Un frisson déchire la colonne vertébrale d'Aline. C'est l'heure. Dans la pièce, un homme qu'elle ne connaît pas est déjà en place. Sans doute le docteur Girou, le médecin légiste qui a effectué l'autopsie. Son avocat l'a prévenue de sa présence au cours de la confrontation. Elle s'installe sur la chaise qui lui est réservée. Ses mains tremblantes se posent sur ses genoux. Elle pense à la montagne. À la boule à neige offerte par Maxime, pour contrôler sa respiration. Inspirer, expirer… un effort immense pour un acte réflexe. Mais l'air se fait poison, la sueur inonde son front. La juge commence à parler. Les mots s'entrechoquent dans le vide de son esprit, Aline n'en retient rien. Toute son énergie est focalisée sur sa capacité à garder son calme malgré le tourbillon d'émotions déchaînées qui cognent à l'intérieur. Quand elle ose regarder dans la direction de Guy, elle croise systématiquement son regard. Indéfinissable. Que pense-t-il *vraiment* ? Que ressent-il *vraiment* ? Elle ne sait plus qui il est. Elle ne serait pas étonnée qu'il se joue d'elle, qu'il clame un amour factice, simplement pour l'inciter à modérer ses propos. Mais elle ne cédera pas. Il est coupable. Il doit payer.

Supporter sa présence est déjà pénible. Si, en plus, il ne cesse de la fixer, Aline n'est pas certaine de résister à cette énième épreuve. Alors, dans un geste presque imperceptible, elle pivote légèrement sur sa chaise pour lui tourner le dos. À cet instant, son cœur trébuche, comme s'il hésitait entre battre et se figer à jamais. Là, dans un coin de la pièce, elle aperçoit le transat de Nino. Un poupon y est placé, inerte, dans une parodie de vie. Il est vêtu du pyjama à rayures que Nino portait le jour de son décès. Un choc glacé. À côté, des objets qui lui sont familiers : un bavoir en coton blanc et un biberon mis sous scellés. Sa vision se trouble, ses oreilles bourdonnent.

Une main sur son épaule la rappelle à la réalité. Elle comprend que la juge lui a posé une question, maître Estival l'encourage à répondre.

— Pouvez-vous nous raconter comment cela se passait à la maison ?

Si l'enjeu n'était pas aussi terrible, Aline en rirait presque. Elle a déjà expliqué à de multiples reprises tout ce qu'elle savait. Mais cela ne satisfait pas la justice. Alors, elle reprend sa litanie. Et cette fois, elle ajoute les épisodes qui lui sont revenus en mémoire, les signaux de détresse que lui envoyait Nino.

Puis vient le tour de Guy. Il se tient les bras croisés, dans une attitude de défi, presque suffisant, pour contrer les questions qui s'apprêtent à fuser. Sa défense est un labyrinthe confus d'accusations. Il avance l'idée que l'accouchement aurait pu être la cause des troubles, que la PMI aurait empoisonné son fils avec les vaccins. Et puis, il la vise elle, Aline. L'usure de ses nuits blanches, le baby blues qui la rongeait, les pleurs incessants de Nino. Ne l'a-t-elle pas, au bord du gouffre, secoué avec virulence ? Pour passer ses nerfs ? Elle était seule pour s'en occuper la majeure partie du temps.

Les questions s'enchaînent. Peu à peu, il concède, faiblit. Oui, il a parfois bercé Nino avec énergie, avec son pied, lorsqu'il était dans son cosy. Comme l'a rapporté Aline quelques minutes plus tôt. Une tendresse un peu trop brutale. Rien de plus. Juste ça.

La juge résume.

— Nous en revenons toujours à la même question : qui est réellement coupable ? Nous devons comprendre pourquoi Nino est mort. Votre rôle dans cette histoire est crucial, dit-elle en baladant son regard de l'un à l'autre. Peut-on vraiment croire que vous, monsieur Cardin, n'êtes pas responsable d'un geste violent, surtout quand vous avez vous-même décrit des épisodes où vous accéléreiez le mouvement ?

Guy se tourne vers le transat, agité, comme si voir le poupon avec le pyjama gris à rayures ravivait une colère enfouie. Ses épaules se tendent.

— Je l'ai bercé comme tout père le ferait, rien de plus. Cherchez plutôt du côté des vaccins. Ou même d'Aline. Elle n'en pouvait plus de ses pleurs. Elle le laissait parfois bramer dans son lit, tout seul. C'est pas digne d'une bonne mère.

Chaque mot qu'il prononce libère une traînée acide. Aline le giflerait.

— Au contraire, c'est une excellente stratégie quand on est épuisé, ça évite de commettre l'irréparable, commente la magistrate.

Guy hausse les épaules, un rictus aux lèvres.

— Ben voyons ! ricane-t-il.

Impassible, la juge ne lâche pas prise.

— Monsieur Cardin, permettez-moi de clarifier. Nous parlons ici d'une des dernières fois où vous avez eu Nino dans vos bras. Cette dernière « berceuse » que vous avez donnée n'était pas une caresse douce comme vous le laissez entendre, mais une secousse violente. Vous comprenez bien c'est la brutalité de ce geste qui est au cœur de cette affaire. Vous tentez de brouiller les pistes en cherchant des coupables externes, mais vous ne pouvez échapper à la réalité de vos actions. Le docteur Girou affirme que les lésions ainsi que les vomissements en geyser sont caractéristiques d'un SBS. Il va nous détailler tout ça.

Le médecin se lève, apporte le transat et le poupon au milieu de la pièce. Debout, une main posée sur le crâne du poupon, il explique en les regardant par-dessus ses lunettes à la monture métallique :

— Monsieur Cardin, madame Perrot, je vais d'abord vous présenter quelques éléments d'anatomie pour que vous compreniez bien la situation. Le cerveau d'un bébé ne remplit pas totalement la boîte crânienne. Cela signifie qu'en cas de choc, il ballotte et se heurte aux parois osseuses. Contrairement à un adulte, dont le cerveau est solidement ancré, celui d'un nourrisson est terriblement vulnérable.

Il marque une pause pour s'assurer qu'il a bien l'attention des parents. Aline sait déjà tout ça. Elle a passé des nuits entières à écumer internet à la recherche d'explications. Mais entendre ces mots de nouveau, en cet instant,

lui fait l'effet d'une lame qui s'enfonce plus profondément. Elle imagine Guy.

— On ne parle pas de n'importe quel mouvement brutal. Tous les chocs ne peuvent pas provoquer des lésions cérébrales irréversibles qui conduisent soit au handicap, soit au décès. Par exemple, ce n'est pas le fait de jouer avec son enfant en le levant brusquement au-dessus de soi qui va induire un syndrome du bébé secoué. Pas plus qu'une chute, qu'un accident de voiture ou de poussette. Ou que des bercements trop forts dans un transat.

À ces derniers mots, il fixe Guy qui se mord la lèvre inférieure. Aline ne peut s'empêcher de regarder dans sa direction, persuadée qu'il va finir par craquer.

— Le mouvement nécessaire pour produire l'hématome dont nous parlons est d'une puissance *considérable*. Pour illustrer cela, je vais vous montrer.

Le légiste empoigne fermement le pyjama du poupon au niveau du thorax… et la violence éclate dans le bureau. D'un geste vif, il le secoue de manière brutale. Sa tête vacille, tangue, se fracasse, explose sous les secousses. Un pantin désarticulé. Avant. Arrière. Avant. Arrière. Le bruit sec, presque creux du plastique, résonne dans la pièce comme un gémissement silencieux. Un martèlement répétitif qui envahit l'espace.

Clac. Clac.

Sous les violents secouements, le jouet tremble avec une intensité déconcertante.

Clac. Clac. Clac. Clac. Clac. Clac.

Le bruit sec. Le bruit infernal. Le bruit insoutenable.

La scène est brève. Une poignée de secondes, tout au plus. Pourtant, elle dégage une impression de dévastation et de supplice intolérable. Un crève-cœur.

Les yeux écarquillés, Aline détourne le regard de cette torture. Elle porte une main à sa bouche pour étouffer le cri qui se heurte à ses lèvres closes. Son autre main se crispe sur l'accoudoir de sa chaise. Ses poumons se compriment alors qu'elle lutte contre une vague de nausée. L'écho des soubresauts cogne à ses oreilles. Les mouvements du poupon sont une réverbération effroyable de ce qu'a connu Nino. Avec sa tête, elle mime le refus qui reste bloqué dans sa gorge. Non ! Nino n'a pas pu être secoué de la sorte. C'est insupportable, tyrannique, féroce. C'est inhumain.

— Ça ne va pas ? demande la juge.

Aline peine à retrouver sa voix. Sa réponse finit par éclater entre colère et martyre :

— Vous vous rendez compte de la violence du geste !

Le visage dur comme de la pierre, Guy s'énerve :

— C'est bon, faut pas abuser, non plus.

Le légiste se tourne vers lui et lui tend le poupon.

— Puisque j'abuse, montrez-nous ce que vous avez fait.

Irrité, Guy saisit le jouet d'un geste vif, et avec lui, la vérité qu'il refuse d'admettre. Il l'installe dans le cosy sans ménagement, donne un coup de pied

furtif à l'objet, le faisant vaciller.

— Je l'ai bercé comme ça. C'est tout, affirme-t-il.

Le transat proteste, gémit. Aline ne peut s'empêcher de fixer ce pied détestable, qui a fait basculer sa vie. La réponse tranchante du légiste la fait sursauter.

— Non ! Impossible. On ne succombe pas lorsqu'on est bercé de la sorte. Vous n'avez pas bercé votre garçon, vous l'avez secoué. *Violemment* secoué. C'est une sacrée nuance. Une nuance mortelle.

Il scrute Guy et continue à expliquer d'un ton glacial :

— Le périmètre du crâne de votre fils avait augmenté, il présentait un hématome caractéristique de secouements virulents et répétés qui ont conduit à des mouvements rapides d'accélération et de décélération de sa tête. Comme vous l'avez vu dans la démonstration, le menton cogne contre le thorax, et, en retour, l'arrière de la tête frappe le dos, car les muscles du cou sont trop peu développés pour amortir la puissance de ce va-et-vient. Rien à voir avec ce que vous rapportez.

La juge intervient.

— Monsieur Cardin, vous comprenez bien que, dans ce contexte, *bercé* prend une tout autre signification. Une des dernières fois où votre fils aura été *bercé*, il a en réalité été violemment secoué. Il ne s'agit pas simplement d'un geste de réconfort, mais d'une action qui a laissé des séquelles fatales. Admettez-le. Et mieux encore, dites-nous à combien de reprises vous avez secoué votre garçon !

La magistrate consulte ses notes.

— C'est votre cinquième convocation. À chaque audition, vous en dévoilez un peu plus. Votre ex-compagne a apporté des éléments nouveaux, ne croyez-vous pas qu'il serait temps de passer aux aveux ?

Guy réfute, campe sur ses positions, son visage s'est fermé.

Alors que la confrontation se termine, un épuisement intense s'empare d'Aline. Elle a la sensation d'avoir été enfermée des heures durant dans une salle de torture, à supporter la présence de Guy et les démonstrations cruelles du légiste, qui l'ont bouleversée. Elle s'est forcée à détourner les yeux. Cependant, la scène est gravée sur sa rétine et tourne en boucle. *Avant. Arrière. Avant. Arrière.* Le plastique qui crisse comme des os brisés la traque, claque dans ses tympans. *Clac. Clac. Clac. Clac. Clac. Clac.* Ces secousses saccadées, sèches, sévères. Une reconstitution qu'elle ne pourra jamais gommer de sa mémoire. Au-delà de ce qu'elle avait accepté d'imaginer jusqu'à présent. Les brimbalements du poupon brossent un tableau horrifiant du calvaire que son fils a enduré. Un si petit bébé d'à peine six kilos et soixante centimètres. Comment aurait-il pu se protéger ? Résister ? Riposter ? Il ne pouvait pas, tout simplement. Il était inoffensif, vulnérable, fragile, et la bataille était perdue d'avance ; il était écrasé par la supériorité de son agresseur. La poitrine d'Aline se soulève en mouvements désordonnés, elle

respire par à-coups. Le visage de Nino se superpose sans cesse à celui du poupon.

Et c'est insupportable.

Elle accélère, le cœur en déroute. Ses talons claquent sur le sol, son corps fuit. La douleur la pourchasse. S'éloigner au plus vite de ce lieu, de Guy, du poupon, du légiste. C'est à peine si elle a salué son avocat avant de quitter le bureau de la juge. Dès qu'elle se retrouve à l'extérieur, le frimas la frappe, la brûle. L'air frais est presque trop vif et contraste avec l'atmosphère étouffante du tribunal. Elle court, s'éloigne, trébuche puis ralentit, s'appuie contre un bâtiment. Ses mains s'accrochent à la gouttière qui rampe le long du mur. Le malaise se transforme en nausée. Elle a la tête qui tourne. Elle se penche, vomit sur le trottoir tout son dégoût et son désespoir accumulés. Elle se redresse, pantelante, essuie son visage trempé de sueur et de larmes. Son regard se lève vers le ciel, implore. Un murmure s'échappe de ses lèvres sèches :

— Nino, pardonne-moi, je suis tellement désolée que tu aies eu à subir tout ça.

Guy n'a rien avoué, mais les gestes du légiste ne laissent pas de place au doute quant au degré de maltraitance. Elle le sait : il l'a bercé, il l'a secoué, il l'a brisé.

CHAPITRE 40

Le mois de décembre a enveloppé le monde dans une effervescence commerciale aveuglante. Pour Aline, cette fin d'année est marquée par une mélancolie profonde. Tandis que les jouets rient sous les néons, son cœur se noie dans le silence de l'absence. Le rayon bazar s'est transformé en une vitrine scintillante de Noël qui contraste avec son état d'esprit. Les étagères débordent de couleurs vives, de peluches aux yeux pétillants, de jeux de société. Des panneaux promotionnels affichent des messages de joyeuses fêtes.

Hier, Aline a passé une nouvelle journée clouée sous les draps par le poids du manque. Elle avait rendez-vous avec une nuit sans fin : il y a un an, le cœur de Nino cessait de battre. Désormais, elle sait que deux dates marqueront l'année, comme des blessures béantes dans le calendrier, où le combat pour survivre sera encore plus titanesque que les autres jours. Les crocs du passé qui mordront à vif dans sa chair, refusant de la laisser guérir, qui reviendront inlassablement tant qu'elle tiendra debout.

Aujourd'hui, elle se trouve au milieu d'un flot de clients enthousiastes. Elle s'est rendue dans le rayon avec une intention bien précise. Pourtant, lorsqu'elle l'a atteint, les rires d'enfants surexcités lui sont tombés dessus comme une goutte d'acide. Elle veut pleurer ; non, elle veut hurler à l'injustice dans ce flot de couleurs vives qui la poignarde. Son regard vagabonde sans ancrage entre les étagères. Elle se sent vide. Les interrogations sur ce qu'elle aurait pu offrir à Nino, sur ce qu'il aurait aimé recevoir, agitent ses pensées. Elle s'approche des jouets destinés aux tout-petits. Ses doigts effleurent les boîtes, puis se posent, presque par instinct, sur un jeu d'encastrement. Elle le saisit et le fixe avec des yeux absents, avec ses rêves éclatés, ses espoirs enfuis. Ce n'est pas simplement un jouet. C'est une promesse qu'elle n'a pas pu honorer.

— Tu fais tes achats pendant les heures de travail ?

La voix taquine de Maxime s'élève au-dessus du brouhaha. Aline se retourne, les prunelles brillantes. Il la dévisage avec son éternel sourire.

— Hein ?

Le sourire de Maxime s'estompe.

— Ça va ? demande-t-il doucement.

Une voix masculine crépite dans les haut-parleurs du magasin. C'est l'heure de la vente flash sur les peluches géantes. Un choc sonore qui ramène brutalement Aline à la réalité. La promotion sur les peluches géantes. Voilà pourquoi elle avait quitté son bureau. Elle voulait être présente durant le quart d'heure de cette offre spéciale, s'assurer que le stock était suffisant en tête de gondole, que l'animateur stimulait les ventes. Elle range le jeu d'encastrement à sa place, essuie discrètement ses paupières. À quelques pas de là, micro en main et en tenue de père Noël, le commercial répète le prix incroyable de

cette occasion à saisir. Il vante les mérites de la jolie peluche, s'adresse aux enfants en se penchant vers eux pour les inciter à mettre l'énorme jouet dans le caddie familial.

— Oui, ça va, répond Aline d'une voix qui trahit sa peine.

Alléchés par cette aubaine, les clients affluent dans le rayon, bousculent Aline et Maxime qui sont détachés de leur environnement. Maxime scrute le visage de sa responsable pour déceler la vérité au-delà des mots. Il se penche légèrement, sans envahir son espace personnel.

— On dirait que Noël n'est pas une période joyeuse pour toi.

— Je… je ne sais pas ce que j'aurais pu lui offrir cette année, dit-elle plus pour elle que pour son collègue, d'un ton attristé. Je ne sais pas ce qui lui aurait plu. Que peut-on vouloir à un an à part de l'amour, de la tendresse et des câlins ?

Maxime hoche la tête, sans paraître saisir toute l'étendue de la douleur d'Aline, mais avec une empathie non feinte.

— Les fêtes peuvent être vraiment dures, surtout quand on doit affronter certains souvenirs. Si tu as besoin de prendre une pause ou de faire quelque chose pour te changer les idées, je suis là. On peut aller boire un café après le boulot.

Aline lit dans les yeux de son collègue la sincérité de son soutien. Elle se sent tiraillée entre l'envie de se replier sur elle-même et le besoin de se libérer de son chagrin. Depuis un an, elle n'a laissé personne entrer dans sa vie. Elle accorde seulement une place, de temps en temps, à sa cousine Stéphanie. Quand la solitude devient trop dure à supporter. Quand elle n'en peut plus de pleurer et aspire à faire semblant d'être heureuse, juste pour quelques heures. Quand elle se rend compte qu'il n'y a pas que les autres qui ont changé d'attitude à son égard. Elle aussi, elle a changé de comportement.

— Merci, Maxime. Je ne peux pas, j'ai des choses à faire. La promotion sur les peluches, dit-elle en forçant un sourire qu'elle accompagne d'un geste en direction de la frénésie qui s'est emparée du rayon. Et des tas de trucs super importants pour l'après-fêtes. Les crêpières pour la Chandeleur, les transats pour l'été. Enfin, tout ça…

— Comme tu voudras.

Il pose une main sur son épaule quelques secondes et la retire avant de s'éloigner. Elle ne peut ignorer sa déception. Depuis six mois qu'ils travaillent côte à côte, elle n'a de cesse de le rejeter. Pourtant, il persévère, s'intéresse à elle, la réconforte, lui assure son soutien. Et, comme le lui a dit Claire, il aimerait prendre soin d'elle.

— Maxime !

Il se retourne.

— Oui ?

— Un jour, je te raconterai.

Il revient vers elle et murmure.

— Je ne veux pas que tu te sentes obligée à quoi que ce soit, Aline.

— Le jour où je serai prête, ce sera sans obligation. Mais peut-être que ça changera ton regard sur moi.

— Je ne crois pas, non. Tu es une belle personne, j'en suis convaincu. Il faut juste que tu arrives à t'en persuader toi aussi. Ça te permettra de faire les choix que tu mérites.

Aline n'a pas la moindre envie de glisser sur un terrain plus intime.

— Bon, ce n'est pas tout, mais le boulot nous appelle. Tu n'as pas un rayon à recharger ?

Maxime se met au garde à vue.

— Oui, chef ! À vos ordres, chef !

Aline éclate de rire.

— Rompez !

— Ça fait plaisir de te voir rire, commente Maxime avec un grand sourire.

— Merci. Pour tout.

Et Aline rejoint l'animateur qui redouble d'éloges sur l'ours géant.

Le soir même, elle prend une décision. Elle ne sait pas ce qu'elle aurait pu offrir à Nino. Cependant, elle sait ce qu'elle peut s'offrir à elle. Elle veut immortaliser ce Noël d'une manière significative. Un geste symbolique, comme une façon de combler le vide physique vertigineux. Ses bras sont et resteront orphelins de Nino. Elle a besoin de se marquer corporellement de ce manque.

Quelques jours plus tard, elle se tient devant le miroir de la boutique de tatouage. Elle a beaucoup hésité sur le modèle. Finalement, elle a arrêté son choix sur une calligraphie fine qui gravera le prénom de Nino, entrelacé à un ange. C'est simple, mais cela résonne profondément en elle. Ce sera là, sur son épiderme. Un souvenir indélébile de la courte vie de son fils.

Le tatoueur lui fait signe de s'installer sur la chaise. Aline révèle son épaule droite. Elle ferme les yeux un instant, respire pour calmer les battements de son cœur. Le bourdonnement de la machine à tatouer commence. Une légère douleur aiguë, un pincement régulier qui semble se synchroniser avec ses pensées, se fait ressentir. Le tatoueur travaille avec précision, en silence. Quand il lui annonce que c'est terminé, Aline se lève et s'approche du miroir. Elle touche son épaule rougie, admire le résultat. Il sera là, sur elle, pour toujours. Son ange.

CHAPITRE 41

Février 2016

Après avoir échangé quelques mots avec Béatrice dans la cuisine, Aline et Maxime prennent la direction du pré, leurs pas en rythme sur le sentier légèrement boueux. Cette promenade n'était pas prévue, juste une idée lancée à la volée autour d'un café en salle de pause. « Et si je te présentais Flint ? », avait suggéré Aline. Surpris par cette proposition, Maxime n'avait pas répondu immédiatement, avant de s'empresser d'accepter. Ils parlent quasi quotidiennement de leur passion commune. Aline se doute qu'elle a mille choses à apprendre de son collègue plus expérimenté. Il possède deux chevaux, en pension dans un centre, car il vit dans un appartement.

— Alors, c'est lui le célèbre Flint ? dit-il en pénétrant dans le pré où sa silhouette se découpe.

— Lui-même !

Le cheval est en train de boire, à proximité de l'abri.

— Bonjour, mon grand, murmure Aline en l'atteignant.

— Salut, beau gosse.

Flint relève la tête, renifle la main gantée de Maxime pour évaluer ce nouveau visiteur. Après avoir devisé sur les qualités du canasson, Aline propose une balade. Ensemble, avec des gestes qui se coordonnent naturellement, ils préparent Flint.

Ils quittent le champ, s'éloignent de la ferme. Le ciel est couvert d'un gris pâle, les sentiers sont détrempés par les pluies récentes, la terre gorgée d'eau présente une texture lourde et spongieuse sous leurs bottes. Quelques rares rayons de soleil qui s'ingénient à transpercer les nuages illuminent par intermittence les paysages vallonnés. L'air est saturé de l'odeur humide de l'humus et des mousses. Ils avancent côte à côte, sans parler. Les sabots de Flint s'enfoncent dans le sol glissant avec stabilité. Les muscles de sa croupe ondulent sous sa robe au rythme de son pas.

Le paysage autour d'eux est paisible, presque endormi. Une beauté simple dans cette tranquillité. Aline se sent étrangement apaisée. Elle hésite sur la conduite à tenir. Maxime a l'air charmant, patient, clément. Peut-elle pour autant tout dévoiler ? Après de longues tergiversations mentales, elle se lance, la gorge nouée.

— Avec Flint, je peux me recentrer, oublier tout ce qui ne va pas. C'est comme s'il comprenait tous mes besoins sans parler.

— C'est la magie des chevaux. Ils ont ce pouvoir de nous ramener à l'essentiel, de nous faire sentir connectés, même quand tout va mal.

Aline ralentit le pas, se tourne vers Maxime qui se tient de l'autre côté de Flint.

— Maxime, je… je crois que c'est le jour. Que je suis prête. C'est difficile

pour moi, mais il est temps de t'expliquer.

Maxime hoche la tête, lui sourit. Alors, d'un coup, tout sort. Le décès de Nino, ce vide immense qu'il a laissé, l'accusation qui la ronge, cette suspicion qui l'étouffe et ce contrôle judiciaire qui la ligote, une chaîne invisible. Elle parle de la solitude, de l'indifférence de ses proches, des insinuations de sa sœur, de cette famille qui ne la soutient pas, jamais, des regards ignorants qui la jugent. Les mots tombent comme des pierres dans sa gorge, pesants, douloureux à libérer, mais impossibles à retenir.

— La vérité, c'est que… je me sens perdue.

Ses phrases flottent un instant dans l'air froid avant de s'écraser, avec lourdeur. Une confession qui la dépasse. Elle raconte cette vie qu'elle n'arrive plus à habiter, cet appartement où tout est resté figé, où tout lui parle de Nino, ses affaires encore là, auxquelles elle est incapable de toucher, comme si elles pouvaient le ramener à elle. Elle admet qu'elle voudrait oublier, mais que plus elle essaie, plus elle se souvient des appels à l'aide, de la détresse muette. Elle dit le dégoût qu'elle éprouve à l'idée de vivre, de rire, de son incapacité à inviter qui que ce soit chez elle, alors que tout paraît en ruine autour d'elle. Et plus elle parle, plus elle sent ses épaules s'affaisser sous le poids de ses propres aveux.

— C'est comme une trahison de connaître des moments heureux avec d'autres tant que tout ça est là, en suspens. Je ne sais pas comment expliquer ce que je ressens, mais je ne peux pas faire semblant que tout est normal, que rien n'a changé.

Elle s'est confiée d'un bloc. Il l'a écoutée. Quand elle termine enfin, elle n'ose pas relever la tête. Le sol détrempé lui paraît soudain plus accueillant que le regard de Maxime. Elle a peur d'y lire de la pitié, ou pire, du jugement. Pourtant, elle le fait, lentement. Son cœur bat trop vite, de la sueur coule dans son dos.

— Ce que tu as vécu est sans nom. Il est tout à fait normal de te sentir trahie, d'avoir du mal à donner ta confiance, de ne pas vouloir ouvrir ta maison ni ton cœur en ce moment.

Ils viennent d'atteindre une petite clairière où les nuages, fatigués de lutter contre le soleil, laissent échapper les rayons insistants. L'herbe y est d'une verte insolence face à la tristesse d'Aline. Les prémices du prochain printemps. Les ombres s'étirent avec une aura mélancolique sous le jour déclinant. Flint s'arrête afin de brouter.

— Je ne veux pas que les gens se sentent obligés de comprendre ou de juger. C'est juste… difficile. C'est tout.

Maxime contourne le cheval et se poste face à Aline.

— Je suis profondément peiné par ce que tu viens de me raconter et je te remercie pour ta confiance. Personne ne mérite de vivre ça. Je te l'ai dit et te le répète : je suis là pour toi, Aline. Peu importe ce dont tu as besoin, je suis avec toi. Et je comprends qu'il te faille du temps et de l'espace pour traverser cette épreuve.

Touchée par ces mots qui prennent une tout autre signification maintenant qu'il sait, Aline s'effondre. Des mois de douleur jaillissent d'elle en une cascade infinie de sanglots saccadés, désespérés. Une tempête qu'elle n'a pas la force de contenir jusqu'au soir, lorsqu'elle sera seule sous la douche. C'est bien la première fois depuis des lustres qu'elle ose dévoiler sa vulnérabilité devant autrui. En un pas, Maxime est auprès d'elle. Ses gestes sont doux, protecteurs, presque instinctifs. Il colle la tête de la jeune femme contre son épaule, l'enveloppe dans ses bras, créant une barrière entre elle et le monde extérieur pour lui proposer un abri durant cette parenthèse de détresse. Il ne dit rien. Ce moment n'a pas besoin de mots, seulement de présence. Ses doigts glissent dans ses cheveux avec une tendresse qui n'a rien de forcé, comme on apaise un enfant perdu. Il lui offre ce qu'elle n'a pas eu depuis longtemps : un refuge. Un roc contre lequel elle peut enfin se reposer alors qu'elle lutte, seule, depuis tant de mois.

Flint relève la tête de l'herbe qu'il broutait. Ses grandes oreilles pivotent vers Aline, et il s'approche d'elle. Il colle ses naseaux sur le visage de sa maîtresse, projette son souffle chaud contre sa joue. Un geste délicat, presque humain, qui arrache un nouveau sanglot à la jeune femme. Peu à peu, leurs respirations finissent par s'accorder. Celles de Maxime et de Flint, calmes et constantes. Celle d'Aline, d'abord saccadée, se stabilise progressivement. Ses mains, crispées sur les vêtements de Maxime, se relâchent. Ses larmes continuent de couler, mais moins intensément, une fine pluie après la tempête. Elle se détache de son collègue et cherche ses yeux. Il lui sourit, un sourire triste, rempli de compassion, une lueur dans les ténèbres de son cœur.

— Merci, Maxime…

— Tu n'as pas à me remercier.

Aline fouille dans ses poches, en quête d'un mouchoir. Elle n'en trouve pas, aussi, sans hésiter, Maxime dézippe sa doudoune, déboutonne le bas de sa chemise. Le tissu est épais, légèrement froissé par la journée, mais propre. Il lui tend le pan avec un sourire malicieux.

— Aux grands maux les grands remèdes, mouche-toi là-dedans.

Aline oscille entre incrédulité et surprise. Elle regarde tour à tour la chemise et le visage de Maxime afin de deviner s'il plaisante ou s'il est vraiment sérieux. Les prunelles bienveillantes qu'il pose sur elle la rassurent. Elle n'arrive pas à croire qu'il lui propose cela.

— Mais non, je ne peux pas faire ça.

— Tu as une meilleure idée ? Peut-être une touffe d'herbe ? On peut demander à Flint de te lécher le nez. Allez, ne te fais pas prier !

Il ne plaisante pas, et cette absurdité légère dans un moment aussi sombre crée une brèche dans sa peine. Un éclat de rire involontaire, fragile, s'échappe de ses lèvres. Le premier depuis si longtemps. Finalement, elle attrape le pan de la chemise que Maxime lui tend toujours, et d'un geste maladroit, presque enfantin, se mouche bruyamment dans le tissu. Avec l'autre côté de la chemise, elle essuie ses yeux encore humides. Ses joues sont rosies par

l'émotion et un embarras qu'elle tente de masquer derrière un nouveau rire léger.

— Désolée…

— Ne t'en fais pas. Ton rire mérite qu'on te pardonne tout.

Maxime laisse sa chemise pendre par-dessus son pantalon, remonte se fermeture Éclair. La lumière du crépuscule s'estompe dans l'obscurité croissante, et ils n'ont pas prévu de lampe torche.

— Si Flint a terminé de brouter, on pourrait peut-être rentrer, suggère-t-il.

Ils reprennent le chemin en sens inverse, en parlant équitation, supermarché. Maxime se confie sur son divorce, ses deux enfants déjà grands qu'il voit régulièrement et à qui il a transmis l'amour des chevaux. La balade prend fin avec un sentiment de connivence qui soulage Aline. Pour la première fois depuis longtemps, elle se sent moins seule. Et surtout, elle se sent acceptée.

De retour à la ferme, elle propose de boire un café pour se réchauffer avant que Maxime ne reparte. Ils pénètrent dans la maison où le contraste entre la chaleur intérieure et le froid extérieur est frappant. L'odeur du bois qui crépite dans la cheminée les accueille. Absorbée par ses tâches de garde d'enfants, Béatrice n'a pas le temps de se préoccuper de leur arrivée. Serge n'est pas encore rentré.

Ils s'installent dans le salon où Aline sert les boissons. Accroupi devant la table basse Mathis est coupé du monde ; son crayon glisse sur le papier. Durant les vacances scolaires, c'est sa grand-mère maternelle qui le garde. Maxime essaie d'établir un lien avec le neveu d'Aline, l'interroge sur son dessin. Le garçonnet ne répond pas.

— Les chiens ne font pas des chats, commente Aline.

Maxime la scrute d'un air perplexe. Elle éclaire sa pensée :

— C'est le fils de ma sœur. Disons que mes relations avec elle ont toujours été… compliquées.

Béatrice fait une brève apparition dans le salon en soufflant. Elle s'agite pour faire comprendre qu'elle est débordée, elle. Elle ressort sans un mot, laissant derrière elle cette sensation poisseuse qu'ils dérangent.

— Avec elle et mon père, aussi, les relations sont compliquées.

— Désolé. Je ne sais pas quoi dire, mais ça ne doit pas être facile. J'ai la chance d'être très proche de mes parents, de mes enfants, et même avec mon ex-femme, les rapports sont fluides.

Aline hausse les épaules.

— Depuis le temps, je me suis habituée et je ne m'en formalise plus.

Ils boivent leur café en ignorant la présence de Mathis et en discutant à bâtons rompus, enveloppés par l'agréable chaleur. Au bout d'un quart d'heure, Maxime se lève. Aline l'accompagne jusque dans le vestibule. Lorsqu'il se penche pour lui faire la bise, ils sont interrompus par l'arrivée de Delphine. La porte s'ouvre brusquement, l'air frisquet s'engouffre et tranche

leur bulle de douceur. L'aînée marque un moment d'arrêt, dévisage l'intrus de la tête aux pieds avec une froideur manifeste, avant de refermer la porte.

— Bonsoir, dit-elle d'une voix distante, sans regarder sa sœur.

La tension glaciale s'accroche à chaque recoin du vestibule. Déconcerté par son hostilité évidente, Maxime la salue brièvement en retour. Delphine s'éloigne sans un mot de plus. Aline remercie encore une fois son collègue pour son écoute, sa gentillesse et sa présence. Lorsqu'il est parti, elle regagne la cuisine. Aussitôt, Delphine l'assaille de reproches d'un ton réprobateur, voire accusateur.

— C'est qui ce mec ? Encore un vieux ! Et chauve en plus, cette fois !

Déjà éreintée par la cascade d'émotions qui a dégringolé sur elle, Aline ne cherche pas à faire dans la dentelle.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre de savoir qui c'est ? Qu'il soit poilu, sourd et muet ou bisexuel ? Occupe-toi de ton cul, ça me fera des vacances.

— À croire que t'en as pas eu assez avec Guy ! Arrête de t'intéresser à des hommes plus vieux, ça pourrait t'aider à avancer.

— Maxime est un ami, rien de plus.

Delphine riposte avec une froideur brûlante :

— Un ami, vraiment ? Tu ne penses pas que dans ta situation, c'est un peu tôt pour t'afficher avec un homme ? À ta place, j'aurais honte.

— Honte de quoi ? Honte d'espérer survivre à tout ça ? De m'accrocher à ce qu'il reste de moi ?

Béatrice n'intervient pas. La dispute entre ses filles n'est rien de plus qu'un grondement coutumier. Elle continue à pétrir la pâte à brioche dans l'atmosphère électrique.

— Je n'ai pas à me justifier sur mes choix personnels, Delphine. Maxime est quelqu'un de bien, il me soutient. Et heureusement qu'il est là. Parce que si je devais compter sur ma famille, je serais mal barrée ! Je ne vais pas m'excuser d'avoir accepté une main tendue dont j'ai besoin. J'en ai rien à foutre de tes conseils.

Aline avait prévu de rester dîner à la ferme, mais révoltée par l'attitude de sa sœur, elle décide de partir sur-le-champ pour ne pas avoir à la supporter une minute de plus. Elle en a ras le bol des jugements acérés, de devoir se justifier, se défendre. Vidée par cette journée, elle sent son corps se déchirer entre l'envie de hurler et celle de s'effondrer. Maxime est la première personne qu'elle accepte de laisser entrer dans sa vie depuis plus d'un an, et Delphine le démonte.

Allongée dans son lit, elle intègre ce soir-là avec une clarté douloureuse que certaines situations resteront immuables. L'espoir de changer cette dynamique toxique est vain. Il est temps pour elle, à trente ans, d'arrêter d'attendre quoi que ce soit de sa famille, de se mentir à son sujet. Elle doit faire le deuil d'une famille qui accepte les imperfections, qui affronte les vérités, qui se soutient même dans les tempêtes les plus sombres. Elle doit puiser ailleurs la force et le réconfort qu'elle ne lui apportera jamais.

CHAPITRE 42

Avril

Cette fois, c'est sans la boule au ventre qu'Aline arrive au tribunal. Certes, elle n'a pas la moindre envie d'être confrontée une fois de plus à Guy, mais la juge d'instruction ne peut pas se tromper. Elle ne pourra qu'être innocentée. La veille, son avocat lui a glissé un commentaire étrange « Qu'est-ce que vous êtes bavarde ! » Sur le moment, elle n'a pas compris. Puis il a précisé : ses appels téléphoniques, ceux où elle s'exprime librement, sans filtre, oubliant que chaque mot est épié. Ces écoutes joueront en sa faveur, elle en est certaine.

Sous l'œil de la caméra, ils sont de nouveau réunis face à madame Guitard et en présence de leurs avocats respectifs pour répondre aux mêmes questions. Au bout d'une trentaine de minutes, la juge résume la situation :

— Monsieur Cardin, madame Perrot, nous en sommes à une étape cruciale de cette procédure. Nous arrivons au terme de la mise sous contrôle judiciaire et aucun de vous deux n'a avoué. Donc, je fais quoi ? Je vous expédie tous les deux en prison ?

Le cœur d'Aline s'emballe, une peur soudaine et vive la paralyse. C'est impossible, la juge ne peut pas décider ça ! Elle s'étrangle presque en parlant :

— Mais je n'ai rien fait ! Vous ne pouvez pas m'envoyer en prison !

— Nino est mort à la suite de violences familiales. L'un de vous deux l'a forcément secoué.

Elle les scrute tour à tour.

— Monsieur Cardin, peut-être ?

Elle s'est tournée vers Guy qui se contente de hausser les épaules, comme si tout cela n'était qu'une simple formalité sans grande importance.

— J'ai déjà tout dit. Si vous pensez encore que c'est moi, c'est que vous cherchez des coupables là où il n'y en a pas.

Aline serre les poings sous la table, l'arrogance de Guy l'insupporte au plus haut point. Comment peut-il se montrer aussi sûr de lui après tout ce qui s'est passé ? Afficher un tel mépris ? La juge, visiblement agacée, ordonne à la greffière de couper la caméra. Elle se penche en avant. D'un regard dur, elle fixe Guy droit dans les yeux.

— Maintenant, on va parler franco, dit-elle sèchement. Arrêtez de me prendre pour une conne. En garde à vue, vous n'avez rien dit. Lors de la première comparution, vous n'avez toujours rien dit. On s'est vu, quoi ? Six, sept fois ? Et chaque fois, vous m'en dites un petit peu plus. Un coup, c'est juste un bercement, une seule fois, dans le transat. L'audition suivante, vous admettez l'avoir secoué deux ou trois fois. Puis vous l'avez secoué dans les bras une fois, ensuite plusieurs fois, mais jamais très fort, dites-vous. Pas suffisamment pour le tuer. Aujourd'hui, on arrive à la fin de la procédure, il

est temps de faire preuve de courage et d'honnêteté. Pour votre fils ! Celui que vous prétendez aimer plus que tout au monde ! Alors, dites-moi tout ce que vous savez, maintenant. Dites-le !

Le ton de la juge ne laisse place à aucune échappatoire. Ses mots tombent comme des pierres. Pour la première fois, Aline voit Guy blêmir sous l'effet de la pression. Son regard fuit celui de la magistrate. Aline comprend qu'il a été convoqué bien plus souvent qu'elle. Il a avoué, mais par fragments, par miettes, sans jamais livrer la vérité tout entière. Des pièces cruciales manquent toujours au récit macabre. Guitard ordonne à la greffière de rallumer la caméra.

— Vous exigez la vérité, hein ? Eh bien, la voilà : oui, je l'ai secoué, une ou deux fois, pas plus. Et ce n'était pas assez pour le tuer. Vous pouvez essayer de me faire dire ce que vous voulez, mais je ne suis pas un monstre. Le légiste raconte n'importe quoi. Nino n'est pas mort parce qu'il a été secoué. Je ne suis pas votre coupable idéal. Cherchez ailleurs.

La juge ne cille pas. Une vague de colère monte en Aline. Ce mépris, cette suffisance, c'est odieux.

— Vous croyez vraiment que cette attitude va vous sauver ? Les experts sont unanimes : les blessures de votre fils ne sont pas compatibles avec votre version des faits. Et plus vous tergiversez, plus vous vous enfoncez. Vous avez secoué Nino. Combien de fois ? Avec quelle force ? Quand ? C'est à vous de nous le dire.

— Croyez ce que vous voulez. Je sais ce que j'ai fait. Et ce que je n'ai pas fait.

La juge soupire. Il est évident qu'elle n'obtiendra rien de plus.

— Je vous le demande une dernière fois : avez-vous autre chose à ajouter ?

— Non. J'ai déjà tout dit. Une ou deux fois, c'est tout. Et je l'ai bercé. Pas secoué.

La greffière prend note de ces mensonges épais. Tout le monde dans la pièce sait que ces aveux sont fallacieux, en plus d'être dénués de contrition. Aline explose. En un éclair, elle se jette sur lui. Ses ongles prêts à mordre la chair de son ex-conjoint, à arracher la vérité qu'il refuse de livrer. Elle n'a plus de contrôle, juste une rage brute qui l'anime, une douleur devenue furie.

— Dis-le ! hurle-t-elle, sa voix écorchée. Avoue ! Dis-le que tu l'as tué, notre fils, ton *prince* !

Guy s'enfonce dans sa chaise, surpris par sa violence soudaine. Ses yeux s'écarquillent un instant, avant de retrouver cette foutue arrogance, ce masque insensible qui le protège. Il n'esquive pas, ne riposte pas. Il encaisse les coups, les insultes. Maître Estival a réagi immédiatement. Il a bondi de son siège, s'est positionné entre eux. Il écarte Aline d'un bras ferme.

— Calmez-vous, madame Perrot !

Sa voix est basse, rapide, tranchante. Il ne crie pas, mais l'autorité est là. Aline le repousse, le souffle saccadé, les yeux fous. Elle voit flou, n'entend plus rien, ne ressent plus rien. Hormis le désir de faire mal. De voir Guy

souffrir comme elle souffre, comme il a fait souffrir Nino. De le forcer à avouer, ce salaud. Les images de la reconstitution s'imposent à elle. Elle essaie d'empoigner le col de sa chemise pour le secouer, faire balancer son crâne d'avant en arrière, *avant, arrière, avant, arrière*, *clac clac clac*, mais son avocat interrompt son mouvement. Il saisit un de ses poignets.

— Laissez-moi, crie-t-elle à maître Estival, en lui envoyant une frappe qu'il esquive. Il est coupable, on le sait tous. Je veux qu'il avoue. Je veux savoir ce qui s'est passé ! Je veux connaître la vérité.

— Regagnez votre place, clame la juge.

Sa voix forte résonne dans la pièce comme un coup de marteau. Aline essaie toujours d'attraper Guy.

— Ça suffit ! Madame Perrot, asseyez-vous ! Tout de suite ! dit Guitard en se levant brusquement.

Ses mots claquent. À bout de souffle, Aline recule, chancelante. Son corps vacille sous l'assaut de la colère, son cœur tambourine dans sa poitrine, prêt à exploser. Elle se rassied, ou plutôt elle s'effondre sur sa chaise. Et elle pleure. D'injustice, d'impuissance.

— J'ai *besoin* de savoir, sanglote-t-elle, le visage caché entre ses mains. Vous ne comprenez pas ?

Guy, lui, replace tranquillement le col de sa chemise, comme si une mouche l'avait dérangé. La juge Guitard, froide comme l'acier, fixe Aline. Puis son regard glisse vers Guy, hostile.

— Monsieur Cardin, n'avez-vous rien à dire ?

— Je crois que vous avez la preuve que vous cherchez. S'il y a une personne qui ne sait pas se maîtriser dans cette pièce, ce n'est pas moi.

Il se tourne vers Aline, la toise avec mépris.

— La voilà, votre coupable, c'est évident !

CHAPITRE 43

Mi-juin

Aline pose à terre le sac rempli de courses pour insérer la clé dans la serrure de sa boîte aux lettres. L'esprit encore englué dans sa journée de travail, elle tire la petite porte en métal. Une routine sans attente particulière. Pourtant, il y a cette enveloppe, coincée entre des prospectus sans intérêt. Avec un cachet officiel en haut à gauche. Un cachet qu'elle connaît bien. Celui du tribunal. Son regard balaie le hall désert, comme à chaque fois qu'elle reçoit ce type de courrier. Son contenu peut tout changer, tout sauver. Impulser un nouveau départ. Ou, au contraire, tout détruire, l'enterrer encore plus profondément.

Elle abandonne ses courses dans le hall. Ses pieds frappent l'escalier avec une urgence incontrôlée. Un élan frénétique, presque animal. À son étage, elle fourrage fébrilement dans son sac à la recherche de ses clés. Ses mains, maladroites d'angoisse et d'espoir, font tomber son trousseau. *Putains de clés* ! Elle les ramasse, parvient enfin à ouvrir la porte qu'elle claque d'un geste sec, coupant court au monde extérieur. Plantée au milieu du salon, elle déchire l'enveloppe et le brouillard des incertitudes. Elle sort les feuilles pliées en deux.

Les mots *décision de non-lieu* captent son regard. Ils flottent sur la page, s'enroulent autour d'elle, lui font perdre pied. Un vertige. Elle se retient au mur. Tout chavire, son corps, ses pensées, son souffle. Elle cligne des paupières, incrédule. Elle relit. Une fois. Deux fois. Les lignes dansent, floues. *Absence de charges suffisantes.*

Libérée.

Son sac à main tombe au sol. Ses jambes se dérobent, elle titube jusqu'au canapé, s'y affaisse. La lettre glisse à terre. Tout ce qu'elle a porté malgré elle, cette peur qui lui bouffait le bide, tout s'effondre en un instant. Elle n'a plus à se soumettre aux contraintes du contrôle judiciaire. Elle n'a plus besoin de se justifier. Plus besoin de pointer chaque semaine à la gendarmerie, de se comporter comme une condamnée en sursis, de craindre l'erreur judiciaire, de lire les doutes dans le regard de la juge. Elle est libre ! Libre d'aller et venir, de partir, de déménager, de changer de région, de s'offrir des vacances à l'autre bout du monde ou simplement de rester ici si elle le désire. Les possibles se multiplient. Plus rien ne la menotte. Voilà ce que ce courrier lui promet.

L'émotion l'envahit en un raz-de-marée imprévisible. Un rire nerveux s'échappe de ses lèvres. Étranglé, presque fou. Puis des larmes. Beaucoup de larmes. Un flot inarrêtable. Mais ce ne sont pas les larmes amères des derniers temps. Celles-ci sont tièdes, joyeuses, salvatrices. Et, enfin, le soulagement la transperce, un coup dans la poitrine, un souffle libéré après des mois d'asphyxie. Elle respire profondément, comme si elle ignorait ce qu'était

l'oxygène avant cet instant. Une respiration large, ample, qui balaie les vestiges de la peur. Dix-huit mois à étouffer sous ce poids qui l'écrasait, un spectre invisible, cramponné à son inconscient. Fini l'étau qui comprimait ses poumons. Terminé le boulet qui retenait ses chevilles, entravait ses pas. Tout ce qu'elle a traversé, tous les jours de doute et de trouille s'estompent. Néanmoins, c'est une joie torturée : Nino ne reviendra pas.

Quand elle parvient à se calmer, elle décide de se rendre dans la chambre de son bébé. Le papier serré contre sa poitrine, comme pour s'ancrer dans cette nouvelle réalité, adossée à la table langer, elle revoit ces derniers mois défiler : la mort de son fils, l'enquête, les accusations, les regards suspicieux, les jugements silencieux, son isolement, les menaces déguisées de Guy. Dix-huit mois d'incertitude, d'angoisse, de colère contenue. Dix-huit mois à se sentir prisonnière d'une existence qui n'était plus la sienne. Dix-huit mois pendant lesquels sa vie s'était arrêtée. Dix-huit mois de nuits sans sommeil, hantée par les « et si », les « pourquoi », les « comment ». Dix-huit mois où chaque visite chez l'avocat, chaque passage obligé au tribunal lui rappelait que son existence était suspendue à une décision qui ne lui appartenait pas, sur laquelle elle n'avait *aucun* pouvoir. Parfois, dix-huit mois, c'est beaucoup, c'est pesant.

Et aujourd'hui, la liberté. Ce mot, si simple, si puissant, roucoule dans son esprit. Libre ! Grâce à ce bout de papier ! Ce petit document détient le pouvoir de changer une vie. *Sa* vie. Elle n'a plus à craindre le jour suivant. Demain, c'est elle qui le construit, elle qui le décide.

Elle parle à Nino, lui explique qu'à présent elle se sent plus armée, plus déterminée que jamais pour faire éclater la vérité. Parce qu'une question flotte, latente : et Guy ? L'enquête à son encontre se poursuit-elle ? Dort-il en prison, ce soir, dans l'attente d'un jugement ? Ou bien a-t-il été reconnu innocent lui aussi ? Cette possibilité la foudroie. D'un bond, elle se relève sur ses deux pieds, court dans le salon à la recherche de son cellulaire. Il est 20 h 30, elle tombe sur la boîte vocale de son avocat. Elle lui laisse un message en lui demandant de la rappeler au plus tôt.

Puis elle fixe son téléphone : et si… ? Un souffle d'espoir se faufile dans son esprit. Et si elle arrêtait d'avoir peur ? Et si elle s'ouvrait de nouveau aux autres ? Et si elle retrouvait le goût de vivre, quelques heures, par-ci, par-là ? Juste un peu. Comme on savoure une première gorgée de café le matin, avec cette promesse de chaleur et d'énergie.

Ses doigts effleurent l'écran, hésitent. Toutefois, si elle écoute son cœur, elle en a envie.

J'ai une merveilleuse nouvelle à fêter.
Ça te dit de la célébrer avec moi ?

La réponse fuse aussitôt.

Avec grand plaisir. Quand ?

Un sourire éclot sur ses lèvres. Elle tape rapidement :

Tout de suite.
Dans un resto à Millau.

Une éternité semble s'écouler. Elle retient son souffle, craignant que l'heure tardive ou la distance ne freine cet élan. Puis, enfin, les mots qu'elle désirait s'affichent.

J'arrive. Donne-moi l'adresse.

Aline tournoie sur elle-même. Depuis quand n'a-t-elle pas ressenti cette ivresse ? Cette légèreté qui fait vibrer l'air autour d'elle ? Tout en chantonnant, elle se prépare. L'excitation bouillonne en elle, un flot de vie retrouvé. Elle fouille dans son armoire et opte pour un ensemble confortable qui la valorise : un pantalon beige ample et un haut fluide chamarré qui souligne sa silhouette sans la contraindre. Elle décide de se maquiller légèrement, avec un peu de couleur sur ses joues et un trait d'eye-liner à la base de ses paupières. Malgré les doutes qui l'accompagnent quant à son apparence physique, ces derniers mois, elle veut se sentir belle. Pour elle avant tout. Pour lui, aussi, un peu, elle doit bien se l'avouer.

Arrivée devant le restaurant, elle l'aperçoit, immobile sur le trottoir. Son cœur s'enflamme, une volée de papillons frétille dans son ventre. C'est une sensation délicieuse, une joie sauvage, brusque, qui déferle dans tout son corps. La vie pulse soudainement dans ses veines, inonde ses cellules. Sans réfléchir, elle s'élance vers Maxime et l'embrasse sur la bouche. Leurs lèvres se rencontrent avec une évidence qui la surprend, comme si elles s'attendaient. L'instant contient toute la tendresse d'une douce promesse. Le corps bouillant de Maxime est collé au sien, il a posé ses paumes sur sa taille. Ce baiser dure, s'étire, devient une bulle d'intimité et de sécurité où tout lui paraît possible. Surtout le meilleur. Le beau. L'incroyable. Et même l'irréalisable. Elle perçoit chaque détail : le léger parfum épicé de Maxime, le frisson provoqué par le contact de ses mains sur ses hanches, la chaleur de son souffle. Tout en lui est familier et réconfortant, comme un refuge qu'elle a tant cherché. Il est sa montagne.

— Waouh, c'est si surprenant ! Et tu es vraiment magnifique, chuchote Maxime quand ils parviennent à se décoller. Si tu savais comme j'ai attendu ce moment, ajoute-t-il dans un murmure, visiblement tourneboulé par ce baiser.

Aline rit. Un son aérien qui s'élève comme une mélopée enchantée. Leurs regards se cherchent dans l'ombre. Et dans la lumière de leurs espoirs, ils se trouvent enfin.

— Je crois que moi aussi, mais qu'avant aujourd'hui, je ne me l'autorisais

pas.

— Viens, dit-il en prenant sa main pour l'entraîner vers la terrasse du restaurant, tu vas tout me raconter.

Une fois installée, Aline lui explique que plus aucun soupçon ne pèse sur elle.

— Je crois que j'ai envie de tout changer : de voiture, de travail, de numéro de téléphone, d'appartement. Repartir de zéro, en quelque sorte.

Son regard s'assombrit.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Les affaires de Nino. Je ne peux pas y toucher. C'est… c'est trop dur.

— Quand tu y seras prête, je serai là pour t'aider à ranger sa chambre. Et si tu te sens incapable de participer, alors je le ferai seul.

Aline est profondément émue à ces mots. Elle aime qu'il parle de « ranger » la pièce et non de se débarrasser des affaires comme des poids encombrants. Jamais elle n'aurait imaginé rencontrer un homme aussi attentionné, bienveillant. Durant toute la soirée, elle évoque les projets les plus fous, les envies les plus incongrues. Néanmoins, elle lui explique que pour eux, il faudra attendre. Elle se sent incapable d'étaler leur relation au grand jour au supermarché, incapable de l'accueillir dans son appartement.

— Alors, on se verra chez moi, en cachette, propose Maxime. Comme des amants clandestins.

CHAPITRE 44

Quelques jours plus tard, Aline est assise dans le fauteuil du cabinet de maître Estival, les mains jointes sur ses genoux. Elle commence à bien connaître ce bureau, avec des étagères chargées de livres de droit, une grande fenêtre qui laisse entrer le soleil.

— C'est fini pour vous, explique l'avocat. Le contrôle judiciaire est levé, il n'y aura pas de poursuites supplémentaires. Vous êtes officiellement hors de cause.

Elle hoche la tête, mais la fin de sa propre épreuve n'est qu'un apaisement temporaire. Reste une question primordiale. Vitale, même.

— Et pour Guy ?

— La procédure continue pour lui. Il y aura très certainement un procès à l'issue.

Le soulagement l'envahit. La magistrate Guitard ne s'est pas laissé berner par son simulacre de père éploré.

— Et je voulais discuter avec vous de la possibilité de vous porter partie civile si la juge d'instruction décide d'aller jusque-là.

La suggestion prend Aline au dépourvu.

— Partie civile… Je… Non. Merci de le proposer, mais je souhaite en finir avec tout ça. Je suis vraiment satisfaite de savoir que la procédure continue pour lui, mais je ne veux plus rien avoir à faire avec lui. Jamais. Je sais bien que Nino ne reviendra pas, qu'il me manquera jusqu'à la fin de mes jours, mais j'aspire à être tranquille, à présent. À pouvoir avancer.

Maître Estival referme le dossier, laisse planer un moment d'introspection. C'est la première fois qu'Aline formule clairement cette envie. À ces mots, son cœur se serre.

Depuis une semaine qu'elle a osé embrasser Maxime, le désir de se relever balbutie en elle comme une lueur fragile dans la pénombre de son deuil. Elle veut croire qu'il existe encore, quelque part, une vie qui l'attend, un chemin qu'elle pourrait emprunter sans être constamment alourdie par le poids du chagrin. Cependant, cette aspiration est entachée d'une culpabilité, d'un sentiment de trahison envers Nino. Comment pourrait-elle sourire de nouveau, voire rire, sans que cela se transforme en une infidélité à l'amour qu'elle porte à son fils ? D'un côté, il y a ce besoin crucial de se reconstruire qui commence à percer, de ne pas rester prisonnière d'un passé qui la consume. De l'autre, il y a ce poids insupportable de la loyauté envers Nino, comme si, en cherchant à guérir, elle effaçait peu à peu la trace de son existence. L'idée de faire place à autre chose que la douleur de l'absence lui paraît presque sacrilège.

— Je comprends votre désir. Mais si vous ne participez pas au procès, qui défendra Nino ?

Cette phrase claque contre le cœur d'Aline. La culpabilité s'infiltre de nouveau. En refusant de se porter partie civile, ne trahit-elle pas son fils, là

aussi ?

— Vous porter partie civile vous permettrait de vous exprimer, de préserver la mémoire de Nino, d'accéder au dossier. C'est un moyen de montrer que vous n'abandonnez pas, que vous cherchez à obtenir justice pour lui.

L'idée de se tenir devant un tribunal, de revivre au grand jour l'horreur de ces derniers mois l'effraie.

— Je ne sais pas si j'en suis capable. Quasi personne ne sait ce qui a causé la mort de Nino. Je ne veux pas que ça devienne public. Ni revoir *monsieur*…

Sa voix s'éteint.

— Votre inquiétude est légitime, mais il faut aussi penser à l'importance de ce procès. Si vous ne vous portez pas partie civile, ce sera un simple procès pénal. En vous engageant, vous apportez une dimension supplémentaire, une reconnaissance sociale du drame que vous avez vécu.

Aline sent son estomac se nouer à cette idée. Elle imagine les regards, les questions, l'exposition médiatique. Elle a déjà souffert des murmures et des demi-vérités. Elle ne veut plus être l'objet d'une curiosité malsaine. Elle aspire simplement à retrouver une forme de paix, aussi fragile soit-elle.

— Et si je demande un huis clos ?

Maître Estival hoche la tête avec une expression prudente.

— C'est une option, bien sûr. Cependant, je vous le déconseille. Le huis clos préserverait votre intimité, mais il empêcherait la sensibilisation à cette maltraitance infantile. Et d'une certaine façon, cela protégerait monsieur Cardin qui n'aurait pas à se soumettre à l'exposition publique. Je vous promets que votre anonymat sera conservé. Votre nom ne sera pas cité dans les journaux, votre photo n'apparaîtra pas.

Aline se tait un moment, pèse les options. Elle ne veut pas être mise en avant. Néanmoins, elle ne peut pas ignorer l'importance de ce procès pour Nino. Ainsi que pour tous les autres Nino. Tous ces bébés sans défense qui meurent chaque année ou restent lourdement handicapés à vie à cause de la violence d'un adulte censé les protéger.

— Est-ce que je peux ne pas assister au procès ?

— Bien sûr. Mais être présente montrerait votre détermination à défendre Nino. C'est un choix difficile, je le sais. Prenez le temps d'y penser, sachez que quoi que vous décidiez, je vous soutiendrai dans votre démarche.

Aline acquiesce. Le procès de Guy sera un moment crucial, et sa présence, ou son absence, pourrait en changer la portée.

— Je vais y réfléchir, maître, répond-elle en se levant. Merci pour vos conseils.

Une semaine plus tard, elle a tranché : elle se tiendra aux côtés de Nino dans ce procès. Elle le représentera. Le soir même, elle file à la ferme pour informer ses parents de sa résolution. Elle pousse la porte sans frapper, comme elle l'a toujours fait, bien qu'elle se sente ici de moins en moins chez elle. Une odeur familière de soupe de légumes envahit l'espace. Quelle que

soit la saison, les repas débutent par un potage. Serge est accroupi sous l'évier tandis que Béatrice dresse le couvert. Le journal régional télévisé déverse son flot de mauvaises nouvelles.

— Donne-moi un *pétas*, demande-t-il à sa femme.

Béatrice lui tend un torchon, et aperçoit sa fille dans l'entrée de la pièce.

— Aline ! On ne t'a pas entendue arriver. Tu aurais pu nous avertir de ta venue, je n'ai pas prévu assez à manger.

Sa mère cuisine toujours en grande quantité. Si Aline désirait dîner avec eux – ce qu'elle n'envisage pas – ce ne serait en rien un problème.

— Je n'ai pas l'intention de rester. Je suis juste passée pour parler de quelque chose d'important.

Serge finit d'essuyer le tuyau puis se redresse. Pince et torchon en main, agenouillé sur le sol, il affiche un sourcil suspicieux. Béatrice pose la salière sur la table et arrête de s'agiter.

— Contrairement à moi, Guy n'a pas bénéficié d'un non-lieu.

— En quoi ça te concerne ? demande Serge qui, cette fois, se relève complètement.

— J'ai pris une décision. En cas de procès, je me porterai partie civile.

Le silence qui suit est glacé. Béatrice serre les lèvres. Serge serre plus fortement la pince.

— Encore une fois, tu te lances dans quelque chose que tu ne comprends pas ! Tu veux pas passer à autre chose ? crache-t-il.

— J'aimerais bien, mais Nino est mort, et ça, c'est pour toujours ! Il faut que la vérité éclate, que justice soit faite pour lui.

Béatrice secoue la tête.

— Bref, ce n'est pas ça que je voulais vous dire. Je souhaitais vous informer qu'il n'y aurait pas de huis clos, le procès sera public.

— Un procès public ? répète Serge, incrédule, comme s'il n'arrivait pas à comprendre l'audace de sa fille.

— Tu es complètement inconsciente, renchérit Béatrice, paniquée. Toute la région saura ce qui s'est passé ! Les journalistes vont fouiner dans ta vie !

— Et tu crois vraiment que ça va changer quoi que ce soit ?! s'emporte Serge. Toujours à vouloir prouver quelque chose, à faire le contraire de ce qu'on te dit…

Son ton devient agressif, et il dépose brutalement la pince sur le bord de l'évier. La froideur de ses yeux pourrait glacer un incendie.

— Qu'est-ce que tu cherches ? À attirer encore plus l'attention sur toi ? Mais *miladiou*, faut sans cesse que tu la ramènes, que tu fasses pas comme les autres.

— Je m'en fous d'attirer l'attention, tempête Aline. Je fais ça pour Nino. Pour que justice lui soit rendue, pour que Guy avoue.

— Pourquoi tu ne peux jamais simplement te taire ? Pourquoi tu cherches toujours à faire des vagues ? réplique Serge.

Pourquoi le désir de vérité et de réparation pour Nino heurte-t-il autant ses

parents ? Le déni s'accroche à eux comme une seconde peau, leur offrant un faux sentiment de sécurité. Elle ne supporte plus leurs mensonges, leurs contre-vérités, leurs demi-vérités, leurs tromperies, leur choix du silence, qui s'accumulent tels des débris sous un tapis, invisibles, mais polluants, qui contaminent leur relation. Elle veut la lumière de la justice, eux, l'ombre du déni.

— Me taire comme vous le faites si bien depuis toujours au point de ne pas protéger vos enfants ! C'est peut-être votre spécialité, mais ce n'est pas la mienne !

— *Pardi*, si tu l'avais protégé ton fils, il serait pas mort !

Le coup est bas. La respiration d'Aline se coupe l'espace d'un instant.

— C'est dégueulasse ce que tu viens de dire ! J'en ai rien à foutre de ce que vous pensez. Je veux me battre pour ce qui est juste ! Peu importe ce que ça vous coûte !

Les entendre formuler de façon aussi crue qu'elle est une source de problèmes la blesse plus qu'elle ne l'aurait imaginé. Ils la toisent comme une étrangère venue troubler la paix d'un cimetière. Et c'est douloureux.

— Peut-être qu'en effet j'ai toujours été celle qui fait des vagues, répond-elle, les larmes aux yeux, mais je ne m'excuserai pas de vouloir que justice soit rendue pour mon fils. Vous pouvez me juger autant que vous désirez, ma décision est prise. Et je ne reculerai pas.

Le mur d'incompréhension qui les sépare s'érige davantage. Pourtant, sa loyauté empoisonnée la retient auprès d'eux. Une force mystérieuse, presque magnétique, qui la lie à ses géniteurs d'une manière que la raison peine à expliquer. Au fond, elle se doutait qu'ils ne la soutiendraient pas dans cette démarche. Mais elle s'est laissé guider par cette loyauté familiale, nourrie de l'espoir et de la résignation, de l'amour et de la souffrance, qui la pousse constamment à revenir.

Elle y a bien réfléchi depuis sa visite à maître Estival. Dans ce procès, elle ne cherche pas seulement justice pour Nino. C'est aussi une façon de se redéfinir en tant que mère, en tant que femme. Et surtout, en tant qu'individu qui refuse de se plier à la honte ou au déni comme le lui ont toujours enseigné ses parents. Elle aspire à rompre avec ce schéma, à se libérer de leur emprise, en s'affirmant, elle, Aline Perrot.

— Je voulais juste que vous le sachiez. Vous ne me soutiendrez peut-être pas, comme d'habitude, mais je n'ai pas besoin de votre approbation.

Lasse de lutter là où elle devrait trouver du réconfort, elle tourne les talons et quitte la cuisine. La porte se referme derrière elle dans un claquement sec, abandonnant les jugements impitoyables et les dénégations fallacieuses.

CHAPITRE 45

Huit mois plus tard : février 2017

Traverser le vide. Traverser cette chambre où plus aucune trace de vie ne subsiste…

Maxime a tenu sa promesse. Il est venu pendant qu'Aline montait Flint, pour vider la chambre de Nino. Un acte d'amour. Un geste qu'elle n'aurait jamais pu accomplir. En ce moment, il est en train d'entasser les affaires dans la cave de la ferme parentale. Tandis qu'elle, elle refait connaissance avec les lieux, seule. Elle retire son manteau et le pose sur le dossier du canapé. Elle s'attarde là. Elle fixe la porte de la chambre entrouverte. Au bout d'un temps incalculable, à pas lents, elle avance et la pousse. La pièce est vide. Totalement vide. Il n'y a plus de lit à barreaux, plus de table à langer, plus de layette dans le placard encastré resté ouvert.

Juste quatre murs nus.

Elle s'immobilise à l'entrée, les bras ballants, incapable de faire un pas de plus. La vacuité de la pièce l'engloutit. Ses yeux cherchent désespérément quelque chose de familier. Mais il n'y a rien. Quelques flocons de poussière éparpillés çà et là. Quelques écorchures sur la peinture. Et une nostalgie écrasante. L'empreinte d'une existence effacée. Et ça fait mal.

Ce vide immense, c'est la matérialisation cruelle de l'arrêt de vie de son fils. Plus rien ne subsiste de son bref passage sur Terre. C'est un espace qui devrait gazouiller au lieu de crier son silence.

Enfin, elle avance. Quand elle atteint l'autre côté de la pièce, son souffle est court. Elle s'appuie contre le mur, les jambes flageolantes. Ses yeux parcourent encore une fois l'espace, comme pour s'assurer qu'elle n'a pas rêvé. Mais non, tout est parti. C'est comme si Nino n'avait jamais existé.

Une vague de chagrin la submerge. Elle se laisse glisser le long du mur, jusqu'à ce que ses genoux touchent le sol. Elle enfonce son visage dans ses mains, et les larmes éclatent. Elle n'avait pas le courage d'affronter cette tâche. C'était trop pour elle. Et maintenant que c'est fait, le poids sur sa poitrine se renforce. Il acte l'impossible retour en arrière.

Elle sait qu'elle sera incapable de traverser cette pièce vide pour rejoindre sa chambre qui est dans le prolongement de celle de Nino. Alors elle s'avance jusqu'à la sienne, fourre dans un sac tout un tas de vêtements. À partir de maintenant, elle dormira sur le canapé. Jusqu'à ce qu'elle trouve, un jour, le courage de passer par là sans s'effondrer.

Trois semaines se sont écoulées depuis que Maxime a déménagé les affaires de Nino. Aline dort plus ou moins bien sur le canapé qu'elle n'a pas le courage de déplier, enroulée dans une couverture. Ce soir-là, Maxime l'a invitée à dîner. Elle se rend chez lui directement après son travail. Il a

concocté un souper simple, mais savoureux : un velouté de butternut et châtaignes, suivi d'un aligot acheté prêt à réchauffer et accompagné d'une salade.

Assis en face d'elle, il termine son yaourt avec soin. Il lèche consciencieusement sa cuillère, un geste d'une candeur enfantine qui fait sourire Aline. Puis il la repose sur la table, comme pour marquer la fin du repas et le début d'une conversation importante. Il lève les yeux vers elle, ses traits adoucis par une tendresse qu'il ne cherche plus à cacher. Il l'aime. Elle le sait. Il espère beaucoup d'elle, d'eux, de leur avenir commun. Il se fout de ses blessures, de ses zones d'ombre, de son instabilité émotionnelle. Il la prend tout entière.

— Ma puce, ça me fait mal de t'imaginer seule chez toi, à dormir sur ce canapé… Pourquoi tu ne viendrais pas t'installer ici ?

Aline le dévisage, surprise.

— Ça nous permettrait de faire un essai, de voir si on est faits pour s'entendre au quotidien. Tu serais à quelques kilomètres du travail, donc plus besoin de passer du temps sur la route matin et soir.

Parfois, elle y songe. Comme une possibilité agréable, mais abstraite. Maintenant que la proposition est sur la table, elle ne sait plus quoi en penser. La perspective est à la fois séduisante et terrifiante. Est-elle prête à quitter son appartement, ce lieu où chaque coin est imprégné des souvenirs de Nino ? À refaire confiance à un homme, après tout ce qu'elle a vécu avec Guy ? Aline a appris à se méfier, à ne plus se laisser emporter par ses sentiments. Mais Maxime n'est pas Guy. Il a été un soutien constant, une présence rassurante. Il le lui a prouvé maintes fois. Pourtant, l'idée de s'installer chez lui, même temporairement, éveille en elle une forme de peur, celle de se perdre à nouveau, de perdre ce qu'elle a réussi à reconstruire tant bien que mal. Elle reste silencieuse, plongée dans son analyse. Maxime pose sa main sur la sienne.

— Je ne veux pas te bousculer. Tu sais que tu es la bienvenue ici, que ce soit pour une nuit, une semaine ou plus si tu le souhaites. Prends ton temps pour y réfléchir.

Aline baisse les yeux pour observer leurs mains jointes. Lentement, celle de Maxime se met en mouvement pour caresser la sienne. Sa douceur, sa patience infinie, sa bienveillance, sa générosité, l'attention sincère qu'il lui accorde, tout en lui contraste avec ce qu'elle a connu jusqu'à aujourd'hui. Et c'est précisément cette gentillesse qui la désarme, qui l'effraie. Elle ferme les yeux un instant. Jamais personne ne l'a acceptée telle qu'elle est, sans remettre en question son passé, son caractère, son physique ou quoi que ce soit d'autre. Mérite-t-elle autant d'amour ?

— Et puis, tu sais très bien que tu ne trouveras pas mieux que moi, dit-il pour alléger l'atmosphère. Je sais cuisiner, repasser mon linge, te masser la nuque, et je ne laisse jamais traîner mes chaussettes sales. Même Flint ne jure plus que par moi. Peut-être même qu'un jour ta famille m'appréciera, je sens

que c'est sur la bonne voie !

Aline esquisse un sourire.

— J'ai peur, avoue-t-elle enfin. Peur d'être incapable… de te rendre tout ce que tu m'offres. Peur de tout foutre en l'air.

Maxime serre doucement sa main.

— Tu n'as rien à prouver, ma puce. On peut avancer tranquillement, ensemble. Juste essayer. Sans pression.

Ce mot *essayer* résonne comme une possibilité d'espoir. Leurs mains liées, Aline perçoit une force qui la pousse à envisager un avenir où, pour la première fois de son histoire, elle ne serait pas seule. Peut-être que cet « essai » est ce dont elle a besoin, une étape pour se reconstruire pleinement, pour reprendre confiance en elle. En la vie.

CHAPITRE 46

Mai 2017

L'amour est une force universelle, indispensable, tout comme l'air que nous respirons. L'amour n'est pas seulement un sentiment ; c'est un fondement essentiel de notre être, une énergie qui nous guide, nous épanouit et nous transforme. Il éclaire notre chemin, allège les tourments, lave les peines et les rancœurs, fait naître des jardins fleuris dans les déserts les plus arides de l'âme. Il est à la fois fragile et puissant, capable de nous élever au-delà de nos limites, tout en restant ancré dans les gestes les plus simples et les plus doux. L'amour est la véritable richesse, celle qui ne se mesure ni en or ni en argent, mais dans les sourires partagés, dans les regards échangés, dans le silence complice de ceux qui se comprennent sans avoir besoin de mots. Nul ne peut prétendre vivre sans amour, ce quelque chose de grand, de puissant et d'infini qui nous relie les uns aux autres.

Aimer, c'est accepter d'être vulnérable, de puiser notre force dans la présence de l'autre, et Aline est enfin parvenue à sauter le pas de la vulnérabilité. Son cœur, comme tous les cœurs, bat pour chérir, pour vibrer. Et ce cœur, qui a été meurtri, qui s'est recroquevillé pour se protéger du monde, commence lentement, très lentement, à se rouvrir. Il se fraye un chemin à travers les débris de ses blessures.

Voilà bientôt un an qu'elle s'applique à trouver la paix dans les bras de Maxime, qu'elle apprend à se reconstruire à ses côtés. Il n'a jamais failli à sa parole. Il la soutient, accepte ses moments de détresse, ses chagrins. Ils ne se cachent plus de leurs collègues, les relations entre Aline et les enfants de Maxime sont bonnes. Ils l'ont accueillie avec facilité malgré la différence d'âge, et une belle complicité s'est instaurée. La semaine précédente, après trois mois de cohabitation concluante, elle a rendu les clés de son appartement. C'est officiel : ils vivent ensemble.

À l'annonce du non-lieu, Aline a changé de voiture, de numéro de téléphone. Déménager restait en suspens sur sa liste de renouveau. Néanmoins, il n'a pas été facile de refermer la porte sur ce lieu où elle a connu le plus grand des bonheurs et le plus grand des malheurs. C'est là qu'elle a ressenti la douleur insupportable de la perte, la solitude écrasante. La mort fait partie de la vie, mais pas quand on a moins de trois mois. Grâce à Maxime, elle a trouvé la force de quitter cet endroit pour s'installer dans un cocon douillet fait d'amour et d'attentions.

Aujourd'hui, c'est le dernier jour de leurs vacances après deux semaines de déconnexion totale. Le soleil brille haut dans le ciel. Ils parviennent au sommet d'une petite montagne. La randonnée a essoufflé Aline. Elle ressent une fatigue qui est éclipsée par l'excitation qui l'anime. Une fine pellicule de

sueur recouvre sa peau. Elle s'assied dans l'herbe tendre, retire sa casquette et laisse tomber ses bâtons de marche à côté d'elle. Elle boit une gorgée d'eau puis admire, émerveillée, le paysage qui s'étend à perte de vue. À ses pieds, les vastes prairies verdoyantes. Des éclaboussures fleuries parsèment le sol : jaune, mauve, blanc. Des abeilles les butinent dans un bourdonnement apaisant. Des papillons virevoltent autour d'eux, dessinant des arabesques dans l'air tiède. La brise caresse son visage, une main bienveillante qui lui offre des bribes de liberté, un souffle nouveau qui efface les fêlures passées. Les cloches des vaches tintent au loin. Les sommets majestueux se découpent dans l'azur limpide et contrastent avec le vert des prairies. Depuis son arrivée en Haute-Savoie, la beauté brute de ce département la touche plus qu'elle ne l'aurait imaginé.

Face à eux, le mont Blanc. Imposant et étincelant. Sa cime couronnée de neige éternelle brille comme un diamant sous les rayons du soleil. C'est un spectacle à couper le souffle. Un panorama somptueux, silencieux, figé dans le temps et l'espace. Aline ne parle plus. Elle se sent minuscule au pied du toit de l'Europe, devant ces immenses étendues. Une sensation de liberté infinie l'envahit. Plus intense encore que le jour où son innocence a été reconnue. Elle n'a jamais ressenti un tel sentiment de sérénité. De sécurité, même.

Elle l'a enfin trouvée. La montagne. *Sa* montagne. Celle qui l'a toujours fait rêver.

La beauté des paysages la submerge. Elle ferme les paupières, inspire profondément, laisse l'air pur remplir ses poumons. Quelques perles d'émotion roulent sur ses joues. Elle est bouleversée par cette vastitude, par la plénitude qui s'en dégage. Elle se tient face aux portes de l'éternité. Elle rouvre les yeux et, subjuguée, contemple ces paysages qui ont résisté aux siècles. Elle ressent une connexion avec quelque chose d'incroyablement grand. Des larmes de gratitude pour cette sensation de paix continuent à glisser sur son visage.

À trente-deux ans, pour la première fois de sa vie, elle intègre pleinement la signification de ce concept : être en paix. C'est enivrant et profondément bouleversant.

Lentement, elle se tourne vers Maxime qui l'admire en souriant. Il est né dans ces montagnes, alors il devine parfaitement ce que sa compagne éprouve.

— C'est ici que je veux vivre. C'est ici que je pourrai me reconstruire.

CHAPITRE 47

Octobre 2017

De retour de vacances, le couple a décidé de vendre l'appartement de Maxime à Millau et de venir s'installer dans ces montagnes de Haute-Savoie, havre de paix. Six heures de route entre la nouvelle vie d'Aline et son passé. Une nécessité. Il fallait au moins ça pour tirer un trait. Avant de déménager, il lui a fallu apporter toutes les affaires de Nino à Emmaüs. Elles encombraient le garage parental… Ce choix a été un crève-cœur, mais Aline devait bien se rendre à l'évidence, elle n'allait pas conserver les meubles, jouets et vêtements de Nino indéfiniment. La pression que lui ont mise Serge et Béatrice pour qu'elle les reprenne a accéléré le processus. Elle les a offerts aux plus démunis, à l'exception de quelques objets rangés dans une boîte à souvenirs ainsi que de ses deux doudous. Elle les a déposés sur la table de chevet de sa nouvelle maison, à côté de la photo protégée par le cadre décoré d'un carrousel.

Au départ, quitter l'Aveyron a mis à mal les relations de Maxime avec ses enfants, pourtant grands. Ils ne comprenaient pas qu'il s'éloigne d'eux, mais à force de discussions, d'explications, ils ont fini par accepter ce besoin de renouveau.

Ils sont arrivés ici le mois dernier, ont acheté une petite demeure en rase campagne, avec suffisamment d'espace pour leurs trois chevaux. Pour l'instant, Maxime est au chômage, il en profite pour retaper leur cocon. Aline cherche du travail et se balade régulièrement avec Flint. C'est au cours d'une de ces sorties qu'elle a trouvé son refuge : une chapelle.

C'est là qu'elle vient se recueillir chaque fois qu'elle en a envie. Ou quand elle en éprouve le besoin, comme aujourd'hui, alors que son passé la poursuit.

Allongée sur la table d'examen, Aline pointe la zone douloureuse.

— Veuillez relever votre tee-shirt, demande le docteur Levasseur.

Le médecin palpe son abdomen. Ses doigts effleurent la cicatrice fine qui barre le bas-ventre d'Aline.

— Une césarienne, je vois. Votre enfant à quel âge ?

Le cœur d'Aline se serre. Elle n'a jamais eu à justifier cette cicatrice depuis la mort de Nino. À présent, elle repart de zéro. Nouveau lieu de vie, nouveaux professionnels de santé. Autant s'habituer à devoir expliquer l'horreur. Elle prend une profonde inspiration, ses yeux fixent le plafond blanc du cabinet.

— Il y a trois ans, murmure-t-elle. Mon fils est né par césarienne. Mais… il est mort peu après.

— Je suis désolé de l'apprendre, répond le médecin.

Elle n'a jamais partagé cette histoire avec un inconnu. Une sorte de nécessité la pousse à continuer, comme si les mots avaient besoin de sortir. Elle explique les secouements qui ont provoqué le décès.

— Vous êtes toujours en couple avec lui ?

La question frappe Aline comme un fouet. Elle relève brusquement la tête, les yeux écarquillés de surprise. Comment pourrait-elle l'être ? Comment pourrait-elle partager sa vie avec celui qui a détruit la leur ?

— Non ! répond-elle, presque avec indignation. Non, bien sûr que non. Il est en attente de son procès. Je n'ai plus aucun contact avec lui.

— Je suis désolé si ma question vous a blessée. Je voulais juste connaître la situation. Parfois, les choses ne sont pas toujours aussi simples…

Aline laisse échapper un soupir. La douleur, l'incompréhension, la colère se mêlent en elle. Elle a tant de mal à saisir comment quelqu'un, même un médecin, pourrait imaginer qu'elle puisse encore être avec Guy après tout ce qu'il a fait. Et pourtant, cette question, elle y aura droit à de multiples reprises dans l'avenir. Et en sera torturée chaque fois.

À sa sortie du cabinet médical, elle conduit jusqu'à la chapelle. C'est presque vital, elle a besoin de sentir Nino au plus près d'elle. Elle abandonne son téléphone dans la voiture et marche d'un pas vigoureux dans le sentier qui serpente jusqu'à l'édifice. Les silhouettes des immenses montagnes se découpent contre un ciel d'un bleu profond où pommellent quelques nuages blancs. La chapelle est perchée sur un promontoire naturel. En l'atteignant, Aline s'arrête un instant, frappée par la vue à trois cent soixante degrés qui s'offre à elle. D'un côté, les montagnes, un rempart impressionnant. Les glaciers captent la lumière du soleil, renvoient des éclats argentés. Les forêts d'épicéas s'étendent à leur pied, d'un vert sombre et dense. De l'autre côté, la vallée s'ouvre largement en contrebas sur des champs cultivés, des villages. Elle s'enivre du paysage aux couleurs automnales avant de pousser la porte.

Le grincement du bois vieilli résonne brièvement, puis se dissipe dans l'atmosphère feutrée de l'intérieur. La lumière naturelle filtre par de minuscules fenêtres situées en haut des murs épais. Aline s'avance vers le modeste autel. Drapé d'une nappe en dentelle blanche, il porte une statue de la Vierge Marie tenant l'Enfant Jésus, leurs visages empreints de cette sérénité éternelle. Des bouquets de fleurs séchées ajoutent une touche de couleur fanée à cet ensemble suspendu dans le temps. Aline n'est pas croyante, pourtant, cet espace qui invite à une prière silencieuse, la ressource. Le parfum subtil de la cire des bougies, mêlé à l'odeur terreuse de la pierre humide, confère à l'endroit une atmosphère à la fois réconfortante et solennelle. Après avoir fixé la statue, elle recule d'un pas et s'assied. Elle baisse la tête, ferme les yeux et laisse ses émotions s'écouler.

Quand elle se sent apaisée, elle ressort. Elle s'installe sur un banc façonné dans une roche, qui semble avoir été posé là spécialement pour contempler la vallée. Le vent lui mord la peau et joue dans les branches des arbres. Aline n'est pas suffisamment couverte. Elle rabat les pans de son gilet sur sa poitrine, se frotte les bras. Chaque minute qu'elle passe à regarder fixement droit devant elle la rapproche un peu plus de cette tranquillité intérieure

qu'elle espère depuis si longtemps. L'endroit est magique, silencieux. Alors, elle se met à parler à haute voix à Nino. Parfois, à la maison, elle s'adresse à lui via une photo.

Trois ans qu'elle a accouché. Elle lui raconte comment elle l'imagine, comment aurait pu se dérouler cette première rentrée en petite section de maternelle. Elle lui demande quel cartable il aurait aimé acheter. Un avec des dinosaures ou des petites voitures ? Est-ce qu'il aurait préféré peindre en solitaire ou jouer à cache-cache avec ses camarades ? Elle marque une pause, observe les nuages passer au-dessus des cimes, écoute le sifflement du vent. Elle guette une éventuelle réponse qui ne vient pas.

— Ce lieu est magnifique, tu l'aurais adoré. Je suis sûre que tu aurais été un garçon plein de vie, que tu aurais aimé courir dehors. Tu aurais fait du vélo avec des roulettes. Tu aurais été courageux, curieux de tout, peut-être un peu rêveur.

Le silence retombe autour d'elle. Elle laisse vagabonder ses pensées un instant. Auparavant, elle parvenait à imaginer Nino. À présent, c'est de plus en plus difficile de dessiner mentalement son visage de garçonnet à partir de ses traits de bébé. Alors que dans son cœur, il a éternellement moins de trois mois.

Aline se redresse, contemple une dernière fois la vallée, puis murmure, comme une prière :

— J'espère que tu es heureux là où tu es. Je t'aime, mon ange. Toujours.

Elle se relève, rejoint sa voiture, plus apaisée. Elle n'a pas vu le temps filer, et le jour s'est presque effacé. Lorsque rentre chez elle, une nuit sans lune se lève. Elle se sent vidée. À peine a-t-elle franchi le seuil que Maxime surgit de la cuisine, le visage marqué par l'agitation.

— Aline ! Où étais-tu ?

Sa voix oscille entre soulagement et reproche.

— J'ai essayé de t'appeler, de t'envoyer des messages. Tu ne répondais pas, j'étais fou d'inquiétude !

Aline le regarde, encore un peu perdue dans ses pensées. Elle ne comprend pas ses griefs. Puis elle se souvient qu'elle a laissé son téléphone en mode silencieux dans le vide-poche de sa voiture et ne l'a pas consulté depuis qu'elle est sortie du cabinet médical.

— Je suis désolée. Je… je devais m'éloigner, prendre un peu de temps pour moi. J'ai fait un détour par la chapelle, je n'ai pas vu le temps passer.

— La chapelle ?

Elle lui explique alors qu'elle a déniché un lieu parfait pour se recueillir, se sentir plus proche de Nino. Il la rejoint, colle sa tête contre son buste et embrasse ses cheveux.

— Je comprends que tu aies besoin de temps seule, mais je me suis vraiment inquiété.

Une vague de culpabilité envahit Aline.

— Pardonne-moi, la prochaine fois, je te préviendrai.

Ils s'attardent dans cette étreinte silencieuse, l'un contre l'autre, dans ce petit cocon de chaleur et de sécurité qu'ils se sont créé, loin du reste du monde. Aline se laisse aller contre Maxime. La tension quitte son corps peu à peu. La fatigue, la journée, tout s'évanouit dans cette union.

CHAPITRE 48

Janvier 2018

Aline n'a pas souhaité retourner dans le domaine de la grande distribution. Depuis fin octobre, elle travaille dans une entreprise familiale qui fabrique des produits régionaux. Toute la journée, elle porte des charges, manipule des poids. Cet effort physique est un exutoire. Cet emploi manuel lui permet d'évacuer cette colère latente qui la colle. Le mois de décembre vient de s'achever en une lente agonie. Comme chaque année, elle n'a pas pu se lever le 16 décembre, clouée à son matelas par une peine qui se renouvelle sans cesse. Noël a relevé de la torture, malgré toute la douceur de Maxime, la présence de sa famille, ses enfants y compris.

Ce matin, elle ne parvient pas à sortir du lit. Cela lui arrive encore régulièrement, cette envie de se terrer, de ne voir personne, de rester prostrée sous la couette, de fuir le monde extérieur. À présent, elle reconnaît la teinte matinale de ces journées à la lumière sombre. Pourtant, son cerveau, méthodique, se met en branle, réfléchit aux conséquences. Alors, elle se traîne hors du lit, enfile un peignoir. Chaque mouvement pèse sous la charge d'une fatigue qui n'a pas de lien avec le manque de sommeil.

Elle descend dans la cuisine et se dirige vers la cafetière. Ses gestes sont mécaniques, sans âme. Son corps se déplace et agit sans son consentement. Maxime la rejoint. Il s'approche d'elle et dépose un doux baiser sur sa joue. Au lieu de l'apaiser, ce geste déclenche une irritation qui la prend à la gorge. Elle grogne, se détache brusquement de lui, comme si son contact était devenu insupportable. Le lion qui dort en elle rugit dans toute sa puissance, crocs exposés, griffes acérées.

— Laisse-moi tranquille, dit-elle d'une voix plus sèche qu'elle ne le voulait.

Surpris par cette rebuffade inattendue, Maxime recule. Il cherche son regard pour comprendre ce qui se passe. Aline l'évite. Ses mains s'attaquent à la vaisselle du petit-déjeuner pour canaliser cette rage qui monte. Elle attrape une tasse, mais sa poigne est erratique. La tasse glisse et s'écrase sur le sol dans un fracas de porcelaine brisée. C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase de son désespoir.

— Merde à la fin, merde ! Tu peux pas me foutre la paix !

Totalement dépassé par cette attitude, Maxime la dévisage, incrédule, sans réagir. Aline tire une chaise, mais la renverse par mégarde. Tout ce qu'elle touche semble se dérober, tomber, se casser. Une assiette manque de peu de suivre la même trajectoire. Maxime l'attrape au vol pour contenir le chaos qui s'installe dans la cuisine.

— Aline, calme-toi… murmure-t-il.

— Laisse-moi ! réplique-t-elle, la gorge nouée par des larmes qu'elle refuse

de laisser couler.

Il recule davantage encore. Il ne dit rien, cependant, son regard parle pour lui. Incompréhension, inquiétude et une pointe de chagrin qu'il ne peut dissimuler. Il observe Aline. Son visage déformé. Ses gestes brusques. Son corps tout entier tendu comme une corde prête à rompre. Toute cette glace enflammée qui se dégage d'elle. Il ne sait que dire, comment l'atteindre dans cet état.

En dix-huit mois, il l'a vue triste, émue, blessée, en colère – souvent –, mais il n'avait jamais goûté à un accès de rage aussi puissant. Elle lui a parlé de ses crises de nerfs, donc il s'attendait à en être la cible un jour ou l'autre.

— Je crois que je vais te laisser te calmer.

Il quitte la pièce, ses pas aussi discrets qu'à son arrivée. Aline n'a plus faim. Elle file sous la douche, espère y déverser cette tension qui la consume. L'eau chaude ne fait que déferler sur sa peau, incapable de laver la douleur qui la ronge de l'intérieur. Quand elle en sort, elle regagne la chambre pour y récupérer ses vêtements. Maxime est allongé sur le lit, il consulte son téléphone. Elle l'ignore soigneusement, attrape ses habits et retourne finir de se préparer dans la salle de bains. Elle les enfile à la hâte, évitant de croiser son reflet dans le miroir. Elle ne supporterait pas l'image qu'il lui renverrait.

Quand elle sort, la nuit de la montagne l'accueille avec une poigne glaciale. Une fine pellicule de neige recouvre le sol. Honteuse de sa réaction, Aline laisse ses larmes couler une fois qu'elle est installée derrière le volant. Elle tremble de froid et de culpabilité. Elle sait qu'elle s'en prend à Maxime sans raison. Mais ce matin, tout semble trop lourd, trop difficile à porter. Dans ces situations, elle est dans l'impossibilité totale de se contrôler.

La journée se déroule au rythme d'une horloge amputée de ses aiguilles. Refermée sur elle-même, Aline évite ses collègues, agit avec des gestes mécaniques. À la pause-déjeuner, elle hésite à envoyer un message à Maxime pour s'excuser de son comportement. Après réflexion, elle préfère attendre le soir. Une discussion en face à face s'impose. Dès que sa journée de travail s'achève, elle quitte l'atelier sans perdre une minute. Souvent, elle reste pour converser avec les uns et les autres. Mais pas ce soir. Retrouver Maxime l'obsède.

Dès qu'elle pénètre dans le couloir, une odeur de peinture chatouille son nez. Elle se débarrasse de sa doudoune et part à la recherche de son compagnon. Elle le trouve perché sur un escabeau, en train de peindre la chambre d'amis qu'il avait poncée la veille. Il se retourne. Il lui jette un regard chargé d'une tristesse qui accroît la honte dévorante qui couve dans la poitrine d'Aline.

— Salut, dit-il doucement.

— Salut.

Un silence s'installe entre eux, comme une toile tendue qui ne demande qu'à se déchirer. Aline avance jusqu'à lui et se maintient à l'escabeau, tête

levée.

— Écoute, Maxime… Je voulais m'excuser pour ce matin. Je sais que je n'aurais pas dû me comporter comme ça, mais quand je suis dans cet état, je ne parviens plus à me maîtriser.

Elle se souvient des éclats de porcelaine, des gestes brusques.

— Je suis désolée de m'être enflammée alors que tu n'avais rien fait.

Rouleau en main, Maxime descend les marches une à une et vient se poster en face d'elle.

— Je sais tout ça. Mais tu ne crois pas qu'il serait temps de prendre soin de toi ?

Oui, il serait temps de se consacrer à son bien-être, et elle en a de plus en plus conscience. Elle ne se supporte plus, quand elle se met dans cet état, quand elle ne parvient pas à gérer ses émotions. Par ailleurs, tous les matins, elle se réveille avec des douleurs injustifiées. Tout son corps hurle son mal-être psychologique. La distance avec son passé, l'amour de Maxime ne suffisent pas à sa guérison.

CHAPITRE 49

Novembre 2018

Depuis quatorze mois qu'Aline vit à la montagne, elle ressent un mieux-être. Elle est libérée de sa paranoïa, n'a plus l'impression que les gens parlent dans son dos, ne se replie plus sur elle-même, ne se méfie plus de tout le monde, n'analyse plus tout ce qu'on lui dit, ne fait plus attention à ce qu'elle répond, ne culpabilise plus d'être retombée amoureuse. Loin de Guy, elle se sent en sécurité. Sans les critiques familiales permanentes, un poids a disparu.

Elle redevient elle. Presque pleinement.

Peu à peu, elle retrouve son côté social et développe un cercle amical. À présent, elle travaille dans une banque. Elle crée du lien à travers ses différents emplois. Il y a aussi la grande famille de Maxime. Par ailleurs, elle et lui se sont insérés dans le tissu communautaire de la région en fréquentant les commerces du bourg. Par exemple, Manon, la vendeuse de produits animaliers, les a invités à son anniversaire. Leur passion pour les chevaux et leur amour pour les animaux en général les ont rapprochés ; ce geste n'a fait que renforcer le début d'une belle amitié. Aline a sympathisé avec certains villageois en intégrant le comité des fêtes et en s'impliquant dans des associations. Chaque samedi, le marché devient un lieu de rendez-vous. Là, ils échangent quelques mots et des sourires tout en faisant leurs emplettes, boivent à l'occasion un café au bar du coin avec l'un ou l'autre. Ils ont trouvé leur place dans cette communauté. Tous ignorent ce qu'Aline a traversé, et cela la libère quand elle rencontre une personne pour la première fois. En plus de ces relations, il y a bien sûr les passionnés de chevaux, qu'ils croisent au gré de courses, d'animations diverses. Entre eux, ils s'appellent les « amhippiques », car ils ne voient ces amis que lors d'activités hippiques.

Par chance, aucun d'entre eux n'a de bébé ou de garçonnet de l'âge supposé de Nino, ce qui facilite les contacts. C'est plus fort qu'elle, Aline garde toujours une forme de suspicion lorsqu'elle observe son entourage interagir avec des enfants. Malgré le temps qui passe, l'ombre de la maltraitance potentielle persiste.

Aujourd'hui, Aline a rendez-vous chez une ostéopathe-kinésiologue. C'est Manon qui lui en a parlé, expliquant que cette thérapeute pouvait libérer des émotions enfouies en se connectant à des dates. Aline a hésité longtemps avant de prendre rendez-vous, mais elle s'en veut d'imposer ses crises de nerfs à Maxime et elle ne supporte plus toutes les douleurs mystérieuses qui émanent de son corps. Pourtant, allongée sur la table, elle regrette déjà son choix. La praticienne pose ses mains sur elle, cherche les tensions comme un radar à la dérive. Aline ferme les yeux, tente de se détendre, mais l'inconfort la rattrape, elle qui n'a jamais appris à s'occuper d'elle-même.

— Je sens des tensions sur vos épaules. Avez-vous des douleurs au réveil ou au cours de la journée ?

— Oui, j'ai mal partout, le matin, comme si mon corps avait vieilli de vingt ans pendant la nuit.

Les mains continuent de glisser sur sa peau, en quête de ce qui se cache derrière les maux.

— Ça, c'est votre corps qui exprime ce que vous ne verbalisez pas. Je vais essayer de remonter à l'origine. Dites-moi si certaines dates vous parlent.

Perplexe, Aline fronce les sourcils.

— Des dates ?

Silence. La praticienne appuie sur des points précis, les yeux fermés comme pour mieux sonder le passé.

— J'ai 1990, 1998, 2014. Il y a des émotions bloquées autour de ces périodes.

Aline déglutit à l'allusion de 2014. Nino… Rien que d'y penser, son cœur s'emballe. Quant aux autres années, elles ne lui évoquent rien de particulier. Elle fouille sa mémoire, essaie de se souvenir. Son grand-père… les abus ? Elle ne sait plus. Quel âge avait-elle ? Cinq ans, peut-être ? C'est flou.

— 1990, peut-être… Mais 1998, non, rien de marquant.

La kinésiologue travaille certains points, puis revient sur les dates, appuie là où ça coince. Elle insiste sur 1990, suggère qu'il y a un nœud familial important. Aline se concentre. Cette période est sans doute celle où son grand-père a commencé à abuser d'elle. La thérapeute recommande une conversation franche avec ses parents. D'après elle, une discussion s'impose pour libérer de nombreuses tensions physiques, psychologiques et émotionnelles. Aline préfère en rester là, exaspérée par son insistance.

Après la séance, elle se lève, titubante. Ses jambes chancellent, et une sensation de flottement la submerge. Elle a du mal à se repérer, son esprit semble en pleine brume. Elle sort, désorientée, et erre dans la rue. Incapable de retrouver sa voiture, elle tourne en rond sous la neige pendant vingt minutes, perdue dans un flot d'émotions contradictoires. Péniblement, elle roule jusque chez elle dans un état second. Là, elle file directement dans la chambre et s'effondre en pleurant sur le lit. Les larmes viennent sans prévenir, violentes, incontrôlables.

Pendant trois jours, elle vomit, ne cesse d'aller aux toilettes, son corps se vidange comme s'il expulsait des années de souffrance enfouie. La douleur s'échappe par tous les pores, mais rien ne la soulage. Elle doit poser un arrêt de travail, incapable de quoi que ce soit. Elle est épuisée, vidée de tout, ne se lève que pour se vider encore. La thérapeute a sans doute débloqué quelque chose, mais de façon beaucoup trop violente. Aline se demande si ce processus n'est pas plus dangereux que bénéfique. Désemparé, Maxime ne sait que faire. Il sent qu'elle a traversé quelque chose d'immense, ne parvient pas toutefois à trouver les mots ou les gestes qui apaiseraient ce tourment.

Au quatrième jour, un vendredi, Aline s'oblige à se lever. Une balade avec

Flint lui permet de prendre un bon bol d'air frais et de récupérer de cet épisode éprouvant. Alors qu'elle referme la porte du box après avoir dessellé et pansé son cheval, Maxime arrive vers elle en courant.

— Il y a un huissier à la maison.

— Un huissier ? Mais pourquoi ?

— Il a un courrier à te remettre en main propre.

Le couple traverse le pré à la hâte. Aline salue l'homme de loi qui accomplit sa tâche et repart.

— Une lettre du tribunal de Rodez, dit-elle en regardant le cachet.

Elle se doute du contenu. Elle déchire l'enveloppe le cœur battant, déplie les feuilles, les parcourt rapidement.

— Le procès, explique-t-elle en levant les yeux vers Maxime. Il aura lieu dans un mois, les 6 et 7 décembre.

Quelques jours seulement avant le quatrième anniversaire de la mort de Nino.

CHAPITRE 50

Décembre 2018

Dès qu'elle a reçu le courrier du tribunal, Aline a immédiatement prévenu son chef de service de sa convocation et de l'obligation d'y participer. À l'annonce de cette nouvelle, son supérieur a blêmi, l'inquiétude s'est affichée sur son visage.

— Tu ne vas pas revenir ?

— Si, si. Je me suis constituée partie civile dans une affaire personnelle.

Soulagé, il lui a accordé une semaine de congé.

Maxime n'a pas encore repris une activité fixe. Pour l'instant, il jongle avec des missions en intérim, ce qui lui permet de terminer les travaux dans leur maison. Il s'est donné jusqu'au début de l'année prochaine avant de s'engager dans un emploi à temps plein. Il peut donc accompagner Aline en Aveyron durant cette semaine qui s'annonce comme un gouffre.

Le dimanche matin, ils se lancent sur la route sous un ciel de plomb. C'est la première fois qu'ils partent aussi longtemps depuis qu'ils ont emménagé ici. Ils ont confié leurs chevaux à des amis. À peine ont-ils quitté la Haute-Savoie que la pluie commence à tomber. Une averse fine d'abord, presque hésitante, qui se transforme en une pluie battante, implacable. Elle les accompagne tout au long du trajet, comme un présage. Les essuie-glaces rythment le silence dans la voiture. Pour Aline, le seul véritable bruit est celui de ses pensées qui tourbillonnent, se cognent, s'entrelacent en un tumulte tapageur.

Cela fait dix-huit mois qu'elle n'a pas remis les pieds en Aveyron. La vie qu'elle y menait appartient aujourd'hui à un autre univers. À travers la vitre, le paysage défile, noyé sous le rideau de pluie, gris, à l'image de ses souvenirs. Elle redoute ce qu'elle va retrouver là-bas : l'ambiance familiale, la confrontation avec Guy, le verdict du procès. Et s'il était innocenté ? Cette possibilité est écrasante, lui broie les tripes. Ce serait injuste, dégueulasse. Elle préfère évacuer cette pensée inadmissible. Quant à ses parents, les rares coups de fil qu'elle leur a passés n'ont fait qu'accentuer la distance qui les sépare. Elle a l'impression de se diriger vers un territoire hostile, où l'air est saturé de rancœurs et de souvenirs oppressants. Le seul point positif, c'est qu'elle pourra se rendre sur la tombe de Nino. Elle sait déjà qu'elle ira tous les jours, sans exception.

Alors qu'ils approchent de leur destination, après de longues heures quasi silencieuses, Aline sent une boule se former dans son estomac. La route serpente, les pneus crissent sous la pluie battante qui tambourine sur le capot. Le vent hurle, fait vaciller les branches des arbres, prêtes à s'abattre sur eux. Ce retour aux sources, c'est avant tout se retrouver face à tout ce qu'elle a fui, tout ce qu'elle a tenté d'oublier. Et la nouvelle Aline est encore fragile, sa

reconstruction est en cours, loin d'être achevée.

Lorsqu'ils arrivent à la ferme, l'obscurité enveloppe les bâtiments familiers. Ils courent pour se protéger, mais leurs vêtements sont vite trempés. Ils sont accueillis par Serge. Béatrice a fait une mauvaise chute, la veille, et elle se trouve à l'hôpital. Il vient de terminer son immuable journée de travail auprès des bêtes et sort de la douche. Il va rendre visite à son épouse.

— C'est bien que vous soyez là. Vous pourrez faire la popote et le ménage, lance-t-il comme si c'était une évidence.

Sidérée, Aline laisse son sac de voyage s'écraser sur le carrelage de la cuisine.

— Je ne suis pas venue pour jouer les boniches. Je te rappelle que je suis ici pour un procès, pour affronter la mort de mon fils qui a été victime de maltraitance.

— Oui, bon, bon, ça va. Ça t'empêche pas de préparer un truc à manger !

Aline se retient de répliquer. Ces mois loin de sa famille lui ont permis de prendre du recul. Cependant, l'épuisement du voyage et l'absurdité de la situation la poussent à serrer les poings pour ne pas exploser. Maxime pose une main sur son épaule.

— On est fatigués, Serge. On va monter se reposer un peu.

— Vous venez pas à l'hôpital ? Je vous ai attendus exprès !

Évidemment, c'est pas comme si tu travaillais du lundi au dimanche, quelle que soit la météo, jusqu'à la tombée de la nuit, réplique intérieurement Aline. Elle tourne sa langue sept fois dans sa bouche avant de répondre du ton le plus aimable dont elle est capable.

— J'irai voir maman demain.

Serge hoche la tête, puis se détourne pour se préparer à partir. Lorsque la porte claque, Aline laisse échapper un cri de libération en martelant le sol des pieds. Cette semaine s'annonce longue, très longue. Quand elle est calmée, Maxime prend sa main et l'entraîne vers l'étage.

— Viens, on va se reposer.

Le lendemain matin, après avoir effectué son travail à la ferme, Serge se prépare pour sa visite à Béatrice. Aline grimpe avec lui à l'avant de la voiture. Maxime est parti depuis un moment. Il a rendez-vous avec ses enfants, il les rejoindra directement à l'hôpital.

Serge s'arrête sur le parking d'un supermarché.

— Il faut faire les courses, tu vas m'aider, déclare-t-il en serrant le frein à main.

Un malaise inexpliqué s'empare d'Aline, la cloue à son siège. Son corps refuse de s'extraire de l'habitacle. Son regard est rivé au pare-brise sur lequel des gouttes de pluie s'écrasent, puis glissent en petites rivières sur la vitre avant de s'écouler sur la carrosserie. Ses muscles sont paralysés par une angoisse sourde. Tout en elle résiste. Pourquoi ? Elle ne sait pas. Son instinct crie : ne bouge pas. Serge l'attend, sous l'averse qui frappe.

— Mais qu'est-ce que tu fous ? Je vais pas moisir ici !

Aline ouvre la bouche. Aucun son ne sort. Elle la referme, se racle la gorge sèche.

— Je… Non… Je ne peux pas venir.

— *Miladiou*, tu peux pas obéir, pour une fois ? Faire des courses, c'est pas trop compliqué, si ?

Lui qui n'a jamais fait le moindre plein alimentaire de sa vie… Elle n'a pas la force de riposter. Elle s'oblige à détacher sa ceinture et à sortir de la voiture. Ses jambes sont molles, hésitantes, comme si elle apprenait à marcher. Elle insère une pièce dans un caddie et pousse le chariot devant elle avec un effort considérable. La pluie, elle ne la sent plus. Juste ce poids. Ce malaise qui pèse sur elle, plus lourd à chaque pas.

À l'intérieur du supermarché, l'ambiance est à la fête. Des guirlandes scintillantes sont suspendues aux plafonds, les haut-parleurs crachent des chants de Noël. Aline dépose dans son caddie des produits au hasard puisque son père n'a pas établi de liste. Un paquet de farine. Une boîte de conserve de haricots verts. Un lot de yaourts nature. Çà et là, elle discute avec un ancien collègue, avec plus ou moins d'enthousiasme. Son père la presse, lui dit de ne pas trop s'attarder. Béatrice les attend, et il y a le repas à préparer. Elle n'a pas envie d'être là, de revoir tous ces visages qui sonnent faux. Et puis, il y a l'angoisse qui monte, lente, insidieuse. Une alarme qui hurle avec une intensité croissante.

Et, au détour d'une allée, le temps se fige. Elle s'arrête si soudainement que son père, pris de court, la percute.

— *Miladiou*, fais…

Il laisse sa phrase en suspens. Lui aussi l'a vu. Guy, main dans la main avec une femme. Le choc est brutal. Le quatuor se fait face. Le monde autour d'Aline s'efface, les bruits se taisent, les lumières se tamisent. Tout disparaît. Sauf lui. *L'autre*, le bourreau, là, devant elle. Le passé en plein présent. Une apparition abominable qui détient le pouvoir d'annihiler tout le reste. Il la fixe, impassible, ses yeux plantés dans les siens. Aucun signe de remords, aucune émotion, juste cette froideur insupportable. Un monstre serein. La respiration d'Aline s'accélère, mais l'air ne circule plus. Le monde ne tourne plus. Elle voudrait être invisible, à cet instant, disparaître, s'éloigner de cette vision cauchemardesque. Pourtant, elle reste clouée sur place, incapable de bouger, de réagir, prisonnière de ce regard glacial, de ce duel silencieux qui la vide de ses forces. Son corps refuse d'obéir à son cerveau.

La compagne de Guy tourne la tête vers lui avec un air interrogateur. Son sourire a disparu. Elle scrute tour à tour Guy et Aline, comme si elle cherchait une explication à cette confrontation muette, chargée de haine, digne d'un face-à-face de western. Puis, il fait un pas en arrière. Tire son amie. Ils s'éloignent.

Aline est immobile, les yeux fixés sur le carrelage du rayon, là où *l'autre* se tenait quelques secondes plus tôt. Le monde renoue peu à peu avec son

rythme. Mais pas elle. Elle opère un demi-tour dans la direction opposée à celle que Guy vient de prendre. Elle refuse de rester une seconde de plus ici. Elle abandonne le caddie et se précipite vers la sortie. L'air pur devient soudain vital. Elle s'était préparée à revoir Guy. Mais pas ici. Pas comme ça. Au tribunal seulement et nulle part ailleurs.

Son cœur tambourine dans sa poitrine à cause du choc de l'avoir croisé, et surtout, à cause de l'injustice. Savoir qu'il est libre malgré sa responsabilité dans la mort de leur fils la morcelle. Comment peut-il afficher ce calme glaçant, cette normalité insultante, alors que dans trois jours, il sera jugé pour meurtre ? Lui, cette inconnue, leur quotidien dans cette banalité insupportable la révolte. Et la pire des tortures est de se dire qu'il sortira peut-être innocenté de ce procès, en l'absence d'aveux et de preuves suffisantes. À cette hypothèse, une brûlure vive s'étend à tout son être. Elle se tient auprès de la voiture paternelle, la main sur la poignée, prête à s'y réfugier dès que Serge reviendra. La pluie a redoublé, elle ruisselle, mais elle s'en moque. Au moins, si Guy passe par là, il ne décèlera pas ses larmes.

CHAPITRE 51

Il est des moments qui portent en eux une charge singulière, une densité que nous percevons avant même qu'ils ne se déroulent. Ils se distinguent des autres, non par leur nature ou leur rareté, mais par ce pressentiment qui nous envahit. Cette certitude intérieure que quelque chose d'important, de marquant, est sur le point d'arriver. Ces instants, avant même qu'ils ne se concrétisent, bruissent comme une prédiction intime de ce que sera notre existence *après* eux. Différente. Autre. Ce procès en assises, qu'Aline a tant attendu, est l'un de ces moments cruciaux. Elle le redoute tout autant qu'elle l'espère, avec une intensité qui la déchire. Il est vital, d'une nécessité absolue pour clore le drame qu'elle a vécu. Chaque jour qui la rapproche de cette date est une montée en tension, avec ces questions en suspens : quel sera le verdict ? Guy avouera-t-il enfin ? donnera-t-il des explications sur son geste ?

Et aujourd'hui, ça y est, elle y est, assise dans un bar, ses mains entourant une tasse de café qui a déjà refroidi. La veille, elle a rencontré maître Estival pour faire le point sur le procès. Ils ont discuté de chaque détail, des questions qui pourraient être posées, de son audition. Malgré cette préparation, une boule d'angoisse ne cesse de croître dans son estomac. D'autant plus qu'elle sera seule pour affronter Guy et ses possibles mensonges. Elle a demandé à Maxime de ne pas l'accompagner au tribunal. Ce combat, elle doit le mener sans lui. Et c'est seule qu'elle va clore ce chapitre de sa vie. Serge a préféré rester à la ferme, prétextant des obligations. Quant à Béatrice, elle est toujours hospitalisée, elle ne sortira que le lendemain.

Aline a pour unique allié son avocat, assis en face d'elle. Il consulte sa montre.

— Il faut y aller.

Aline sent le sang quitter son visage, glisser jusqu'à ses chevilles, comme si son corps tout entier était en train de se purger. Elle a une conscience absolue de chacune de ses cellules. Elle déglutit.

— D'accord.

Maître Estival se lève, jette quelques pièces sur la table pour payer leurs consommations, enfile son manteau. Il se tourne vers elle, son regard insistant.

— Aline ? C'est l'heure, le procès va démarrer.

Elle repousse lentement sa chaise.

— Oui, murmure-t-elle, résignée.

Le tribunal n'est qu'à quelques pas, juste de l'autre côté de la rue. Des journalistes s'agitent autour de l'entrée du bâtiment. Une montée de panique saisit Aline. Elle refuse que son visage, son nom soient exposés à la lumière crue des périodiques. Elle agrippe le bras de son avocat et lui désigne les journalistes du menton.

— Vous n'avez rien à craindre, je vous le garantis. Il n'y aura aucune photo.

Elle inspire profondément pour ralentir les battements frénétiques de son cœur. Elle entre dans la salle d'audience. Il est déjà là, assis devant son avocate. Il comparaît libre. Il est calme, trop calme, imperturbable, comme s'il ne s'apprêtait pas à être jugé pour des faits aussi graves. Aline détourne son regard qu'elle laisse dériver vers les bancs du public. Elle y aperçoit la compagne de Guy. Puis la cour entre, s'installe. Lecture est faite des événements et du chef d'accusation : « violences volontaires ayant entraîné la mort sans intention de la donner sur un mineur de moins de quinze ans par ascendant. »

Les OPJ viennent témoigner des gardes à vue. Les revoir fait frémir Aline et ravive l'horrible souvenir des heures qu'elle a passées en cellule. Puis interviennent un psychiatre et un psychologue qui ont rencontré Guy. C'est ensuite le tour du médecin légiste. Il s'approche du pupitre, décline son identité et expose les faits.

— Lors de l'examen *post mortem*, il a été constaté des signes clairs et spécifiques du syndrome du bébé secoué. Cette pathologie est causée par des secousses violentes et répétées qui peuvent entraîner des lésions cérébrales graves et, dans ce cas précis, fatales. Les analyses anatomopathologiques que nous avons réalisées révèlent *trois* épisodes distincts de secousses.

Un murmure parcourt la salle. Aline baisse les yeux. La pièce tourne autour d'elle. L'air se raréfie. Trois fois. Il l'a secoué trois fois.

— La plus ancienne remonte à quinze jours avant le décès de l'enfant, tandis que la plus récente s'est produite quelques minutes, une heure maximum avant le malaise fatidique.

La réalité s'écrase sur Aline. Elle était là. À quelques mètres seulement, alors que son bébé se faisait maltraiter. À proximité, sans rien voir, rien pressentir, rien entendre. Ses entrailles se tordent sous l'horreur de cette prise de conscience. Estival lui avait sans doute fait part des conclusions médicales, pourtant, elle a l'impression de les découvrir. Comme si son cerveau avait refusé d'enregistrer l'information.

— Dans ce cas précis, il a été observé que la veine-pont était rompue. Cette cassure est une signature très spécifique du syndrome du bébé secoué. Elle est le résultat d'une forte contrainte appliquée sur la tête de l'enfant, provoquant ainsi une déchirure des vaisseaux sanguins.

Lors de l'interrogatoire, la défense, représentée par maître Pozoul, avance que ces symptômes pourraient également être attribués à une hydrocéphalie externe.

— Non, cela est totalement exclu. Les signes relevés dans ce cas ne sont pas compatibles avec une hydrocéphalie externe. Tous les éléments que nous avons listés, y compris les lésions cérébrales, sont *typiques* du syndrome du bébé secoué. Et de rien d'autre. Ce n'est pas une hypothèse. C'est un constat scientifique basé sur des examens rigoureux, indiscutables. Il faut que ce soit bien clair pour chacun ici.

Aline se retient d'observer Guy même si elle crève de savoir ce qui lui

passe par la tête. La présidente Grantard interrompt ses réflexions.

— Monsieur Cardin, avez-vous secoué votre fils ?

Guy se lève. Il fixe un point vague devant lui.

— Non, madame, je n'ai jamais secoué directement Nino.

— Pourtant, les lésions relevées par le médecin légiste prouvent que cela a eu lieu. Alors, quand vous étiez seul avec votre bébé, que s'est-il passé ?

— Je l'ai un peu secoué dans son cosy, c'est tout. Deux ou trois fois, quand il pleurait pour le bercer. Mais jamais directement et jamais aussi fort que vous le dites.

— Docteur Girou, pourriez-vous montrer à la cour les gestes nécessaires pour provoquer des lésions graves constatées sur l'enfant ?

Aline n'ose plus respirer. Le monde se comprime, s'étrangle autour d'elle. Le pire arrive. Encore une fois. Le médecin saisit un poupon posé à côté de lui pour l'illustration. La salle entière observe, suspendue à son intervention. Il place ses mains sous les aisselles du jouet, le maintient avec fermeté. Aline détourne la tête. Elle a déjà assisté à cette démonstration dans le bureau de la juge d'instruction. Les images de cette torture silencieuse l'ont hantée pendant des mois. Elle ne peut pas, ne veut pas revivre ce cauchemar. Même sans regarder, elle entend. Le craquement du poupon martyrisé, secoué violemment par le légiste, qui fend l'air. Cette brutalité glace le sang. Le silence qui régnait dans la salle d'audience est déchiré par un murmure collectif, suivi de cris étouffés.

— Oh, mon Dieu… chuchote quelqu'un, la voix tremblante d'effroi.

— C'est pas possible… entend Aline derrière elle.

La brève démonstration s'achève. Le silence revient, oppressant. La présidente prend quelques secondes avant de remercier le légiste qui quitte le prétoire.

Défilent ensuite quelques soutiens de Guy. Sa mère, qui explique que c'est un homme bon. Un cousin, un ami de poker. Ghislaine, du Secours populaire, qui rapporte son investissement sans faille.

Puis la porte de la salle d'audience s'ouvre sur une femme d'une quarantaine d'années. Aline l'observe sans parvenir à savoir qui elle est. De taille moyenne, sa silhouette légèrement courbée par les épreuves de la vie, elle avance d'un pas assuré vers la barre. Aline remarque qu'elle fixe un point droit devant elle et s'emploie à éviter de regarder Guy.

Elle prête serment, puis se présente : Nora Alaoui. C'est l'ex-femme de Guy, la mère de Rayan.

— Guy n'a jamais été un père présent pour Rayan. Il n'a jamais pris part aux soins de notre enfant, sauf quand Rayan était tout petit, dans les premiers mois. Mais même là, il ne s'en occupait que si Rayan ne pleurait pas. Il supportait mal les cris, les pleurs. Dès que le bébé se mettait à pleurer, il disparaissait, le laissait seul dans son berceau ou alors me le passait en me disant de me débrouiller.

Nora marque une pause, son regard se perd un instant. Aline sent une boule se former dans sa gorge, ces propos résonnent en elle avec une force dévastatrice. Elles ont vécu la même histoire.

— En grandissant, Rayan n'a jamais reçu l'affection ou l'attention qu'un père est censé donner. Guy était tout simplement absent. Il ne s'intéressait pas à lui, ne jouait pas avec lui, ne l'aidait pas à progresser. Rayan a connu quelques difficultés de développement, il a eu un retard moteur, a parlé tard et aujourd'hui encore il a des troubles de l'élocution. Il est dysphasique. Si ça ne roulait pas comme Guy voulait, il le giflait. Ce qui arrivait souvent compte tenu des problèmes de Rayan. Beaucoup de parents utilisent ce genre de méthode, mais moi je ne suis pas d'accord avec ça. On ne gifle pas un enfant. Alors, on a fini par se séparer. Rayan avait à peine cinq ans. Au début, Guy venait de temps en temps le chercher, passait deux ou trois heures avec lui, guère plus. Et puis, très vite, il a prétexté qu'il vivait dans un studio, qu'il n'avait pas la place de l'accueillir. Il a fini par disparaître et n'a jamais payé la moindre pension alimentaire. Il lui a donné la vie, mais il l'a laissé grandir seul, dans l'indifférence. Un fils sans père, c'est comme un arbre sans racines. Et Rayan, sans ses racines, il s'est rabougri. J'aime notre enfant pour deux, du plus fort que je peux, mais je crois qu'il n'est pas vraiment heureux, malgré mon amour. Il est en quête perpétuelle de reconnaissance, il a poussé bancal. Et aujourd'hui, il ne sait toujours pas comment se redresser. Grandir avec le vide de son père, ça le ronge. Ça le grignote de l'intérieur, ça fait de lui quelqu'un qui ignore qui il est. Et vous savez ce qui me fait mal ? C'est d'envisager que, peut-être, il ne saura jamais qui il est. À cause de lui.

Elle se tourne brièvement vers son ex-époux. Elle a livré tout ça très vite, dans un souffle, comme si elle avait toujours espéré ce jour où elle pourrait se décharger. Après une pause, elle s'adresse de nouveau à la cour.

— Cet homme a systématiquement fui ses responsabilités. Il n'a jamais su être un père, et je crains qu'il n'ait jamais voulu l'être.

Sa voix se brise légèrement sur ces derniers mots, mais elle se redresse, rassemble ses forces pour terminer.

— Mon fils a souffert de cette absence, et je n'ai jamais pu faire comprendre à Guy qu'il perdait quelque chose d'essentiel.

Nora répond aux questions des avocats puis s'installe dans le public. Un jeune homme pénètre dans la salle. Tête basse, épaules voûtées, comme si le poids de toute une vie malmenée l'écrasait. Aline ne l'a jamais vu, mais elle n'a aucun doute sur son identité. Le fils que Guy n'a jamais mentionné autrement que comme un fantôme. Ses yeux verts – les mêmes que ceux de son père… et que ceux de Nino – la frappent en plein cœur. Une parenté impossible à nier, une trace d'ADN qu'ils partagent tous, malgré les abandons, malgré la distance.

Il se place de manière à tourner ostensiblement le dos à Guy. Pas un regard pour celui qui lui a donné la vie. Le silence dans le prétoire devient pesant, lourd de rancœurs accumulées dans ce corps trop jeune pour avoir vécu tant

de douleurs. Après qu'il a prêté serment et décliné son identité, la présidente Grantard l'interroge.

— Vous êtes ici pour témoigner au sujet de la relation que vous avez entretenue avec votre père.

Rayan serre la mâchoire.

— Mon *chéniteur*, corrige-t-il sèchement.

Un murmure collectif parcourt la salle. Aline, elle, voit ce qu'il y a derrière cette carapace, derrière ce mur de dureté : un enfant blessé, un être écorché, laissé à l'abandon. Elle se rend compte maintenant que tout ce qu'elle avait cru, tout ce que Guy lui avait raconté sur son fils, n'était qu'une imposture, un voile qu'il avait tissé pour masquer une vérité bien plus sordide. C'est lui qui leur a tourné le dos. Pas le contraire. C'est lui qui refusait de voir Rayan. Pas le contraire.

Ce dernier poursuit. Chaque mot arraché de ses tripes semble avoir été ruminé des années durant. Il les expulse enfin, comme une libération :

— *Ch'ai* pas *fu* cet homme *tepuis* des années. *Pace* que lui a laissé *tomper* moi.

Son timbre légèrement assourdi. Ses erreurs syntaxiques et phonétiques. Guy n'en a rien dit à Aline. Jamais. Elle comprend à présent : il ignorait tout de ce fils, de ses luttes avec chaque phrase, avec ses pensées. La chair de sa chair, délaissée, oubliée, rejetée. Comme un encombrant abandonné sur un trottoir en attendant que les éboueurs le balancent dans un camion-benne.

Rayan explique ses souvenirs d'enfance. Essentiellement des cris, des reproches. Il raconte ses soirées à guetter un appel, une visite. Mais rien. Avec des mots simples, il rapporte le manque, l'absence, le vide, ses pleurs, le père qu'il s'inventait dans ses rêves et devant ses copains. Il marque des pauses, parfois longues, ferme les yeux, masse ses tempes.

— *Ch'ai* mal à tête.

Exposer publiquement sa plaie béante doit être coûteux, mais nécessaire. Pour affirmer *sa* vérité. Et cette vérité est une lame qui déchire le tissu de mensonges dans lequel Aline avait vécu. Les souvenirs qu'elle pensait sincères, les plaintes de Guy, ce chagrin feint d'un père privé de son fils… Tout s'effondre. Tout était faux. Quel homme est-il vraiment ?

— *Ch'ai appis* ce qu'il a fait à ce *pépé*. Ça m'a *dékoûté*. Même si *che* connaissais pas Nino, c'est mon *fère*.

Il marque une pause. Une larme esseulée roule sur sa joue.

— Petit *fère* que *ch'aurais* aimé voir.

Rayan se tait, ses yeux clignotent d'émotion retenue. Ce jeune homme, ce fils rejeté, oublié, a trouvé le courage de se dresser ici, face à un père absent, pour défendre un frère qu'il n'a jamais tenu dans ses bras. La douleur dans son témoignage est tangible. Elle se propage dans l'air, s'immisce dans chaque recoin de la salle. La colère bout en Aline. Que reste-t-il d'humain en Guy ? Qu'a-t-il laissé à ses gamins, sinon la violence ? Elle le toise, cet étranger qu'elle déteste avoir aimé. Rayan se retire.

L'avocate générale, maître de Vernon, décide de rappeler le médecin légiste à la barre.

— Docteur Girou, nous venons d'entendre madame Alaoui et son fils. Pensez-vous que les difficultés cognitives et langagières de Rayan puissent être liées à un SBS ?

— Les troubles que présente ce jeune homme pourraient en effet être secondaires à un SBS. Mais, pour en avoir la certitude, il faudrait effectuer une exploration cérébrale, car ces symptômes sont présents dans d'autres syndromes. Ils peuvent aussi exister sans autre cause particulière qu'un dysfonctionnement de certaines aires cérébrales.

Maître de Vernon remercie le médecin et invite Nora à s'approcher. Elle lui demande si son fils a déjà subi des examens neurologiques.

— Non, jamais. Aucun médecin n'a parlé de la nécessité d'en faire. Mais maintenant que j'ai découvert tout ça, je le regrette.

— Pourquoi ?

— Parce qu'avec ce que je sais de Guy, je le crois parfaitement capable d'avoir secoué Rayan quand il était bébé.

CHAPITRE 52

La salle est pleine à craquer pour ce second jour de procès. Les murmures s'accrochent aux murs, frôlent les bancs, se glissent entre les regards curieux. Nora et Rayan entrent, prennent place juste derrière Aline. Un soutien inattendu, mais précieux. Elle se tourne dans leur direction et, d'un geste de la tête, leur signifie sa gratitude. Son cœur cogne, aigre et violent, dans ses tempes. Ses nerfs sont des cordes tendues à l'extrême, prêtes à céder au moindre choc.

Le claquement du marteau retentit. Guy est appelé à la barre. Chaque pas qu'il fait, libre de ses mouvements, enfonce un couteau dans la poitrine d'Aline. Les objets scellés sont exposés sur une table : le cosy de Nino, son biberon, le pyjama gris à rayures qu'il portait le jour du décès, le dernier bavoir qu'il a utilisé. Et Guy, toujours là, à nier, à feindre l'innocence. La même rengaine, inlassablement. « Je l'ai secoué, juste un peu. Pas de quoi le tuer. » Sa voix est plate. Écrasante d'indifférence. L'audace de ses mensonges arrache des haut-le-cœur à Aline qui fixe son dos avec dégoût. Il détourne la faute sur l'accouchement difficile, les vaccins. Dans le carré qui leur est réservé, les journalistes prennent des notes. Le dessinateur d'audience croque la scène qui illustrera les articles de presse. La salle est en ébullition, les murmures grandissent, mais Aline ne perçoit plus ce bourdonnement nauséeux. Ses tripes se nouent. Elle s'accroche à son siège de toutes ses forces.

Pendant ce temps, les photos de l'appartement prises par l'OPJ le jour du décès de Nino défilent sur un écran, face à la cour. Les jurés ont les mêmes sur leur tablette. Sa maison, son intimité disséquée, exposée aux yeux de tous. Le logement est transformé en preuve à charge. Elle retient la nausée qui lui cisaille l'estomac de plus en plus fort. Elle n'écoute plus Guy et ses putains de mensonges.

À présent, c'est maître Estival qui procède au contre-interrogatoire. Il attaque Guy, en vain. Toujours les mêmes questions, toujours les mêmes réponses. Jusqu'à cet affront.

— Les experts ont écarté toute autre cause que le syndrome du bébé secoué, mais vous continuez à nier toute responsabilité.

— Depuis des années, vous dites que c'est moi, vous m'accusez. Mais puisque vous n'avez aucune preuve…

Guy se tourne alors dans la direction d'Aline et la pointe du doigt.

— … qu'est-ce qui vous dit que ce n'est pas elle ?

Le coup est violent. Aline en a le souffle coupé. *Monstrueux jusqu'au bout !* Comme s'il n'en avait pas assez fait. Comme si elle n'avait pas assez souffert. La salle tremble d'indignation. Les chuchotements se transforment en un grondement outré. La présidente frappe du maillet, appelle au calme. Aline serre les poings, si fort que ses ongles entaillent sa peau. Elle voudrait crier.

Hurler. Le tabasser. Le faire taire, enfin. Elle initie un mouvement pour se lever, mais une main se pose sur son épaule. Celle de Nora. Elle ravale sa rage et pense de toutes ses forces à Nino.

Aline s'avance à la barre, la tête haute, le dos raide. La salle est silencieuse, tous les regards sont focalisés sur elle, la partie civile. Elle décline son identité, mais refuse de dire où elle vit.

— Vous devez répondre à la question, madame. Où résidez-vous ?

— En Haute-Savoie.

— C'est-à-dire ? insiste la présidente.

— Je préfère taire ma ville. Vous savez dans quel département, ça me paraît suffisant. Je suis partie loin pour me reconstruire, personne ne sait ce que j'ai traversé, je tiens à protéger ma vie privée. Et puis…

Elle marque une pause.

— Je ne souhaite pas que *monsieur* ait cette information.

— Bien. Nous vous écoutons.

Elle raconte. Une romance qui a débuté comme un rêve, douce, éblouissante, puis la chute, brutale. Un cauchemar qui a dévoré sa vie, un jour de décembre. Ses paupières se ferment sous le poids des souvenirs. La naissance de Nino, une épreuve. Les absences de Guy. Les pleurs de son bébé, incessants. Sa dépression *post-partum*, rampante, comme une ombre noire. Sa solitude. Et puis, cette matinée, fatale. L'irréparable. Le décès de leur fils, les mois qui ont suivi, les signes qu'elle n'a pas su interpréter correctement. Les larmes lui montent aux yeux, mais elle les ravale, la gorge serrée. La douleur, elle l'a apprivoisée, depuis le temps, et elle s'est promis de ne pas craquer.

— On ne connaît jamais vraiment la personne avec qui on vit, conclut-elle.

— Pourquoi n'avez-vous rien dit lors de votre garde à vue sur ce que vous saviez ? Les appels de détresse de votre fils ? demande la présidente.

Aline se redresse, le ton de sa voix reflète la colère qui l'habite. Comment peut-on encore lui parler de ça ?

— Vous vous rendez compte de ce qui s'est passé ? Mon enfant est malade, je téléphone aux pompiers. Ils m'annoncent qu'il est mort et ils l'emmènent à l'hôpital. Quand je sors de la chambre où il repose, je me retrouve nez à nez avec des policiers qui viennent chez moi, qui renversent tout dans mon appartement. Ils me convoquent pour une audition et m'indiquent que je suis en garde à vue, que je suis soupçonnée d'avoir tué mon bébé.

Elle marque une pause, le regard vide, comme si les souvenirs l'étouffaient.

— Mon cerveau a fait un blocus ! Je ne pouvais pas me rappeler de tout ça, à ce moment-là. J'étais juste en mode survie et j'avais peur d'aller en prison, de ne jamais revoir mon fils !

Des murmures d'approbation parviennent jusqu'à elle. Quelques personnes hochent la tête, compatissantes.

— De toute façon, je ne l'ai jamais revu, chuchote-t-elle plus pour elle que pour la cour.

Après son interrogatoire par maître Estival, elle doit répondre à l'avocate de la défense. Celle-ci essaie de lui octroyer une forme d'implication, celle de ne pas avoir su protéger son fils. Elle inverse les rôles, les responsabilités. Mais Aline ne plie pas.

À l'heure de la pause-déjeuner, son défenseur la prévient. Il doit tenter le tout pour le tout pour faire craquer Guy, le déstabiliser, puisqu'il maintient ses positions.

— Et pour cela, je vais devoir vous faire du mal, conclut-il en engloutissant une dernière bouchée de tarte Tatin.

À ces mots, l'estomac d'Aline se tord davantage encore. Elle n'a rien pu avaler. Ils sortent du restaurant, marchent quelques mètres sur le trottoir dans le froid, puis pénètrent pour la dernière fois de ce procès dans le tribunal. Aline est épuisée émotionnellement.

La séance démarre avec le réquisitoire de l'avocate générale. La salle d'audience est dans l'expectative, les souffles sont suspendus.

— Mesdames et messieurs de la cour, aujourd'hui, nous faisons face à un acte d'une violence inouïe. Un enfant a été secoué comme un pantin. Et il en est mort.

Ses mots fouettent la pièce. L'image est parlante. Elle rappelle les faits : le bébé désiré, l'accouchement compliqué, une mère aux prises avec le baby blues. Puis, il y a eu cette séance de vaccination, le 1er décembre, chez le généraliste. Et les pleurs qui se sont ensuivis, stridents et désespérés. Et dès le 6 décembre, la maman a consigné des vomissements dans le carnet de santé, un signe incontestable du syndrome du bébé secoué.

Les visages sont tendus. Aline respire mal. Maître de Vernon continue, elle rapporte l'enquête, menée avec rigueur et précision. Les mensonges du père, son déni, sa volonté de faire porter la faute sur autrui. Puis, elle fixe chacun des jurés dans les yeux, tour à tour.

— La responsabilité pénale de ce père de famille est entière. Il a choisi de détourner son regard de la souffrance de son enfant. Il a choisi de ne pas agir, de laisser ses gestes devenir des instruments de douleur. En conclusion, je requiers une peine criminelle de quinze ans, assortie d'un suivi sociojudiciaire pendant dix ans. Il est temps que justice soit rendue pour cet enfant, pour que de telles horreurs ne se reproduisent plus.

Aline digère le réquisitoire. Quinze ans lui paraissent peu cher payé en échange de son Nino qui avait devant lui soixante-dix, quatre-vingt années ou même plus à vivre, à aimer, à rire, à pleurer, à espérer, à expérimenter. Elle n'a pas le temps d'y réfléchir davantage. Maître Estival pose une main sur son épaule :

— Préparez-vous, c'est à nous.

CHAPITRE 53

Maître Estival se lève lentement. Il jette un regard appuyé vers l'avocate générale, puis se tourne vers la présidente de la cour. Enfin, il parcourt les visages des jurés, un à un, pour capter leur attention. Il effectue quelques pas, tandis que le public et surtout Aline retiennent leur souffle.

— Mesdames et messieurs les jurés, je vous demande de porter vos yeux sur Aline Perrot. Cette femme, ici présente, est plus qu'une mère en deuil. C'est une mère que l'on a condamnée à un deuil éternel, sans espoir de guérison.

Il marque une pause.

— Est-ce que vous vous rendez compte que madame Perrot, aujourd'hui, n'a jamais connu ce premier éclat de rire, cette première dent, ce premier pas maladroit ? Est-ce que vous vous rendez compte qu'elle n'a jamais ressenti cette joie simple de voir son fils souffler sa première bougie ? Elle n'a jamais entendu un « je t'aime, maman », si précieux, tant attendu. Elle n'a jamais reçu de cadeau de fête des Mères, de dessin de Nino, une pâquerette qu'il aurait cueillie exprès pour elle. Elle ne connaîtra *aucune* des joies universelles de la maternité.

De nouveau, il s'arrête, fixe les jurés. Depuis sa place, Aline pleure en silence. Des rivières inondent ses joues. Heureusement que son avocat lui a demandé de se préparer à vivre un moment éprouvant, sans quoi, elle se serait effondrée. Elle lutte, elle reste digne. Ses larmes s'écrasent sur ses mains nouées sur ses genoux. Derrière elle, elle entend les hoquets de Nora, tout aussi ébranlée qu'elle.

— Aujourd'hui, madame Perrot n'a jamais connu un seul de ces moments qui font la beauté d'une vie de mère. Elle n'y a jamais eu droit. Et n'y aura jamais droit. *Jamais.* Parce que monsieur Cardin a arraché la vie de leur enfant, comme ça, pour rien. Peut-être parce qu'il pleurait. Mais un bébé, ça pleure, non ? Est-il acceptable de le tuer pour autant ? Pour si peu ?

Il tourne la tête vers l'accusé qui reste figé, le visage fermé. Aucun remords apparent, juste une façade de froideur.

— Tout cela, elle l'a perdu à cause de monsieur Cardin, qui, pourtant, n'a jamais avoué. Non. Il a préféré se taire. Il a préféré semer le doute, abandonner sa compagne à des interrogatoires interminables, à une garde à vue humiliante de quarante-huit heures, pendant laquelle elle a été traitée comme une criminelle, enfermée dans une cellule austère, privée de la possibilité de veiller son garçon décédé. Il a préféré la lâcheté. Il faut de toute façon être bien lâche pour s'en prendre à un si petit bébé…

Il laisse les mots flotter un instant, amorce quelques pas dans le prétoire.

— Madame Perrot n'a jamais eu le droit de pleurer librement son enfant. Elle n'a même pas pu le revoir avant les obsèques. Elle a dû se contenter d'un adieu rapide à l'hôpital, le jour de son décès, en ignorant que ce jour-là était la

dernière fois qu'elle le voyait. Quelle mère mérite ça ? Quel nourrisson mérite ça ? Pendant dix-huit mois, elle a vécu sous contrôle judiciaire, soupçonnée, épiée, privée du droit de vivre son deuil sereinement, obligée à la confrontation régulière avec monsieur Cardin dans le cadre de l'instruction. Pendant dix-huit mois, elle a été enfermée dans une cage invisible, incapable de tourner la page, incapable de commencer à se reconstruire. Parce que lui, cet homme, a refusé d'assumer ses actes. Elle a dû se battre, non seulement pour son fils, mais aussi pour laver son nom, pour prouver qu'elle n'était pas celle que monsieur Cardin insinuait. Vous l'avez entendu, tout à l'heure encore, il a tenté de lui faire porter la responsabilité de ces secouements.

Aline tremble. Chaque mot de la plaidoirie l'enfonce un peu plus dans une douleur insondable. La salle est plongée dans un silence étouffant. Le public, figé, semble partagé entre l'indignation et la compassion. Certains échangent des regards lourds de signification, d'autres ont les larmes aux yeux.

— Elle n'aura jamais de souvenirs partagés, jamais de moments de complicité, jamais la possibilité de voir Nino devenir un homme. Tout cela lui a été arraché, brutalement, irrémédiablement. Et que peut-elle espérer, maintenant ? Une justice qui reconnaît enfin la vérité, qui rétablit son honneur. Une justice qui, au lieu de lui offrir des souvenirs, lui offre au moins la consolation de savoir que celui qui lui a volé son bonheur répondra de ses actes. L'absence d'aveux ne signifie pas l'absence de culpabilité.

Maître Estival s'arrête. Il prend une profonde inspiration.

— Rendez-lui au moins cela. Rendez-lui justice.

Aline est au bord de l'effondrement. Ses doigts serrent désespérément un mouchoir imbibé de larmes. Ses épaules sont secouées de sanglots silencieux, mais elle garde la tête haute. Et toujours, sur sa clavicule, la main de Nora. Cette femme qu'elle ne connaissait pas jusqu'à aujourd'hui se révèle un soutien inestimable. Maître Estival les cloue du regard, puis se retourne une dernière fois vers les jurés, le visage marqué par une profonde tristesse.

— Mesdames et messieurs les jurés, je vous le demande, pour madame Perrot, pour la mémoire de ce petit Nino qui n'a pas eu la chance de grandir : rendez-leur justice. Condamnez Guy Cardin à quinze ans d'emprisonnement. Qu'il doive enfin affronter les conséquences de ses actes. Que le poids de la justice s'abatte sur lui pour le mal irréparable qu'il a causé. Je vous remercie.

Il revient s'asseoir auprès d'Aline qui le fixe avec des yeux emplis de détresse et de gratitude.

Maître Pozoul se lève pour plaider. D'une voix calme, mais assurée, elle commence par rappeler les circonstances dans lesquelles Aline a été interrogée lors de sa garde à vue. Elle souligne que des informations cruciales auraient pu être révélées plus tôt, insiste sur le fait qu'Aline n'a pas joué franc-jeu, qu'elle ne les a déballées qu'au compte-gouttes. Selon elle, cela jette un doute sur la version des faits présentée par la mère endeuillée. Elle évoque ensuite le parcours de son client depuis le drame, affirme que Guy a

été profondément impacté et ébranlé par le décès de son fils, qu'il fournit des efforts pour se reconstruire. Elle admet que Guy a commis une *bêtise*. Une maladresse qu'il reconnaît et pour laquelle il est prêt à répondre devant la justice. Madame Pozoul martèle cette idée, minimise l'ampleur de l'acte pour le muer en faute, certes regrettable, mais non intentionnelle, qui peut arriver à tout le monde, à cause de l'épuisement. Une erreur de jugement plutôt qu'un crime. Aline a envie de lui sauter à la gorge. Si tous les parents exténués tuaient leur enfant, alors la planète serait dépeuplée ! Comment une femme, probablement mère, peut-elle soutenir une telle théorie ?

Elle conclut en demandant à la cour de prendre en considération le fait que Guy plaide coupable pour cette faute, et qu'il mérite une sentence proportionnée à son geste malheureux et involontaire. Pas une condamnation basée sur des accusations dont la véracité reste, selon elle, encore à prouver.

Guy est appelé à la barre une dernière fois. Il s'adresse à la présidente Grantard plus qu'aux autres membres de la cour.

— Je regrette. Je ne voulais pas. Je suis prêt à payer pour ce que j'ai fait.

Et il retourne à sa place en évitant soigneusement de dévisager l'accusation.

Enfin !

Enfin un demi-aveu !

Néanmoins, Aline n'est pas satisfaite par ces dernières paroles. Elle se heurte à un vide : celui de la vérité. Si les éléments d'autopsie ont apporté un début de réponse, elle comprend en cet instant qu'en plus du deuil de Nino, elle devra aussi faire le deuil des explications concernant les événements. Elle ne saura jamais quand Guy a agi de la sorte. Ni où. Ni dans quelles circonstances. Aurait-elle pu empêcher cela ? Combien de temps le supplice de son bébé a-t-il duré ?

La cour se retire pour délibérer. La salle se vide. L'attente du verdict commence.

CHAPITRE 54

Désormais quasi vide, la salle d'audience est abandonnée à l'attente pesante qui règne après la tempête des plaidoiries. Aline reste assise, la tête baissée, le regard fixé sur ses mains jointes, crispées autour d'un mouchoir. Maître Estival sort discrètement de la pièce, la laissant seule un moment. Elle ne lève même pas les yeux, perdue dans le tumulte de ses pensées.

Les mots de l'avocat résonnent en elle, comme une cloche dont le son ne cesse de vibrer. « Elle n'a jamais connu ce premier éclat de rire, ce premier pas maladroit… » Chaque phrase, chaque image évoquée par son défenseur a fait naître en elle une douleur qu'elle n'avait pas anticipée. Elle s'était préparée à revivre la perte de Nino. Pas le gouffre béant de tout ce qu'elle a raté, elle, de tout ce qu'elle n'expérimentera jamais.

Chaque fois qu'elle pense à Nino, c'est-à-dire tous les jours, elle songe à lui. À ce qu'il aurait aimé. À quoi il aurait ressemblé. Son comportement, le son de sa voix, de son rire, son jouet préféré, son meilleur copain.

Mais jamais, absolument jamais, elle n'a songé à tout ce qu'elle ratait, elle. Les yeux mi-clos, Aline voit défiler les scènes qu'elle ne connaîtra jamais. Nino qui lui tend une pâquerette. Nino qui lui murmure « je t'aime, maman ». Nino qui lui offre un dessin. Et tout ce qu'elle ressent dans ces situations. Tout ce que Nino aurait pu être, tout ce qu'il aurait adoré… Et tout ce qu'elle n'aura jamais.

Elle frissonne. Maître Estival revient, une tasse de café fumant dans une main. Avec douceur, il la pose sur la table devant elle, interrompant le flot de ses pensées.

— Tenez.

Elle relève la tête, ses yeux brillent. Elle tente un sourire de remerciement, mais ses lèvres tremblent trop pour y parvenir.

— Vous devriez aller lui préparer un trousseau, qu'il puisse l'emporter en prison.

C'est maître Pozoul qui vient de donner ce conseil à la compagne de Guy. Cette dernière pleure, elle s'approche de Guy. L'avocate la retient d'un geste de la main.

— Vous ne pouvez pas. Allez lui chercher des affaires et revenez dès que possible, le verdict peut être prononcé à tout moment.

Désabusée, Aline fixe la scène comme un cauchemar lointain. Comment une femme peut-elle aimer Guy en sachant ce qu'il a fait ? Il n'a pas cambriolé une maison, volé une voiture. Il a tué quelqu'un. Un bébé. Son bébé. La compagne de Guy s'éclipse dans un sillage de sanglots. Maître Estival s'assied en face d'Aline.

— Je suis désolé, mais je me devais de frapper fort pour impacter l'esprit des jurés, murmure-t-il.

Aline hoche la tête pour lui signifier qu'elle comprend. Elle enroule ses

mains autour de la tasse, laisse la chaleur se diffuser à travers sa peau glacée. Elle ne boit pas, se contente de fixer les volutes de vapeur qui s'élèvent dans l'air. Elle songe à Maxime, à ses rêves d'enfant avortés, à cette décision qu'elle a prise, irrévocable. Il désirait fonder une famille à eux, faire des enfants avec elle. Elle a refusé. Et elle sait qu'elle ne reviendra pas dessus. Plus d'enfant, plus de douleur possible. Elle ferme les yeux, une larme solitaire glisse sur sa joue. Elle repense à ces instants où elle observe les autres parents, ses amis, leur bonheur simple, leur insouciance. Et elle, incapable de voir autre chose que le risque, l'inéluctable. Elle sait, avec une certitude absolue, que même si elle avait un autre bébé, la peur finirait par tout détruire. Le poids de la méfiance et de la terreur constante ferait de cette vie une prison. Pour elle, pour l'enfant. Non, c'est mieux comme ça. Douloureux, mais préférable. À présent, sa famille, c'est Maxime et lui seul.

Elle soupire. Une longue expiration pour se libérer de ce fardeau invisible.

Après trois heures d'attente, l'huissier annonce :

— La cour. Veuillez vous lever.

L'information circule rapidement, les journalistes reviennent dans la salle d'audience. L'ensemble de la cour prend place avec solennité.

— Monsieur Cardin, veuillez vous lever, demande la présidente Grantard.

Aline serre les dents. Son cœur cavale comme un fou. Voilà, ils y sont. Elle y est. Ce moment où tout peut basculer.

— Au nom du peuple français, la cour a délibéré et a rendu son verdict. À la question : « L'accusé est-il coupable des faits de violences ayant entraîné la mort sans intention de la donner, commis sur un mineur de moins de quinze ans, par ascendant ? », la cour a répondu par l'affirmative.

Un soupir de soulagement sort des lèvres d'Aline.

— En conséquence, nous vous condamnons à une peine de dix ans d'emprisonnement.

Aline reste figée un instant, incapable de réagir. Puis, brusquement, une exclamation lui échappe, coupant net l'atmosphère solennelle de la salle.

— Dix ans ? C'est tout ?

Sa voix trahit une amertume et une déception profondes. Les soutiens de Guy, assis à l'arrière, se tournent vers elle, leur regard empli de reproches. Aline les sent, ces yeux accusateurs. Ils ont l'air de la croire responsable de cette condamnation. Mais ces regards glissent sur elle sans l'atteindre. Rien de ce qu'ils pensent ne pourrait égaler l'immensité de ce qu'elle ressent sous le choc du verdict. La présidente annonce que Guy devra verser à Aline des dommages et intérêts, qu'il a dix jours pour faire appel de la décision, puis elle donne un coup de maillet qui sonne la fin du procès. Les sanglots de la compagne de Guy déchirent la salle, tandis que les policiers s'approchent de lui. Ce soir, il dormira en prison. Cette pensée ne réconforte Aline qu'à moitié.

Tout le monde se lève, sauf elle. Elle attend quelque chose de plus. Ils vont

se rendre compte de l'erreur qu'ils ont commise. La vie de Nino vaut bien plus que dix années.

— C'est déjà bien. Certains prennent beaucoup moins, parfois même uniquement du sursis dans ce genre d'affaires, la rassure son avocat.

— Du sursis ?

Aline est sidérée. Elle serre les poings pour contenir sa frustration, sa colère. Dix ans. Dix ans pour la vie de son fils. Elle ne parvient pas à trouver du réconfort dans les mots d'Estival.

— Je ne dis pas que la justice est toujours juste…

— J'espère au moins que s'il décide de faire appel, il ne sera pas innocenté. Ce serait trop cruel, capitule-t-elle.

Au fond d'elle, ce qu'elle espère surtout, c'est qu'il ne fasse pas appel. Elle veut que ça cesse. Après quatre ans de convocations, de confrontations, de débats, plus que tout, elle désire clore le volet juridique de ce drame.

CHAPITRE 55

Il est presque 20 h 30 lorsqu'Aline sort du tribunal. La nuit enveloppe la ville dans un manteau froid et sombre. Quelques réverbères jettent une lumière pâle sur le trottoir humide. Nora se tient à quelques mètres de là, emmitouflée dans un lainage noir. À ses côtés, Rayan. D'un pas hésitant, ils s'approchent d'elle.

— Nous voudrions vous parler, explique Nora.

Aline les prévient qu'elle doit appeler son compagnon et qu'elle les rejoindra dans quelques minutes dans le bistrot le plus proche. Elle rapporte le verdict à Maxime, l'informe qu'elle ne rentrera pas immédiatement. Après avoir raccroché, elle se dirige vers le bar et s'assied en face de Nora et Rayan, installés dans un coin. Après avoir échangé quelques banalités, Nora se décide à lui faire part de ce qui la tracasse.

— Rayan a toujours eu des difficultés. D'abord motrices, puis langagières. Il a été diagnostiqué dysphasique vers cinq ans. Il présente aussi des troubles de la concentration, il a des maux de tête fréquents, dès qu'il est stressé ou fatigué. Petit, je l'ai traîné chez l'orthophoniste, la psychologue, la psychomotricienne pendant des années. Et puis, au bout d'un moment, j'ai dû arrêter les soins non remboursés, puisque Guy ne participait pas. Personne n'a jamais évoqué la possibilité d'un SBS. Je ne savais même pas que ça pouvait exister.

Après une pause, Nora poursuit, visiblement déchirée par la culpabilité.

— Je suis désolée. Si j'avais su… Peut-être que tout cela aurait pu être évité. Que Nino…

Sa voix se fracasse.

— Mais jamais personne n'a émis cette hypothèse pour Rayan jusqu'à ce que le médecin légiste en parle, hier.

Aline secoue la tête.

— Vous n'y êtes pour rien. Le seul responsable, c'est *l'autre*.

Elle se tourne vers Rayan.

— Est-ce que tu arrives à vivre normalement, aujourd'hui ?

— À peu *près*.

Aline s'enfonce dans sa chaise. Elle a besoin de prendre un moment pour digérer cette information. Nora fait tinter sa cuillère dans sa tasse de café. Rayan avale son Coca d'un trait.

— *Che voudais* voir petit *fère*, dit-il en reposant son verre. *Ch'ai chamais renconté*, mais c'est mon *fère*.

— Bien sûr, dit Aline dans un triste sourire.

Elle fouille dans son sac, en tire son portefeuille et tend deux photos à Rayan.

— Là, c'est le jour de sa naissance. Et là, c'est… un peu avant sa mort.

Elle déglutit.

— Il y a presque quatre ans pile.

Rayan paraît hésitant, comme s'il craignait de lui faire mal en touchant ces souvenirs précieux. Il observe d'abord la première photo. Nora se penche sur son épaule pour contempler l'image. Elle pose une main réconfortante dans son dos, ses yeux brillent d'une émotion qu'elle ne tente pas de dissimuler.

— Il était si petit, murmure-t-elle, la voix chargée de tendresse. Comme un ange.

Rayan reste silencieux, absorbé par le portrait du nouveau-né. Il passe ensuite à la deuxième photo. Celle-ci montre Nino quelques jours avant sa mort, allongé sur le ventre, il a l'air de gazouiller, entouré de ses jouets.

— Il a mes *zeu*.

— Oui, murmure Aline. Il avait les yeux verts, comme toi. Je suis sûre qu'en grandissant, il t'aurait ressemblé.

Le jeune homme lève vers elle un regard de gratitude, comme si rien ne pouvait lui faire davantage plaisir.

— *Che* veux aller voir lui. *Ch'ai* le *doit* ? *Che* veux dire *padon* pas *ête* venu voir avant.

En entendant ces mots si maladroits, pourtant si remplis d'amour, Aline sent un pincement au cœur. Elle lit la détermination sur le visage de Rayan, cette volonté de faire un geste pour ce frère qu'il n'a jamais connu, mais qu'il porte désormais dans son cœur. Elle hoche la tête, incapable de parler pendant un instant, puis répond d'une voix tendre au bout de quelques secondes.

— Avec plaisir, Rayan. Je suis sûre que Nino serait heureux de savoir que tu penses à lui. Tu y vas quand tu veux.

Nora passe un bras autour de ses épaules, le serre doucement contre elle. Les larmes qu'elle retenait jusque-là commencent à couler, elle les laisse s'échapper librement. Aline ressent un mélange d'émotions contradictoires : une tristesse profonde, et un étrange soulagement. Comme si partager ce moment rendait sa douleur un peu plus supportable. Plus personne ne parle autour de la table. Les conversations, le bruit des verres qui s'entrechoquent autour d'eux sont étouffés par l'intensité du moment qu'ils vivent ensemble. Aline, Nora et Rayan participent à une sorte de communion silencieuse, un lien forgé par le chagrin et le deuil. Ainsi que par la volonté de ne pas laisser Nino disparaître. Ne pas mourir une seconde fois. Rayan caresse la photo de son cadet. Ses lèvres remuent, murmurent quelque chose d'inaudible, une espèce de prière ou peut-être juste des mots qu'il n'a jamais pu dire à son frère.

— *Che voudais* une photo avec moi, dit-il enfin, relevant les yeux vers Aline.

Elle acquiesce, touchée par cette demande.

— D'accord, tu me donneras ton adresse, et je t'en enverrai plusieurs.

Aline explique où se trouve la tombe de Nino dans le cimetière. Rayan et Nora vivent à Montpellier. Nora avait préféré s'éloigner de Guy lorsqu'elle avait compris qu'elle n'avait plus rien à attendre de lui en tant que père. Mais

elle assure à Rayan que s'il le souhaite, elle l'y emmènera dès le lendemain.

Ils discutent encore une vingtaine de minutes puis se disent adieu sur le trottoir. Malgré les promesses de se donner des nouvelles de temps en temps, Aline devine déjà qu'il n'en sera rien. Et qu'une fois l'émotion du procès estompée, ils disparaîtront chacun de la vie de l'autre. Ils étaient là juste au bon moment, en guise de soutien. Un passage furtif, un lien précieux qui dure le temps d'un soupir. Par ailleurs, ce procès, ils y avaient autant droit qu'elle et Nino.

CHAPITRE 56

C'est fini. Guy a été condamné. Main dans la main, Aline et Maxime se baladent dans les rues de Millau, en direction du marché de Noël. L'esprit de la jeune femme reste accroché aux deux journées qui viennent de s'écouler. Elle ne parvient pas à se connecter à cette nouvelle réalité. Elle peut marcher autant qu'elle veut, ici, elle ne le croisera plus. Il est en prison. À sa place. Pourtant, elle n'est pas pleinement satisfaite par cette situation. Dix ans, c'est bien trop peu.

— Ça va ? demande Maxime d'une voix douce.

Aline lève le menton, sourit. Il la connaît si bien. Il sait quand elle a besoin de soutien, même quand la requête n'est pas explicite. Elle hoche la tête, incapable de formuler une réponse honnête. Elle ignore ce qu'elle ressent. Peut-être un peu de soulagement, peut-être de l'épuisement… ou juste une grande fatigue émotionnelle après des années de lutte. Ils atteignent le marché où les cabanes éphémères décorées de guirlandes et de neige artificielle sont dressées. Ils n'ont pas d'emplettes particulières à faire. Uniquement l'envie de boire un verre de vin chaud accompagné de marrons grillés.

— On n'est pas obligés de rester longtemps, tu sais, lui dit Maxime. Si tu veux rentrer à la ferme, on part.

Aline secoue doucement la tête. Elle ne veut pas fuir, pas aujourd'hui.

— Non, c'est bon, murmure-t-elle. Ça me fera du bien de me changer les idées, et j'ai envie de voir Steph.

Maxime passe son bras autour de ses épaules et la rapproche de son torse. Aline se blottit contre lui, laisse son corps absorber la chaleur réconfortante de son homme, de cet amour qu'il lui donne sans compter, sans attendre quoi que ce soit en retour. Elle ferme les yeux un instant, se recharge en énergie.

— Allons-y.

Ils progressent dans la foule, et au détour d'un stand de pain d'épices, la voix reconnaissable de Stéphanie tonne au-dessus de la cohue.

— Bah alors, vous voilà enfin ! J'ai failli boire mon verre de vin chaud toute seule !

Stéphanie les accueille avec un sourire éclatant, les bras grands ouverts. Elle attrape Aline dans une étreinte sans la moindre hésitation. Elle serre sa cousine comme si elle voulait lui transmettre toute la force qu'elle possède.

— Comment tu te sens, ma belle ?

— Je ne sais pas, avoue Aline. Ça fait bizarre. *A priori,* tout est fini, mais, en fait, rien ne l'est vraiment.

— Normal, ça. Tu as traversé l'enfer, tu as besoin de temps pour respirer de nouveau. Mais t'inquiète, tu vas y arriver. Et puis Maxime est là pour te chouchouter. Hein, Max ?

— Je ne suis pas près de la lâcher, répond-il avec douceur, en plantant un baiser sur le sommet de la tête d'Aline.

L'après-midi se déroule naturellement, les heures filent, et Aline se sent bien. Presque à sa place dans cette ville qu'elle a fuie. Et ça fait du bien.

À leur retour à la ferme, la lumière de la cuisine perce à travers les rideaux. Maxime coupe le moteur de la voiture, et Aline se dit qu'ils auraient dû dîner à l'extérieur. Mais sa mère est rentrée hier de l'hôpital, elle l'a peu vue. Ils pénètrent dans la maison, l'odeur familière de bois brûlé et de potage leur parvient dès le seuil franchi.

— Vous étiez où ? demande Béatrice.

Serge est déjà installé à sa place, prêt à engloutir son assiette de soupe.

— Au marché de Noël, avec Stéphanie.

— Au marché ? répète Béatrice, incrédule.

Aline sait ce qui se cache derrière ces mots : le reproche, le jugement, cette éternelle désapprobation qu'elle connaît trop bien. Mais elle est trop fatiguée pour se battre. Trop épuisée pour entrer dans ce jeu de culpabilisation que ses parents lui imposent depuis toujours.

— J'avais besoin de prendre l'air, répond-elle d'une voix calme. Je viens de vivre deux journées difficiles.

— Hier, tu te présentais en victime, en mère inconsolable, et aujourd'hui, tu vas au marché, comme si rien ne s'était passé. Tu te rends compte de ce que les autres vont en penser ? réplique Serge d'un ton outré.

Aline tire une chaise, s'assied. Maxime s'installe à ses côtés. Sous la table, il serre doucement sa main pour lui rappeler qu'elle n'est pas seule.

— Vous avez raison, je n'aurais pas dû sortir, aujourd'hui.

Maxime tourne brutalement la tête vers elle, abasourdi par sa réponse. Aline tend son assiette de soupe.

— Une louche, ça ira.

Béatrice sert tout le monde, et le dîner se déroule dans une relative sérénité.

Le soir, sous la couette, Maxime s'étonne de l'étrange calme d'Aline face aux accusations parentales.

— J'ai compris.

— Quoi donc ?

— Que rien ne changerait, que je n'ai rien à attendre d'eux.

Maxime la presse contre lui et l'embrasse.

— Moi, je suis là.

— Je sais, et ça me suffit.

Durant la nuit, Aline repense à cette séance singulière avec l'ostéopathe-kinésiologue. Et si tous ses maux ne dépendaient pas uniquement du décès brutal de Nino ?

Le lendemain matin, Aline et Maxime rejoignent le rez-de-chaussée, leurs valises à la main. Ils se sont levés tôt pour ne pas rater Serge qui, en hiver, part travailler avant l'aube. Béatrice et Serge sont attablés devant leur bol de café, la radio allumée. Béatrice les fixe, surprise.

— Vous descendez déjà les bagages ?

Aline scrute la pièce où elle a grandi. Elle devrait ressentir quelque chose, une quelconque émotion, toutefois, à cet instant, elle ne perçoit que de l'étrangeté. Cet endroit n'est plus le sien. D'ailleurs, l'a-t-il déjà été ? Une détermination s'est emparée d'elle durant la nuit blanche passée à réfléchir. Elle n'a pas dormi, elle a tourné et tourné sous les draps. Mais cela ne compte pas. Aujourd'hui, elle est décidée.

— Oui, maman. On va partir, dit-elle d'une voix posée, étrangement calme pour la situation.

Béatrice, toujours assise, lui lance un regard interrogateur, presque vexé.

— Et ta sœur ? Je te rappelle qu'on a organisé un repas exprès pour être tous ensemble à midi.

Aline se mord l'intérieur de la joue. « Tous ensemble. » Ces mots lui donnent presque envie de rire, un rire amer. « Tous ensemble » n'a jamais existé. Sa « sœur », ce n'est qu'un titre, un terme vide de sens. Une façade de famille unie qu'ils s'efforcent de maintenir. Serge, assis à sa place, la même depuis quarante ans, bougonne. Aline inspire profondément. Maxime, toujours à ses côtés, glisse une main rassurante dans la sienne. Il sait. Et elle, elle se sent prête. C'est maintenant ou jamais. Ils se dressent, debout, unis, face à ses parents.

— Ma sœur ? Je ne sais pas qui c'est. J'en ai assez. Assez de vos critiques, assez de ce jugement constant, assez de cette famille qui, en vérité, n'en est pas une. Et je parle de vous autant que de Delphine.

Béatrice ouvre la bouche pour protester, mais Aline lève la main pour l'interrompre.

— Non, maman, laisse-moi parler. J'ai trop longtemps encaissé, trop longtemps essayé de vous plaire, de me conformer à vos attentes. Et où ça m'a menée ? À me sentir seule, incomprise, coupable de tout. Coupable de la mort de Nino, coupable de ne pas avoir été la fille que vous espériez, coupable même de vivre aujourd'hui. Mais ça suffit.

Elle parle d'un ton étrangement apaisé, sans la fougue qui la caractérise dans ce genre de situation. Cette absence de colère rend ses mots encore plus tranchants, une lame redoutablement aiguisée.

— Qu'est-ce que tu racontes, Aline ? Tu exagères, comme toujours. On a tout fait pour toi, on t'a élevée, et voilà comment tu nous remercies ! En nous crachant à la gueule ?! s'offusque Serge.

Son incapacité à comprendre ne surprend pas Aline. Un sourire triste étire ses lèvres. Ce sourire cache une douleur immense. Elle pourrait hurler, elle pourrait pleurer, mais elle ne fera rien de tout ça.

— Non, papa, ce n'est pas ça. Je ne vous crache pas dessus. Je dis simplement *ma* vérité, *mon* sentiment. J'imagine que vous avez fait ce que vous avez pu. Mais vous n'avez jamais su me soutenir lorsque j'en avais vraiment besoin. Jamais su comprendre ce que je vivais, ce que je ressentais. Quand Nino est mort, vous m'avez jugée. Quand j'ai voulu reconstruire ma vie, vous m'avez critiquée. Et encore hier…

Elle marque une pause, son regard se pose tour à tour sur Béatrice, puis sur Serge.

— J'ai affronté le procès pour Nino. Une épreuve que je ne souhaite à personne. Et au lieu de trouver du réconfort ici, tout ce que j'ai reçu, ce sont vos reproches, parce que j'ai voulu prendre l'air, me changer les idées. Vous n'étiez même pas là pour moi, au tribunal.

— J'étais à l'hôpital, lance Béatrice d'un ton d'évidence.

— Si tu n'avais pas été hospitalisée, serais-tu venue ?

Un silence douloureux lui répond.

— Et Delphine ? Et papa ?

— Parce que tu crois que j'ai du temps pour tout ça ? J'ai des animaux à m'occuper ! D'ailleurs, faut que j'y aille.

Il termine bruyamment son bol de café, s'essuie la bouche avec sa serviette avant de se lever. L'indifférence est complète. Comme si cette conversation capitale ne méritait pas qu'il y prête attention. Comme si sa fille n'avait jamais été au cœur de ses priorités.

— Bien sûr, les animaux… murmure Aline.

Béatrice, visiblement agacée, secoue la tête.

— Tu es en train de nous traiter de mauvais parents, Aline. Après tout ce qu'on a fait pour toi…

— Je ne vous traite pas de mauvais parents, je vous dis simplement que je n'ai plus ma place ici. Vous ne m'avez jamais soutenue, jamais comprise. Et aujourd'hui, je choisis de me libérer de tout ça. Je ne peux plus vivre en essayant de correspondre à ce que vous attendez de moi. Ma vie est avec Maxime, dans nos montagnes, là où j'ai enfin trouvé une forme de paix.

Serge intervient, son visage rougi par la colère.

— Tu crois que c'est ça, la vie ? Tourner le dos à ta famille, partir comme une ingrate ? On t'a nourrie, élevée, on t'a tout donné, et c'est comme ça que tu nous remercies ?

À l'intérieur, Aline bout. Mais elle prend sur elle, elle refuse de s'énerver une fois de plus. Elle argumente, toujours aussi calmement.

— Vous m'avez donné une éducation, oui, mais vous ne m'avez jamais apporté de l'amour, du soutien, ni la compréhension dont j'avais besoin.

Béatrice, piquée dans son orgueil, serre les lèvres.

— Tu es tellement ingrate, Aline. Tu penses vraiment que Maxime va tout résoudre pour toi ? Que fuir ta famille va t'aider ?

Aline presse la main de Maxime encore plus fort. Elle le regarde, et dans ses yeux, elle trouve la force qu'elle cherchait.

— Maxime ne solutionne pas tout. Mais il m'aime. Il me soutient. Il est là pour moi, toujours, sans jugement, sans condition. C'est plus que ce que je n'ai jamais eu ici. Je ne vous demande pas de changer, je sais que vous ne le ferez pas. Mais moi, je choisis de me protéger. De construire une vie dans laquelle je peux respirer, sans avoir à me justifier en permanence.

Un silence tendu s'installe de nouveau dans la pièce. Béatrice et Serge

s'observent, comme s'ils ne comprenaient pas vraiment la gravité des mots d'Aline. Comme s'ils étaient incapables de voir la profondeur de sa souffrance. Puis Serge quitte la maison en claquant la porte. Aline s'approche de sa mère pour l'embrasser afin de lui dire au revoir. Béatrice détourne le visage.

— Pars, articule-t-elle d'une voix étranglée. Partez.

Aline s'avance en direction de la sortie, puis elle se retourne.

— Le jour où vous serez prêts à m'aimer telle que je suis, sans me juger, me critiquer, alors vous serez les bienvenus chez nous.

Béatrice ne répond pas.

— Au revoir, maman.

Ils traversent le seuil de la maison, leur valise à la main. Le ciel est teinté d'un gris pâle, entre la nuit et l'aube. Le silence est total, à l'exception du bruit lointain de son père, déjà au travail dans les bâtiments agricoles. Maxime ouvre le coffre de la voiture et y dépose les bagages avec des gestes rapides, comme pour en finir au plus vite. Il referme le coffre d'un coup sec et se tourne vers Aline, qui contemple la maison. Ce vieux bâtiment qu'elle connaît par cœur. Les pierres usées, les volets défraîchis, la lumière vacillante derrière les rideaux… une relique d'un autre temps. Son regard dérive vers l'étable. Elle distingue la silhouette de son père, au loin, courbée sur son travail, comme toujours. Ce même tableau qui s'est répété des milliers de fois sous ses yeux. Aujourd'hui, c'est la dernière fois qu'elle l'observe ainsi, avec cette distance amère qui s'est creusée entre eux depuis des années. Rex trottine jusqu'à elle. Son pelage est grisonnant, et sa démarche est plus lente qu'avant. Aline se baisse pour le caresser, glisse sa main sur son dos fatigué. Il lève des yeux tristes vers elle, comme s'il comprenait qu'elle partait pour de bon.

— Je suis fier de toi, murmure Maxime.

Aline lui sourit faiblement, son cœur encore tiraillé par ce qu'elle laisse derrière elle. Ce n'est pas une simple porte qu'elle franchit. C'est toute une vie qu'elle choisit de quitter.

— Mais… tu es sûre de toi ? J'espère que tu ne regretteras pas cette décision. On a toujours besoin de sa famille, Aline.

Elle le dévisage et elle perçoit cette chaleur réconfortante qu'il lui a toujours procurée, cette solidité qu'elle n'a jamais trouvée ailleurs. Elle prend une profonde inspiration pour essayer de dissiper l'ombre du doute qui menace de s'installer.

— À partir de maintenant, *tu es* ma famille, Maxime. Toi, c'est tout ce dont j'ai besoin. Inutile d'avoir des dizaines de personnes autour de soi si elles n'apportent rien de bon.

Elle croit en ces mots. Plus que jamais. Maxime la scrute avec une intensité qu'elle ne lui a jamais vue. Puis, sans prévenir, il tombe à genoux dans la cour, sur le sol caillouteux et glacé. Il attrape ses mains, les serre entre les siennes. Ses prunelles brillent d'une émotion qu'il ne cherche pas à masquer.

— Aline… je t'aime. Plus que tout. Et je veux passer chaque instant de

cette vie à tes côtés. Je veux être celui sur qui tu pourras toujours compter. Alors… épouse-moi.

Le souffle d'Aline se coupe. Elle reste figée, les yeux écarquillés, son cœur battant à tout rompre. L'émotion la submerge, une vague puissante et inattendue. Elle regarde Maxime, cet homme qui lui tend la main, cet homme qui la soutient, qui lui propose maintenant de partager bien plus qu'un simple bout de chemin. Ses yeux se remplissent de larmes. D'un mélange d'amour, de soulagement, de gratitude. Elle n'arrive pas à croire ce qui est en train de se passer. Là, dans cette cour où elle a grandi, où elle a connu tant de douleur, cet homme lui offre un avenir, une promesse de bonheur.

Maxime, toujours à genoux, lui sourit doucement.

— Tu ne dis rien… c'est bon ou mauvais signe ?

Aline secoue la tête, essuie ses larmes et lui répond, la voix tremblante d'émotion :

— Ouiiiiii ! Oui, mon amour. Je veux t'épouser. Bien sûr !

Elle a crié ce « oui ». Elle explose de rire. Maxime se relève, la prend dans ses bras et la fait tournoyer. À quelques pas de là, Béatrice les observe derrière la fenêtre. Aline la surprend qui les espionne. Aussitôt, le rideau se rabat. Un pincement au cœur trouble sa joie. Et un triste constat : son père ne la conduira pas à l'autel.

CHAPITRE 57

4 ans plus tard - 5 décembre 2022

Aline a toujours cru que la vie était pleine de ces petits détours imprévus, ceux qui ressemblaient d'abord à une impasse avant de révéler un chemin caché.

Deux ans plus tôt, le COVID a mis fin à son emploi dans la banque. Elle s'est retrouvée à enchaîner des CDD, sans jamais trouver réellement chaussure à son pied et sans la moindre envie de retourner dans la grande distribution. C'est ainsi qu'elle a décidé de poser tous ses vendredis en RTT pour chercher un nouveau travail. Un emploi qui ferait sens et lui donnerait le goût de se lever tous les matins. Elle a adressé des candidatures spontanées, sans trop d'espoir, mais avec cette petite flamme intérieure qui refusait de s'éteindre. Après une quinzaine d'envois infructueux, elle a postulé auprès d'un CAMSP[6]. Son CV est parti par courriel un matin, à 11 h 45, comme une bouteille à la mer. À peine deux heures plus tard, son téléphone sonnait. C'était la directrice de l'établissement. Une voix chaleureuse, pleine d'entrain, qui lui proposait un entretien. Aline ne se sentait pas prête, ce jour-là. C'était un jour sans. Un de ces jours où elle reste engluée dans ses sombres pensées. Alors elles sont convenues d'un rendez-vous le vendredi suivant.

Et ce vendredi-là, tout se fit naturellement. Comme une évidence.

Elle a démarré dès le lendemain de la fête de Noël de la structure. Ainsi, depuis presque un an, elle gère le secrétariat du CAMSP où ces bébés, ces petits enfants viennent pour un diagnostic ou des soins. Chaque jour, elle croise des vies en reconstruction, des histoires marquées par la douleur, le handicap, mais aussi par l'espoir. Elle adore son travail. Elle s'y épanouit comme jamais auparavant. Elle aime ces moments passés avec ces familles courageuses, ces sourires qu'elle parvient à susciter, ces infimes victoires quotidiennes qui l'aident à panser ses propres blessures. Elles proposent un café aux parents qu'elle accueille, surtout des mères. Parfois, elles parlent de tout et de rien, alors qu'elles patientent en salle d'attente. Ces femmes apprécient sa présence, certains enfants déposent un baiser sur sa joue en arrivant. Et elle, elle se sent utile, à sa place. Elle connaît l'histoire, quelquefois difficile, consignée dans les comptes rendus qu'elle rédige. Certains récits de vie cabossée résonnent avec son expérience personnelle. Parce que parmi tous ces bambins, il y a des mini Rayan, des Nino, des bébés secoués qui garderont à vie des séquelles plus ou moins graves de la violence d'un adulte. Une violence qui a duré quelques secondes, mais qui peut les clouer dans un fauteuil roulant à jamais. D'une certaine manière, en les aidant, Aline a l'impression de réparer sa conscience. Car, malgré le temps, sa culpabilité de n'avoir rien décelé ne s'estompe pas.

Chaque jour, elle se devine plus forte, plus ancrée dans cette nouvelle vie. Elle trouve elle-même un peu de paix, un peu de réconfort. Elle sait qu'elle ne

pourra jamais effacer son passé, qu'elle ne pourra jamais oublier Nino. Mais elle envisage de commencer à se reconstruire. Et tout ça, cet emploi, l'amour de Maxime, la montagne, elle est convaincue que c'est à Nino qu'elle le doit. C'est lui qui les a mis sur son chemin, qui, de là-haut, veille à son bonheur.

Il y a dix-huit mois, elle a entrepris un travail avec une naturopathe diététicienne qu'elle voit très ponctuellement. Elle a perdu du poids, elle gère mieux ses émotions. Sa dernière crise de nerfs date de plus d'un an. Lorsqu'il sentait que le matin était orageux, Maxime partait monter un de ses chevaux pour la journée. Il savait que dans ces cas-là, Aline n'avait qu'un souhait : être seule. Depuis le premier jour, il n'a pas failli. Il l'encourage dans tous ses projets, accepte ses moments de tristesse, son non-désir de maternité, son besoin fréquent de se recueillir à la chapelle. C'est d'ailleurs là qu'ils ont pris les photos de leur mariage, qui s'est déroulé à l'été 2021. Il était initialement prévu en 2020, mais a dû être reporté en raison de la situation sanitaire. Une belle fête, où ils étaient entourés de leurs amis et de la famille de Maxime. Aline a fait un pas vers ses parents, elle a envoyé un carton d'invitation. Ils ont décliné. Trop loin. Trop de travail.

Ce soir, Aline rentre les bras chargés de sacs de courses. Maxime est déjà à la maison. Il est de nouveau employé dans la grande distribution et a démarré sa journée très tôt.

— Ça va, ma puce ? La journée a été bonne ?

Il s'empresse de la débarrasser des cabas encombrants avant de l'enlacer.

— Elle a été parfaite. Et la tienne ?

Maxime lui raconte des microévénements professionnels, qui lui rappellent des souvenirs. Tout en discutant, ils déballent les provisions, organisent les placards avec une routine bien rodée. Une fois les courses rangées, malgré la nuit et le froid, Aline ressort pour aller caresser Flint. Elle en profite pour faire un détour par la boîte aux lettres, Maxime y pense rarement. Une seule enveloppe blanche gît à l'intérieur. Le tampon du tribunal judiciaire de Rodez est imprimé en haut à gauche.

À la fois inquiète et intriguée, Aline s'empresse de rentrer pour la lire au chaud. Elle déchire l'enveloppe et déplie le document. Aussitôt, elle se sent perdue dans le jargon juridique, une cascade de mots qu'elle s'efforce de décoder. Des phrases comme « période de sûreté automatique » et « réduction de peine » sont inscrites. Elle fronce les sourcils, son cœur bat un peu plus vite. Elle sait que c'est important, mais le charabia administratif l'empêche de capter l'essence du message.

Déconcertée, elle se tourne vers Maxime qui a commencé à préparer les légumes pour le dîner.

— Regarde ça… je ne comprends rien à ce qu'ils veulent dire, murmure-t-elle.

Il saisit la lettre, parcourt rapidement le document. Son air perplexe confirme qu'il ne comprend pas davantage.

— Tu devrais peut-être appeler ton avocat, lui suggère-t-il.

Hésitante, Aline attrape son téléphone et compose le numéro de maître Estival, avec qui elle n'a plus jamais eu de contact depuis la fin du procès. Après quelques sonneries, le répondeur s'enclenche. Elle peine à laisser un message cohérent. Puis elle raccroche, tente une nouvelle fois de déchiffrer ce jargon juridique, en tournant comme une lionne en cage.

— Viens m'aider, si tu veux, ça te changera les idées.

Aline tire une chaise et s'installe en face de Maxime. Elle épluche des carottes tout en jetant régulièrement un œil sur son téléphone qu'elle a posé devant elle, sur la table. Lorsqu'enfin il sonne et que le nom de son avocat s'affiche, elle bondit sur ses pieds.

— Bonsoir, Aline. Comment allez-vous ?

— Je ne sais pas. Je viens de recevoir un courrier du tribunal et honnêtement, je n'y comprends rien. Est-ce que vous pourriez m'aider ?

— Bien sûr. Pouvez-vous me le lire ?

Aline lit difficilement les passages les plus abscons, trébuchant sur les termes techniques.

— D'accord, je vois ce que c'est. La lettre concerne la période de sûreté automatique de cinq ans qui accompagne la peine de dix ans de prison de monsieur Cardin. Il a apparemment formulé une requête pour que cette période soit réduite, puisqu'il aura bientôt purgé quatre ans de détention. Cette requête est uniquement accordée de manière exceptionnelle, lorsqu'un détenu montre des signes concrets de réadaptation sociale.

Aline reste silencieuse, fait quelques pas, digère l'information.

— Et… qu'est-ce que cela signifie pour moi ? demande-t-elle, une pointe d'inquiétude dans la voix.

— En tant que partie civile, le tribunal sollicite vos observations sur cette réclamation. Vous avez le droit de vous exprimer, de dire si vous êtes d'accord ou non avec cette réduction. Vous devez faire parvenir vos objections au greffe. Je peux m'en charger à votre place, si vous préférez.

— Je suis obligée de prendre position ?

— Votre avis vaut pour consultation, mais pas pour décision. Le verdict final revient au juge d'application des peines. Prenez le temps, réfléchissez-y, vous avez un mois pour répondre.

Aline déglutit. S'affale sur la chaise.

— Je n'ai pas besoin de réfléchir. Je ne suis pas prête à entendre qu'il est de nouveau dehors.

— Alors, informez le greffe que vous vous opposez à cette décision.

— Non…

Maxime, qui a arrêté d'éplucher les légumes depuis le début de la conversation, écarquille les yeux.

— Non ? demande-t-il dans un murmure.

— Oui, c'est non, répond Aline autant pour lui que pour son avocat. J'ai déménagé à des kilomètres pour me reconstruire auprès de personnes qui ne

me connaissaient pas. J'ai changé d'environnement, j'avance dans ma vie professionnelle, je m'applique chaque jour à laisser mon passé derrière moi. Je veux qu'on me fiche la paix. Rien que de lire ce message, ça me bouffe, ça gâche tout ce que j'ai entrepris pour tourner la page. Je sais bien, hélas, qu'il ne crèvera pas en prison, mais je refuse de savoir qu'il peut en sortir plus tôt. Je veux me tenir loin de tout ça, et surtout de lui. J'interdis qu'il puisse avoir entre les mains le moindre courrier comportant mes nouvelles coordonnées. Mon fils me manque tous les jours, vous entendez ? Tous les jours. C'est déjà bien assez. Je ne souhaite plus jamais entendre parler de monsieur Cardin.

Après cette tirade, Aline est essoufflée. Maxime vient se poster derrière elle. Lentement, il lui masse la nuque.

— Comme vous voudrez. Quoi qu'il en soit, si vous changez d'avis, vous avez un mois pour le faire.

— Je ne changerai pas d'avis.

Dès qu'elle a raccroché, Aline se lève et s'agrippe à Maxime. Elle exige que Guy et le procès appartiennent au passé.

CHAPITRE 58

16 décembre 2022

Huit ans après le drame qui a chamboulé à jamais sa vie, Aline est parvenue à surmonter tous ses démons. Cependant, il lui en reste encore un, un dernier, à défier. Un obstacle qu'elle s'apprête à affronter en ce 16 décembre, date funeste gravée dans sa mémoire. Une date qui, depuis si longtemps, l'emprisonne dans sa douleur. Chaque année, elle se met en congé ce jour-là, évite le monde extérieur pour ne pas imposer aux autres ses vagues d'émotions incontrôlées. Mais cette fois-ci, elle a décidé de faire autrement. Émilie, l'assistante sociale du CAMSP devenue son amie, a accouché de son troisième enfant mi-novembre. Elle l'a appelée dans la semaine, demandant un coup de main pour du repassage, et elle a accepté. Aline a volontairement choisi la date anniversaire de la mort de Nino pour s'obliger à rompre ce cycle, se contraindre à se lever, à se rendre utile. Et pour affronter sa dernière angoisse. Elle s'est dit que si elle n'y parvenait pas, elle annulerait et irait aider son amie un autre jour.

Elle se tient maintenant devant la porte d'Émilie. Leur lien s'est tissé au fil du temps, au-delà des simples discussions administratives. Dès leur première rencontre, Émilie a su percevoir en Aline quelque chose que même elle avait mis des années à comprendre : une profondeur, une sincérité, une force qui, malgré les blessures, persistait. Cette connexion s'est intensifiée avec les années. Pourtant, Émilie ne sait pas tout. Elle devine les contours du traumatisme d'Aline, mais pas les détails. Aline lui a promis de tout lui raconter, un jour, quand le moment serait venu, lorsque ses enfants seraient plus grands.

La porte s'ouvre, et Aline est accueillie par le chaos d'une maison pleine de vie. Des jouets sont éparpillés partout dans le salon – petites voitures, peluches, blocs de construction. Le sol en est presque recouvert. Le nourrisson pleure quelque part à l'étage, et Aline sent une légère angoisse poindre.

— Entre, ne fais pas attention au bazar.

— Pas de souci. Je suis justement là pour t'aider.

Émilie se précipite pour éteindre le babyphone.

— Je vais la chercher, je reviens. Pose ton manteau où tu veux !

Émilie grimpe les escaliers pour récupérer son bébé, tandis qu'Aline retire sa doudoune avec des gestes lents, presque hésitants. Le poids du moment lui pèse plus qu'elle ne l'avait imaginé. Elle jette un coup d'œil autour d'elle. Cette scène domestique si familière et pourtant si lointaine. Les jouets d'enfant, les pleurs, les grenouillères qui sèchent sur l'étendoir… tout cela lui évoque un monde auquel elle a appartenu. Brièvement. Quand Émilie redescend, Léonie blottie contre elle, Aline est immédiatement submergée par une vague d'émotion. Ce petit corps si fragile lui rappelle son propre fils. Elle lutte pour ne pas tourner les talons et décamper, loin. Tout en elle lui hurle de

prendre de la distance, de fuir ce contact avec une vie si jeune, si vulnérable.

— Je vais l'allaiter, prépare-toi un café en attendant, dit Émilie en s'installant dans un fauteuil. Tu as tout ce qu'il faut dans la cuisine.

Aline acquiesce d'un signe de tête. Elle se réfugie dans la cuisine, en profite pour respirer calmement. Elle pose ses mains sur le bord de la table et ferme les yeux, essayant de calmer les battements de son cœur. La dernière fois qu'elle a tenu un enfant dans ses bras, c'était Nino. Il y a huit ans. Avant l'accident, avant le vide. Elle se force à ravaler ses larmes, à retrouver un semblant de contrôle. Puis, elle se fait couler un café et rejoint son amie dans le salon. Elle s'approche d'elle. Elle observe le tableau avec un mélange de tendresse et de douleur. Le lien entre une mère et son enfant… Émilie contemple sa fille avec un air béat. Les bruits de succion trahissent l'effort intense que produit le nourrisson.

— Elle est magnifique, chuchote Aline, la gorge nouée.

Émilie la remercie d'un grand sourire. Lorsque la tétée est finie, elle lui tend le bébé.

— Tu veux la prendre ?

Aline reste pétrifiée, incapable de répondre. Elle sent une vague de panique la submerger. Son instinct lui crie de nouveau de reculer, de fuir cette proximité avec un nouveau-né. Mais il est là, le moment pour lequel elle s'est obligée à venir. Alors elle se ressaisit. Pour affronter cette peur. Pour faire ce pas qu'elle redoute depuis si longtemps. Elle inspire profondément, rassemble tout son courage et, lentement, tend les bras.

Quand elle prend Léonie, c'est comme si le temps s'arrêtait. Elle sent le poids léger du nourrisson contre elle, sa chaleur, la douceur et l'odeur de sa peau. Cette fragilité la bouleverse jusqu'au plus profond de son être. Ses mains tremblent, mais elle tient bon. Elle serre le bébé contre sa poitrine. Ses gestes, d'abord hésitants, maladroits, deviennent plus assurés, plus naturels. Léonie s'agite un peu, puis se calme, blottie contre elle. Une vague de chaleur envahit Aline, une flamme qu'elle n'a pas ressentie depuis des années. Loin de la panique qu'elle a redoutée, c'est une sensation de paix qui l'inonde. Une paix douce-amère, teintée de tristesse. Ainsi qu'une étrange forme de réconciliation. Ce n'est pas la même chose que de tenir Nino, bien sûr. Ce ne sera jamais la même chose. Mais c'est un début, un pas vers une guérison qu'elle ne croyait pas possible.

Émilie observe la scène en silence. Elle devine qu'Aline traverse quelque chose d'important sans savoir quoi précisément. Elle ne dit rien, la laisse avancer à son rythme.

— Elle est vraiment merveilleuse, finit par murmurer Aline.

— Elle t'aime déjà.

Un sourire naît sur les lèvres d'Aline. C'est un sourire de victoire, un triomphe intime, personnel. Elle a osé affronter l'une de ses plus importantes peurs, serrer un nourrisson contre elle, renouer avec ce lien brisé qui l'a torturée si longtemps. Léonie s'est endormie dans ses bras, comme si, d'une

certaine manière, elle l'avait acceptée. Et Aline, elle, a accueilli cette rencontre avec une tendresse inattendue, une douceur qu'elle n'avait pas ressentie depuis huit ans.

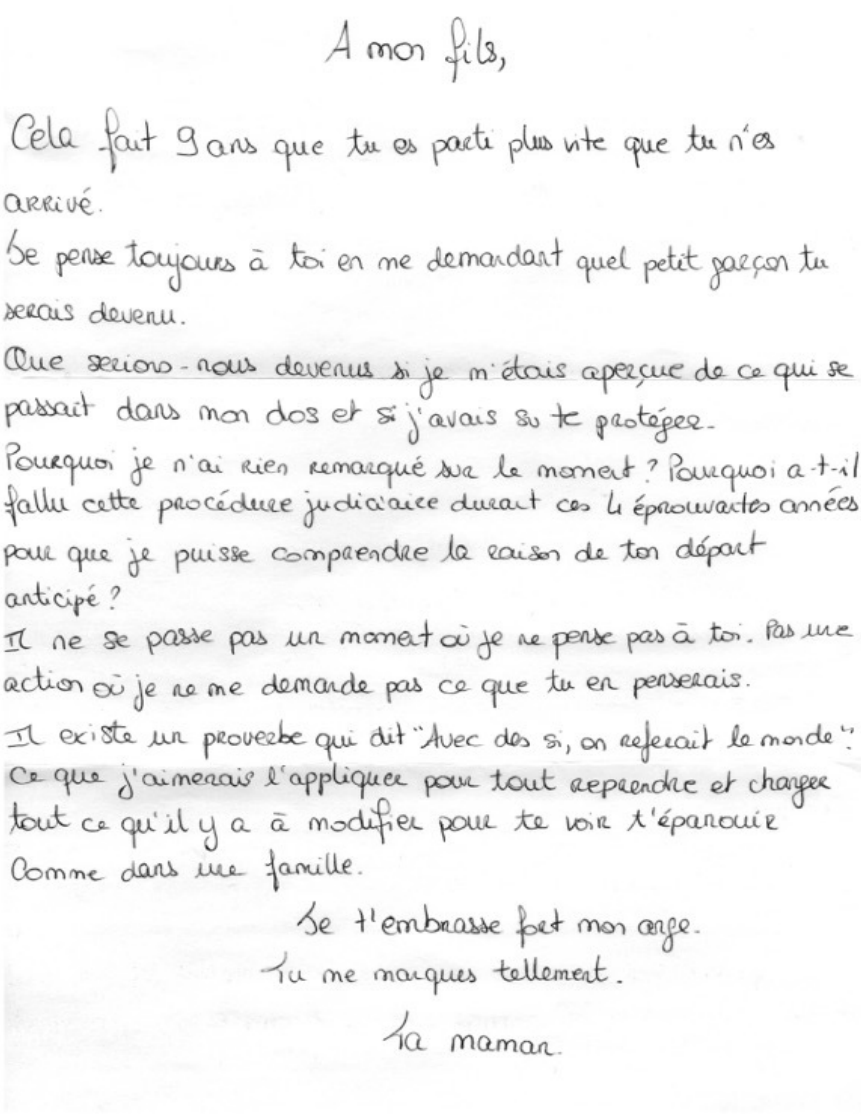
Aujourd'hui, elle a fait un grand pas. Elle a avancé de plusieurs kilomètres dans son processus de guérison.

Avancer ne signifie pas oublier, et vivre ne signifie pas renoncer à ce qu'elle a perdu. Elle est parvenue à retrouver un semblant de paix, avec Nino toujours en elle. Une cicatrice invisible et indélébile qui fissure son cœur et son cerveau à jamais, y compris dans certains moments de joie, comme celui qu'elle vient d'expérimenter. Cependant, à présent, elle sait qu'elle peut poursuivre son chemin, qu'elle peut porter son souvenir sans en être écrasée.

Dans sa brève existence, Nino lui a appris une chose essentielle : l'amour, même dans l'absence, ne disparaît jamais. Il change simplement de forme. Et il continue, éternellement. Il devient une force, une lueur qui guide dans l'obscurité. Aline peut avoir confiance. Nino, son ange, veille constamment sur elle. Il sera toujours une part d'elle-même. Toujours.

CHAPITRE 59

Pour refermer ce récit, je désire laisser la parole à A., alias Aline. Voici les quelques mots qu'elle a envie de partager avec vous, lecteurs.



A mon fils,

Cela fait 9 ans que tu es parti plus vite que tu n'es arrivé.

Je pense toujours à toi en me demandant quel petit garçon tu serais devenu.

Que serions-nous devenus si je m'étais aperçue de ce qui se passait dans mon dos et si j'avais su te protéger.

Pourquoi je n'ai rien remarqué sur le moment ? Pourquoi a-t-il fallu cette procédure judiciaire durant ces 4 éprouvantes années pour que je puisse comprendre la raison de ton départ anticipé ?

Il ne se passe pas un moment où je ne pense pas à toi. Pas une action où je ne me demande pas ce que tu en penserais.

Il existe un proverbe qui dit "Avec des si, on refait le monde". Ce que j'aimerais l'appliquer pour tout reprendre et changer tout ce qu'il y a à modifier pour te voir t'épanouir comme dans une famille.

Je t'embrasse fort mon ange.

Tu me manques tellement.

Ta maman.

DONNÉES STATISTIQUES

Je ne peux pas terminer ce roman inspiré d'une histoire vraie sans communiquer quelques chiffres et informations qui peuvent faire froid dans le dos. Ces données sont tirées du site solidarite.gouv.fr, le gouvernement ayant lancé en 2022 une grande campagne de sensibilisation au SBS, du livre d'Anne Romano, ***Bébé secoué : des vies fracassées***, qui compile de nombreuses études sur le sujet, et de l'INSERM.

La première question que l'on peut se poser est « pourquoi » ? Pourquoi un adulte peut-il en venir à secouer si violemment un bébé qu'il entraîne sa mort ?

Une méconnaissance des besoins d'un nourrisson, des attentes irréalistes des adultes qui exigent du bébé un comportement décorrélé de ses capacités et compétences véritables sont souvent au cœur de la problématique. L'adulte incapable d'apaiser les pleurs du tout-petit est submergé par l'incompréhension, la culpabilité, l'impuissance, la fatigue, la colère. Énervé, il va secouer son bébé pour qu'il arrête de pleurer. Les études relèvent des facteurs favorisants :

– état d'épuisement psychique,
– jeunes parents dépassés par les besoins de leur bébé,
– grossesses rapprochées ou gémellité,
– maladies du bébé, prématurité, handicap qui font que le bébé ne répond pas aux attentes parentales,
– burn-out professionnel ou stress dû à une perte d'emploi,
– deuil récent, maladie d'un ascendant,
– isolement familial et social,
– séparation d'avec le conjoint,
– contexte de violences conjugales.

On peut aussi se demander « qui » se comporte ainsi. Les hommes sont le plus souvent mis en cause. Dans 50 % des cas, il s'agit du père, dans 20 % des cas du beau-père ou du compagnon de la mère. Les mères représentent 12 % des responsables, et dans 18 % des cas, il s'agit d'un adulte tiers qui s'occupe de l'enfant (nourrice, baby-sitter, fratrie, grands-parents).

Le milieu social, en revanche, ne prédit de rien. Les bébés secoués sont présents dans toutes les catégories socioprofessionnelles, et seulement 16 % des parents secoueurs ont un passé personnel difficile. Dans plus de 60 % des cas, les parents vivent ensemble depuis plus de cinq ans, et, lorsque les parents sont responsables, dans 92 % des cas il s'agit d'un premier enfant.

Le profil du bébé secoué est essentiellement un garçon, aux environs de trois mois, comme l'est Nino dans ce récit (décédé à 2 mois et 3 semaines).

C'est le délai entre les violences et la prise en charge du bébé qui entraîne souvent des conséquences dramatiques pour la survie de l'enfant. 10 à 20 % meurent tandis que 75 % d'entre eux présentent des séquelles lourdes, à vie (troubles moteurs, visuels, auditifs, intellectuels, alimentaires, du sommeil, difficultés d'apprentissage, crises d'épilepsie). Parfois, ces troubles n'apparaissent que plus tard.

Le SBS est la forme la plus grave de maltraitance et de négligence envers les enfants. C'est aussi la cause la plus fréquente de décès traumatique chez les nourrissons dans les pays à hauts revenus. Néanmoins, il est complexe d'obtenir un nombre exact de bébés concernés, car les seuls disponibles sont ceux des enfants hospitalisés. Tous les autres, non pris en charge ou non diagnostiqués comme des bébés secoués, ne sont pas référencés en tant que tels. Les données épidémiologiques sont donc en deçà de la réalité et intègrent uniquement les cas les plus graves qui arrivent aux urgences ou en consultation médicale, à savoir autour de 500 en France. Pour tous les autres cas, moins sévères donc moins remarquables, le bébé n'est pas pris en charge, ou pas immédiatement. Et quand, devenu plus grand, il présente des difficultés, il est rare que les professionnels, les parents pensent qu'il a pu être secoué tout petit.

Il est à noter qu'en région parisienne, le SBS a vu son incidence doubler en 2021 et sa mortalité multiplier par 9 par rapport à la période prépandémique (2017-2019).

Les auteurs des secouements n'avouent pas toujours, voire rarement. Et quand ils le font, ils expliquent qu'ils ne connaissaient pas les conséquences possibles, qu'ils n'ont pas voulu faire du mal au bébé, qu'ils voulaient juste qu'il se taise.

« Pas vu, pas pris », le taux de récidive est très élevé : un bébé victime du SBS est secoué en moyenne à 10 reprises. L'adulte qui secoue une fois sans qu'il y ait de graves conséquences recommencera sur le même enfant, voire sur d'autres enfants.

REMERCIEMENTS

Ce roman a été écrit à une période particulière de ma vie, au moment où ma mère nous annonçait qu'elle était malade. Un troisième cancer qui lui a été fatal, elle ne pourra pas lire cette histoire…

Moins de quatre mois se sont écoulés entre les premiers symptômes et son décès. Je l'ai vue souffrir, je l'ai accompagnée dans sa fin de vie, et tout le chagrin que je ressentais faisait écho à celui de A., bien que les circonstances soient différentes. Écrire ce roman m'a aidée, d'une certaine façon. Et je souhaite le dédier à ma mère, qui a connu durant l'enfance les violences physiques, psychologiques et les abus sexuels. Ce n'est sans doute pas pour rien si chaque récit d'enfance fracassée me bouleverse et me donne envie de prendre mon clavier pour dénoncer, éveiller les consciences, alerter et évacuer ma colère, ma douleur de savoir que tant de monstres agissent souvent en totale impunité.

Ce récit n'existerait pas sans A., alias Aline, qui m'a confié son histoire. Quand elle m'a raconté tout ce qu'elle avait traversé, j'étais terrifiée.

Je connaissais déjà cette forme de maltraitance infantile, car j'en avais entendu parler lorsque j'avais une vingtaine d'années. Un jeune couple, des amis d'une amie, que je n'ai jamais rencontrés. Un très jeune papa, épuisé d'entendre son nourrisson pleurer, incapable de l'apaiser et incapable de comprendre pourquoi son bébé ne lui obéissait pas, a craqué. Il l'a secoué comme un pantin et leur fils est resté lourdement handicapé à vie. À l'époque, c'est tout ce que j'avais su de cette dramatique histoire. Je n'avais pas réfléchi à la descente aux enfers pour le parent protecteur.

C'est Aline qui m'a expliqué tout cela. Les soupçons du corps médical, la garde à vue, la brutalité du déclic quand le parent protecteur comprend ce qui s'est passé, l'impossibilité de revoir son bébé décédé (lorsqu'il survit, il est retiré à la garde de ses parents plus ou moins longtemps, en fonction de la personne sur laquelle se portent les soupçons), les accusations, la procédure judiciaire, les regards soupçonneux de l'entourage plus ou moins proche. Quelle violence ! Quelle injustice ! Comment endurer tout cela, alors qu'on est déjà noyé sous le chagrin du décès de son bébé ? Et puis la suite, le procès, le coupable qui n'est pas toujours reconnu comme tel, l'absence d'aveux dans la très grande majorité des cas, donc l'impossibilité de savoir ce qui s'est *réellement* produit.

Comme je l'ai dit dans le chapitre précédent, les cas de SBS ont doublé en 2021 en région parisienne. Ce sont les seules données disponibles pour la période COVID - post COVID, mais tout pousse à croire que ce chiffre pourrait concerner tout le territoire français. C'est cette réalité qui a incité le gouvernement à mener une campagne de sensibilisation en 2022, car, jusqu'alors, la maltraitance sur les tout-petits était plus souvent niée que

repérée. Parce qu'elle dépasse l'entendement ? L'inimaginable ? Ce sont toutes ces raisons qui m'ont poussée à demander à A. l'autorisation d'écrire son histoire, pour dénoncer, pour sensibiliser. Aussi, je la remercie mille fois d'avoir accepté. Merci pour ce magnifique cadeau que tu m'as fait. Je suis incroyablement heureuse d'avoir pu t'aider en retour. L'aboutissement de ce livre est aussi une belle victoire pour elle, car cela lui permet, je la cite, « de boucler la boucle ».

Elle et moi espérons de tout cœur que ce récit éveillera les consciences et, qui sait, de peut-être sauver un bébé, et pourquoi pas, plusieurs.

Comme d'habitude, ce roman ne serait pas ce qu'il est sans une équipe qui m'accompagne à diverses étapes de l'écriture. Pour ce nouvel ouvrage, je remercie du fond du cœur :

– les bêta-lectrices : Audrey, Aurélie, Joanie Frigau (romancière), Hantaniaina, Patricia ;

– la talentueuse Caroline, de Graphisme LOR, pour la réalisation de la couverture que je trouve sublimissime ;

– l'œil aguerri de l'exigeante Sophie Ruaud pour la correction professionnelle ;

– les chroniqueuses qui se tiennent prêtes pour partager leur impression sur les réseaux sociaux lors de la sortie du roman : Aurélie, Cassandra, Félicia, Julie, Marie, Marine, Martine, Stéphanie, Vanessa.

Merci à toutes pour votre soutien, vos retours, votre patience, votre implication.

Compte tenu des circonstances exceptionnelles qui ont jalonné le processus de publication de ce roman, j'avais pris un énorme retard dans tous les aspects promotionnels qui incombent au romancier. Je n'aurais pas réussi à mener au bout toutes les actions sans l'aide précieuse d'Inès Itjoko, rédactrice et artiste aux multiples talents. Elle a proposé de m'épauler bénévolement et a abattu un travail monstrueux en quelques jours seulement.

Inès, tu es une fée. J'ai une gratitude infinie pour ton soutien spontané. Ton travail de qualité a permis de sortir ce livre en temps et en heure dans des conditions optimales.

Et bien sûr, je ne serai pas là aujourd'hui en train de publier mon neuvième roman (dixième en comptant celui écrit à six mains avec Alexia L. Jean et Loreleï Lester) sans vous, lecteurs et lectrices, dont certains ont rejoint ma communauté de fidèles, qui m'encouragent dans mes moments de « moins bien », me congratulent, trépignent. Si vous saviez combien chacun de vos messages, de vos mails, de vos mots si bienveillants me font sourire et me réchauffent le cœur. Merci d'être qui vous êtes, merci de croire en moi et de m'inciter à me surpasser chaque fois.

N'hésitez pas à partager votre ressenti auprès de votre entourage, sur les réseaux sociaux, à déposer des commentaires pour faire connaître l'histoire

d'Aline et participer ainsi à la prévention de cette maltraitance infantile.

Avec toute ma gratitude pour chacun et chacune d'entre vous.
Jeanne.

Envie d'en lire plus ? Découvrez mes romans déjà publiés aux formats broché et numérique. Certains d'entre eux existent aussi en version audiobook ou poche :

COLLECTION HISTOIRES VRAIES

Romans librement inspirés d'histoires vraies :

Dis-lui au revoir

Pas sans lui

La dernière berceuse

COLLECTION SUSPENSE

Romans du genre suspense psychologique, thriller psychologique, thriller domestique :

Le mensonge des mères

Les cocottes bleues

L'ombre du doute

COLLECTION BLANCHE

Romans du genre littérature blanche, tranches de vie :

Et je suis devenue le vent

Au creux de nos bras

Le silence du violoncelle

Retrouvez tous mes romans en scannant le QR code ci-dessous

Retrouvez-moi sur mon site internet www.jeanneyliss.fr

Suivez mon actualité sur Instagram et Facebook @jeanneyliss

Notes

[←1]

. Officier de police judiciaire.

[←2]

. Vieillerie, objet en mauvais état.

[←3]

. Fainéanter.

[←4]

. Eye Movement Desensitization and Reprocessing.

[←5]

. Paresser.

[←6]

. Centre d'action médico-sociale précoce : ces établissements sont destinés au dépistage, au diagnostic, au traitement, à la rééducation et au suivi des enfants de 0 à 6 ans présentant un handicap.